

Université de Montréal

La cité de Séleucie-sur-le-Tigre aux époques séleucide et arsacide

Par Raphaël Weyland

Département d'histoire
Faculté des Arts et Sciences

Thèse présentée à la Faculté des Arts et Sciences
en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)
en Histoire

Novembre 2018

© Raphaël Weyland, 2018

Cette thèse intitulée

La cité de Séleucie-sur-le-Tigre aux époques séleucide et arsacide

Présentée par

Raphaël Weyland

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Pierre Bonnechere

Président rapporteur

Christian Raschle

Directeur de recherche

Josef Wiesehöfer

Codirecteur

Fabrizio Vecoli

Membre du jury

Miguel John Versluys

Examineur externe

Résumé en français

La cité de Séleucie-sur-le-Tigre fut fondée au 4^e siècle avant J.-C. par Séleucos Ier, prétendant à la succession de l'empire d'Alexandre le Grand. La taille des îlots créés lors de cette fondation est inégalée dans le monde hellénistique et témoigne de l'ambition manifestée par le nouveau dynaste. La cité prospéra pendant plusieurs siècles et acquit le statut de résidence royale et de centre administratif. Elle fut cependant conquise par les Arsacides, dynastie rivale, en 129 avant J.-C. Bien que le développement de Séleucie n'en ait pas été immédiatement affecté, la ville se mit à décliner à partir du 2^e siècle et disparut vers 200.

Pour expliquer ce retournement de situation, la critique moderne a insisté sur la culture des souverains la dominant. Dirigée par les Séleucides, ses fondateurs macédoniens, Séleucie aurait prospéré. Conquise par les Arsacides iraniens, elle aurait été traitée avec défiance et persécutée par ces derniers jusqu'à son effondrement. Cette idée repose notamment sur la mention du caractère grec de la cité par certains auteurs antiques et sur l'influence de ceux-ci sur les analyses des premiers archéologues à avoir fouillé le site.

Cette thèse se propose d'étudier les rapports entre la cité et ses souverains tout au long de son histoire afin d'évaluer la part que cette rivalité culturelle supposée y joua. Elle repose sur la comparaison entre la tradition littéraire, essentielle pour établir un canevas chronologique mais orientée par des intérêts politiques, et les découvertes archéologiques des expéditions menées entre 1927 et 1989 à Séleucie. Celles-ci ont mis au jour de nombreux monuments et objets (monnaies, statuettes, sceaux) permettant de nuancer l'idée que la population de la cité ait été au départ ou ait conservé à travers les siècles un caractère grec qui lui aurait valu l'inimitié des Arsacides. D'autres facteurs expliquant le déclin et l'abandon de la ville, comme le déplacement du fleuve ou l'évolution du contexte géopolitique, sont donc proposés.

Mots-clés : Séleucie-sur-le-Tigre; Royaume séleucide; Royaume arsacide; Mésopotamie hellénistique; Ctésiphon; hellénisme.

English Abstract

The city of Seleucia on the Tigris was founded in the 4th century BCE by Seleucos I, one of Alexander's empire's Successors. According to the size of its original dwelling-blocks, it was designed from the start to be a large and important city. It flourished for some time and became an administrative center and royal residence. In 129 BCE, it was conquered by the Arsacids, a rival dynasty. Seleucia's development continued unbroken, but the city eventually declined and disappeared around 200 CE.

To explain this change, historians underlined the importance of the perceived culture of its old and new sovereigns. Ruled by the Macedonian Seleucids, the city prospered. Under the Iranian Arsacids' hostile administration, it was ill-treated until it got abandoned. Such analyses have been based on some passages of ancient texts insisting on the Greek character of Seleucia and its inhabitants. Those also influenced the interpretation of the results of the first archaeological digs conducted on the site.

This thesis comes back on the relations between the city and both its Seleucid and Arsacid kings in order to evaluate the importance of this supposed cultural rivalry in the development of Seleucia. It compares the written tradition, essential but biased by political imperatives, and the buildings, coins, seals and figurines discovered by American, German and Italian archaeologists between 1927 and 1989. Our results suggest that the city and its population were of a mixed cultural background and that its supposed Greek character did not play much of a role in its decline. We therefore suggest that other factors explain the disappearance of Seleucia, such as the Tigris changing bed and an evolution in the geopolitical situation of the Near East around 200.

Key-words : Seleucia on the Tigris; Seleucid Kingdom; Arsacid Kingdom; Hellenistic Mesopotamia; Ctesiphon; Hellenism.

Table des matières

Résumé en français	iii
English Abstract.....	iv
Table des matières.....	v
Liste des figures	viii
Liste des abréviations.....	ix
Dédicace.....	x
Remerciements.....	xi
Introduction.....	1
Imaginer le Moyen-Orient antique.....	3
Sources et historiographie.....	16
Les sources écrites	17
Les sources matérielles	23
Structure et objectifs	29
L'environnement géographique de Séleucie-sur-le-Tigre.....	31
Géographie de la Mésopotamie antique.....	33
La terre des deux fleuves	34
Les canaux	38
Le Naarmalcha	39
Séleucie, un nœud stratégique.....	44
Les routes du sud et de l'est	44
Les routes du nord et de l'ouest.....	51
La ville indéfendable.....	59

Une plaque-tournante vulnérable	61
La Séleucie séleucide	63
Les deux solitudes?	64
Tell Umar	67
L’agora du nord et le « bâtiment des archives »	70
L’administration et les rapports avec le roi.....	76
Un brillant second.....	98
La Séleucie arsacide.....	100
Šāhānšāh ou Kadag-xwadāy?	102
La Séleucie arsacide.....	111
Tell Umar	112
L’agora du nord et le « bâtiment des archives »	114
L’agora du sud	116
Les temples A et B et l’Herôon de Séleucie	117
Le bloc G6.....	119
Les objets découverts sur le site (poterie, figurines, pinakes)	122
Une Sybaris parthe.....	132
Histoire politique de Séleucie-sur-le-Tigre.....	134
La fondation	134
La conquête arsacide.....	147
Séleucie et les luttes dynastiques arsacides	154
Le déclin de Séleucie	160
La fin de Séleucie : une cité et son fleuve	165
Conclusion	168
Bibliographie.....	173

Sources	173
Études.....	175
Figures.....	212
Figure 1 : Tableau comparatif des emplacements de fouille	212
Figure 2 : Carte de la région de Séleucie-sur-le-Tigre.....	213

Liste des figures

Figure 1 : Tableau comparatif des emplacements de fouille.

Figure 2 : Carte de la région de Séleucie-sur-le-Tigre.

Figure 3 : Carte de Séleucie-sur-le-Tigre.

Figure 4 : Figurine d'homme barbu appuyé, M14884, collection du Kelsey Museum of Archaeology, University of Michigan.

Figure 5 : Figurine couronné appuyé, B16934, collection du Kelsey Museum of Archaeology, University of Michigan.

Figure 6 : Statue de l'Héraclès de Mésène

Liste des abbréviations

<i>ANRW</i>	<i>Austieg und Niedergang der römischen Welt</i>
<i>BM</i>	<i>British Museum (nombre du musée)</i>
<i>BCHP</i>	FINKEL et VAN DER SPEK, à paraître (cf. www.livius.org)
<i>BRM</i>	CLAY, 1912
<i>CT</i>	<i>Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum</i>
<i>Fs. Huot</i>	JOANNÈS, 2001.
<i>GRBS</i>	<i>Greek, Roman and Byzantine Studies</i>
<i>IEOG</i>	CANALI DI ROSSI, 2004.
<i>JHS</i>	<i>Journal of Hellenic Studies</i>
<i>JRS</i>	<i>Journal of Roman Studies</i>
<i>LBAT</i>	PINCHES, 1955.
<i>SBH</i>	REISNER, 1896.
<i>TBER</i>	DURAND, 1981.
<i>WVDOG 51</i>	JORDAN, 1928
<i>YOS</i>	CLAY, 1915

Dédicace

À Stéphanie, la lumière de mes nuits les plus noires.

À Serge, qui persévère même quand je faiblis.

À Olivier, pour qui je vis désormais.

À Hestia, fidèle gardienne maintenant endormie.

Remerciements

Je souhaite remercier le département d'histoire de l'Université de Montréal pour son soutien administratif et financier au cours des six années de cette thèse.

Je souhaite d'autre part manifester ma reconnaissance à la Christian-Albrecht Universität zu Kiel pour son accueil enthousiaste et son soutien logistique tout au long de l'année académique 2014-2015.

Je souhaite surtout témoigner ma gratitude aux professeurs Raschle et Wiesehöfer qui ont accompagné ce projet dans ses nombreux méandres.

*Wer sich selbst und andere kennt,
Wird auch hier erkennen:
Orient und Okzident
Sind nicht mehr zu trennen.*

Johann Wolfgang von Goethe, *West-Östlicher Diwan*, 1819.

Introduction

At that time one Greek town in Mesopotamia eclipsed all the smaller colonies founded by the Greek kings. Seleucia-on-the-Tigris, according to Strabo the third town of the ancient world, second only to Rome and Alexandria, was a larger, a more wealthy and more sumptuous town even than Antioch-on-the-Orontes. Ancient writers sometimes praise Seleucia, as does Tacitus for having retained the spirit of its Greek founder; others censure it for having become, as Plutarch says, a Parthian Sybaris. Probably both were true, and its mixed civilization, that may seem decadent when compared with true Greek civilization, was acceptable to the Oriental because it was not entirely foreign to him but served his tastes, and therefore, after all, served the interests of Hellenism which it was able to spread¹.

Sur la rive occidentale du Tigre, à environ trente-cinq kilomètres au sud de Bagdad, s'élève un petit monticule connu sous le nom de Tell Umar. Aujourd'hui battue par les vents et séparée du cours tumultueux du fleuve par des marécages, cette colline domina pourtant l'une des plus grandes villes de l'Antiquité, la cité de Séleucie-sur-le-Tigre.

Celle-ci s'articulait autour d'un canal et d'une grande rue à portiques en un plan hippodamien constitué d'îlots aux dimensions exceptionnelles pour le monde antique. Elle fut en effet fondée à la suite de la conquête de l'empire achéménide par Alexandre le Grand au IV^e siècle av. J.-C. Elle fit partie d'un réseau de fondations aux tailles et aux destinées variées ancrant géographiquement et symboliquement le pouvoir des nouveaux maîtres, successeurs du Conquérant, sur les territoires conquis. Sa position, au confluent du Tigre et d'un canal reliant celui-ci à l'Euphrate et au débouché de la principale route menant de Babylonie en Iran, lui permit en effet de contrôler pendant les cinq siècles de son histoire le mouvement des caravanes et des armées cheminant à travers le Moyen-Orient. Elle servit d'autre part de centre

¹ SEYRIG H., *Palmyra and the East*, dans *JRS*, 40 (1950), p. 6-7. Les textes auxquels il se réfère sont STRABON, 16, 2, 5; TACITE, *Annales*, 6, 42; PLUTARQUE, *Crassus*, 32, 4.

administratif essentiel à la fois pour ses fondateurs, les Séleucides, et pour ceux qui les remplacèrent au II^e siècle av. J.-C., les Arsacides. Elle conserva ce rôle jusqu'à ce que des changements hydrographiques, géopolitiques et dynastiques n'amènent Ctésiphon puis Bagdad à la remplacer à leur tour. Fondée par un roi d'origine macédonienne, située dans un environnement mésopotamien, traversée par des caravanes cosmopolites, conquise par une dynastie s'affirmant tantôt grecque tantôt iranienne, Séleucie fut aussi un lieu de rencontres et de mélanges entre cultures. Par cela comme par sa taille, elle fut donc l'un des principaux établissements de l'époque hellénistique. Elle n'a pourtant jamais reçu l'attention historiographique que ce statut supposerait.

Elle s'est en effet longtemps trouvée dans l'angle mort des différents champs de recherche historiques. Située en Babylonie mais contemporaine des derniers soubresauts de la culture cunéiforme, elle n'a jamais intéressé les assyriologues. Fondée par les Séleucides mais éloignée de la Méditerranée et jamais intégrée à l'empire romain et au récit de ses écrivains, elle n'a pas attiré l'attention des classicistes. Conquise par les Arsacides mais considérée comme une sorte d'ennemi intérieur d'une dynastie elle-même négligée par le récit national iranien, elle a été ignorée par les iranisans.

À ce désintérêt s'est longtemps ajoutée une orientation préjudiciable de la recherche provenant des rares descriptions de la cité dans la littérature gréco-romaine. Strabon, Tacite ou Pline l'Ancien la dépeignent ainsi invariablement comme une cité grecque, en proie à l'hostilité de ses maîtres iraniens. Ce dernier est plus explicite encore et décrit les efforts acharnés déployés pour faire ployer la cité de Séleucos². Les historiens s'étant intéressés à son histoire ont donc eu tendance à inscrire celle-ci dans un schéma de compétition et de tensions entre cultures. Séleucie a ainsi été considérée comme un avant-poste de la culture grecque en Orient, un étalon

² PLINE L'ANCIEN, 6, 30, 122-123. (« ... *invicem ad hanc exhauriendam Ctesiphontem iuxta tertium ab ea lapidem in Chalonitide condidere Parthi, quod nunc caput est regnorum, et postquam nihil proficiebatur, nuper Vologesus rex aliud oppidum Vologesocertam in vicino condidit* »).

permettant de mesurer le *Verschmelzung* droysenien et un canari jaugeant le ressac hellénique en Babylonie après la chute des Séleucides.

Prisonnière des disputes entre spécialités historiques et d'une interprétation des cultures comme des ensembles hermétiques et opposés, l'histoire de Séleucie a donc été longtemps délaissée. Plusieurs éléments se conjuguent pourtant pour renverser cette situation. La situation de l'Occident contemporain, plus conscient que jamais de l'existence de traditions culturelles diverses en son sein, a d'abord entraîné des changements dans l'interprétation des interactions entre peuples. Des périodes historiques, des régions et des acteurs négligés profitent depuis quelques années de cet intérêt nouveau. Les études séleucides et arsacides ont ainsi connu des transformations profondes depuis la fin des années 1980. Séleucie, à la fois carrefour d'influences culturelles et lieu de confrontation ou de collaboration entre pouvoir royal et élites locales, peut ainsi espérer retrouver une place de premier plan au confluent de ces différents courants de l'historiographie moderne. À vingt siècles de distance, elle nous invite en effet à réfléchir sur notre définition de la culture et sur les limites de celle-ci comme facteur explicatif des développements d'une cité ou d'une société.

Imaginer le Moyen-Orient antique

Conceptualiser les rapports entre les cultures et les peuples, les expliquer et y réagir sont devenus des enjeux déterminants dans un monde de plus en plus globalisé. Les antiquisants ne font pas exception à cette tendance, d'autant que les collectivités modernes sont confrontées à de nombreux problèmes qui semblent étrangement familiers aux spécialistes de l'Antiquité : comment intégrer des individus et des communautés de cultures diverses; comment réagir face à la diffusion d'apparentes nouveautés culturelles, du culte impérial à la K-pop ou aux réactions anti-sushi et pro-bacon (ou anti-halal et pro-saucisson); comment s'intégrer à une nouvelle société sans pour autant se déraciner; comment gérer des mouvements de populations importants,

du retour des exilés juifs de Babylonie aux réfugiés et migrants modernes³?

Ces interactions entre cultures ont longtemps été considérées comme une compétition et un jeu à sommes nulles⁴. Plus un peuple devenait grec ou romain, moins il était babylonien ou gaulois. Cette impression provient de ce que l'archéologue James Cusick a nommé le « billiard ball approach »⁵. Chaque culture est ainsi envisagée comme un ensemble monolithique, homogène et immuable, aux caractéristiques innées (le *Geist* du romantisme allemand). Toute évolution doit donc être interprétée comme la création d'un nouvel ensemble, distinct du premier. L'exemple le plus célèbre de cette lutte entre cultures est celui du choc entre Occident et Orient. C'est aussi celui qui intéresse le plus l'étudiant de la période hellénistique puisque celle-ci en a longtemps été considérée comme l'un des moments forts.

En effet, si l'est et l'ouest sont en apparence des catégories géographiques fixes, la réalité est plus complexe. Déterminer si les États-Unis sont à l'est ou à l'ouest du Japon dépend ainsi du point de vue adopté. Ces termes recouvrent d'autre part des réalités imaginées et transmettent un ensemble d'idées qui sont beaucoup moins fixes que ne le laisserait croire une boussole ou une carte. Ils sont devenus des concepts exprimant une division du monde en catégories culturelles opposées et ce modèle a permis d'expliquer les différences entre les peuples et de justifier la domination de certains sur les autres. Dès le XVIIIe siècle, « l'Ouest » est ainsi devenu un synonyme de la modernité et du progrès social et scientifique, « l'Occident ». Celui-ci aurait hérité son exceptionnalisme de son attachement à des caractéristiques héritées de

³ DOOBO S., *The growth of Korean cultural industries and the Korean wave*, dans *East Asian Pop Culture : Analysing the Korean Wave*, BENG H.C. et I. KOICHI (éds), Hongkong, 2008; CAMUS J.-Y. et N. LEBOURG, *Les droites extrêmes en Europe*, Paris, 2015; WOOLF G., *Becoming Roman, Staying Greek*, dans *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 40 (Jan. 1994), p. 116-143; FRIED L., *No King in Judah? Mass Divorce in Judah and in Athens*, dans *Political Memory in and After the Persian Empire*, SILVERMAN J. et C. WAERZEGGERS (éds), Atlanta, 2015, p. 381-402; voir cependant les critiques acerbes de Robartus Van der Spek, VAN DER SPEK R., *Coming to Terms with the Persian Empire: Some Concluding Remarks and Responses*, dans *Political Memory in and After the Persian Empire*, SILVERMAN J. et C. WAERZEGGERS (éds), Atlanta, 2015, p. 462-466.

⁴ HUNTINGTON S., *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, 1996; BARBÉ P., *L'anti-choc des civilisations. Méditations méditerranéennes*, Paris, 2006.

⁵ CUSICK J., *Historiography of Acculturation*, dans *Studies in Culture Contact*, CUSICK J. (éd.), Carbondale, 1998, p. 131.

l'Antiquité gréco-romaine, lesquelles sont aussi variées que les auteurs se servant de ce concept⁶. « L'Est » aurait au contraire oublié et perdu le bagage athénien et romain, se condamnant ainsi à la médiocrité structurelle et à la soumission en tant qu' « Orient »⁷. Jugé à l'aune de concepts occidentaux, il devint un « Autre » étrange et, généralement, inférieur. Cette séparation a longtemps influencé la réflexion historique et elle se maintient encore dans nombre d'analyses politiques et sociologiques contemporaines⁸.

Dans l'étude des civilisations du Moyen-Orient antique, cette division s'est manifestée par le morcellement des champs d'étude mais aussi et surtout par un certain helléno-centrisme : si l'Occident provenait du monde gréco-romain, seules les actions de celui-ci comptaient pour qui souhaitait comprendre son époque.

Bien que les ruines de Babylone ou les bas-reliefs de *Naqš-e Rostam* aient attiré les voyageurs, les cultures qui les avaient créés n'étaient souvent analysées que par le biais de leurs relations avec le monde occidental. Les périodes bibliques et celles des combats entre Iraniens et Grecs ou Romains étaient ainsi les plus étudiées mais surtout, le point de mire était toujours celui du monde méditerranéen. Ce dernier était opposé à ces royaumes orientaux et les exemples d'influences culturelles étaient considérés comme des abâtardissements ou des emprunts directs

⁶ Au sujet du traitement de l'Antiquité au XIXe siècle et du développement des études classiques à cette époque : JENKYNS R., *The Victorians and Ancient Greece*, Harvard, 1980; MARCHAND S., *Down From Olympus: Archaeology and Philhellenism in Germany: 1750-1970*, Princeton, 1996; KLASCINAY G., M. WERNER et O. GESCER (éds), *Multiple Antiquities, Multiple Modernities: Ancient Histories in 19th Century European Culture*, Francfort/New-York, 2011.

⁷ Cette idée a été développée par SAID E., *Orientalism*, New York, 1978. Bien qu'Edward Saïd ait ainsi profondément influé sur la pensée historique des dernières décennies, sa thèse a été critiquée dans le détail par des historiens spécialisés dans chacune des périodes qu'il abordait dans son essai. Pour l'Antiquité, voir ainsi : HAUSER S., *Orientalismus*, dans *Der Neue Pauly*, CANCIK H., H. SCHNEIDER et LANDFESTER M. (éds), Vol. 15/I, Stuttgart/Weimar, 2001, p. 1234-1243; VASUNIA P., *Hellenism and Empire : Reading Edward Said*, dans *Parallax*, 9 (2003), p. 88-97.

⁸ HANSON V.D., *Why the West has Won*, Londres, 2002; LEWIS B., *What Went Wrong? The Clash Between Islam and Modernity in the Middle East*, Oxford, 2002; FERGUSON N., *Civilization : The West and the Rest*, Londres, 2011. Indigné par l'idée d'un « Occident » servant de moteur à l'Histoire, Jack Goody a fait paraître en 2006 *The Theft of History* dans lequel il s'échine notamment à montrer l'influence des grands empires orientaux, des Achéménides aux Qing, sur les événements mondiaux. Ce faisant, il ne fait cependant que renverser le paradigme de Victor Davis Hanson ou Niall Ferguson, sans pour autant le transformer : GOODY J., *The Theft of History*, Cambridge, 2006.

et sans réflexion⁹. Cette fusion progressive et disgracieuse est ce que Johann Gustav Droysen définit comme *Hellenismus* ou *Verschmelzung*¹⁰.

Dans ce contexte, plusieurs États se virent négliger par la recherche du fait de leur hétérogénéité culturelle : l'Arménie, la Commagène, la Bactriane. Aucun cependant n'eut l'étendue ou la puissance des royaumes des Séleucides et des Arsacides.

Le premier, construit sur les ruines de l'empire d'Alexandre, s'étendait à son expansion maximale de la mer Égée au massif du Pamir. Après avoir longtemps constitué la puissance dominante de la région, des crises internes avaient précipité des défaites externes, à la fois contre Rome et contre les Arsacides, et le déclin de la dynastie séleucide qui finit par disparaître en 63 av. J.-C. Si plusieurs dynastes continuèrent à faire valoir leur parenté, réelle ou symbolique, avec les descendants de Séleucos, les territoires que ceux-ci avaient occupés passèrent pour l'essentiel sous la domination de leurs deux rivaux¹¹. Les Romains s'emparèrent progressivement de l'Anatolie et de la Syrie alors que les Arsacides emportèrent la part du lion, de l'Euphrate aux contreforts de l'Himalaya¹².

⁹ Ernst Herzfeld écrivait ainsi au sujet de ses fouilles sur le site de Khurha, dans l'ouest de l'Iran : « *When the Iranians attempted to accept everything Greek, as they do with everything European, they did not grasp the significance and proportion, but were entirely satisfied with semblance. The depth of things remained hidden to them. The result is a hybrid art, if art it can be called, which is neither Greek nor Iranian* ». HERZFELD E., *Iran in the Ancient East. Archaeological Studies Presented in the Lowell Lectures at Boston*, Londres, 1941, p. 286-287.

¹⁰ WIESEHÖFER J., *Geschichtslose Völker: Johann Gustav Droysen und der Orient*, dans *Johann Gustav Droysen. Philosophie und Politik – Historie und Philologie*, REBENICH S. et H.-U. WIEMER, Francfort et New York, 2012, p. 159-188; BICHLER R., *Droysens Hellenismus-Konzept, Johann Gustav Droysen. Philosophie und Politik – Historie und Philologie*, REBENICH S. et H.-U. WIEMER, Francfort/New York, 2012, p. 189-238; WIESEHÖFER J., *Receptions of Alexander in Johann Gustav Droysen*, dans *Brill's Companion to the Reception of Alexander the Great*, MOORE K.R. (éd.), Leiden et Boston, 2018, p. 598-601.

¹¹ MILLAR F., *The Roman Near East (31 BC-337 AD)*, Harvard, 1993; BUTCHER K., *Roman Syria and the Near East*, Londres, 2003; SARTRE M., *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2001; BLÖMER M., M. FACELLA et WINTER E. (éds), *Lokale Identität im Römischen Nahen Osten*, Stuttgart, 2009; FACELLA M., *Roman Perception of Commagenian Royalty*, dans *Imaginary Kings: Royal Images in Ancient Near East, Rome and Greece*, HEKSTER O. et R. FOWLER (éds), Stuttgart, 2010, p. 87-104; FOWLER R., « *Most Fortunate Roots* »: *Tradition and Legitimacy in Parthian Royal Ideology*, dans *Imaginary Kings: Royal Images in Ancient Near East, Rome and Greece*, HEKSTER O. et R. FOWLER (éds), Stuttgart, 2010, p. 125-156; KAIZER T. et M. FACELLA (éds), *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East*, Stuttgart, 2010.

¹² Sur cet environnement d'empires concurrents, voir ECKSTEIN A., *Anarchy, Interstate War and the Rise of Rome*, Berkeley, 2009. Sur les conflits entre les deux empires et la zone intermédiaire aux deux états : SOMMER M., *Roms orientalische Steppengrenze*, Stuttgart, 2005; EDWELL P., *Between Rome and Persia*, New York/Londres, 2008.

Dans les travaux du début du XXe siècle, les Séleucides étaient considérés comme les successeurs d'Alexandre, porte-étendard de la culture grecque et de l'Occident, et donc comme les propagateurs de celle-ci en Orient¹³. Dans la longue série des empires orientaux se succédant, selon un schéma hérité d'Hérodote ou de Ctésias, ils étaient le principal élément de transformation de la région et, partant, sa planche de salut. Toute leur œuvre était jugée à l'aulne de cette grécité supposée : leurs fondations étaient un effort de transformation des structures politiques et sociales de leurs territoires, les symboles de leur monnaie et le cérémonial de leur cour comme des exemples des nouvelles normes culturelles à suivre pour les élites, etc. Les éléments « orientaux » de leur règne, de leurs armées ou de leur administration étaient ainsi supputés être autant d'indices d'une orientaliation progressive et donc de leur faillite. Ayant échoué à gréciser leur royaume, ils lui seraient demeurés étrangers. La force de cette idée provient à la fois de ce qu'elle s'insère dans la division entre cultures concurrentes mais aussi qu'elle provient en partie au moins de la tradition classique. Les Séleucides firent produire de nombreux documents présentant leur histoire selon leur propre point de vue¹⁴. Mais ceux-ci n'ont survécu que sous la forme de fragments transmis par des auteurs écrivant à une époque où le royaume était soit déclinant soit défunt et pour un public romain ayant combattu les Séleucides. L'impression d'un État sur le déclin ressort donc clairement de la lecture des textes d'un Polybe ou d'un Plutarque¹⁵.

Les Arsacides succédèrent aux Séleucides sur une grande partie de leur ancien territoire et notamment à Séleucie-sur-le-Tigre. Ils conservèrent plusieurs des pratiques administratives et symboliques de leurs prédécesseurs et défièrent les armées romaines en maintes occasions,

¹³ BEVAN E.R., *The House of Seleucus*, Londres, 1902; BOUCHÉ-LECLERCQ A., *Histoire des Séleucides*, Paris, 1913-1914; TARN W.W., *Seleucid-Parthian Studies*, dans *PBA* 16 (1930), p. 3-33. Cette idée existe pourtant encore dans certaines publications plus récentes destinées à un public plus large: BICKERMAN E., *The Seleucid period*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), Vol. 3, Cambridge 1983, p. 5; WALBANK F., *The Hellenistic World*, Londres, 1981, p. 123-140; GREEN P., *The Hellenistic Age: A Short History*, New York, 2007, p. 180; GRAINGER J., *The Rise of the Seleukid Empire*, Londres, Oxford, 2014, p. xiii-xiv.

¹⁴ PRIMO A., *La storiografia sui Seleucidi da Megastene a Eusebio di Cesarea*, Pise, 2009; STROOTMAN R., *Literature and the Kings*, dans *A Companion to Hellenistic Literature*, CLAUSS J. et M. CUIJPERS (éds), Malden, 2010, p. 30-45; KOSMIN P., *The Land of the Elephant Kings*, Harvard, 2014, p. 37-58.

¹⁵ POLYBE, 2, 71, 4; 4, 2, 7; 4, 48, 5; 5, 34, 6; 28, 20, 6. PLUTARQUE, *Paul-Émile*, 7.

notamment pour le contrôle de l'Arménie. Progressivement, celles-ci parvinrent néanmoins à les repousser, leur ôtant la Mésopotamie et menaçant la Babylonie, qui fut momentanément occupée à plusieurs reprises. Au début du III^e siècle, dans des circonstances qui demeurent floues, une nouvelle dynastie d'aristocrates implantés dans l'actuelle région du Fars et faisant partie du système arsacide, les Sassanides, remplaça la famille régnante¹⁶.

Ce royaume n'ayant laissé que fort peu de traces écrites, connu à travers les propos de ses ennemis ou de successeurs décidés à le noircir pour mieux justifier leur usurpation, n'avait que peu intéressé les historiens et les archéologues jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres¹⁷. Des fouilles menées dans la région de Séleucie et de Ctésiphon par l'équipe de la *Deutsche Orient-Gesellschaft* (DOG) et l'Université du Michigan dès 1927 avaient en effet stimulé l'intérêt de la communauté scientifique¹⁸. Alors que les deux expéditions avaient été lancées concurremment et pour découvrir d'une part la grande capitale sassanide de Ctésiphon et de l'autre la cité babylonienne et biblique d'Opis, la découverte de quartiers entiers datés de l'occupation arsacide de la région avaient conduit à une reconsidération de l'importance de cette période. Celle-ci est notamment symbolisée par la publication par Neilson Debevoise d'une *Political History of Parthia* qui fit grand bruit¹⁹. S'inscrivant dans cette nouvelle tendance, Jozef Wolski chercha à souligner l'importance de la période arsacide dans l'évolution de l'Iran antique, insistant sur les liens entre des événements se déroulant sur le plateau iranien et au sein des royaumes hellénistiques ou de l'empire romain ainsi que sur l'agentivité arsacide²⁰. Il s'efforça notamment de montrer comment l'influence grecque s'était diffusée en Orient, élargissant le

¹⁶ WIDENGREN G., *The Establishment of the Sasanian Dynasty in the Light of New Evidence*, dans *La Persa nel Medioevo*, Rome, 1971, p. 711-782; WIESEHÖFER J., *Ardašīr*, dans *Encyclopaedia Iranica*, YARSHATER E. (éd.), Vol. II, 1987, p. 371-376; DARYEE T., *Sasanian Persia : The Rise and Fall of an Empire*, New-York/Londres, 2014, p. 1-38.

¹⁷ RAWLINSON G., *The Sixth Great Oriental Monarchy*, Londres, 1873; VON GUTSCHMID A., *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer*, Tübingen, 1888.

¹⁸ Sur ces expéditions, voir la section « *Sources matérielles* » de cette introduction.

¹⁹ DEBEVOISE N., *A Political History of Parthia*, Chicago-Londres, 1938. Voir aussi TARN W.W., *Parthia*, dans *The Cambridge Ancient History*, 9 (1932), Cambridge, p. 574-613; ROSTOVITZ M.I., *The Sarmatae and Parthians*, dans *The Cambridge Ancient History*, 11 (1936), Cambridge, p. 91-130.

²⁰ WOLSKI J., *Arsace Ier, fondateur de l'État parthe*, dans *Commémoration Cyrus (Acta Iranica III)*, Téhéran/Liège, 1974, p. 159-199; WOLSKI J., *Iran und Rom. Versuch einer historischen Wertung der gegenseitigen Beziehungen*, dans *ANRW*, 2/9 (1976), p. 195-214; WOLSKI J., *Sur l'impérialisme des Parthes Arsacides*, dans *Archaeologia iranica et orientalis. Miscellanea in honorem Louis Vanden Berghe*, DE MEYER L. et E. HAERINCK (éds), Vol. II, Gand, 1989, p. 637-50.

champ d'intérêt de ses contemporains en intégrant l'Iran et la Mésopotamie au monde occidental. Malgré des problèmes avec les autorités politiques aussi bien durant l'occupation allemande de la Pologne que durant la période communiste, il créa à Cracovie un centre d'études parthes qui rayonna à travers l'Europe et le monde et contribua à faire sortir les Arsacides de l'anonymat et du mépris auxquels leur situation politique antique les avait voués.

Pas assez grecs pour intéresser les hellénistes, Séleucides et Arsacides souffraient aussi du désintérêt des orientalistes. Les assyriologues s'en détournaient en effet, considérant que la fin du rôle de Babylone en tant que capitale d'un empire (et même sa destruction supposée) marquait la fin de leur champ d'expertise²¹. Les iranisans, acceptant l'idée selon laquelle le royaume séleucide constituait une expansion temporaire du champ de l'histoire grecque, laissaient eux aussi l'étude de celui-ci à leurs collègues se spécialisant dans cette histoire. Ils ne s'intéressaient pas davantage aux Arsacides, pour une raison qu'il faut chercher dans l'histoire postérieure de l'Iran.

²¹ Outre Plin l'Ancien (6, 30, 122-123), Strabon (16, 1, 5), Pausanias le Périégète (1, 16, 3) et Diodore (2, 9, 9) ainsi que la *Chronique d'Antiochos et du temple de Sîn* (ABC 11, rev. 6-11) et une entrée d'un carnet astronomique (I, -273 B, 35-36) évoquent ou semblent évoquer l'abandon de Babylone suite à la fondation de Séleucie-sur-le-Tigre. Comme nous l'expliquons au chapitre 3, elles sont aujourd'hui interprétées bien autrement, même si elles eurent longtemps une influence telle qu'elles poussèrent même les archéologues à refuser de croire les résultats de leurs propres fouilles. ROLLINGER R., *Herodots babylonischen Logos*, Innsbruck, 1993, p. 148-166 a ainsi montré comment le texte d'Hérodote avait pu influencer les déductions et les reconstructions des archéologues responsables des fouilles à Babylone, en leur faisant par exemple inventer un canal traversant la ville. Voir aussi ROLLINGER R., *Von Kyros bis Xerxes: Babylon in persischer Zeit und die Frage der Bewertung des herodoteischen Geschichtswerkes – eine Nachlese*; dans *Babylonien und seine Nachbarn in neu- und spätbabylonischer Zeit*, KREBERNIK M. et H. NEUMANN (éds), Münster, 2014, p. 147-194.

Sur le débat lié à l'abandon de Babylone, voir : SMITH S., *Babylonian Historical Texts Relating to the Capture and Downfall of Babylon*, Londres, 1924, p. 153; SHERWIN-WHITE S., *Babylonian Chronicles as a Source for Seleucid History*, dans *JNES*, 42 (1983), p. 265-270; BERNARD P., *Nouvelle contribution de l'épigraphie cunéiforme à l'histoire hellénistique*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 114 (1990), p. 513-541, ici p. 538; VAN DER SPEK R.J., *The Astronomical Diaries as a Source for Achaemenid and Seleucid History*, dans *Bibliotheca Orientalis*, 50 (1993), p. 91-101.

Sur la ville de Babylone à l'époque hellénistique et sur l'influence de la littérature gréco-romaine sur sa reconstruction : BOIY T., *Late Achaemenid and Hellenistic Babylon*, Leuven, 2004; LANDUCCI GATTINONI F., *Babilonia e i diadochi di Alessandro: staticità asiatica e dinamismo macedone*, dans *Incontri tra culture nell'Oriente ellenistico e romano*, GNOLI T. et F. MUCCIOLI (éds), Milan, 2007, p. 29-54; HELLER A., *Das Babylonien der Spätzeit*, Berlin, 2010.

Le lecteur aura remarqué que nous nous sommes efforcés jusqu'à présent de ne pas utiliser le terme de « parthe » par lequel on qualifie habituellement le royaume des descendants d'Arsace. Cette dénomination n'est en effet pas innocente et renvoie cette dynastie à ses origines ethniques supposées²². Il s'agit d'une autre manifestation de cette division en cultures distinctes, parente du schéma opposant Occident et Orient.

Certes plus pratique, elle permet surtout de nier aux Arsacides leur iranité et de rappeler leur provenance nomade et centro-asiatique²³. Contrairement aux Achéménides ou aux Sassanides, que personne ne songerait à nommer les Farsis, ils sont de cette manière exclus du métarécit national²⁴. Non-Iraniens, les Arsacides ont souvent été présentés comme fortement hellénisés par les historiens, comme si aucune autre alternative n'était possible²⁵. L'épisode fameux de

²² La question de l'entrée des Parthes en Iran est très discutée jusqu'à aujourd'hui. Les sources gréco-romaines rapportent cinq différentes versions de leur origine et la tradition iranienne conservée par Tabarî et le Shāhnāmeḥ en rapporte trois. Ces versions sont contradictoires et irréconciliables entre elles, d'autant que certains auteurs (Strabon et Justin) présentent eux-mêmes plusieurs versions. Josef Wolski a suggéré une évolution de la représentation de leurs origines par les Arsacides eux-mêmes, choisissant selon les besoins politiques du moment d'être d'origine nomade ou de descendance achéménide. Cette proposition est suivie jusqu'à aujourd'hui. Charlotte Lerouge-Cohen a cependant insisté il y a quelques années sur l'importance de l'évolution de la représentation des Parthes dans le monde gréco-romain lui-même et nous souhaitons réagir à ses idées. Les récits gréco-romains se conforment si fortement aux thèmes majeurs du discours ethnographique antique de construction des peuples étrangers dégagés par Greg Woolf (climat et topographie, généalogie, distance vis-à-vis de la civilisation) qu'il nous semble tout aussi possible que les diverses versions de l'origine des Arsacides répondent au besoin, identifié par Lerouge-Cohen, de manifester l'infériorité de ceux-ci tout en expliquant pourquoi ils n'avaient pas encore été conquis (ce sont des Orientaux, mais avec suffisamment de mœurs/origines nomades pour les rendre combattifs). STRABON, *Geographia*, 11, 9, 2-3; JUSTIN, 41, 1, 1-6, 4 et 10-12; ARRIEN, *Parthika*, 1, 1-3. WOLSKI J., *Arsace Ier, fondateur de l'État parthe*, dans *Commémoration Cyrus (Acta Iranica III)*, Téhéran/Liège, 1974, p. 159-99; WOLSKI J., *L'origine de la relation d'Arrien sur la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate*, dans *AAASH*, 24 (1976), p. 63-70; LEROUGE C., *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain*, Stuttgart, 2007, p. 173-196; WOOLF G., *Tales of the Barbarians*, Chichester/Malden, 2011.

²³ OLBRYCHT M., *Die Kultur der Steppengebiete und die Beziehungen zwischen Nomaden und der sesshaften Bevölkerung*, dans *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, WIESEHÖFER J. (éd.), Stuttgart, 1998, p. 11-43; OLBRYCHT M., *Parthia and Nomads of Central Asia*, dans I. Schneider (ed.), *Mitteilungen des SFB "Differenz und Integration" 5: Militär und Staatlichkeit*, SCHNEIDER I. (éd.), Halle/Saale, 2003, p. 69-109. *Contra*: HAUSER S., *Die Ewigen Nomaden*, dans MEISSNER B., O. SCHMITT et SOMMER M. (eds), *Krieg – Gesellschaft – Institutionen, Beiträge zu einer vergleichenden Kriegsgeschichte*, Berlin, 2005, p. 163–208; SHAYEGAN R., *Arsacids and Sassanids : Political Ideology in Post-Hellenistic and Late Antique Persia*, Cambridge, 2011.

²⁴ DAVRAN F., *Continuity in Iranian Identity*, Londres et New York, 2010.

²⁵ WOLSKI J., *Die Widerstandsbewegung gegen die Makedonenherrschaft im Orient*, dans *Klio*, 51 (1969), p. 207-215; WOLSKI J., *Sur le « philhellénisme » des Arsacides*, dans *Gerion*, 1 (1983), p. 145-156; WIESEHÖFER J., *'Denn Orodes war der griechischen Sprache und Literatur nicht unkundig'*, dans *Variatio Delectat: Iran und den Westen*, DITTMANN R. (éd.), p. 703-721, Münster, 2000; TRAINA G., *Notes on Hellenism in the Iranian East*, dans *Iran and the Caucasus*, 9 (2005), p. 1-14; OLBRYCHT M., *Parthians, Greek Culture and Beyond*, dans *Within the Circle of Ancient Ideas and Virtues*, TWARDOWSKA K., M. SALAMON, SPRAWSKI S. et al. (éds),

l'utilisation de la tête de Crassus comme un élément scénique lors d'une représentation des Bacchantes devant la cour d'Orodès II ou le titre de φιλέλλην frappé en grec sur la monnaie de plusieurs des rois de la dynastie ont ainsi contribué à cette idée d'Arsacides sans culture et absorbant (superficiellement) celle de leurs vainqueurs²⁶. Aujourd'hui encore, l'histoire arsacide est présentée comme un lent éloignement du philhellénisme des premiers siècles de la dynastie vers une iranisation de plus en plus poussée aboutissant sous les Sassanides à l'*Iranian Revival* mis de l'avant par Georgina Herrmann²⁷. Ce mouvement aurait été symbolisé par la transformation de l'apparence des rois arsacides sur leurs monnaies et par une attitude conflictuelle vis-à-vis de la communauté grecque en général et de Séleucie en particulier²⁸.

Impossibles à classer résolument d'un côté ou de l'autre de cette distinction Occident/Orient, n'ayant laissé que fort peu de documents, notamment de récits exposant leur propre appréciation des événements, et ne nous étant souvent connus que par le point de vue de leurs adversaires et conquérants, Séleucides et Arsacides partagent des destinées semblables dans l'historiographie moderne. Existant en périphérie de chacun des grands champs d'étude du monde antique, apparaissant comme des objets plutôt que comme des acteurs de l'Histoire, ils furent relégués aux marges des manuels.

Depuis les années 1980 l'étude de l'Iran pré-islamique connaît pourtant une grande effervescence. En 1978 fut en effet publié *Orientalism*, un essai d'Edward Saïd dans lequel celui-ci déconstruisit le discours occidental sur l'Orient en insistant notamment sur le fait que le rapport à l'autre et sa représentation se coulent forcément dans une logique impérialiste, la description d'un peuple étranger ne devenant donc qu'un outil de conquête et de justification de

Cracovie, 2014, p. 129-142; WIESEHÖFER J., *Greek Poleis in the Near East and their Parthian Overlords*, dans *Urban Dreams and Realities in Antiquity*, KEMEZIS A. (éd.), Leiden, 2015, p. 328-346.

²⁶ PLUTARQUE, *Crassus*, 62. L'épisode décrit par Plutarque a depuis été considéré comme un *topos* lié à la construction du récit de la vie de Crassus comme une tragédie plutôt que comme une preuve d'hellénisation de la cour arsacide : BRAUND D., *Dionysiac tragedy in Plutarch's Crassus*, dans *Classical Quarterly*, 43 (1993), p. 468-474 ; WIESEHÖFER J., *Die 'Sklaven des Kaisers' und der Kopf des Crassus*, dans *Limes XVIII*, FREEMAN P., J. BENNETT et ZBIGNIEW T. (éds), Oxford, 2002, p. 293-300.

²⁷ HERRMANN G., *Iranian Revival*, Londres, 1977.

²⁸ DABROWA E., *La politique de l'État parthe à l'égard de Rome*, Cracovie, 1983; DABROWA E., *Les héros des luttes politiques dans l'État parthe dans la première partie du Ier siècle de notre ère*, dans *Iranica Antica*, 24 (1988), p. 311-322; CURTIS V.S., *The Iranian Revival in the Parthian Period*, dans *The Age of the Parthians*, CURTIS V.S. et S. STEWART (éds), New York, 2007, p. 7-25.

la conquête²⁹. En quête du point de vue de ces peuples dominés, plusieurs chercheurs remirent en question l'helléno-centrisme qui caractérisait aussi bien l'étude des Séleucides que celle des Arsacides. Selon eux, l'obsession des descendants de Séleucos pour la Syrie aurait été moins celle de ces descendants que celle d'historiens obnubilés par la Méditerranée et les sources grecques. La publication de tablettes babyloniennes longtemps restées ignorées dans les voûtes de divers musées a contribué à compenser quelque peu la perspective de ces dernières³⁰. Des campagnes de fouilles de grande ampleur entreprises à Ai-Khanoum, à Suse ou à Séleucie-sur-le-Tigre ont elles aussi nourri cet engouement³¹.

Dès la fin des années 1970, les travaux de Pierre Briant sur l'empire achéménide insistent ainsi sur la continuité entre celui-ci et son successeur séleucide³². C'est cependant au cours des années 1980 et en particulier avec la publication en 1987 d'*Hellenism in the East*, un ouvrage collectif reprenant pour le renverser le titre d'un chapitre d'Edwyn Bevan, que cette tendance se cristallisa réellement³³. Ses thèmes majeurs incluaient la continuité des structures et des cultures malgré les changements dynastiques et le rôle central joué par la Mésopotamie dans le royaume séleucide puis arsacide. Ces idées, popularisées auprès d'historiens d'autres champs d'expertise par *From Samarkhand to Sardis*, un ouvrage au titre révélateur synthétisant les thèses de ses

²⁹ Cf. note 7.

³⁰ Sur les tablettes babyloniennes : GRAYSON A.K., *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Ann Arbor, 1975 (=ABC); GLASSNER J.-J., *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, 1993 (=CM); SACHS A. et H. HUNGER, *Astronomical Diaries*, Vol.I-III, Vienne, 1988-1996; KUHRT A., *The Persian Empire: A Corpus of Sources of the Achaemenid Period*, New-York, 2007. Irving Finkel et Robartus Van der Spek préparent une nouvelle édition des chroniques babyloniennes. Leurs travaux préliminaires sont accessibles sur le site www.livius.org (= BHP).

³¹ Sur Ai Khanoum : voir les publications de rapports de fouilles de Paul Bernard publiés au cours des années 60, 70 et 80 ainsi qu'un résumé paru dans les dernières années : BERNARD P., *Première campagne de fouilles d'Ai Khanoum*, dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 110/1 (1966); BERNARD P., *La découverte et la fouille du site hellénistique d'Ai Khanoum en Afghanistan : comment elles se sont faites*, dans *Parthika*, 11 (2009), p. 33-56; MAIRS R., *The Hellenistic Far East. Archaeology, Language and Identity in Greek Central Asia*, Berkeley, 2014, p. 57-101; MARTINEZ-SÈVE L., *Ai Khanoum and Greek Domination in Central Asia*, dans *Electrum*, 22 (2015), p. 17-46; MARTINEZ-SÈVE L., *Ai Khanoum. Échanges et résistances*, dans *Asie centrale. Transferts culturels le long de la route de la Soie*, ESPAGNE M. et al. (éds.), Paris, 2016, p. 97-114.

Sur Suse : STRONACH D. (éd.), *A Report on the Excavations conducted by the British Institute of Persian Studies from 1961 to 1963*, Oxford, 1978; MARTINEZ-SÈVE L., *Suse et les Séleucides au IIIe siècle avant J.-C.*, dans *Electrum*, 18 (2010), p. 41-66.

³² BRIANT P., *Des Achéménides aux rois hellénistiques : continuités et ruptures*, dans *ASNP*, 9 (1979), p. 1375-1414; BRIANT P., *The Seleucid Kingdom, the Achaemenid Empire and the history of the Near-East in the First Millenium B.C.*, dans *Religion and religious practices in the Seleucid Kingdom*, BILDE P. (éd.), Aarhus, 1990, p. 40-65.

³³ KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), *Hellenism in the East*, Berkeley et Los Angeles, 1987.

auteurs et présentant de nombreux exemples de sources non grecques pour les soutenir, ont fortement contribué à attirer l'attention de la recherche sur ces deux royaumes jusque-là négligés³⁴.

Elles ne parviennent cependant pas à échapper au paradigme de cultures en compétition. Insister sur la persistance de la culture babylonienne ou des structures achéménides est en effet prêter le flanc à un retour du thème de « l'Orient éternel » cher à l'orientalisme.³⁵ Pour critiquer le *Verschmelzung* et l'a priori supériorité de la culture occidentale qu'il supposait, les tenants de ces idées insistèrent plutôt sur l'existence de cultures existant en vases clos³⁶. Les élites auraient adopté la culture grecque, le peuple serait resté fidèle à ses traditions et les relations auraient donc été faites de tensions et d'oppositions. Dans ces conditions, les objets découverts ont souvent été classés comme « grecs », « babyloniens » ou « iraniens » et interprétés comme la marque des va-et-vient de cette opposition. Ainsi en est-il des rhytons découverts à Nisa, plus ancien site arsacide connu, ou des statuettes en terre cuite d'époque hellénistique de Mésopotamie³⁷.

³⁴ KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *Op. cit.*, Berkeley et Los Angeles, 1993. Voir aussi: WIESEHÖFER J., *Das antike Persien*, Düsseldorf et Zurich, 1993; HERZ P., *Hellenistische Könige*, dans *Subject and Ruler: The Cult of the Ruling Power in Classical Antiquity*, SMALL A. (éd.), Ann Arbor, 1996, p. 27-40; MCKENZIE L., *Patterns in Seleucid Administration: Macedonian or Near Eastern?*, dans *Mediterranean Archaeology*, 7 (1994), p. 61-68; SZELÉNYI-GRAZIOTTO K., *Der Kult in seleudischer Zeit*, dans *Hellenismus*, FUNCK B. (éd.), Tübingen, 1996, p. 171-194; MARTINEZ-SÈVE L., *Quoi de neuf sur le royaume séleucide?*, dans *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Actes du colloque de la SOPHAU*, PROST F. (éd.), Rennes, 2003, p. 221-242; APERGHIS G.G., *Managing an Empire: Teacher and Pupil*, dans *Ancient Greece and Ancient Iran*, DARBANDI S.M.R. et A. ZOURNATZI (éds), Athènes, 2008, p. 137-148.

³⁵ Voir par exemple BAGNALL R.S., *Decolonizing Ptolemaic Egypt*, dans *Hellenistic Constructs: Essays in Culture, History and Historiography*, CARTLEDGE P., P. GARNSEY et GRUEN E. (éds), Berkeley, p. 225-241.

³⁶ Voir entre autres EDDY S., *The King is Dead: Studies in Near Eastern Resistance to Hellenism*, Lincoln, 1961; SCHLUMBERGER D., *Der hellenisierte Orient*, Baden-Baden, 1969; MOMIGLIANO A., *Alien Wisdom*, Cambridge, 1975; SAMUEL A., *The Shifting Sands of History*, Londres, 1989; ISAAC B., *The Limits of Empire*, Oxford, 1990; MILLAR F., *Op. cit.*, Cambridge, 1993.

³⁷ Sur les rhytons de Nisa: MASSON M.E. et G.A. PUGACHENKOVA, *The Parthians Rhytons of Nisa*, Florence, 1982; BERNARD P., *Les rhytons de Nisa*, dans *Journal des savants*, 1 (1985), p. 25-118; INVERNIZZI A., *La cultura di Nisa partica tra steppe e impero*, dans *Quaderni dell'Accademia delle Scienze di Torino*, 13 (2006), p. 47-66; PAPPALARDO E., *Nisa partica. I rhyta ellenistici*, Florence, 2010.

Sur les figurines: VAN INGEN W., *Figurines from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1939; INVERNIZZI A., *Seleucia on the Tigris: Terracotta Figurines*, dans *The Land Between the Two Rivers: Twenty Years of Italian Archaeology in the Middle East*, INVERNIZZI A., M. MANCINI et VALTZ E. (éds), Turin, 1985, p. 97-99.

Dans les dernières années, l'étude de ce type d'objets a pourtant mené à une remise en question de l'idée de la culture comme un concept monolithique. Plusieurs artefacts de ce type exhibent en effet des caractéristiques difficiles à classer dans l'une ou l'autre de ces catégories culturelles. Plusieurs têtes de terre cuite retrouvées à Séleucie-sur-le-Tigre arborent ainsi de larges fentes rectangulaires à la place de la bouche, fruits d'un travail patient et d'une volonté manifeste de la part de l'artisan. Si certaines ressemblent à des offrandes votives liées à des cultes théâtraux retrouvées dans tout le monde grec depuis le VI^e siècle, d'autres ne sont manifestement pas des masques, mais plutôt les restes de statues. L'arrière de ces fragments est en effet lui aussi sculpté. L'idée que cet élément provienne de la tradition babylonienne de purification rituelle de la bouche des statues a été suggérée récemment³⁸. Se pourrait-il dès lors que le même objet puisse avoir revêtu des significations différentes selon ses utilisateurs? Ou bien qu'une culture s'inspirant de traditions différentes ait pu créer à partir de celles-ci un nouvel ensemble cohérent, ni grec, ni babylonien, mais séleucéen?

S'appuyant sur d'autres exemples de ce type, comme des vases sympotiques en faïence égyptienne mais recouverts de symboles grecs, John Ma a proposé en 2008 de revoir les catégories de classement de ces objets et d'élaborer de nouveaux cadres d'interprétation des dialogues entre les cultures que ceux-ci nous rendent accessibles³⁹. Il s'inscrit ainsi dans un mouvement cherchant à dépasser la dichotomie entre Occident et Orient et les divisions strictes entre cultures en insistant sur la fluidité de celles-ci et la possibilité pour un même symbole de changer de sens selon son contexte d'utilisation et son utilisateur⁴⁰.

³⁸ LANGIN-HOOPER S., *Problematizing Typology and Discarding the Colonialist Legacy: Approaches to Hybridity in the Terracotta Figurines of Hellenistic Babylonia*, dans *Archaeological Review from Cambridge*, 28 /1 (2013), p. 106-108. Voir aussi MENEGAZZI R., *Creating a New Language: the Terracotta Figurines from Seleucia on the Tigris*, dans *Mega-Cities and Mega-Sites*, ROGER M. et J. CURTIS (éds), Wiesbaden, 2012, p. 157-168.

³⁹ MA J., *Paradigms and Paradoxes in the Hellenistic World*, dans *Studi Ellenistici*, 20 (2008), p. 371-386.

⁴⁰ Ou, comme l'écrit Tim Whitmarsh : « *It is the central contention of this volume that local identities are not static, 'authentic', immured against change, but in constant dialogue with the translocal. An account of local identity cannot be written without an awareness of the 'globalising' forces that create, structure and (to an extent) oppose it* ». WHITMARSH T., *Thinking Local*, dans *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, WHITMARSH T. (éd.), Cambridge, 2010, p. 3-4. Voir aussi BAGNALL R.S., *Op. cit.*, dans *Hellenistic Constructs : Essays in Culture, History and Historiography*, CARTLEDGE P., P. GARNSEY et GRUEN E. (éds), Berkeley, p. 225-241; VAN DOMMELEN P., *Colonial Constructs and Archaeology in the Mediterranean*, dans *World Archaeology*, 28/3 (1997), p. 305-323; GRUEN E. (éd.), *Op. cit.*, Stuttgart, 2005; WOOLF G., *Op. cit.*, Malden, 2011; STAVRIANOPOLOU E. (éd.), *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period*, Leiden et Boston, 2013.

Dans l'étude des royaumes séleucide et arsacide, cette nouvelle tendance a donné lieu à la réévaluation des idées défendues par Kuhrt et Sherwin-White. À la représentation de royaumes jouant le rôle d'héritiers statiques et de passeurs des pratiques administratives et de la culture des États qui les avaient précédés a succédé celles de rois habiles à conserver certains éléments tout en les transformant pour les soumettre à leurs impératifs⁴¹. L'obsession pour le déclin de ces royaumes a été remplacée par un intérêt pour les stratégies administratives, matrimoniales ou symboliques permettant à ceux-ci d'exercer leur pouvoir sur des territoires très étendus pendant des siècles⁴². Ces nouvelles approches se heurtent, malgré la publication de nouveaux documents et la fouille de nouveaux sites, aux mêmes limites de sources que celles qui les ont précédées⁴³. Mais elles ont au moins le mérite d'étudier les Séleucides comme les Arsacides pour eux-mêmes et non plus en tant que supposés successeurs ou prédécesseurs des uns ou des autres.

C'est dans cette ligne de pensée que s'intègre notre étude de l'histoire de la ville de Séleucie-sur-le-Tigre.

⁴¹ CAPDETREY L., *Le Pouvoir séleucide*, Rennes, 2007; ERICKSON K. et G. RAMSEY (éds), *Seleucid Dissolution: the Sinking of the Anchor*, Wiesbaden, 2011; DIRVEN L., *Religious Continuity and Change in Parthian Mesopotamia*, dans *Journal of Ancient Near Eastern History*, 1/2 (2014), p. 201-229; MARTINEZ-SÈVE L., *Remarques sur la transmission aux Parthes des pratiques de gouvernement séleucides : modalités et chronologie*, dans *Ktèma*, 39 (2014), p. 123-142; MONERIE J., *D'Alexandre à Zoilos*, Stuttgart, 2014; STROOTMAN R., *Imperial Persianism: Seleukids, Arsakids, Fratarakā*, dans *Persianism in Antiquity*, STROOTMAN R. et M.J. VERSLUYS (éds), Stuttgart, 2017; p. 169-192; ENGELS D., *Benefactors, Kings, Rulers*, Leuven, 2017, en particulier p. 73-102. D'autres exemples précis seront abordés dans le cadre de cette étude.

⁴² CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007; KOSMIN P.J., *Op. cit.*, Cambridge, 2014; STROOTMAN R., *Courts and Elites in the Hellenistic Empires: The Near East after the Achaemenids c. 330 to 30 BCE*, Edinburgh, 2014; COSKUN A. et MCCAULEY A. (éds), *Seleukid Toyon Women*, Stuttgart, 2016; PLISCHKE S., *Apame und Stratonike*, dans *Diwan*, Duisburg, 2016, p. 325-346; FEYEL C. et L. GRASLIN-THOMÉ (éds), *Antiochos III et l'Orient*, Paris, 2017; CANEPA M., *The Iranian Expanse*, Berkeley, 2018.

⁴³ En 1998, Amélie Kuhrt concluait l'un des premiers volumes consacrés aux différentes sources sur la dynastie arsacide en remarquant que, malgré les efforts de tous les participants, « *the documentation is insufficient for a satisfactory reconstruction of Parthian history, society or political structures* ». WIESEHÖFER J. (éd.), *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, Stuttgart, 1998, p. 529. Depuis, plusieurs publications ont cherché à réduire cet abysse documentaire. Ils facilitent énormément la recherche sur les royaumes séleucides et arsacides mais ne peuvent compenser deux millénaires de négligence. Voir en particulier PRIMO A., *Op. cit.*, Pise, 2009; HACKL U., B. JACOBS et WEBER D. (éds), *Quellen zur Geschichte der Partherreiche*, 3 Vol., Göttingen, 2010; HAUBOLD J., LANFRANCHI G.B., ROLLINGER R. et STEELE J.M. (éds), *The World of Berossos*, Wiesbaden, 2013; WIESEHÖFER J. et al. (éds), *Megasthenes und seine Zeit*, Wiesbaden, 2016; WIESEHÖFER J. et S. MÜLLER (éds), *Parthika. Greek and Roman Authors' Views of the Arsacid Empire*, Wiesbaden, 2017.

Sources et historiographie

La ville de Séleucie et sa région nous sont connues par des sources nombreuses et variées. Son statut de résidence royale séleucide puis arsacide a ainsi attiré l'attention des auteurs classiques, ainsi que des scribes responsables de la rédaction des carnets astronomiques et des chroniques babyloniens. Les uns comme les autres offrent cependant une vision tronquée et orientée de la réalité de la cité et les mentions de la ville ou de ses habitants, nombreux, sont généralement courts et peu éclairants. Les tropismes propres à la tradition classique et le fait que celle-ci relate des événements passés depuis plusieurs siècles ne sont pas compensés par des documents babyloniens souvent difficiles à déchiffrer et plus difficiles encore à interpréter.

Sa région a d'autre part fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles au cours du XXe siècle, dont une série d'excavations menée par les archéologues du *Centro Ricerche Archeologiche e Scavi di Torino* sur le site de Séleucie lui-même⁴⁴. Celles-ci ont permis de mettre au jour différents grands bâtiments des périodes séleucide et arsacide ainsi que de mieux connaître la topographie de la cité durant l'Antiquité. De nombreux objets de la vie quotidienne, comme des statuettes de terre cuite ou des tessons de poterie nous renseignent sur la vie des habitants de la ville, au-delà des textes et de leurs limites. Des monnaies et une extraordinaire collection de sceaux en terre cuite (plus de 25000) ayant servi à authentifier des documents officiels détruits dans un incendie de la fin de la période séleucide permettent de mieux saisir les rapports entretenus par le pouvoir avec la cité. Des tensions liées à la guerre entre l'Irak et l'Iran puis

⁴⁴ Malgré des rapports et des dessins de la part de voyageurs des XVIIIe et XIXe siècles, notamment intéressés par le Taq-e-Kisra, la première expédition archéologique digne de ce nom date de l'expédition allemande à Babylone qui, de 1898 à 1917, effectua des visites et certains examens préliminaires sur différents sites de la région. Les principales découvertes rapportées sur le site proviennent cependant des travaux des deux autres équipes y ayant travaillé au cours du XXe siècle : l'équipe américano-allemande du professeur Leroy Waterman de 1927 à 1936 et l'équipe italienne des professeurs Giorgio Gullini et Antonio Invernizzi de 1964 à 1989. RICH J., *Narrative of a Residence in Koordistan*, 2 vol., Londres, 1836; MEYER E., *Seleukia und Ktesiphon. Vortrag gehalten in der Deutschen Orient-Gesellschaft am 28 Februar 1929*, dans *MDOG*, 67 (1929), p. 1-26.

Le rapport final de l'expédition américaine se trouve dans: HOPKINS C., *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1972. Le rapport final de l'expédition allemande se trouve dans : KRÖGER J., *Sasanidischer Stuckdekor*, Mayence, 1982. Il n'y a pas vraiment de rapport final de l'expédition italienne, mais on peut se reporter à MESSINA V., *Seleucia al Tigri. L'edificio degli archivi. Lo scavo e le fasi architettoniche*, Florence, 2006 et à MESSINA V., *Seleucia al Tigri. Il monumento di Tell 'Umar. Lo scavo e il fasi architettoniche*, Florence, 2010. La revue *Mesopotamia*, publiée par le *Centro Ricerche Archeologiche e Scavi di Torino* depuis 1966, abrite de nombreux rapports de fouilles préliminaires ainsi que des analyses liées à celles-ci.

aux deux guerres du Golfe ont cependant forcé le départ de l'expédition turinoise en 1989 et l'instabilité consécutive à ces conflits a depuis empêché son retour. Seule une petite partie du site (environ 5%) a donc été fouillée. La grande porosité du sol et la proximité du Tigre compliquent d'autre part les excavations, inondant les carrés de fouilles et rendant difficile l'atteinte des premiers niveaux d'occupation. La période arsacide est donc mieux connue que la période séleucide.

Les sources écrites

L'un des grands problèmes de l'étude des royaumes séleucide et arsacide est la disparition de l'essentiel de l'historiographie produite par leurs habitants. Si le nom et quelques fragments d'auteurs comme Apollodore d'Artémite ou Isidore de Charax nous sont parvenus, nos connaissances de ces royaumes proviennent donc de sources externes, souvent hostiles et beaucoup plus tardives⁴⁵. Aucun des textes de la tradition classique, à l'exception des *Babyloniaka* de Berossos, n'a ainsi été composé moins d'un siècle et demi après les faits, par des auteurs se basant sur des sources qui ne nous sont plus accessibles et qui nous sont bien souvent inconnues, dans le territoire d'une puissance, république ou empire romain, ennemie du fondateur et possesseur, passé ou présent, de ces villes.

La fondation de la ville nous est ainsi connue à travers les écrits de Pline l'Ancien, de Pausanias le Périégète et d'Appien⁴⁶. Leurs versions divergent, ce qui est loin d'être exceptionnel dans l'historiographie antique. Il est probable que Pausanias tient ses informations d'une source proche du pouvoir séleucide, alors que Pline se base certainement sur la situation de son époque. Appien, plus disert, ne nous dit rien de ses sources⁴⁷. Mais privés de la possibilité d'une critique

⁴⁵ WIESEHÖFER J. et S. MÜLLER (éds), *Op. cit.*, Wiesbaden, 2017.

⁴⁶ PLIN L'ANCIEN, 6, 30, 4-6; PAUSANIAS, 1, 16, 3; APPIEN, *Syr.*, 9, 58.

⁴⁷ GOUKOWSKY P., *Appien, Histoire Romaine VI. Livre XI. Le Livre Syriake*. Paris, 2007. Timagène d'Alexandrie, écrivant lui-même au milieu du Ier siècle av. J.-C. et ne survivant que sous la forme de fragments, est cependant accepté, non sans quelques réserves, comme sa référence pour l'exkursus des livres 54 à 63 traitant des premiers temps de la dynastie. Nous suivons ici Goukowsky, éditeur d'Appien, plutôt que Braund qui proposait Posidonios d'Apamée ou Jérôme de Cardie. GOUKOWSKY P., *Ibid.*, p. 117; BRAUND D., *Athenaeus, "On the Kings of Syria"*, dans *Athenaeus and his World: Reading Greek Culture in the Roman Empire*, BRAUND D. et WILKINS J. (éds), Exeter, 2000, p. 520.

des sources rigoureuses, les historiens modernes ont élaboré plusieurs théories sur le contexte et même la date exacte de cette fondation.

L'œuvre d'Appien se concentre sur les rapports entre Séleucides et Romains et les successeurs de Séleucos y sont donc des rois de Syrie et des vaincus avant tout. Nous avons déjà expliqué que cette distorsion, historique et géographique, est commune à toute la tradition littéraire classique sur l'histoire séleucide. La plupart des passages nous renseignant sur celle-ci sont en effet insérés dans le récit d'événements politiques, changement de régime et surtout expéditions militaires, qui influencent l'image de la ville et les informations qui sont données de celle-ci. Pour la Babylonie de l'époque séleucide, on passe ainsi de la révolte de Molon (222-220), décrite par Polybe, aux combats de Démétrios II (146-139, 129-126) et Antiochos Sidète VII (138-129) par Strabon⁴⁸. Ces sauts dans le temps embarrassent la recherche à la fois du fait de l'ignorance dans laquelle ils laissent les chercheurs quant aux événements intermédiaires et en orientant notre interprétation de l'importance relative de ces bornes. S'y ajoute pour l'époque arsacide le contexte d'écriture et surtout les épisodes décrits. La littérature classique est fréquemment critiquée pour son intérêt monomane envers la politique. Mais dans le cas de la capitale des Arsacides, cela se double du fait que la ville et ses maîtres sont des ennemis du public de ces œuvres. Ce contexte et la tradition littéraire de représentation de l'Orient, des orientaux et des Parthes exercent quant à eux une influence difficile à quantifier sur les sources classiques. Séleucie n'apparaît ainsi que dans le cadre des interventions diplomatiques et militaires romaines dans le royaume arsacide et généralement dans le rôle d'une victime grecque des exactions barbares.

Malgré ses limites, la tradition gréco-romaine nous renseigne sur de nombreux éléments de la vie et de l'évolution de la ville. Outre certains grands événements politiques comme la fondation de la ville, la révolte de Molon contre Antiochos III, la conquête de la région par les Arsacides ou les guerres civiles entre ceux-ci qui ensanglantèrent Séleucie au I^{er} siècle ap. J.-C., les auteurs antiques évoquent ainsi la composition de sa population, les rapports entre ses différents

⁴⁸ POLYBE, 5, 41-54; STRABON, 16, 1, 5.

éléments et ses institutions⁴⁹. Leurs travers nous poussent à analyser chacune des informations transmises par ces sources avec méfiance et à chercher à les compléter. Il est cependant illusoire de vouloir s'en passer tout à fait.

Un texte comme les *Babyloniaka*, publié par le prêtre babylonien Berossos dans le premier quart du IIIe siècle av. J.-C. et dédié à Antiochos Ier, permet dans une certaine mesure d'échapper à ces limites⁵⁰. Mais dans son cas comme dans celui d'autres sources non classiques, les problèmes d'interprétation ne manquent pas. La question de ses motifs et de la transmission des fragments de son œuvre, complexe et influencée par le fait que les auteurs antiques comme modernes considéraient son œuvre avant tout comme un outil de l'histoire biblique, empêchent d'en faire la pierre d'assise d'une étude de l'histoire séleucide. L'existence même de son texte est un exemple des stratégies employées par l'élite locale babylonienne pour s'intégrer au nouveau monde des diadoques, mais son point de vue étant celui de Babylone elle-même, il ne mentionne presque jamais Séleucie⁵¹. Bien que cela constitue un élément intéressant pour qui étudie les interactions entre les cultures dans la Babylonie hellénistique, il est impossible d'espérer compléter les informations transmises par la tradition gréco-romaine grâce à l'intermédiaire des *Babyloniaka*⁵².

Un autre type de documents babyloniens permet aux historiens d'espérer la possibilité de s'extraire des tropismes propres à la littérature classique. Comme nous l'avons déjà évoqué dans le cas de l'abandon supposé de Babylone, leur interprétation reste marquée par l'influence d'un contexte helléno-centrique que leur nature aride et les déductions rendues obligatoires par leur

⁴⁹ Sur la constitution : POLYBE, 5, 48, 12 et 54, 10; FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 18, 372; TACITE, *Ann.*, 6, 42; PLUTARQUE, *Crassus*, 32, 3.

⁵⁰ VERBRUGGHE G.P. et J.M. WICKERSHAM, *Berosos and Manetho Introduced and Translated: Native Traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt*. Ann Arbor, 2000.

⁵¹ HAUBOLD J., *Hellenism, Cosmopolitanism, and the Role of Babylonian Elites in the Seleucid Empire*, dans *Cosmopolitanism and Empire*, LAVAN M., R.E. PAYNE et WEISWEILER J. (éds), Oxford, 2016, p. 89-102

⁵² KUHRT A., *Berosus Babyloniaka and Seleucid Rule in Babylonia*, dans KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), *Hellenism in the East*, Londres, 1987, p. 32-56; HAUBOLD J., LANFRANCHI G.B., ROLLINGER R. et STEELE J.M. (éds), *Op. cit.*, Wiesbaden, 2013.

état de conservation ont longtemps empêché de contrebalancer.

Ainsi en est-il des chroniques babyloniennes, série de tablettes relatant les événements importants de l'histoire de la cité et de sa région, de Nabonassar (747-734 av. J.-C.) aux Parthes, retrouvées dès le XIXe siècle lors de campagnes de fouilles et d'achats au marché noir⁵³. Rassemblées dans divers musées, elles y sont restées jusqu'à leur édition en 1975 par Albert Grayson⁵⁴. S'inspirant probablement d'observations astronomiques, des scribes des temples babyloniens notèrent ainsi les changements de règne, les victoires et les déportations, donnant qui plus est des impressions sur les souverains. Elles nous renseignent sur plusieurs événements évoqués ou non par les auteurs classiques mais aussi sur la perception de certains règnes par les prêtres et scribes babyloniens ainsi que sur l'évolution du cunéiforme et de la culture écrite babylonienne à travers les siècles. L'une d'entre elle, la *Chronique des Diadoques*, relate ainsi les combats entre Antigonides et Séleucides en Mésopotamie avant Ipsos, alors que la *Chronique d'Antiochos et du temple de Sin* a plus ou moins confirmé le récit de Pausanias quant à la déportation de Babyloniens à Séleucie, y ajoutant cependant un détail essentiel : cette déportation ne concernait pas toute la population de la cité, mais seulement les Macédoniens installés par Alexandre⁵⁵.

Outre ces chroniques, la Babylonie séleucide et arsacide nous est connue par l'intermédiaire de carnets astronomiques traduits et édités par Abraham Sachs puis, après sa mort, par Hermann Hunger⁵⁶. Ceux-ci sont des relevés d'informations diverses (éclipses, planètes visibles, prix de divers produits, niveau du fleuve, événements historiques importants, etc.) rassemblées chaque jour par les scribes de l'Esagil de Babylone. Des tablettes de ces observations quotidiennes ou de leur résumé semestriel d'une période allant de 651 av. J.-C. à 61 av. J.-C. ont été retrouvées. Leur datation est pour l'essentiel le fruit d'un patient travail de comparaison entre les observations astronomiques inscrites par les scribes et la connaissance moderne sur le

⁵³ OELSNER J., *Materialen zur babylonischen Gesellschaft und Kultur in hellenistischer Zeit*, Budapest, 1986; DEL MONTE G.F., *Testi dalla Babilonia Ellenistica*, Rome-Pise, 1997; OELSNER, J., *Cuneiform Archives in Hellenistic Babylonia: Aspects of Content and Form*, dans *Ancient Archives and Archival Traditions: Concepts of Record-keeping in the Ancient World*, BROSIUS M. (éd.), Oxford, 2002, p. 284-301.

⁵⁴ Cf. note 30.

⁵⁵ Cf. note 21.

⁵⁶ SACHS A.J. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. I-III, Vienne, 1988-1996.

mouvement des astres au cours de ces siècles, quoique certaines des entrées puissent être datées plus aisément grâce à la mention d'un Arsacide, de la ville de Séleucie ou d'autres événements dont la date est connue de manière indépendante. Ces documents nous renseignent sur de nombreux éléments de l'histoire babylonienne, depuis la prise définitive de la ville par les Parthes jusqu'à la conservation et l'évolution de la tradition cunéiforme dans la cité⁵⁷.

Il s'agit cependant dans un cas comme dans l'autre de sources difficiles à saisir et pour lesquelles le risque de surinterprétation est important. L'état des tablettes varie énormément et la lecture de certaines d'entre elles exige un important travail de déduction de la part des historiens. Ainsi, si la *Chronique des Successeurs* nous donne des informations montrant que le récit de Diodore sur les combats entre Séleucos et les Antigonides est incomplet et trop condensé, la mention du nom d'Antigonos lui-même et sa présence en Mésopotamie durant ce conflit a pu être remise en question. Le nom du Diadoque borgne figure en effet à plusieurs reprises sur les tablettes de la chronique, mais jamais dans des phrases complètes. Là où certains voient donc une confirmation de sa participation directe aux combats, d'autres imaginent plutôt la mention des « troupes d'[Antigonos] » ou de « Démétrios, fils d'[Antigonos] »⁵⁸. La tentation d'infléchir la traduction ou la déduction dans le sens d'une certaine interprétation peut donc être grande et les débats autour de celles-ci sont épineux. Dans un article de 2006 s'intéressant au pouvoir d'achat à l'époque hellénistique, Robartus Van der Spek rappelle ainsi que les informations offertes par ces tablettes n'existent pour nous que dans un cadre d'interprétation plus large⁵⁹. Les spécialistes ont ainsi tendance à expliquer les variations du prix de l'orge en relation avec d'autres événements, guerres ou famines, connus indépendamment, sans que les mécanismes régissant ces prix ou l'impact direct de ces événements sur Babylone puissent être déterminés. Interpréter ces tablettes implique ainsi souvent de les replacer dans une trame du temps restant

⁵⁷ VAN DER SPEK R.J., *Op. cit.*, dans *Bibliotheca Orientalis*, 50 (1993), p. 91-101; VAN DER SPEK R.J., *New Evidence from the Babylonian Astronomical Diaries concerning Seleucid and Arsacid history*, dans *Archiv für Orientforschung*, 44/45 (1997/1998), p. 167 – 175.

⁵⁸ BOIY T., *Op. cit.*, 2004, p. 128-129.

⁵⁹ VAN DER SPEK R.J., *How to Measure Prosperity? The Case of Hellenistic Babylonia*, dans *Approches de l'économie hellénistique*, DESCAT R. (éd.), Paris, 2006, p. 287-310.

profondément imprégnée par les orientations de la littérature classique.

Il nous est d'autre part difficile d'évaluer le contexte de leur rédaction et leur audience. Comment interpréter ainsi la fameuse *Prophétie dynastique*, qui explique qu'un roi légitime sera battu par les troupes du pays de Hani puis se vengera avec l'aide des dieux traditionnels de Babylone? Annonce-t-elle un retour éventuel des Achéménides⁶⁰? Fut-elle écrite pour justifier la victoire de Séleucos sur Antigonos⁶¹? S'agit-il d'un document créé à l'occasion de la conquête de la Mésopotamie par les Arsacides⁶²? Le débat reste ouvert.

Au-delà du défi que constitue l'interprétation de tablettes souvent tronquées, leur représentativité pose certains problèmes. Produits d'une tradition encore mal identifiée et étudiée, elles reflètent l'opinion des scribes écrivant en cunéiforme et sur l'argile, les *tupšarrū*, par opposition aux *sepīrū* écrivant en grec ou en araméen sur parchemin. Or, ces objets sont parvenus jusqu'à nous pour la simple raison que leur support a pu se conserver dans le sol irakien. Ce n'est cependant pas le cas des parchemins et papyrus qui, eux, n'ont pas traversé le temps alors même qu'ils servaient de support aux écritures et langues araméenne et grecque de très loin les plus répandues⁶³. Il ne faut donc pas oublier que ces documents, qui nous offrent un point de vue local et régional précieux, proviennent de quartiers et de milieux précis, dans des villes précises, et qu'ils reflètent l'opinion d'un groupe qui était assurément sur le déclin à partir du IIe siècle av. J.-C.⁶⁴. Qui plus est, il est essentiel de ne pas généraliser les conclusions possibles pour Babylone à toute la Babylonie et notamment à Séleucie-sur-le-Tigre.

À ces documents s'ajoutent quelques sources des traditions juive, chrétienne et arabe. Si les

⁶⁰ GRAYSON A.K., *Babylonian Historical-literary Texts*, Toronto, 1975, p. 9 et 16-19; MARASCO G., *Profezia dinastica*, dans *ASNP*, 2 (1985), p. 529-537.

⁶¹ SHERWIN-WHITE S., *Seleucid Babylonia*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Londres, 1987, p. 10-14; GELLER M.J., *Op. cit.*, dans *BSOAS*, 53 /1 (1991), p. 1-7.

⁶² SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 49-60.

⁶³ INVERNIZZI A., *They Did Not Write on Clay*, dans *Ancient Archives and Archival Traditions*, BROSIUS M. (éd.), Oxford, 2003, p. 302-322. Seules quelques inscriptions grecques nous sont parvenues : voir *IEOG* 72, 100, 102, 103 et 107.

⁶⁴ CLANCIER P. et J. MONERIE, *Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique. Évolutions d'un relais du pouvoir*, dans *Topoi*, 19/1 (2015), p. 181-237. Pour le contexte général, se référer à BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004.

passages de l’Ancien Testament relatifs à la révolte juive contre Antiochos IV sont depuis longtemps l’objet d’études par les historiens s’intéressant au royaume séleucide, d’autres documents, comme le *Talmud de Babylone*, ont moins retenu l’attention⁶⁵. Probablement composé au VI^e siècle, celui-ci nous renseigne à la fois sur les conditions de vie de la communauté juive, sur les relations entre celle-ci, les autres communautés et le pouvoir sassanide ainsi que sur l’évolution de la pensée judaïque en Babylonie. Des textes chrétiens, comme la controversée *Chronique d’Arbela* ou les *Acta Archelai* d’Hégémonios nous renseignent quant à eux sur la vie de saints (ou d’hérétiques, dans le cas de la vie de Mani d’Hégémonios) dans la Babylonie sassanide, et à travers eux sur le contexte de leur vie et sur leur interaction avec le pouvoir de Ctésiphon⁶⁶. Des auteurs arabes comme Tabarī ou Yāqūt-al-Rūmī évoquent quant à eux la topographie de la région et mentionnent quelques bâtiments célèbres ou ruines antiques encore visibles pour eux⁶⁷. Il nous semble cependant hasardeux de tenter d’extrapoler à partir de ces textes ce qu’était la situation à l’époque séleucide ou arsacide à Séleucie. S’ils ne peuvent nous aider à étudier l’entrelacs de cultures et de peuples qu’elle constituait, ils demeurent néanmoins primordiaux dans les tentatives de reconstruction de l’évolution topographique de la région, enchevêtrement de villes difficiles à départager.

Les sources matérielles

Outre ces mentions nombreuses mais souvent brèves, issues de traditions diverses et rédigées dans un contexte de rédaction hostile ou difficile à établir, l’étude de la ville de Séleucie peut se

⁶⁵ GELLER M.J., *The Archaeology and Material Culture of the Babylonian Talmud*, Leiden, 2015.

⁶⁶ La *Chronique d’Arbela* a été éditée en 1907 par Alphonse Mingana. La réputation de cet orientaliste étant sulfureuse et plusieurs éléments, comme la qualité du papier, semblant contrefaits, cette chronique des évêques d’Arbela au VI^e siècle a longtemps été considérée comme une fabrication. La présence dans le texte de faits inconnus de Mingana intrigue aujourd’hui les historiens. KAWERAU P., *Die Chronik von Arbela*, Louvain, 1985; JULLIEN C. et F. JULLIEN, *La Chronique d’Arbèles. Propositions pour la fin d’une controverse*, dans *Oriens christianus*, 85 (2001), p. 41-83.

Sur les *Acta Archelai*, voir: LIEU S.N.C., *Fact and Fiction in the Acta Archelai*, dans *Manichaean Studies*, BRYDER P. (éd.), Lund, 1988, p. 69-88; SCOPELLO M., *Persica adversaria nobis gens*, dans *Comptes rendus des séances de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152/2 (2008), p. 929-950.

⁶⁷ STRECK M., *Die alte Landschaft Babylonien nach den arabischen Geographen*, Leiden, 1901, p. 246-279; ALI S.A., *Al-Madâ’in and its Surrounding Area in Arabic Literary Sources*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 417-439.

baser sur différents éléments retrouvés par les campagnes archéologiques du XXe siècle. Des levées géophysiques et des observations directes ou aériennes ont ainsi permis de constater que la cité avait été planifiée et organisée dès sa fondation⁶⁸. Elle s'articulait en un plan hippodamien constitué d'îlots énormes (144,7 par 72,35 mètres). Ceux-ci étaient formés par des voies de 5 mètres de large se croisant à angle droit ainsi que par deux grands axes orientés Est-Ouest, l'un assez central et l'autre décalé vers le sud de la grille urbaine⁶⁹. Trois canaux s'ajoutaient à ces rues, le premier situé au nord de la ville et les deux autres doublant ces grands axes⁷⁰. Largés de 4,5 mètres et profonds d'à peine 2 à 2,3 mètres, ceux-ci s'embranchaient au Naarmalcha, le canal du roi, et cheminaient vers le fleuve. Leur étroitesse laisse penser qu'ils n'occupaient pas des fonctions de transport mais servaient plutôt à l'écoulement des eaux et au drainage.

Les fouilles menées le long de l'axe méridional ont révélé qu'il s'agissait d'une large rue bordée de colonnes et ponctuée de petites places, reliant sur 3 kilomètres l'ouest de la cité au port fluvial⁷¹. Dans le nord de la ville ont été retrouvées les ruines de deux grands ensembles monumentaux.

Le premier d'entre eux est celui de Tell Umar, amoncellement de 90 sur 70 mètres et aujourd'hui point culminant de l'antique cité⁷². Empilement complexe de niveaux difficiles à identifier, il semble s'être constitué au-dessus d'une vaste structure circulaire, la plus vieille retrouvée à Séleucie. Si l'expédition américaine avait cru pouvoir identifier dans celle-ci une ancienne ziggourat, les fouilles plus poussées des archéologues italiens ont montré qu'elle ne possédait

⁶⁸ Ces résultats ont été obtenus notamment grâce à des levés géophysiques. Voir LANZA R., A. MANCINI et RATTI G., *Geophysical Surveys at Seleucia*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 27-41. Pour une description succincte de la cité, voir : GULLINI G., *Un contributo alla storia dell'urbanistica: Seleucia sul Tigri*, dans *Mesopotamia*, 2 (1967), p. 135-163; HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972; MESSINA V., *L'area di Al-Mada'in, dal Declino di Seleucia alla Fondazione di Veh Ardashir*, dans *Archeologia delle "Vie della Seta": Percorsi, Immagini e Cultura Materiale*, GENITO B. et L. CATHERINA (éds), Naples, 2015, p. 95-122.

⁶⁹ INVERNIZZI A., *Ten Years' Research in the Al-Mada'in Area : Seleucia and Ctesiphon*, dans *Sumer*, 32 (1976), p. 168.

⁷⁰ GULLINI G., *Trial Trench on the Canal*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 39-42.

⁷¹ GRAZIOSI G., *Excavations in Porticoed Street*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 43-52; NEGRO-PONZI M., *Excavations in Porticoed Street*, dans *Mesopotamia*, 5-6 (1970-1971), p. 32-47; NEGRO-PONZI M., *Excavations in Agora*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 53-55; NEGRO-PONZI M., *Excavation at the Agora*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 17-25.

⁷² MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2010.

aucun des éléments architecturaux d'un temple babylonien⁷³. Son centre était en effet laissé à l'air libre et ses principaux éléments semblaient suivre une inclinaison naturelle. Depuis 1991, l'hypothèse la plus vraisemblable est donc celle que cette structure aurait été le théâtre de la ville⁷⁴. Il le resta à l'époque arsacide, même si la découverte de plusieurs statuettes cultuelles a pour un temps relancé la question de l'identification de la structure. Une tour de garde datant au plus tard du règne de Khosro II (590-627), dont des monnaies ont été retrouvées à sa base, a été construite à l'intérieur de l'ancien bâtiment, sans qu'on sache exactement à quel moment il aurait perdu son rôle de théâtre.

Situé à l'extrémité septentrionale du site, il domine le second ensemble monumental dégagé par les archéologues, l'agora bordée à l'est par une *stoa* d'une quarantaine de mètres de large⁷⁵. Des ensembles de boutiques, probablement de boulangers, ainsi que des maisons larges et dans lesquelles ont été découverts de nombreux objets luxueux (médaillons, poterie de grande qualité), y ont été excavés. Le rôle commercial de cet ensemble semble s'être maintenu de la période séleucide à la période arsacide, comme le montrent différents documents numismatiques trouvés dans ses multiples couches d'occupation⁷⁶. Face à lui se dressait ce que les archéologues italiens ont appelé le « bâtiment des archives »⁷⁷. Plus grand monument dégagé sur le site, il abrita jusqu'au second règne de Démétrios II (129-126) les archives publiques et privées de la ville. Un grand incendie le détruisit alors, faisant disparaître les documents eux-mêmes mais solidifiant des milliers de sceaux qui nous renseignent sur les responsabilités administratives et

⁷³ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 9-11. L'interprétation des archéologues de l'Université du Michigan se basait sur leur découverte d'un mur de briques crues à la périphérie du tell. Dans un premier temps, l'équipe italienne fit sienne cette supposition, Antonio Invernizzi écrivant ainsi que : « No Greek element appears in this architectonic conception. It may be found only in its decoration, as the finding of fragments with architectonic mouldings demonstrates ». Il ne faisait ainsi qu'appliquer la catégorisation basée sur l'idée d'une opposition entre cultures que nous décrivons ci-haut. C'est lui qui, au cours des années 1980, avait lancé l'idée que la structure ait été l'ancien théâtre, d'abord du fait de sa position dominant l'agora, puis du fait des éléments architecturaux eux-mêmes. Voir INVERNIZZI A., *The Excavations at Tell Umar*, dans *Mesopotamia*, 2 (1967), p. 1-32 (ici p. 23).

⁷⁴ INVERNIZZI A., *Séleucie du Tigre, métropole grecque d'Asie*, dans *O Ellinismos stin Anatoli : praktika a'diethnous archaiologikou sunedriou, Delphoi 6-9 Noemvriou 1986*, Athènes, 1991, p. 354-356; MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2010, p. 114-159.

⁷⁵ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006.

⁷⁶ VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square (Seleucia, 12th Season)*, dans *Mesopotamia*, 21 (1986), p. 11 – 20; VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square. Seleucia, 13th Season*, dans *Mesopotamia*, 23 (1988), p. 19 – 29; VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square. Seleucia, 14th Season*, dans *Mesopotamia*, 25 (1990), p. 13 – 25.

⁷⁷ INVERNIZZI A., *The Excavations at the Archives Building*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 13-16; INVERNIZZI A., *The Excavations at the Archives Building*, dans *Mesopotamia*, 8 (1973-1974), p. 9-14.

l'évolution des représentations royales à cette époque charnière de l'histoire de la ville⁷⁸. Après l'incendie, l'ensemble fut transformé et l'époque arsacide vit s'y construire des logements dans lesquels plusieurs tessons de poterie et figurines de terre cuite ont été retrouvés.

Outre ces bâtiments, les archéologues ont donc découvert des artefacts divers nous renseignant à la fois sur la vie quotidienne des habitants de la cité, sur leur identité culturelle et sur les interactions qui les unissaient, que ce soit dans le domaine administratif ou dans l'art funéraire. Les nombreux sceaux montrent ainsi des traces de l'influence hellénique sur la ville, la plupart d'entre eux portant des représentations traditionnelles des dieux principaux du panthéon grec (Apollon, Athéna, Éros, Tychè, Artémis, Dionysos). Mais la présence de thèmes babyloniens (prêtres et animaux fantastiques) ou iraniens (scènes de chasse) témoignent de la persistance d'autres traditions. Devrait-on les analyser comme la simple preuve de la survie côte à côte des multiples cultures de la Babylonie hellénistique? Des études menées récemment sur la structure et les modes de fabrication de ces sceaux laissent penser que les élites qui les firent frapper étaient les mêmes à Séleucie-sur-le Tigre, exemple de la *polis* babylonienne, et à Uruk, symbole de la survie des traditions akkadiennes ancestrales⁷⁹. D'autres montrent que l'autoreprésentation des rois séleucides a pu évoluer et notamment prendre en compte des motifs habituellement réservés aux Parthes⁸⁰. Il en est de même pour la poterie ou les statuettes de terre cuite (environ 11000), qui montrent l'arrivée de nouveaux sujets (divinités grecques, athlètes) et l'utilisation d'une nouvelle technique, le moulage en creux dans des moules bivalves⁸¹. Ces marques de la culture des nouveaux-venus coexistent cependant sur de mêmes objets avec des patines bleues ou vertes babyloniennes, suggérant là aussi que des processus d'échanges et de redéfinition plus complexes que la simple survie parallèle de deux traditions soient à l'œuvre. Plusieurs indices,

⁷⁸ BOLLATI A., A. INVERNIZZI et MOLLO P., *Seleucia al Tigri. Le impronte di sigillo dagli Archivi*, Vol. I-III, Alexandrie, 2004. S'y ajoutent les sceaux retrouvés par l'expédition américaine et publiée dans MCDOWELL R.H., *Stamped and Inscribed Objects from Seleucia*, Ann Arbor, 1935.

⁷⁹ MESSINA V., *Witnesses and Sealers of Seleucid Mesopotamia: A comparison between the seal impressions on cuneiform tablets from Uruk and those on clay sealings from the archive building at Seleucia on the Tigris*, dans *Witnesses and Sealers in the Ancient Near East*, PONCHIA S. (éd.), Padoue, 2009, p. 175-190.

⁸⁰ MESSINA V., *More gentis parthicae. Ritratti barbuti di Demetrio II sulle impronte di sigillo da Seleucia al Tigri*, dans *Parthica*, 5 (2003), p. 21-36; MESSINA V., *Continuità politica e ideologica nella Babilonia di Seleuco I e Antioco I. Osservazioni sull'iconografia regale*, dans *Mesopotamia*, 39 (2004), p. 168-184.

⁸¹ CAUBET A., *Les figurines antiques en terre cuite*, dans *Perspective*, 1 (2009), p. 43-56; MENEGAZZI R., *Seleucia al Tigri. Le terrecotte figurate dagli scavi italiani e americani*, 3 Vol., Florence, 2014.

comme le creusement de bouches rectangulaires larges et profondes déjà évoqué, laissent ainsi penser que les identités et les cultures de la ville, loin de vivre divisées, ont pu communiquer et interagir afin de créer, à partir d'éléments de provenances diverses, des objets et des symboles aux significations propres.

Centre administratif et politique majeur pendant des siècles, Séleucie occupa un grand rôle dans la frappe de monnaies séleucides et arsacides⁸². Outre leur utilité dans la datation de différentes couches stratigraphiques, celles-ci nous renseignent aussi bien sur l'économie que sur les rapports de force et les systèmes de représentation de ces sociétés. En l'absence de tout autre cadre contextuel, les monnaies frappées dans l'atelier de Séleucie constituent ainsi des renseignements essentiels pour l'étude de la fameuse « période sombre » de la première moitié du Ier siècle avant J.-C. (95-58)⁸³. La présence et la disparition du portrait royal ou de divinités locales éclairent d'autre part d'un jour nouveau les relations entre pouvoir royal et élites locales⁸⁴.

C'est déjà à partir de ces différentes sources que s'est constituée l'historiographie traitant de Séleucie-sur-le-Tigre. Aucune publication ne s'y intéressa spécifiquement avant 1917. Cette année-là, Maximilian Streck fit paraître un article nommé *Seleukia und Ctesiphon*. Celui-ci,

⁸² MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935; LE RIDER G., *Séleucie du Tigre. Les monnaies séleucides et parthes*, Florence, 1998. Sur les monnaies séleucides en général, voir : HOUGHTON A. et C. LORBER, *Seleucid Coins. A comprehensive Catalogue*, 2 vol., New-York/Lancaster, 2002-2008.

⁸³ La question n'est pas encore tout à fait résolue et a encore donné lieu à des échanges assez vigoureux dans le volume 15 de la revue *Electrum* publié en 2009. Plusieurs rois, connus uniquement par des monnaies, apparaissent durant cette période apparemment troublée. Là où Alberto Simonetta croyait pouvoir se servir de fragments de sources babyloniennes pour justifier l'existence et le règne, à Séleucie notamment, d'un grand nombre de ces rois, Otto Mørkholm et plus récemment Fahrad Assar ont rejeté ses interprétations, jugeant qu'il extrapolait trop d'informations de sources trop peu claires et que mieux valait s'en tenir aux monnaies elles-mêmes. SIMONETTA A.M., *Some Remarks on the Arsacid Coinage of the Period 90–57 B.C.*, dans *Numismatic Chronicle*, 126 (1966), p. 15-40; MØRKHOLM O., *The Parthian Coinage of Seleucia on the Tigris, c. 90–55 B.C.*, dans *Numismatic Chronicle*, 140 (1980), p. 33–47; EILAND M., *The Parthian Dark Ages. History from Coins*, dans *The Celator*, 13/3 (1999), p. 38-42; SIMONETTA A.M., *A Proposed Revision of the Attributions of the Parthian Coins Struck During the So-called 'Dark Age' and Its Historical Significance*, dans *East & West*, 52 (2001), p. 69–108; ASSAR G.R.F., *A Revised Parthian Chronology of the Period 91–55 BC*, dans *Parthica* 8 (2006), p. 55–104; SIMONETTA A.M., *The Coinage of the So-Called 'Dark Age' Revisited*, dans *Electrum*, 15 (2009), p. 141-195; ASSAR G.R.F., *Some Remarks on the Chronology and Coinage of the Parthian Dark Age*, dans *Electrum*, 15 (2009), p. 195-234; HAUSER S., *Münzen, Medien und der Aufbau des Arsakidenreiches*, dans *Diwan*, BINDER C., H. BÖRM et LUTHER A. (éds), Duisburg, 2016, p. 433-492.

⁸⁴ MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 223-224; LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 85-86.

publié avec quelques ajouts en 1921 dans la *Realencyclopädie*, constitue jusqu'à aujourd'hui l'analyse la plus détaillée de l'histoire de la cité. S'appuyant surtout sur la tradition classique tout en y incorporant quelques passages de géographes arabes et de textes religieux judaïques, Streck s'y intéresse à la position de la cité, à ses relations avec ses rois et aux interactions entre ses habitants issues de cultures différentes. Il y décrit une cité grecque responsable de l'extinction de la culture cunéiforme, prospérant sous la dynastie grecque qui l'avait fondée puis déclinant sous ses conquérants iraniens avant de disparaître tout à fait sous les coups des légions romaines. Les facteurs culturels et l'idée d'une compétition entre cultures différentes sont donc prépondérants dans son récit. Bien que remis en question dans les détails, ce cadre a continué à influencer le débat sur le développement de Séleucie tout au long du siècle écoulé depuis. Les premières fouilles, menées de 1927 à 1937, démontrèrent ainsi que la cité se situait à quelques kilomètres plus à l'ouest que ne l'avait supposé Streck et qu'elle avait survécu aux expéditions romaines. Les rapports préliminaires s'inscrivent cependant tout à fait dans la tendance de l'époque : les objets découverts sont classés selon ce qui paraît être leur tradition culturelle et sont considérés comme symbolisant la domination de l'une d'entre elles sur les autres. La présence simultanée d'éléments de traditions différentes sur un même artefact ou bâtiment est négligée ou considérée comme un signe de décadence de la culture grecque originelle⁸⁵.

Les premiers rapports des fouilles italiennes menées de 1964 à 1976 puis de 1985 à 1989 changent quelque peu cette orientation. Leur ampleur permet d'abord de confirmer la prospérité de la cité sous les Séleucides mais aussi de nuancer l'idée d'une transformation négative sous les Arsacides. L'existence de styles différents est prise en compte. Celle-ci demeure cependant interprétée dans le cadre d'une coexistence entre cultures concurrentes⁸⁶.

Dans les dernières années, ces mêmes résultats ont cependant servi de base à des interprétations faisant la part belle aux nouvelles tendances de la recherche. L'utilisation de sources

⁸⁵ MCDOWELL R.H., *Stamped and Inscribed Objects from Seleucia*, Ann Arbor, 1935; VAN INGEN W., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1939; MCDOWELL R., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 223-224; HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 28-29.

⁸⁶ INVERNIZZI A., *Babylonian Motifs on the Sealing of Seleucia on the Tigris*, dans *Achaemenid History VIII. Continuity and Change*, SANCISI-WEERDENBURG H. et A. KUHRT (éds), Leiden, 1994, p. 353-364. INVERNIZZI A., *Impressions of Achaemenid and Greco-Persian Style from Seleucia on the Tigris*, dans *Mesopotamia*, 30 (1995), p. 39-50.

cunéiformes ainsi que l'étude comparée de bâtiments ou de monnaies retrouvés sur d'autres sites hellénistiques ont mené à plusieurs remises en question. La datation de la fondation de Séleucie, son rôle supposé dans la disparition de Babylone ou les tensions identifiées entre elle et les rois arsacides ont ainsi été rediscutés⁸⁷. Ces publications critiquent cependant le modèle précédent et le cadre mis en place par Streck sans jamais le remplacer. La dernière publication s'intéressant à toute l'histoire de Séleucie date en effet de l'entre-deux-guerres⁸⁸. Depuis, celle-ci n'a été abordée qu'en passant par de rares publications prenant plus ou moins en compte les résultats des fouilles américaines, allemandes et italiennes⁸⁹. Une série d'articles d'Antonio Invernizzi, publiée il y a plus de vingt ans et insistant sur des aspects différents de la cité sans jamais en présenter de vision générale, est aujourd'hui ce qui s'approche le plus d'une nouvelle histoire de Séleucie⁹⁰.

Par son caractère cosmopolite et par le fait qu'elle ait servi de centre administratif de premier plan aussi bien aux Séleucides qu'aux Arsacides, celle-ci s'avère pourtant un sujet idéal pour l'analyse de la mise en place de ces dynasties, de leurs relations avec leurs sujets et des interactions culturelles de ces derniers entre eux. C'est ce que se propose d'être la présente étude.

Structure et objectifs

Trop orientale pour l'historiographie helléno-centrique, trop grecque pour les critiques de celle-ci, Séleucie-sur-le-Tigre est longtemps demeurée négligée par les spécialistes, dans l'ombre d'Antioche-sur-l'Oronte puis de Babylone. Elle est en cela le digne symbole de ses maîtres séleucides puis arsacides, ni occidentaux ni orientaux. Elle s'intègre pourtant parfaitement aux dernières tendances de la recherche et présente, dans toute sa complexité et ses nombreuses

⁸⁷ Les articles de Van der Spek et Geller sur la fondation et les carnets; Langin-Hooper et Menegazzi sur les nouvelles figurines; Le Rider sur les monnaies.

⁸⁸ Il s'agit de l'*History of Seleucia from Classical Sources* de Robert McDowell, publiée en 1972 dans le rapport final de l'expédition américaine mais rédigée avant que son auteur ne rejoigne l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale. Voir MCDOWELL R.H., *The History of Seleucia from Classical Sources*, dans *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 149-161

⁸⁹ OPPENHEIMER A., *Babylonia Judaica in the Talmudic Period*, Wiesbaden, 1983, p. 207-223; COHEN G.M., *The Hellenistic Settlements in the East*, Berkeley, 2013, p. 157-173; GRAJETZKI W., *Greeks and Parthians in Mesopotamia and Beyond*, Bristol, 2011, p. 30-44. Seul Cohen s'appuie sur les rapports des fouilles italiennes.

⁹⁰ INVERNIZZI A., *Hellenism in the East. A View from Seleucia on the Tigris*, dans *Al-Rafidan*, 25 (1994), p. 1-24.

nuances culturelles, l'occasion d'une réflexion sur les tenants et les aboutissants de la politique des États qui la dominèrent, au-delà du récit construit par Pline l'Ancien et perpétué par Streck.

L'étude de son évolution permet en effet de traiter de la Babylonie hellénistique comme d'un centre plutôt que comme d'une périphérie permanente, géographiquement située entre empire romain et royaume arsacide, culturellement ni en Occident ni en Orient, temporellement ni akkadienne ni perse. Elle permet aussi de s'intéresser au thème de la succession des empires, si chère à l'historiographie antique mais aussi aux historiens modernes, soit qu'ils l'épousent en faisant de la conquête d'Alexandre un moment de rupture culturelle déterminant en Orient ou soit qu'ils le repoussent en insistant sur la continuité des structures et des cultures avant et après cet événement. Séleucie remplace en effet Babylone et sera à son tour remplacée par Ctésiphon. Mais, comme notre tour d'horizon des sources nous renseignant sur elle l'a déjà esquissé, les déplacements d'un fleuve à l'autre ou d'une rive à l'autre n'impliquent pas forcément les transformations profondes qu'on y a souvent vues.

Pour ce faire, notre étude revient tout d'abord sur ce qu'il est possible de tirer des sources de l'époque séleucide (chapitre 2) et arsacide (chapitre 3) de l'histoire de la cité. Les conclusions tirées de ces résultats permettent de proposer un nouvel éclairage aux principaux épisodes de l'histoire politique de la cité (chapitre 4). Celui-ci s'efforce notamment de dégager des facteurs non-culturels au fil des événements, afin de s'extraire finalement du cadre d'interprétation défini par Streck et globalement suivi depuis un siècle.

Dans cette optique, cette étude débute donc par une analyse de l'environnement géographique de Séleucie (chapitre 1). À l'aune des mouvements des fleuves ou de la salinisation des terres, les dynasties semblent en effet bien fugaces. Se pourrait-il que ces *realia* physiques offrent d'autres pistes d'explication à certains événements importants de l'histoire de Séleucie que les textes classiques?

L'environnement géographique de Séleucie-sur-le-Tigre

Lors de leur invasion du Khuzestan le 22 septembre 1980, les forces armées irakiennes ne se virent dans un premier temps opposer qu'une médiocre résistance par les troupes iraniennes, éprouvées par les purges et les désertions ayant suivi la période troublée de la révolution de 1978⁹¹. Après la conquête de Khorramshar, leur avancée fut cependant considérablement ralentie par des problèmes logistiques et le renforcement de la résistance de leurs adversaires. Si des éléments comme la loyauté des Arabes de la région à l'État iranien (plus qu'à la révolution), la supériorité aérienne iranienne et le sacrifice des milliers de soldats dans des attaques suicidaires permettent d'expliquer ce retournement de situation, une partie du problème rencontré par les troupes de Saddam Hussein est souvent laissé de côté par les historiens et analystes politiques: l'environnement géographique dans lequel se déroulèrent ces combats.

Pour aller de Bassorah au Khuzestan, quarante-cinq minutes d'autoroute suffisent. Une fois à la frontière, une autre heure le long de la rivière Karoun vous amène à Ahvaz, capitale de la province. De là, quelques dizaines de minutes vous conduiront à Dezful ou à Sarangerd, où l'armée irakienne fut stoppée. Cette simplicité cache cependant une grande fragilité en temps de guerre, ces routes bien entretenues serpentant au milieu de marais et de terres inondables desquelles roues et chenilles s'extirpent difficilement. Les piètres qualités manœuvrières des deux armées, les avancées de l'équipement favorisant le défenseur et ce terrain hostile réduisirent les deux armées à s'enterrer dans des tranchées et à reproduire, avec des hélicoptères et des chars, les champs de bataille de la Première Guerre mondiale⁹². Malgré les avancées de la technologie, les réalités géographiques, résultats de l'interaction entre les évolutions naturelles et les actions humaines, brisèrent les plans des généraux de chaque camp et créèrent les conditions d'une impasse sanglante qui dura huit ans. Ces réalités, dont certaines existaient déjà dans l'Antiquité, influèrent d'une manière tout aussi décisive sur la vie quotidienne des habitants

⁹¹ MURRAY W. et K. WOODS, *The Iran-Iraq War: A Military and Strategic History*, Cambridge, 2014.

⁹² WILSON B., *The Evolution of Iranian Warfighting during the Iran-Iraq War*, dans *Infantry Magazine*, 96-4 (Juillet-août 2007), p. 31-36.

de la région et sur les décisions de leurs rois dès cette époque. Ainsi, durant la révolte des terres de Babylone et de l'Élam contre Ninive, en 652-648 av. J.-C., Assurbanipal II préféra-t-il passer par les contreforts des monts Zagros et le défilé de Der plutôt que de traverser les marais du sud, pourtant tenus par ses troupes⁹³.

La fondation de nouveaux établissements humains et leur croissance dépendaient évidemment eux aussi du respect de ces conditions dictées par la nature. Le territoire de la Mésopotamie et plus encore celui de la Babylonie se caractérise en effet par la présence des deux fleuves, Euphrate et Tigre, qui ont donné son nom à la région. En facilitant l'irrigation et le transport des marchandises, ceux-ci ont contribué de manière décisive au développement de la vie urbaine sur leurs rives. Ces cours d'eau nourriciers peuvent cependant se révéler capricieux et même dangereux. Une inondation ou le déplacement d'un bras du fleuve a ainsi interrompu le développement brillant de plus d'une cité mésopotamienne. L'entrelacs des anciens canaux d'Eridu, la plus ancienne d'entre elles, désormais recouverts par la poussière et le sel, est un rappel de la fragilité de la plus insolente des prospérités.

La Mésopotamie constituait d'autre part un nœud de communication sur lequel se rencontraient des routes, fluviales, maritimes et terrestres s'étendant parfois sur des milliers de kilomètres. Si certaines de celles-ci n'ont que peu évolué aujourd'hui, des contingences temporaires (fortifications, renversement d'alliance) ont parfois contribué à changer considérablement la valeur de certains de ces parcours et à en voir d'autres leur être favorisés. L'étude des déplacements humains dans l'Antiquité permet donc de définir un ensemble d'itinéraires détaillant davantage la géographie humaine de la région et soulignant les avantages stratégiques

⁹³ GERARDI P., *Assurbanipal's Elamite Campaigns : a Literary and Political Study*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Pennsylvanie, 1987, p. 120-229, en particulier p. 188; FRAME G., *Babylonia 689-627. A Political History*, Leiden, 1992, p. 180-181; POTTS D.T., *The Archaeology of Elam : Formation and Transformation of an Ancient Iranian State*, Cambridge, 1999, p. 282-284; PONCHIA S., *Mountain Routes in Assyrian Royal Inscriptions – Part 1*, dans *Kaskal*, 1 (2004), p. 139-177; PONCHIA S., *Mountain Routes in Assyrian Royal Inscriptions – Part 2*, dans *State Archives of Assyria Bulletin*, 15 (2006), p. 193-271.

détenus par diverses positions, et en premier lieu par celle que choisie Séleucos pour y fonder sa cité éponyme.

Plutôt que des coïncidences issues de caprices royaux, ce chapitre s'attache dès lors à montrer que tout un ensemble de conditions liées à la géographie historique, locale et internationale, du Proche-Orient ancien présidèrent à la fondation et à l'évolution de la ville de Séleucie.

Géographie de la Mésopotamie antique

Le territoire de la Mésopotamie a attiré l'attention de nombreux auteurs de la tradition classique, décrivant le mouvement des armées ou cherchant à émerveiller leur public par la description de phénomènes étranges (comme le goudron). Au cours de leurs exposés, ces auteurs ont cependant utilisé des termes parfois très différents pour nommer la région, contribuant à une confusion préjudiciable à l'étude historique⁹⁴. À la suite d'Hérodote, le terme de « Mésopotamie » a ainsi généralement désigné la plaine s'étendant au nord de l'isthme de Bagdad. D'autres noms, comme « Arabie » ou « Osroène », étaient eux aussi courant. Le sud portait quant à lui dans cette tradition le nom d'« Assyrie » y compris après la conquête de l'empire achéménide par Alexandre et la tentative d'auteurs comme Berossos de corriger cette tendance⁹⁵. Ces dénominations sont reprises par une inscription sassanide du IIIe siècle ap. J.-C. divisant la région entre *Asōristān* au sud et *Arabistān* au nord, mais sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agit d'une influence achéménide sur Hérodote ou d'une influence d'Hérodote sur les Sassanides⁹⁶. Ces imprécisions ont ainsi mené les historiens à se demander où exactement placer les limites de la province d'« *Assyria* », que les compilateurs Eutropius et Festus décrivent comme ayant été fondée par Trajan suite à ses campagnes dans la région⁹⁷. Dans cette étude, la

⁹⁴ Pour un aperçu de cette problématique, voir BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 119.

⁹⁵ SCHIRONI F., *The Early Reception of Berossos*, dans *The World of Berossos*, HAUBOLD J., G.B. LANFRANCHI, ROLLINGER R. et J. STEELE (éds), 2013, Wiesbaden, p. 237.

⁹⁶ MARICQ A., *Res Gestae Divi Saporis*, dans *Syria*, 35 (1958), p. 304-305; GYSELEN R., *La géographie administrative de l'empire sassanide*, Leuven, 1989.

⁹⁷ EUTROPE, *Breviarium*, 3, 2 et 6, 2; FESTUS, *Breviarium*, 14 et 20. LIGHTFOOT C.S., *Trajan's Parthian War and Fourth Century Perspective*, dans *JRS*, 80 (1990), p. 121-125.

Mésopotamie doit être comprise comme l'ensemble des terres situées entre les deux fleuves, depuis leur origine en Turquie actuelle jusqu'au Chatt-el-Arab. Ce territoire est divisé entre l'Assyrie, au nord de la région de Séleucie, et la Babylonie, au sud de celle-ci.

Séleucie-sur-le-Tigre se trouvait sur la rive droite du Tigre, à environ 500 kilomètres en amont du golfe Persique. Située sur l'isthme de Bagdad, là où les deux fleuves s'approchent à une distance de trente-cinq kilomètres à peine, la ville dominait les communications entre le nord et le sud de la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre et entre les rives occidentale et orientale de ce dernier. Au nord, les contreforts du Taurus laissent la place à des plateaux et à des plis de terrain (Djebel Abd el-Aziz, Djebel Sinjar) barrant le paysage d'ouest en est. Les vallées, encaissées, contribuent à compartimenter la région et à faire de certaines positions (Singara, Hatra) des carrefours importants. À l'est, au-delà du fleuve, s'étend la Sittacène/Apolloniade, parcourue par trois rivières aux flots gonflés par les pluies et la neige des monts Zagros, le grand et le petit Zab ainsi que la Diyala. Cette dernière, qui se jette dans le Tigre à quelques kilomètres en amont d'Al-Madā'in, creuse dans le Djebel Hamrīn une vallée menant à la fois à la Route de la Soie et, à travers le défilé de Der, à la Susiane. En se rapprochant de Séleucie, les pluies du nord deviennent plus rares et l'environnement, plus hostile, se fait plus plat et désertique, à l'image du paysage de la rive occidentale de l'Euphrate. Au-delà de la ville s'étend la plaine alluviale formée par les sédiments accumulés par les deux fleuves, un paysage morne, volontiers marécageux, coupés de canaux naturels et artificiels souvent d'assez petite dimension.

La terre des deux fleuves

La vie sous toutes ses formes est intimement liée à l'eau. En Mésopotamie, ce constat est aussi vrai qu'ailleurs. Mais l'accès à l'eau et les possibilités que celui-ci a créées pour les premières communautés humaines à s'être installées dans la région ont fait de la portion méridionale du territoire compris entre l'Euphrate et le Tigre le lieu de développement des premières cités et de l'écriture⁹⁸. Le limon charrié par ces deux fleuves et la relative facilité avec laquelle un réseau

⁹⁸ HUOT J.-L., J.-P. THALMANN et VALBELLE D., *Naissance des cités*, Paris, 1990, p. 12-25.

de canaux permettait de tirer du premier les ressources hydrauliques nécessaires à la mise en culture de vastes terres permirent non seulement le développement de l'agriculture mais surtout des rendements assez élevés pour permettre la production des surplus nécessaires à la différenciation et à la sophistication culturelle⁹⁹. Il est cependant assez étrange que, dans toute la Mésopotamie, ce soit la portion de la Babylonie contiguë à l'Euphrate qui se soit développée la première, créant ce que Robert Adams appela le « heartland of cities »¹⁰⁰. En effet, si la géographie physique de cette région a beaucoup évolué au cours des derniers millénaires, son climat n'a que peu varié. Sous l'action conjuguée des fleuves, qui ont par exemple repoussé la côte du golfe persique d'une centaine de kilomètres, et des travaux d'irrigation, qui ont renforcé la tendance naturelle des cours d'eau à changer de lit, le paysage de l'Irak actuel ne correspond plus tout à fait à celui de l'Akkad ou de l'*Asōristān* ancien¹⁰¹. Mais les précipitations s'abattant sur la plaine s'étendant au sud de Bagdad sont et étaient, en moyenne, beaucoup trop faibles pour permettre l'agriculture, quand bien même elles sont concentrées pendant l'hiver, période de germination¹⁰². Ces pluies trop rares et le relief très plat contribuent à créer un environnement naturel aride et prompt à l'érosion éolienne. Les sols sont par conséquent fins et gypseux, ne laissant aux plantes qu'un espace minimal et de rares nutriments pour développer leurs racines¹⁰³. Le fleuve lui-même ne se prête pas particulièrement à la culture des champs. Descendant paresseusement des montagnes d'Anatolie, il serpente, se répandant dans un bassin anastomotique de mille et un canaux naturels, avant de rejoindre l'Haur al-Hammar, lac marécageux et salé permanent, puis le Tigre et de se jeter dans le golfe Persique par le Chatt el-Arab¹⁰⁴. Son volume, généré essentiellement par les pluies de sa portion anatolienne et l'arrivée

⁹⁹ Probablement entre 10 et 15 pour 1, soit bien moins que les 300 pour 1 rapportés par HÉRODOTE, I, 193, 3. POSTGATE J.N. et M. POWELL (éds), *Bulletin of Sumerian Agriculture*, Cambridge, vol. 9, p. 188-190.

¹⁰⁰ ADAMS R. McC., *Heartland of cities : surveys of ancient settlement and land use on the central floodplain of the Euphrates*, Chicago, 1981, p. 1-15; JURSAM., *Aspects of the Economic History of Babylonia in the First Millenium BC*, Münster, 2003, p. 316-467, en particulier 437-467.

¹⁰¹ LEES G.M. et N.L. FALCON, *The Geographical History of the Mesopotamian Plains*, dans *Geographical Journal*, 118 (1952), 24-39. Même si cet article continue d'être cité, il est important de prendre conscience de ses limites et des critiques dont il a été l'objet. Voir notamment LARSEN C., *The Mesopotamian Delta Region: A Reconsideration of Lees and Falcon*, dans *JAOS*, 95, 1 (Jan-Mars 1975), p. 43-57 et SANLAVILLE P., *Considérations sur l'évolution de la Basse-Mésopotamie aux derniers millénaires*, dans *Paléorient*, 15-2 (1989), p. 5-27.

¹⁰² Environ 115 mm par année : ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 11-14.

¹⁰³ POTTS D.T., *Mesopotamian Civilization : the Material Foundations*, Cambridge, 1997, p. 1-43.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 28-30; JOANNÈS F., *Euphrate*, dans *Dictionnaire de civilisation mésopotamienne*, JOANNÈS F. (ss la dir.), Paris, 2001, p. 323-325,

des rivières Sajour, Balikh et Khabur, est assez faible (710 m³/s à Hit, 60% de celui du Tigre, un tiers du Nil, un dixième du Danube), notamment du fait de l'évaporation provoquée par sa lenteur et le climat de son bassin d'écoulement¹⁰⁵. Son caractère pluvio-nival et son faible volume créent des problèmes importants pour l'irrigation, puisqu'il n'offre qu'assez peu d'eau durant les mois d'octobre-novembre-décembre, cruciaux pour le cycle agraire mésopotamien, alors que son niveau le plus élevé et donc le plus dangereux est atteint en avril, peu avant les moissons. Plus puissant (1210 m³/s à Bagdad) et permettant donc à la fois des transports plus rapides jusqu'au golfe et l'irrigation d'une surface beaucoup plus étendue, le Tigre, son voisin, semble offrir des possibilités beaucoup plus grandes. Les régions du Nord, plus arrosées et donc plus fertiles et grasses, permettent l'agriculture pluviale et apparaissent donc comme un emplacement plus propice à l'agriculture¹⁰⁶.

La valeur et l'utilité de facteurs géographiques dépend cependant d'un ensemble d'autres éléments. La fertilité de la haute-Mésopotamie ne se concentre ainsi que sur des zones assez précises et restreintes, notamment la Djézireh. Sa topographie plus vallonnée et ses steppes réduisent l'espace disponible pour l'irrigation à des bandes d'une quinzaine de kilomètres de chaque côté des fleuves¹⁰⁷. La puissance du Tigre cause quant à elle des problèmes contrebalançant les avantages qu'elle offre. Si les distances le long de son cours sont plus rapidement franchies (d'autant plus que son lit est bien plus droit), la force de son débit rend la navigation à contre-courant plus coûteuse et interdit même celle-ci au-delà d'un point correspondant au début de la plaine alluviale et donc au site de Séleucie¹⁰⁸ De régime pluvio-

¹⁰⁵ POTTS D.T., *Mesopotamian Civilization : the Material Foundations*, Cambridge, 1997, p. 8-10.

¹⁰⁶ Ce sont d'ailleurs dans ces régions que les premiers exemples d'agriculture mésopotamienne et de la révolution néolithique ont été découverts, et non en Babylonie. Voir BELLWOOD P., *First Farmers : The Origins of Agricultural Communities*, Londres, 2004, p. 115-137.

¹⁰⁷ JAS R.M. (éd.), *Rainfall and Agriculture in Northern Mesopotamia*, Istanbul, 2000, p. 13-14.

¹⁰⁸ La pente du Tigre s'infléchit énormément environ une centaine de kilomètres avant Bagdad, donc 135 kilomètres avant Al-Madā'in. Si, dans les 150 kilomètres précédant, elle varie entre 0,35 et 1 mètre par kilomètre, elle passe à 0,1 mètre par kilomètre à ce point. Il faut cependant un certain temps au flot du fleuve pour ralentir suffisamment pour que la navigation soit possible. PASCHOUD F., *Le Naarmalcha : à propos du tracé d'un canal en Mésopotamie moyenne*, dans *Syria*, 55, 3-4 (1978), p. 350-352. La navigation à la main et par halage est encore possible au-delà de l'isthme jusqu'à Mossoul, mais seulement pour des radeaux et non plus pour des navires de marchandises. ROUGÉ J., *La navigation intérieure dans le Proche Orient antique*, dans *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, Vol. III, LOUIS P. (ss dir.), Lyon, 1986, p. 40-43.

nival et souffrant donc lui aussi des mêmes inadéquations par rapport au calendrier agraire, sa tendance pluviale plus accentuée fait que ses crues sont à la fois plus imprévisibles et plus violentes¹⁰⁹. Les relevés de la première moitié du XXe siècle montrent que le débit lors de la plus forte crue du Tigre (1954) atteint 16000 m³/s, contre à peine 5200 m³/s pour l'Euphrate (1929). Il est donc beaucoup plus dangereux pour des sociétés aux moyens techniques limités. Ces débordements changèrent régulièrement son cours, événement capital pour le développement des villes le bordant et dont nous aurons l'occasion de souligner la portée sur l'histoire de Séleucie. Sa pente plus prononcée cause d'autre part l'écoulement plus rapide d'une quantité d'eau dès l'origine beaucoup plus abondante, créant un lit plus profond et donc plus difficile à percer et à exploiter que celui de son voisin, surélevé par rapport aux plaines environnantes de par la quantité de limon charrié par lui.¹¹⁰ Cette très faible déclivité du terrain le long de l'Euphrate favorise finalement une certaine diffluence, créatrice d'un réseau naturel de canaux et facteur utile à l'élevage des ovidés et donc à l'alternance entre pastoralisme et agriculture nécessaire aux premiers temps de la sédentarité¹¹¹. Le Tigre fut néanmoins utilisé pour compléter la faiblesse du débit euphratique en hiver et les périodes néo-babyloniennes et achéménides virent même se développer les sites sis sur sa rive droite (sans pour autant que ceux-ci ne servent encore à des fins d'irrigation)¹¹².

Dans les conditions des premiers millénaires de l'histoire urbaine de la Babylonie, sa portion occidentale se développa donc bien davantage que sa portion orientale. Des changements dans celles-ci (améliorations technologiques, nouvelles réalités commerciales et politiques) avaient cependant commencé, dès avant la conquête d'Alexandre, à créer un nouvel attrait pour le Tigre. La fondation de Séleucie, qui marque le transfert du centre de gravité de la région de l'Euphrate

¹⁰⁹ CHRISTENSEN P., *The Decline of Iranshahr: Irrigation and Environments in the History of the Middle East 500 B.C. to A.D. 1500*, Copenhague, 1993, p. 49-50.

¹¹⁰ ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 6.

¹¹¹ ADAMS R. McC., *Land behind Baghdad. A history of settlement on the Diyala plains*, Chicago, 1965, p. 4-12.

¹¹² ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 7-8 et 58-61. Wolfgang Heimpel a montré que le Tigre était utilisé à Lagash au IIIe millénaire à des fins d'irrigation. HEIMPEL W., *Ein zweiter Schritt zur Rehabilitierung der Rolle des Tigris in Sumer*, dans *ZA*, 80 (1990), p. 204-213 et HEIMPEL W., *The natural history of the Tigris according to the Sumerian literary composition Lugal*, dans *JNES*, 46 (1987), p. 309-317. Mais Lagash est très au sud de la Babylonie et le cours du fleuve y est beaucoup moins impétueux. Si cela illustre bien, comme le souhaitait Heimpel, que le flot du Tigre était assez fort pour permettre l'irrigation, ça ne change rien à la théorie d'Adams, reprise ici, selon laquelle ce fleuve constituait un danger terrible pour les sociétés antiques.

au Tigre, y est très certainement reliée. Un bref examen du fonctionnement du système d'irrigation antique permet de mieux apprécier les dangers et les perspectives amenés par cette révolution géographique et hydrologique.

Les canaux

Le paysage de l'ancienne Babylonie est parsemé de collines d'argile et de longues levées parcourant ses étendues désormais vides et désertées, cicatrices s'enchevêtrant en entrelacs délicats sur des dizaines de kilomètres, témoignages silencieux des capacités de l'être humain. Ces restes du complexe système de canaux nous offrent une image difficile à interpréter des capacités et des objectifs des générations l'ayant peu à peu construit et altéré. Nécessaires à la mise en culture de la terre des deux fleuves, certains d'entre eux servaient aussi de voies de communication ou de remparts contre les invasions.

Afin de rendre fertile une surface permettant la survie d'une population nombreuse, l'eau devait être détournée vers un réseau d'irrigation permettant la culture de terres éloignées des berges. Cela se faisait au moyen de canaux, dont les plus grands partaient directement des cours d'eau et servaient de base à un réseau hiérarchisé de conduits de taille décroissante, jusqu'aux fosses d'irrigation¹¹³. Le système pouvait aussi comprendre des canaux surélevés et parfois des aqueducs, en fonction du relief. Des mécanismes régulateurs étaient en place pour contrôler l'écoulement et le niveau de l'eau, notamment des bassins qui pouvaient être fermés. L'Euphrate et les canaux qu'il aliment s'exhaussant de la plaine du fait des sédiments qu'ils charrient, le percement de leur berge permettait l'irrigation. Des rigoles permettaient de répartir l'eau de manière uniforme dans tous les champs. Lorsque le percement était impossible, il fallait transvider le précieux liquide depuis les cours d'eau vers les canaux, au moyen de chadoufs actionnés par des hommes (avant le Ier millénaire) ou des animaux (par la suite). L'introduction,

¹¹³ LAFONT B., *Irrigation Agriculture in Mari, dans Rainfall and Agriculture in Northern Mesopotamia, JAS R.M. (éd.), Istanbul, 2000, p. 135-138.*

au début de la période hellénistique, de machines hydrauliques comme la noria, permet d'expliquer en partie la décision de Séleucos Ier de miser sur le Tigre plutôt que sur l'Euphrate¹¹⁴.

Dans leur effort pour domestiquer les cours d'eau, les communautés humaines de la région devaient tenir compte de deux problèmes principaux : la grande variabilité mensuelle du volume d'eau disponible, qui exigerait la construction de barrages et de canaux pour la surélever en périodes de basses eaux; les crues possibles des fleuves, dont on ne pouvait espérer diminuer la violence et l'impact que par des digues, des remblais et des réservoirs. Malgré leurs diffluentes et la facilité avec laquelle le flanc de l'un d'entre eux pouvait être percé, l'irrigation des terres de la Babylonie exigeait donc un travail harassant ainsi qu'une main d'œuvre nombreuse et organisée¹¹⁵. L'Euphrate étant sensiblement plus élevé à partir de l'isthme (46 m. à Ramadi par rapport à 40 m. à Bagdad, 45m. à Falloujah par rapport à 28 m. à Al-Madā'in), c'est lui qui alimente la plupart des canaux s'étirant dans la plaine, d'ouest en est ou du nord au sud. Les premiers prirent une importance déterminante lorsque, au cours du IIe millénaire, le fleuve se déplaça progressivement vers l'ouest dans la branche « d'Hilla », compromettant l'alimentation de villes comme Kish ou Nippur¹¹⁶. À cette époque, aucun n'atteignait cependant le Tigre. Ils annoncent pourtant le fameux Naarmalcha qui barra la plaine à la hauteur de Séleucie pendant près d'un millénaire, servant à la fois de nouveau « mur de Médie » et de route navigable essentielle entre le golfe Persique et la Méditerranée.

Le Naarmalcha

La plus ancienne description du système des canaux transversaux assez détaillée pour permettre une identification certaine de ceux-ci date des travaux du IXe siècle d'Ibn Sarabiyun. Il y mentionne quatre canaux :

¹¹⁴ OLESON J.P., *Greek and Roman Mechanical Water-Lifting Devices : The History of a Technology*, Toronto, 1984, p 325.

¹¹⁵ Dans le district de Terqa, le gouverneur mobilisa 2000 hommes pour l'entretien d'un canal secondaire, sans que cela ne suffise. DURAND J.-M., *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, Tome II, Paris, 1998, p. 572-653.

¹¹⁶ JABOCSEN T., *The Waters of Ur*, dans *Iraq*, 22 (1960), Pl. XXVIII; ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 130-174; CHRISTENSEN P., *Op. cit.*, Copenhague, 1993, p. 54.

1. Le Nahr 'Isa, reliant Al-Anbar (Firuz-Shapur) à Bagdad.
2. Le Nahr Sarsar, partant du sud de Falloujah pour parvenir à une vingtaine de kilomètres au sud de Bagdad.
3. Le Nahr al-Malik, barrant la plaine à partir d'une trentaine de kilomètres au sud du Nahr Sarsar et jusqu'à une vingtaine de kilomètres en aval d' Al-Madā'in.
4. Le Nahr Kutha, s'élançant à dix-huit kilomètres sous le Nahr al-Malik jusqu'à quarante kilomètres de l'embouchure de celui-ci.

De nombreuses autres mentions de canaux reliant l'Euphrate au Tigre existent dans la littérature des siècles précédents¹¹⁷. Le problème, dans une région à la géographie aussi changeante, est d'éviter de s'embourber en tentant d'appliquer ces détails de l'ère abbasside aux périodes précédentes. Sémantiquement semblables, Nahr al-Malik, Βασίλειος ποταμὸς et *Regium Flumen* recouvrent-ils tous la même réalité¹¹⁸?

La reconstruction du tracé du Naarmalcha doit se baser sur les textes d'Ammien Marcellin et de Zosime qui donnent de la région la description la plus détaillée à nous avoir été transmise¹¹⁹. Participant l'un comme l'autre à l'expédition de Julien (363), ils écrivent l'un comme l'autre qu'un canal menant jusqu'aux ruines de Séleucie et à Ctésiphon s'embranchent sur la gauche de l'Euphrate entre Macépracta et Pirisabora/Bersabora¹²⁰. Si la position exacte de leur Macépracta

¹¹⁷ POLYBE, 5, 51, 6; STRABON, 16, 1, 27; PLINE, *Hist. Nat.*, 6, 120 et 123; PTOLÉMÉE, 5, 18, 8; DION CASSIUS, 68, 28; LIBANIOS, *Disc.*, 18, 245; AMMIEN MARCELLIN, 23, 6, 25 et 24, 2,7 et 24, 6, 1; ZOSIME, 3, 16, 1 et 3,19, 6; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, 6, 1, 6; THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, 5, 6. HÉRODOTE, 1, 193 évoque pour la première fois un canal reliant les deux fleuves, sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agit ou non du même.

¹¹⁸ PINCHES T., *An Early Mention of the Nahr Malka*, dans *JRAS*, 49 (1917), p. 735-740 évoque même un *ID-LÚGAL* à l'époque d'Ur-III.

¹¹⁹ AMMIEN, 24, 2, 6; ZOSIME, 3, 16, 1.

¹²⁰ Il est probable qu'Ammien était dans la flotte accompagnant l'armée impériale, puisque son récit passe à la première personne du pluriel après la jonction de ces deux forces. Peut-être est-ce pour cette raison que sa description est moins confuse sur les réalités hydrologiques de la région que celle de Zosime. DILLEMANN L., *Ammien Marcellin et les pays de l'Euphrate et du Tigre*, dans *Syria*, 38, 1-2 (1961), p. 95.

Alois Musil a prétendu que Zosime plaçait à Phissénia le début du canal. Avec sa « retenue » habituelle, François Paschoud a cependant montré ce qu'il fallait en penser. MUSIL A., *The Middle Euphrates*, New York, 1927; PASCHOUD F., *Le Naarmalcha : à propos du tracé d'un canal en Mésopotamie moyenne*, dans *Syria*, 55, 3-4 (1978), p. 346-347.

nous reste inconnue, celle de Pirisabora/Bersabora peut être déduite à l'aide de l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien et des *Res Gestae Divi Saporis*. Dans son cinquième livre, l'auteur latin écrit ainsi que l'Euphrate se divise en deux dans une certaine Masicen¹²¹. L'inscription de Naqsh-e Rostam mentionne quant à elle comment, après une victoire face à Gordien III, Shapur Ier rebaptisa Misiche en Peroz-Shapur, ville dont la position, sur le territoire de l'actuel Al-Anbar, est assurée. De Peroz-Shapur à Pirisabora/Bersabora, il n'y a qu'un pas¹²². De là, relevés géographiques et comparaison entre les textes de Dion Cassius, Libanios, Ammien et Zosime permettent d'évaluer le cheminement de l'eau et d'en placer l'embouchure au sud de Séleucie, un tracé confirmé par des images satellites¹²³. Le Naarmalcha des sources antiques semble donc plus proche des Nahr 'Isa et Nahr Sarsar que du Nahr al-Malik. Des changements du bassin hydrologique des deux fleuves expliquent probablement ces divergences¹²⁴.

Outre son tracé, l'origine de son nom et de sa création ont suscité attention et divergences parmi les auteurs anciens et les historiens modernes¹²⁵. Qu'implique en effet l'épithète « royal » dont il est affublé? Passant en revue les différentes théories, Heinz Kreissig retint, de sa taille, de son fondateur ou de son propriétaire, cette dernière option¹²⁶. L'importance du canal aurait été telle que les rois séleucides l'auraient intégré à leur $\chi\acute{o}\rho\alpha$. Ses arguments pour la période séleucide sont cependant minces et il n'existe aucune raison d'étendre son interprétation aux périodes précédentes ou postérieures¹²⁷. L'hypothèse la plus suivie est donc celle d'une appellation provenant de son créateur. Mais c'est remplacer un problème par un autre, car l'origine du Naarmalcha se perd dans la légende. Les auteurs arabes en attribuent diversement l'honneur à Salomon, Alexandre ou Shapur Ier¹²⁸. Hérodote écrivit au sujet d'un canal reliant les

¹²¹ PLINE, *Hist. Nat.*, 5, 90.

¹²² PASCHOUD F., *Le Naarmalcha : à propos du tracé d'un canal en Mésopotamie moyenne*, dans *Syria*, 55, 3-4 (1978), p. 348.

¹²³ DION CASSIUS, 68, 28, 1; LIBANIOS, *Or.*, 18, 244-247; AMMIEN, 24, 6, 1; ZOSIME, 3, 24, 2. Pour les images satellites, voir MESSINA V., *Op. cit.*, dans *Archeologia delle "Vie della Seta": Percorsi, Immagini e Cultura Materiale*, GENITO B. et L. CATHERINA (éds), Naples, 2015, Fig. 9.

¹²⁴ CHRISTENSEN P., *Op. cit.*, p. 57-58.

¹²⁵ VAN LAERE R., *Encore le Naarmalcha*, dans *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 13 (1982), p. 270.

¹²⁶ KREISSIG H., *Wirtschaft und Gesellschaft im Seleukidenreich*, Berlin, 1978, p. 30-34.

¹²⁷ VAN LAERE R., *Op. cit.*, 1982, p. 272-273.

¹²⁸ ALISA., *Al-Madâ'in and its Surrounding Area in Arabic Literary Sources*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 437.

deux fleuves sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agit ou non du Naarmalcha, alors que Xénophon mentionnait quatre canaux navigables au nord de Babylone et que Pline attribuait la création de canaux transversaux à un certain Gobarès, gouverneur de la région¹²⁹. La première mention explicite de notre « fleuve du roi » date cependant de Polybe¹³⁰. Cela a mené les spécialistes à en dater l'origine de la période des diadoques¹³¹. Certains indices semblent pourtant indiquer que le trafic entre les deux fleuves était possible à cet endroit dès l'époque néo-babylonienne¹³². Mais cela n'implique pas qu'un roi de cette période en soit pour autant le constructeur. Malgré la succession des dynasties et la multitude de personnages légendaires censés être responsables de sa construction, l'hypothèse la plus convaincante est aujourd'hui celle d'une origine naturelle de ce cours d'eau barrant la Mésopotamie, liée aux mouvements de l'Euphrate¹³³.

Qu'il s'agisse d'une nouvelle branche de ce fleuve, du prolongement des canaux creusés au cours de la première moitié du Ier millénaire ou d'une innovation de la période hellénistique, le Naarmalcha revêt de toute évidence une grande importance pour la ville de Séleucie et pour toute la Babylonie. La lecture des sources l'évoquant montre la multiplicité des services rendus par le cours d'eau : régulateur et déversoir pendant les crues; épine dorsale du réseau d'irrigation et de drainage des champs fournissant, de par sa position dominante, l'eau d'une bonne partie de la plaine alluviale; lien entre les deux fleuves et, partant, entre la Méditerranée et le golfe Persique; élément de défense de la ville de Ctésiphon, qu'il protège à l'ouest, et de toute la plaine alluviale¹³⁴.

¹²⁹ XÉNOPHON, *Ana.*, 1, 7, 15; PLINE, *Hist. Nat.*, 6, 30, 120.

¹³⁰ HÉRODOTE, 1, 193. POLYBE, 5, 51, 6.

¹³¹ ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 192-197, en particulier 196.

¹³² VAN LAERE R., *Op. cit.*, 1982, p. 275-276, GASCHE, H., *Les défenses avancées de Babylone à l'époque de Nabuchodonosor II*, dans *Mesopotamia*, 45 (2010), Illust. IV et V.

¹³³ PAEPE R., *Drainage System in the Mesopotamian Plain South of Bagdad*, Leuven, 1971, p. 10; VAN LAERE R., *Op. cit.*, 1982, p. 273.

¹³⁴ Sur son rôle dans la navigation, lire GULLINI G., *Un contributo alla storia dell'urbanistica : Seleucia sul Tigri*, dans *Mesopotamia*, 2 (1967), p. 135-163 et ROUGÉ J., *La navigation intérieure dans le Proche Orient antique*, dans *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, Vol. III, LOUIS P. (ss dir.), Lyon, 1986, p. 47. Sur sa place dans l'irrigation, lire ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 192-197; sur son rôle militaire, se rapporter à la description de la révolte de Molon de POLYBE, 5, 40-54 (notamment 51) et à l'expédition de Julien décrite par Ammien et Zosime, ainsi qu'à GULLINI G., *Problems of Excavation in Northern Babylonia*, dans *Mesopotamia*, 1 (1966), p. 34-36.

Tout à la fois Grande Muraille, robinet de la Babylonie et canal de Suez, le Naarmalcha constituait de toute évidence l'un des éléments principaux du paysage économique et stratégique de la région¹³⁵. Le parallélisme qui existe entre les quatre canaux mentionnés par Xénophon et la description d'Ibn Sarabiyun est une indication d'une certaine continuité géographique transcendant les variations linguistiques¹³⁶. Mais ce que l'Euphrate a (apparemment) offert, l'Euphrate peut le reprendre. Le système de canaux dont il constituait la pierre angulaire devint de plus en plus efficace dans la période allant des Achéménides aux Sassanides, devenant aussi au fur et à mesure de plus en plus fragile et à la merci de la faillite d'un seul de ses éléments¹³⁷. Une irrigation à aussi grande échelle s'accompagne en effet de dangers écologiques majeurs : l'envasement, la salinisation et leurs corollaires, la baisse progressive de la fertilité des sols et les changements majeurs du cours des fleuves¹³⁸. La richesse de Séleucie, dont le territoire était décrit par Grégoire de Naziance comme marécageux et insalubre au IV^e siècle, aurait-elle disparu du fait de négligences dans l'entretien du Naarmalcha ou du canal traversant la ville¹³⁹?

¹³⁵ Sur le « Mur de Médie », qui joua apparemment longtemps un rôle assez semblable dans la défense de la Babylonie contre des invasions provenant du nord, voir BARNETT R.D., *Xenophon and the Median Wall*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 83 (1963), p. 1-26; DA RIVA R., *Just Another Brick in the Median Wall*, dans *Aramazd*, 5-1 (2010), p. 55-65.

¹³⁶ GASCHE, H., *Op. cit.*, 2010, p. 115 et Pl. I montre ainsi que les canaux transversaux, coulant sur le tracé de l'antique Naarmalcha ou non et portant ou non le nom de « fleuve royal », continuèrent à être utilisés dans ces différents buts jusqu'au XIX^e siècle.

¹³⁷ Robert Adams insiste ainsi sur le fait que les sites occupés et l'étendue de ceux-ci se multiplient au cours de la période 500 av. - 500 ap. J.-C. Sa méthodologie, basée sur des relevés archéologiques et céramiques, peut être remise en question : la collecte de céramiques de surface peut amener des erreurs d'identification, surtout dans une région dans laquelle les traditions locales résistèrent assez bien et longtemps aux influences impériales. Outre ce risque de distorsion chronologique, le danger de dater un site plus ancien de sa dernière période d'occupation existe et force à tempérer les conclusions de ces enquêtes. Malgré ces limites, la critique moderne suit les orientations d'Adams (augmentation lente dès la période néo-babylonienne, s'accroissant sous les dynasties hellénistiques et culminant avec les Sassanides). ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1965, p. 58-83 et 112-116; ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 175-214; ; JURSAM., *Op. cit.*, Münster, 2003, p. 316-467.

¹³⁸ CHRISTENSEN P., *Op. cit.*, p. 49-53. Thorkil Jacobsen et Robert Adams ont fait de la salinisation la principale cause d'une apparente crise écologique ayant frappé la Babylonie aux XVIII^e-XVII^e siècles av. J.-C. Leurs conclusions ont depuis été remises en question : HUOT J.-L., *Les Sumériens, entre Tigre et Euphrate*, Paris, 1989, p. 95-98.

¹³⁹ FIEY F., *Topography of Al-Madain*, dans *Sumer*, 23 (1967), p. 21; MESSINA V., *Op. cit.*, dans *Archeologia delle "Vie della Seta": Percorsi, Immagini e Cultura Materiale*, GENITO B. et L. CATHERINA (éds), Naples, 2015, p.109-110.

Que le réseau de canaux se soit effondré du fait de ses contradictions internes et d'un trop grand stress imposé sur ce lacis de digues et de réservoirs suite à la construction du gigantesque Nahrawan, affaiblissant ainsi irrémédiablement le pouvoir sassanide, ou que les défaites de celui-ci au VIIe siècle aient entraîné une négligence irrémédiable, il semble évident que des dysfonctionnements graves affectèrent le système durant cette période. Pendant les périodes de domination séleucide et arsacide, la plaine alluviale et les régions environnantes, la rive gauche du Tigre notamment, connurent néanmoins une prospérité et un développement jusque-là inégalés grâce à l'enchevêtrement de canaux traversant la plaine en tous sens. Or, la clé de voute de ce système était la région de l'isthme et, donc, la ville qui en contrôlait l'accès.

Séleucie, un nœud stratégique

Nous avons jusqu'à présent insisté sur les fondements naturels constituant l'environnement de Séleucie. Mais quels étaient les effets de ces éléments sur les décisions et les déplacements des humains interagissant avec ce milieu? Comment la ville s'intégra-t-elle aux itinéraires commerciaux et militaires antiques? De quelles manières a-t-on cherché à la menacer et comment l'a-t-on défendue?

Les routes du sud et de l'est

Au Sud de l'isthme de Bagdad s'étend la plaine alluviale, le golfe Persique et, au-delà, les richesses du commerce maritime avec Arabie et l'Inde¹⁴⁰. Bien que celui-ci soit moins connu que son pendant méditerranéen, il est évident qu'il s'agissait d'une source de revenus non négligeable. Malgré les problèmes déjà évoqués du déplacement de la côte face au golfe, la route menant vers Spasinou Charax et les autres ports de la région était assez simple à suivre : les marais du Bas-Euphrate freinant et parfois même empêchant les communications, le cours du

¹⁴⁰SALLES J.-F., *The Arab-Persian Gulf under the Seleucids*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Londres, 1987, p. 75-109; RAY H.P. et J.-F. SALLES (éds), *Acts of the Colloquium Ancient Seafaring in the Indian Ocean. Techno-archaeological Perspectives*, New Delhi, 1996; YOUNG G.K., *Rome's Eastern Trade : International Commerce and Imperial Policy, 31BC-AD305*, Londres/New-York, 2001; POTTS D.T., *Mesopotamia, Iran and Arabia from the Seleucids to the Sasanians*, Farmham, 2010.

Tigre était la seule voie possible, malgré, comme nous le verrons, quelques incursions en Babylonie occidentale. Pendant la période qui nous intéresse, cette route méridionale fut cependant peu empruntée par les expéditions militaires, les Séleucides puis les Arsacides veillant à éviter les foudres des élites locales¹⁴¹. Les principales menaces venant du sud provenaient donc en vérité du sud-est et de l'Élam. Or, bien que provenant de cet appendice de la plaine alluviale que constitue de bien des façons la Susiane, ces adversaires passèrent pourtant le plus souvent par l'Est pour entrer en Mésopotamie.

Pour aller aujourd'hui de la région d'Al-Madā'in à Shūsh, trois routes sont possibles : par le sud, en descendant le fleuve jusqu'à Amarah avant d'obliquer vers l'est, en passant non loin des marais d'Hawizeh; par l'est, à une centaine de kilomètres au sud d'Al-Madā'in, avant de rejoindre les contreforts des montagnes Zagros; par le nord-est, en suivant la vallée de la Diyala avant de suivre ces mêmes collines basses (350-400 mètres), à travers le défilé de Delhoran. La voie intermédiaire, la plus courte, n'existait cependant pas dans l'Antiquité, alors que la zone au sud-est de Séleucie était couverte de marais¹⁴². Pour atteindre la Mésopotamie depuis l'Élam, il fallait donc soit passer par les marais du sud ou par le défilé et les collines plus au nord.

Durant les périodes séleucide et arsacide, des raids ne furent menés depuis cette région qu'au cours de la phase troublée allant du mois de septembre 145 au mois juillet 130. Ces événements, sur lesquels nous n'avons longtemps été renseignés que par la tradition grecque, nous sont aujourd'hui rendus un peu plus compréhensibles par la lecture des éphémérides babyloniennes¹⁴³. Alors que Démétrios Ier puis Démétrios II sont aux prises avec l'usurpation d'Alexandre Balas et d'Antiochos VI (mené par son général, Tryphon), les différentes parties de leur territoire se rallient aux uns et aux autres aux grés des circonstances et des alliances. L'Élam

¹⁴¹ Sur l'histoire de la Characène pendant cette période, lire SCHUOL M., *Die Charakene. Ein mesopotamisches Königreich in hellenistisch-parthischer Zeit*, Stuttgart, 2000.

¹⁴² ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1965, p. 61-68 et ill. 4.

¹⁴³ Pour le récit classique, se basant notamment sur Justin et le livre des Maccabées, voir WIIL É., Pour le nouveau récit, s'inspirant aussi des données des éphémérides, voir EHLING K., *Untersuchungen zur Geschichte der späten Seleukiden : Vom Tode des Antiochos IV. bis zur Einrichtung der Provinz Syria unter Pompeius*, Stuttgart, 2008, p. 154-164 et SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 60-149.

acquiert alors une indépendance de fait et conduit plusieurs raids en Babylonie. L'arrivée dans la région des Arsacides, au printemps de 141, n'empêcha nullement cette nouvelle (et temporaire) réalité stratégique, d'autant que les Séleucides (Démétrios II puis Antiochos VII) se lancèrent à deux reprises dans une reconquête de la Mésopotamie (139-138 et 130-129).

Si les renseignements sur l'itinéraire des Élamites est difficile à déterminer, il est clair qu'ils mènent leurs attaques depuis le sud-est. Lors de leur second raid (141-140), ils détruisent ainsi la ville d'Apamée-sur-la-Silhu, dont l'emplacement, quoiqu'un incertain, est de toute évidence au sud de la plaine alluviale¹⁴⁴. Plus tard, au cours de leur troisième raid (138-137), une victoire arsacide ne peut éviter le pillage de Nippur¹⁴⁵. Mais l'intervention d'Hyspaosinès de Characène et notamment sa main-mise sur les marais séparant Mésopotamie et Élam permet de récupérer le butin et d'infliger aux pillards une défaite suffisante pour qu'ils se fassent oublier jusqu'en 133¹⁴⁶. À ce moment, Hyspaosinès, héros de Babylone en 137, est devenu l'allié des Élamites¹⁴⁷. Pourtant, lorsque les Arsacides décideront d'en finir avec le problème élamite en installant un nouveau roi à Suse, ils ne déposeront pas le roi characénien par la même occasion, probablement parce que leur attaque, menée directement depuis la région de Séleucie à travers les contreforts des monts Zagros, ne les menait pas à travers son territoire¹⁴⁸. Ce changement d'angle d'attaque n'est pas anodin : il trahit une différence d'envergure entre les expéditions élamites, qui semblent être avant tout des raids de pillage, et la campagne arsacide, qui cherche à soumettre tout le pays.

Ces exemples, utiles, méritent cependant d'être complétés par l'analyse d'une autre série de combats menés dans la même région. Il s'agit des attaques menées au VIII^e siècle par Assurbanipal et l'empire néo-assyrien.

¹⁴⁴ SACHS A. et H. HUNGER, *Astronomical Diaries*, Vol. III, Vienne, 1996, 140, obv. 34-44 (=146-147). Sur Apamée, voir POTTS D.T., *Five Episodes in the History of Elymais, 145-124 B.C. : New Data from the Astronomical Diaries*, dans *Iran : Questions et connaissances*, HUYSE P. (éd.), vol. I, Paris/Leuven, 2002, p. 355 et DEL MONTE G.F., *Testi dalla Babilonia Ellenistica*, Rome-Pise, 1997, p. 107.

¹⁴⁵ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 137 D, rev. 24-26 (=174-175).

¹⁴⁶ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 137, obv. 13-14 (=168-171).

¹⁴⁷ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 133 B, rev. 18-20 (=216-217).

¹⁴⁸ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 132 D, rev. 16-21 (= 230-231).

Probablement l'une des mieux connues de toute l'histoire antique de la région, la période néo-élamite II (725-500 av. J.-C.) voit l'Assyrie s'efforcer d'y installer puis d'y conserver une domination et une influence qui, malgré les récits dithyrambiques des chroniques royales, semblent constamment lui échapper¹⁴⁹. Même si ce sont surtout des sources d'origine assyrienne qui nous renseignent sur ces événements (avec le rare et précieux apport de chroniques babyloniennes tempérant généralement fortement les triomphes de Ninive), leur étude permet de dégager les principaux itinéraires suivis par les armées des deux camps¹⁵⁰.

Assurbanipal envahit ainsi l'Élam à cinq reprises entre 664 et 647 av. J.-C.¹⁵¹. Son trajet le mène inmanquablement à la ville de Der, forteresse dominant l'actuel défilé de Delhoran, à 10 jours de marche au nord-est de Suse/Shūsh. Cette ville figurait déjà dans la *Géographie de Sargon* sous le nom d'*Abul šušān*, la « porte de Suse »¹⁵². Il semble donc confirmer notre observation tirée de l'étude du IIe siècle av. J.-C. Nos sources nous présentent aussi les actions des Élamites qui, en 652 av. J.-C., se portent ainsi au secours des Babyloniens révoltés. Ils sont cependant vaincus dans une ville que le texte assyrien nomme Mangisi, près de Sumandir. Ces villes, inconnues par ailleurs, ont été rapprochées d'une certaine Hirit, mentionnée dans une chronique babylonienne portant sur les mêmes événements, par Albert Grayson¹⁵³. Bien que son emplacement soit lui encore incertain, une éphéméride babylonienne de la même année identifie la bataille et Hirit dans les environs de Sippar, dans la région de l'isthme de Bagdad¹⁵⁴. Ignorant ce dernier élément, qui dormait encore à l'époque dans la réserve du British Museum, Grayson

¹⁴⁹ WATERS M., *Elam, Assyria and Babylonia in the Early First Millenium B.C.*, dans *Oxford Handbook of Ancient Iran*, POTTS D.T. (éd.), Oxford, 2013, p. 478-492.

¹⁵⁰ NADALI D., *Ashurbanipal against Elam. Figurative Patterns and Architectural Location of the Elamite Wars*, dans *Historiae*, 4 (2007), p. 57-91; DUBOVSKY P., *Dynamics of the Fall: Ashurbanipal's Conquest of Elam*, dans *Susa and Elam. Archaeological, Philological, Historical and Geographical Perspectives*, DE GRAEF K. et J. TAVERNIER (éds), Leiden, 2012, p. 451-470; POTTS D.T., *Assyria's Eastern Frontier*, dans *Assyria to Iberia at the dawn of the Classical age*, ARUZ J., (éd.), New Haven, 2014, pp. 75-78.

¹⁵¹ Pour une étude détaillée, voir GERARDI P., *Op. cit.*, 1987, p. 120-229. Pour un résumé rapide, voir POTTS D.T., *Op. cit.*, Cambridge, 1999., p. 276-285.

¹⁵² HOROWITZ W., *Mesopotamian Cosmic Geography*, Ann Arbor, 1998, p. 70-71 et 85-87.

¹⁵³ GRAYSON A.K., *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Ann Arbor, 1975, p. 257.

¹⁵⁴ SACHS A. et H. HUNGER, *Astronomical Diaries*, Vol.I, Vienne, 1988, 651, 18-19.

avait cru pouvoir placer Mangisi dans le sud de la Babylonie, en ne se basant que sur la proximité de l'Élam. L'apport des éphémérides montre pourtant que les soldats de Suse, attaqués par une armée assyrienne venant du sud, avaient eux aussi emprunté la route de Der, les menant, le long de la Diyala, vers leur destin¹⁵⁵.

La région des marais du sud de la Babylonie n'est pas pour autant absente des combats entre Assyriens et Élamites. À l'été 650 av. J.-C., un certain Bel-ibni, probablement gouverneur de cette région pour Assurbanipal, informe celui-ci de dissensions internes chez ses ennemis et reçoit l'ordre de mener chez eux des actions devant apparemment servir de distraction pendant que l'armée royale s'avance par la route de Der¹⁵⁶. Même ces attaques de petite envergure sont cependant précédées de plaintes de la part de Bel-ibni au sujet des conditions spéciales de la région, impropre aux opérations militaires et exigeant donc matériaux, ouvriers et tactiques adaptés¹⁵⁷.

Ces problèmes n'empêchent évidemment pas tout à fait les communications. Lors des raids élamites du II^e siècle, les éphémérides mentionnent une épidémie se répandant depuis la région d'Uruk vers Suse laquelle, en décimant les troupeaux des Élamites, les poussent à s'attaquer à la Babylonie¹⁵⁸. Mieux encore, l'étude des archives familiales de la Babylonie achéménide montre que de nombreux chefs de famille se rendaient dans une ville nommée *šušān*. Depuis la parution du répertoire géographique des textes cunéiformes de Ran Zadok (1985), l'identité de celle-ci a beaucoup occupé les historiens. Bien que cette discussion se situe en-dehors du sujet de notre étude, il est clair qu'un certain nombre au moins de ceux-ci se réfère à Élam¹⁵⁹. Or, ce faisant,

¹⁵⁵ Au sujet de la provenance de l'armée assyrienne, voir GERARDI P., *Op. cit.*, 1987, p. 159. Sur toute cette question, voir FRAME G., *Op. cit.*, Leiden, 1992, p. 289-292.

¹⁵⁶ GERARDI P., *Op. cit.*, 1987, p. 180-188.

¹⁵⁷ FRAME G., *Op. cit.*, Leiden, 1992, p. 180.

¹⁵⁸ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 137, rev. 3-11 (=160-161).

¹⁵⁹ DANDAMAYEV M.A., *Susa, the Capital of Elam, and Babylonian Susa*, dans *Festschrift für Burkhard Kienast zu seinem 70. Geburtstag dargebracht von Freunden, Schülern und Kollegen*. SELZ G.J. (éd.), Münster, 2003, p. 7-14; WAERZEGGERS C., *Babylonians in Susa. The Travels of Babylonian Businessmen to Susa Reconsidered*, dans *Der Achämenidenhof/The Achaemenid Court*, JACOBS B. et R. ROLLINGER (éds), Wiesbaden, 2010, p. 777-813.

ils donnent des renseignements précieux sur l'itinéraire emprunté par ces voyageurs, mentionnant des contrats pour la location de bateaux à Bāb-Nār-Kabari, station de transfert du nord de la Babylonie permettant ensuite de descendre, le long du Nār-Kabari, jusqu'à *šušān*¹⁶⁰. Ces deux exemples illustrent l'existence d'une route passant par le sud-est de la Babylonie, même si notre ignorance du tracé exact du Nār-Kabari nous empêche d'en connaître les détails aussi bien que pour le trajet passant par Der. Il ressort néanmoins de ce survol des mouvements humains en provenance ou en direction du sud et du sud-est de la Babylonie que la région de Séleucie joue le rôle d'une zone de passage presque incontournable. Utile pour passer d'un fleuve à l'autre lors des raids élamites sur Babylone comme pour changer de bateau en se rendant vers Suse pour y présenter ses hommages au Grand Roi, elle est aussi l'objectif des expéditions lancées depuis l'Élam. C'était en effet là qu'aboutissait la vallée de la Diyala, que suivait la route qu'empruntaient aussi bien les Assyriens que les Arsacides avant d'obliquer vers le sud-est. Le bassin de cette rivière représentait cependant bien plus qu'une portion de l'itinéraire menant en Susiane.

Des montagnes du Zagros provenaient en effet l'essentiel de la richesse de Séleucie. Que ce soit sous la forme des rivières se gonflant de ses pluies et de ses neiges avant de se jeter dans le Tigre et dans les champs de la région, des chevaux des plateaux de la Médie ou des métaux et des arbres arrachés au flanc de la chaîne montagneuse. Ses sommets enneigés et hostiles ne peuvent être traversés qu'en certains lieux ayant depuis des milliers d'années servis de courroie entre Mésopotamie et haut-plateaux iraniens. À travers ces cols cheminaient ainsi les caravanes de la grande route du Khorasan, tronçon iranien de la future partie centrale de la Route de la Soie. Route de commerce, d'abondance et d'aventures, cette voie était aussi suivie par les armées, de Sargon II à Saddam Hussein¹⁶¹. Si les détails manquent sur les conquêtes de la Babylonie par

¹⁶⁰ ABRAHAM K., *Business and Politics under the Persian Empire. The Financial Dealings of Marduk-nasir-apli of the House of Egibi (521–487 B.C.E.)*, Bethesda, 2004, #25 et 27. SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 140 C, obv. 38 (=146-147) suggère, en décrivant le mouvement d'un général combattant les Élamites, une position Nār-Kabari dans la région de Séleucie.

¹⁶¹ POTTS D.T., *Op. cit.*, New Haven, 2014, p. 78; MURRAY W. et K. WOODS, *The Iran-Iraq War: A Military and Strategic History*, Cambridge, 2014, p. 80.

les Arsacides ou sur le siège de Séleucie par Vardanès, de nombreux éléments sur l'importance militaire de ce chemin peuvent être glanés dans le récit de la révolte de Molon¹⁶².

Celui-ci, satrape de Médie du roi Antiochos III, mena entre 222 et 220 av. J.-C. une révolte des hautes satrapies¹⁶³. S'avançant depuis les haut-plateaux iraniens, il s'empara sans coup férir de l'Apolloniatide. Devant l'inaction de ses généraux, le souverain séleucide envoya un certain Xénoitas à la tête d'une armée qui prit position dans un camp situé non loin de Séleucie, face aux troupes de Molon qui les attendaient sur la rive orientale du Tigre¹⁶⁴. Grâce à une habile manœuvre et à l'indiscipline des forces royales, le satrape l'emporta sur son adversaire et s'empara de la grande ville dans la foulée de sa victoire avant de continuer son chemin vers la Babylonie¹⁶⁵. Antiochos III décida alors de mener lui-même la répression de la révolte et se mit en chemin depuis Apamée vers une certaine Libba en passant par Antioche-de-Mygdonie (Nisibis). Là s'engagea un débat entre Herméias, favori royal, et Zeuxis. Le premier proposa de suivre le Tigre vers le sud en se servant du fleuve, du Lycos (Grand Zab) et du Capros (Petit Zab) pour se couvrir. Le second lui opposa qu'un tel itinéraire se heurterait à la Βασιλικήν διώρυγα (le Naarmalcha), impossible à traverser si défendue par un adversaire, et suggéra donc de passer en Apolloniatide où les provisions ne manqueraient pas et où on se trouverait en travers des communications de Molon avec la Médie, l'obligeant à remonter de la Babylonie et à livrer un combat en un lieu choisi par le Roi¹⁶⁶. Si ce dernier plan semble avoir été suivi, le trajet de l'armée royale est impossible à déterminer avec certitude, l'emplacement exact de chacun des éléments géographiques mentionnés par Polybe étant sujet à débat. Le Roi passe en effet le Tigre à Libba, puis dégage la ville de Doura, assiégée par un général de Molon, avant de traverser la

¹⁶² Outre le fait que Mithridatès Ier soit descendu en Mésopotamie depuis l'Hyrcanie à travers la Médie à l'occasion de différentes cérémonies quelques mois après sa conquête de la région, il n'y a rien d'autre à tirer des éphémérides babyloniens : SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1996, 140 A, rev. 3-9 (=134-135). Sur Vardanès, voir TACITE, *Ann.*, 11, 8-9. Sur Molon, voir POLYBE, 5, 40-54.

¹⁶³ Sur son titre : POLYBE, 5, 40, 7; BENGTSON H., *Op. cit.*, 1944, Munich, p. 85-86. Sur sa révolte : POLYBE, 5, 43-54; FISCHER T., *Molon und seine Münzen (222-220 v Chr.)*, Bochum, 1988; PLISCHKE S., *Die Seleukiden und Iran*, Wiesbaden, 2014, p. 195-201.

¹⁶⁴ POLYBE, 5, 45-46. Molon campe à Ctésiphon, première mention d'un village appelé à devenir une des plus grandes villes du monde.

¹⁶⁵ POLYBE, 5, 47, 1-12.

¹⁶⁶ POLYBE, 5, 51.

chaîne de l'Oreikon et de se positionner à Apollonia et de vaincre Molon dans les environs de cette ville. Cela a causé bien des débats entre historiens, sur lesquels aucun jugement définitif ne peut être rendu¹⁶⁷. L'importance d'Apollonia et de la route de la vallée de la Diyala ne pose cependant aucun doute et l'affirmation d'Ernst Herzfeld selon laquelle Bīsotūn, située sur cette même route de Séleucie à Ecbatane, était « la porte de l'Asie », n'en est que confirmée.

Au-delà de l'énigme de l'itinéraire d'Antiochos III, le débat de Libba rapporté par Polybe pose certains autres problèmes. Quelle attention accorder à l'idée présentée comme étant celle d'Herméias de marcher sur la rive droite du fleuve? Est-ce un autre itinéraire fréquent? Est-on face à un dilemme entre approche directe et indirecte, à la Lidell Hart? Ou s'agit-il d'une invention ou d'une simplification de l'auteur achéen, pour le récit duquel la corruption et l'incompétence du favori constituent le fil rouge? Cela ouvre la question plus large de l'accès à la région de Séleucie par le nord.

Les routes du nord et de l'ouest

À plusieurs centaines de kilomètres au nord de l'isthme de Bagdad se trouvent les chaînes du Taurus et de l'Elbourz. Outre la source des fleuves qui créèrent la Mésopotamie, de plus petites rivières y ont creusé des vallées qui, comme c'est le cas dans la chaîne voisine du Zagros, sont autant de voies de communications à travers les cimes escarpées. Malgré l'importance de

¹⁶⁷ Trois principales tentatives de reconstruction de cet itinéraire ont été tentées. Ernst Herzfeld, se basant sur des motifs toponymiques, plaça Libba à Assur/Qal'at Cherqat et Doura à Samarra, d'où 150 kilomètres à travers le Djebel Hamrin menaient à Apollonia/Qarch Tapah. Pédech, remarquant qu'une Libba à Assur ne tenait pas compte de la mention de Polybe concernant les deux Zab et que 150 kilomètres n'auraient pas pris les 8 jours dont parle le texte, préféra identifier Libba avec Labbana, aux environs de Ninive/Mossoul, et Doura avec Khorsabad, non loin de là. De là, l'armée royale serait descendue vers Apollonia/Qarch Tapah. Schmitt montra que cette marche de 300 kilomètres (il dit 325-350, mais c'est 300) était impossible à réaliser en 8 jours, d'autant qu'elle impliquait de traverser les deux rivières, ce qui exigeait des navires. Il proposa, sans être particulièrement convaincant, d'en revenir à une identification de Libba avec Assur et surtout suggéra de ne plus tenter de déterminer la position de Doura, un nom si commun dans la région. Il est probable qu'une marche suivant la rive gauche du Tigre avant d'obliquer vers Apollonia puisse être retenue. HERZFELD E, *Untersuchungen über die historische Topographie der Landschaft am Tigris, kleinen Zab un Gebel Hamrîn*, dans *Memnon*, 1 (1907), p. 89-143 et 217-238; PÉDECH P., *Deux campagnes d'Antiochos III chez Polybe*, dans *Revue des études anciennes*, 60 (1958), p. 67-81; SCHMITT H.H., *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos' des Großen und seiner Zeit*, Wiesbaden, 1964, p. 116-150, notamment p. 133-143.

certaines d'entre elles (notamment Derbent, les portes Caspiennes d'Hécatee de Milet) et leur rôle de frontière perméable entre la steppe du Caucase et la plaine méridionale, il est clair qu'elles étaient moins fréquentées que les chemins de l'est.

Pourtant, la voie du nord est déterminante dans le développement de la ville de Séleucie et de toute la Mésopotamie. La masse des montagnes oblige en effet les routes provenant de l'ouest à converger vers la plaine, créant en Assyrie un embouteillage caravanier ayant fait la richesse de nombreux empires à travers l'histoire. À l'aide de la *Tabula Peutingeriana*, de la littérature classique (Hérodote et Claude Ptolémée, notamment) et de fouilles archéologiques, Louis Dillemann a ainsi pu établir six routes barrant l'Assyrie de l'Euphrate au Tigre¹⁶⁸. Son chapitre de conclusion, consacré à des exemples historiques d'emprunt de ces itinéraires, déçoit cependant en ce qu'il ne s'intéresse pas à l'évolution de ceux-ci à travers les siècles. Or, les périodes hellénistique et romaine se caractérisent justement par l'importance accrue d'un chemin jusque-là peu utilisé, celui de l'Euphrate.

Dès le II^e millénaire, les relations ouest-est se concentraient sur trois axes, supportant des trafics très différents : l'un, au nord, passant par l'Assyrie; un second, au sud, traversait le désert et ne prendra vraiment d'importance qu'au I^{er} siècle ap. J.-C., en même temps que Palmyre; un troisième, intermédiaire, le long de l'Euphrate¹⁶⁹. Le premier, qui, en suivant le piémont du Tūr

¹⁶⁸DILLEMANN L., *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, Paris, 1962, p. 147-194. L'identification de chacune des étapes de ces six routes a, évidemment, été remise en question. Sur la *Tabula Peutingeriana*, voir Arnaud Pascal PASCAL A., *L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la Table de Peutinger*, dans *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1988, p. 302-321; TALBERT R.J.A., *Rome's world. The Peutinger map reconsidered*, Cambridge, 2010.

¹⁶⁹JOANNÈS F., *L'itinéraire des Dix-mille en Mésopotamie et l'apport des sources cunéiformes*, dans *Dans les pas des Dix-Mille, Peuples et pays du Proche-orient vus par un Grec*, BRIANT P. (éd.), Toulouse, 1995, p. 182-186. Par son orientation, la route du désert mérite, bien plus que celle de l'Euphrate, le nom de « route de l'ouest ». Acquérant une importance déterminante dans les premiers siècles du premier millénaire ap. J.-C., elle se jette cependant dans l'autre à la hauteur de Doura-Europos et n'eut qu'une importance militaire très relative. Nous ne connaissons qu'un seul exemple (incertain) de son utilisation par une armée durant la période nous intéressant : celui de l'expédition de Démétrios Poliorcète passant de Damas à Babylone pour briser la rébellion de Séleucos à l'automne 310 av. J.-C. Sur cet épisode, voir DIODORE, 19, 100, 4-5; SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vienne, 1988, rev. 309, 9-14; *Chronique des Diadoques* (=GRAYSON #10), rev. 15-17; GELLER J.M., *Babylonian Astronomical Diaries and Correction of Diodorus*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies (BSOAS)*, 53 (1990), p. 1-7; VAN DER SPEK R., *Nippur, Sippar and Larsa in the Hellenistic Period*,

'Abdin, traversait le Tigre au sud de Bezabde/Cizre et courrait, le long du fleuve, vers la Babylonie ou la Médie, correspondait à peu près à la « route royale » achéménide décrite par Hérodote. Jalonné de postes dès l'époque achéménide, la rareté de l'eau dans la région contribua à ce qu'il chemine entre les sources principales autour desquelles se créèrent des centres urbains d'autant plus importants que leur nombre était restreint : Batnae/Suruç, Édesse/Urfa, Carrhae/Harrān, Resaina/Ras El-Aîn, Singara/Sinjar, Nisibis/Nusaybin, Hatra¹⁷⁰. Ces poches de fertilité séparées par de vastes étendues de steppe furent donc le lieu de combats toujours renouvelés et la région, lieu de rencontres, servit aussi de zone-tampon, notamment à l'époque romaine¹⁷¹. De nombreux petits États à la souveraineté variable s'y formèrent durant les dernières décennies troublées du IIe siècle avant J.-C., tirant leur légitimité de traditions diverses et évoluant dans un environnement fait de fluidité politique, linguistique et culturelle¹⁷². Ces petits royaumes, Commagène, Sophène ou Adiabène, contrôlaient les nœuds de communication de cette route du nord de la Mésopotamie, en faisant donc des pouvoirs régionaux avec lesquels Romains et Arsacides devaient compter. Jaloux de leur indépendance, pratiquant une politique (notamment matrimoniale) de bascule, leurs souverains pouvaient causer bien des problèmes à une armée souhaitant atteindre la Babylonie par cette voie. Marc-Antoine à Samosate (38 av. J.-C.) ou Trajan (116) et Septime Sévère (199, 200) à Hatra firent l'expérience de la difficulté qu'il pouvait y avoir à tenter de forcer militairement ce verrou¹⁷³. Même dans les cas où les grandes villes de la région s'étaient soumises, de gré ou de force, comme ce fut le cas lors des

dans *Nippur at the Centennial*, De JONG-ELLIS M. (éd.), Philadelphie, 1992, p. 235-260, notamment p. 243-250. Sur la route du désert en général, voir : *Trade Routes in the Near East and Cultural Interchange in the Arabian Peninsula*, ARAM, Vol. VIII, 1-2, 1996, Leuven; PASCHOUD F., *Palmyre et les routes du désert au début du deuxième millénaire av. J.-C.*, dans MARI, 8, Paris, 1997, p. 393-415.

¹⁷⁰ Édesse, l'une des plus grandes et des plus importantes de ces cités, fut ainsi rebaptisée Antioche de Callirhoé, nymphe océane, durant la période séleucide. PLINE, *Hist. Nat.*, 5, 86.

¹⁷¹ MILLAR F.G.B., *The Roman Near East*, Cambridge, 1993; SARTRE M., *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2003; SOMMER M., *Roms orientalische Steppengrenze*, Stuttgart, 2005; EDWELL P., *Between Rome and Persia*, New York/Londres, 2008. Cette région, souvent étudiée à partir du seul angle romain, a depuis quelques années été l'objet d'études plus équilibrées, une approche symbolisée notamment par l'expression « Parthian Near West » créée par Robert Fowler : FOWLER R., *Most Fortunate Roots*, dans *Imaginary Kings : Royal Images in the Ancient Near East, Greece and Rome*, HEKSTER O. et R. FOWLER (éds), Stuttgart, 2005, p. 128.

¹⁷² FACELLA M., *La dinastia degli Orontidi nella Commagena ellenistico-romana*, Pise, 2006; KAIZER T. et M. FACELLA, *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East*, Stuttgart, 2010; BLÖMER M. et E. WINTER, *Commagene. The Land of Gods between the Taurus and the Euphrates*, Istanbul, 2011; MARCIAK M., *Sophene, Gordyene and Adiabene*, Leiden-Boston, 2017.

¹⁷³ Sur Antoine : FLAVIUS JOSÉPHE, *Guerres des Juifs*, 1, 16, 7; *Ant.*, 14, 15, 9; PLUTARQUE, *Antoine*, 34, 2-4; DION CASSIUS, 49, 20, 3-22. Sur Trajan : DION CASSIUS, 68, 31. Sur Septime Sévère : DION CASSIUS, 76, 10-12.

expéditions de ces deux derniers empereurs, la route menant à l'isthme de Bagdad par le nord n'a jamais été empruntée par les armées romaines¹⁷⁴. Au-delà de la puissance de ces villes et de leur contrôle des voies de ravitaillement, certains autres éléments rendaient cette voie hasardeuse. La présence des affluents du Tigre, dont la traversée est périlleuse ainsi que le fait de prêter le flanc à une contre-attaque venant de l'est, pourraient avoir contribué à dissuader les troupes romaines de s'engager dans cette route. On objectera à cette supposition que c'est pourtant précisément ce que fit Antiochos III en 220. Mais la situation était alors toute autre. Si Zeuxis suggère à Antiochos III de se positionner à cheval sur la route de Séleucie à Ecbatane, c'est que Molon n'attend pas de renforts de Médie mais uniquement du ravitaillement. Durant les guerres entre Romains et Arsacides, alors que le gros des forces parthes se trouve en Iran, Trajan ou Septime Sévère a tout à craindre à se laisser encercler entre Ctésiphon et le Zagros. D'autant que l'Apolloniade, et notamment la vallée de la Diyala, connurent au cours des périodes arsacide et sassanide un épanouissement que les relevés archéologiques de Robert Adams laissent croire extraordinaire et constitué notamment de villes murées¹⁷⁵. Le schéma de développement de celles-ci ne correspondant pas à une évolution graduelle mais plutôt à une installation organisée par le pouvoir royal (notamment par la construction de canaux et de barrages annonçant le futur et gigantesque Nahrawan), il est tout à fait possible d'imaginer que ces points d'appui, probablement administratifs, servaient aussi à ralentir ou même à stopper un adversaire venant du nord ou de l'est¹⁷⁶.

L'axe du nord, longtemps le plus utilisé, était donc fermé à triple tour par les villes d'Assyrie, les rivières et les fondations arsacides et sassanides hérissant la vallée de la Diyala¹⁷⁷. Emprunté tout à tour par les rois néo-assyriens dans leurs expéditions méditerranéennes, par Alexandre et,

¹⁷⁴ Galère (298) et Héraclius (627) atteignirent Ctésiphon par le nord, mais ce fut dans des circonstances exceptionnelles, après des campagnes victorieuses en provenance des l'Arménie et alors que l'armée sassanide était déjà vaincue.

¹⁷⁵ ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1965, p. 61-83.

¹⁷⁶ ADAMS R. McC., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 194-196.

¹⁷⁷ JACUBIAK K., *A Persian Response. The Organization of Defense in Mesopotamia under the Parthians and Sasanians*, dans *Understanding the Past. Papers presented to Stefan K. Kozłowski*, BURDUKIEWICZ J.M. et al. (éds), Varsovie, 2009, p. 156-157.

comme nous l'avons vu ci-haut, par Antiochos III, il avait pourtant été boudé par Cyrus le jeune en 401 av. J.-C. Celui-ci avait préféré suivre l'Euphrate.

Ce second axe de communication était à l'époque beaucoup moins utilisé. La seule expédition néo-assyrienne s'y étant aventurée avait comme objectif la soumission du Moyen-Euphrate lui-même¹⁷⁸. Passer par la route du nord, par Ḥarrān et Karkemish, était donc impossible¹⁷⁹. Durant les périodes néo-babylonienne et achéménide, cette voie n'est que rarement mentionnée et alors uniquement comme voie fluviale permettant le transport rapide d'individus ou de petits groupes (et pas d'armée)¹⁸⁰. La navigation sur le fleuve était cependant rendue difficile de juin à novembre par la diminution de son débit, qui rendait le franchissement de la barre rocheuse d'Halebiyé/Zénobia, à mi-chemin entre le Balikh et le Khabur, impossible¹⁸¹. Le choix de Cyrus le Jeune de suivre plutôt le cours de l'Euphrate était donc une anomalie, explicable par sa volonté de cacher la composition de son armée à son rival et d'éviter que ses troupes, dont il était peu sûr, ne le désertent¹⁸². Quelques siècles plus tard, la situation avait bien changé et ce n'est qu'en choisissant l'axe de l'Euphrate que les armées romaines parviendront à atteindre Séleucie.

Dans sa biographie de Crassus, Plutarque évoque le dilemme qui pendant des siècles se présentera aux Romains en lutte contre leurs voisins orientaux : faut-il passer par les collines et les montagnes d'Arménie ou les plaines de Syrie¹⁸³? *L'Imperator*, confronté à ce choix stratégique par l'appel à l'aide du roi Artavazde II, opte pour la seconde option. Cependant, au-delà même de cette première erreur, l'historien béotien en impute une seconde à Crassus : non content de passer par la plaine, favorable à la cavalerie orientale, il refuse d'écouter Cassius qui

¹⁷⁸ Il s'agit de l'expédition de 884 menée par Tukulti-Ninurta II (891-884 av. J.-C.). KÜHNE H., *Zur Rekonstruktion der Feldzüge Adad-nirari II., Tukulti-Ninurta II. und Assurnasirpal II. im Habur-Gebiet*, dans *Baghdader Mitteilungen*, 11 (1980), p. 55-61.

¹⁷⁹ Sur l'importance de cette route à cette époque, se référer à KESSLER K., *Op. cit.*, Wiesbaden, 1980, p. 228.

¹⁸⁰ C'est le cas de Conon, venant se mettre au service du Grand Roi en 397 av. J.-C. MARCH D.A., *Konon and the Great King's Fleet*, dans *Historia*, 46 (1997), p. 259.

¹⁸¹ JOANNÈS F., *Op. cit.*, dans *Dans les pas des Dix-Mille, Peuples et pays du Proche-orient vus par un Grec*, BRIANT P. (éd.), Toulouse, 1995, p. 182-183.

¹⁸² XÉNOPHON, *Ana.*, 1, 5, 16. Il a d'ailleurs raison de ne pas faire confiance à ses soldats (1,6,1). JOANNÈS F., *Op. cit.*, Toulouse, 1995, p. 185-186.

¹⁸³ PLUTARQUE, *Crassus*, 22, 1-4.

lui conseille ardemment de suivre le cours de l'Euphrate. Emporté par le destin qui se joue de lui, il préfère jeter son armée à travers l'Assyrie dans ce que Plutarque présente comme la solitude du désert. Ce récit, construit dès l'abord comme une tragédie dans laquelle le principal protagoniste est aveugle face aux avertissements, souligne malgré son caractère romancé la place nouvelle jouée par l'Euphrate comme voie d'accès au territoire arsacide¹⁸⁴. Celle-ci est confirmée par la description que donnent Isidore de Charax et Strabon de l'itinéraire suivi par les caravanes pour passer de Syrie en Babylonie.

Les *Étapes parthes* du premier constituent une liste des lieux d'arrêts des marchands entre Zeugma-Apamée, aujourd'hui recouvertes par l'eau du réservoir du barrage de Birecik, et l'Afghanistan¹⁸⁵. Depuis la boucle de l'Euphrate, l'itinéraire qu'il décrit chemine vers le Balikh avant de descendre vers Nicéphorion/Callinicum/Raqqah. De là, la piste suivait la rive gauche du fleuve jusqu'à Circésium/Nagabath, au confluent du Khabur, « là où les forces armées traversent vers la rive romaine »¹⁸⁶. Une fois sur la rive droite, les caravanes suivaient les méandres de l'Euphrate jusqu'au Naarmalcha avant de rejoindre Séleucie et, de là, de s'avancer vers les monts Zagros par la vallée de la Diyala. Le texte d'Isidore, utilisant une unité de mesure (le schoene) variant selon les pays et les époques et mentionnant des sites sur l'emplacement

¹⁸⁴ BRAUND D., *Op. cit.*, dans *Classical Quarterly*, 43 (1993), p. 468-474; WIESEHÖFER J., *Op. cit.*, dans *Limes XVIII. Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman*, FREEMAN P., J. BENNETT et ZBIGNIEW T. (éds), Oxford, 2002, p. 293-300. Les avertissements viennent à la fois des événements et de personnes : des éclairs frappent le camp (19, 4); les aigles de l'armée cherchent à retourner du côté romain de l'Euphrate (19, 5); Crassus sort de sa tente un matin vêtu de noir et non de pourpre (23, 1); Cassius (22, 5), Artavazde II (19, 3 et 22, 2-3) et l'ambassadeur parthe (28, 1-2) le préviennent eux aussi.

¹⁸⁵ SCHOFF W.H., *Parthian Stations by Isidore of Charax*, Chicago, 1914; CHAUMONT M.-L., *Études d'histoire parthe V : La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax*, dans *Syria*, 61 (1984), p. 63-107. GAWLIKOWSKI M., *La route de l'Euphrate d'Isidore à Julien*, dans *Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines)*, GATIER P.-L. (éd.), Paris, 1988, pp. 77-98; MILLAR F., *Caravan Cities : The Roman Near East and Long Distance Caravan Trade by Land*, dans *Modus Operandi*, AUSTIN M., J. HARRIES et SMITH C. (éds), Londres, 1998, p. 119-138; HAUSER S., *Isidor von Charax Σταθμοὶ Παρθικοί*, dans *Parthika*, WIESEHÖFER J. et S. MÜLLER (éds), Wiesbaden, 2017, p. 127-187.

¹⁸⁶ Ce passage a causé bien des problèmes aux historiens et a servi de bases à bien des fantasmes (sur une frontière romano-parthe clairement délimitée, notamment). Pour tenter de résoudre la question, Michel Gawlikowski suggère de traduire στρατοπεδα par « camps », ce qui est après tout acceptable. Sa proposition d'étendre cette traduction à « étape » au prétexte que certaines de celles-ci auraient eu lieu dans des postes fortifiées n'a cependant pas emporté l'adhésion. Nous suivons donc la formule traditionnelle de Marie-Louise Chaumont et de Fergus Millar.

desquels n'existe aucun consensus a posé de nombreux problèmes à la critique moderne. Il est néanmoins évident qu'il marque la popularité nouvelle de cette route de l'Euphrate qui, si elle semble être le plus souvent passée par la rive droite, où se trouvent les principaux sites jouxtant le fleuve et où une piste datant de la période du palais de Mari est connue, permettait un accès direct à Séleucie et à la Babylonie¹⁸⁷.

Utilisée par les marchands et plébiscitée par Plutarque, elle n'en demeure pas moins très imparfaite pour le passage des armées. Le débit du fleuve rend l'utilisation de celui-ci pour le transport de matériel et de ravitaillement impossible pendant plusieurs mois. L'aridité du sol a créé, comme sur la route du nord, des alvéoles de sédentarité sur lesquelles se sont une fois de plus installés les rares centres urbains dont la conquête peut s'avérer problématique¹⁸⁸. Cette particularité rendait d'autant plus importante la coopération des tribus des environs, dont les empereurs romains s'assureront avant chaque expédition¹⁸⁹. Rappelons ainsi que Julien semble avoir considéré comme essentiel de marcher rapidement sur Ctésiphon et que la résistance prolongée des garnisons sassanides est une des causes suggérées par Ammien Marcellin pour expliquer l'échec final de son expédition¹⁹⁰. Malgré ces défauts, elle offre un accès plus rapide au Naarmalcha et à l'isthme de Bagdad et permet notamment le départ des armées depuis les bases romaines de Syrie, une région qui, au contraire de l'Assyrie, fut fermement entre les mains de Rome dès le Ier siècle av. J.-C¹⁹¹. L'Assyrie, difficile à conquérir et à tenir, pouvait dès lors être contournée et il suffisait de s'assurer de la soumission temporaire de ses souverains ou de masquer leur position pour protéger le flanc des troupes s'aventurant le long de l'Euphrate. Cette

¹⁸⁷ JOANNÈS F., *Op. cit.*, Toulouse, 1995, p. 183.

¹⁸⁸ Le contrôle de ceux-ci était déjà l'enjeu de chaudes luttes entre Mari et Babylone. Voir LACKENBACHER S., *Madinâtun (81)*, dans *NABU*, 3 (sept.), 1981. Xénophon aussi insista sur leur rôle essentiel dans le ravitaillement des armées : XÉNOPHON, *Ana.*, 1, 5, 5-7 et 1, 6, 1.

¹⁸⁹ AMMIEN MARCELLIN, 23, 3, 8; PROCOPE DE CÉSARÉE, *Guerre contre les Perses*, 1, 17, 7 et 1, 18, 1-8 pour le récit inverse d'une invasion sassanide s'appuyant sur la bonne volonté des « Sarrasins ».

¹⁹⁰ Sur la stratégie de Julien : LIBANIOS, *Or.*, 18, 213; AMMIEN MARCELLIN, 23,2,2, 23, 2, 7 et 24, 1, 1. Voir aussi KAEGI W., *Constantine's and Julian's Strategies of Strategic Surprise against the Persians*, dans *Athenaeum*, 59 (1981), p. 209-213. Sur la résistance des garnisons sassanides : AMMIEN MARCELLIN, 24, 2-4.

¹⁹¹ Sur l'avancée très progressive du contrôle de Rome vers l'Assyrie, voir EDWELL P., *Op. cit.*, New York-Londres, 2008. p. 7-30. Sur la faiblesse des moyens romains et l'importance des troupes des royaumes locaux comme supplétifs des légions, voir MILLAR F., *Op. cit.*, Cambridge, 1993, p. 27-222.

route ne fut pas bien sûr la seule à être utilisée par les légions. L'exemple le plus clair des possibilités stratégiques offertes par la géographie de la Mésopotamie (pour s'attaquer aux Arsacides ou aux Sassanides, mais pas forcément à la Babylonie) provient certainement de la vaste expédition tentée par Alexandre Sévère en 232/233¹⁹². Celui-ci divisa ses troupes en trois armées, l'une attaquant par l'Arménie vers la Médie, une vers la Babylonie et la dernière, sous la direction de l'Empereur, « par la voie médiane »¹⁹³. D'autres exemples existent d'une utilisation simultanée, par ruse ou par très forte supériorité de moyens militaires, ou successive de ces trois grandes routes, correspondant à la fois au récit de Plutarque, à la géographie de la région et à ce que nous savons des itinéraires militaires et commerciaux que celle-ci imposa aux humains¹⁹⁴.

De multiples routes existaient donc pour atteindre la Babylonie par l'ouest ou le nord. Privilégié durant au moins jusqu'à la période achéménide, l'axe traversant l'Assyrie fut petit à petit remplacé comme voie militaire par celui de l'Euphrate, moins éloigné des bases romaines, plus direct et aux flancs plus aisés à couvrir. Ni les marchands ni les soldats ne cessèrent pour autant d'emprunter les deux voies. Il est probable que la fondation de Séleucie et son poids administratif, géographique et politique infléchirent les itinéraires commerciaux. Le développement des échanges durant la période hellénistique et la place nouvelle jouée alors par la Syrie du Nord comme carrefour entre les différentes parties des territoires séleucides contribuèrent cependant eux aussi à faire des rives de l'Euphrate un lieu de passage de plus en

¹⁹² En latin : *Historia Augusta : Severus Alexander*, 55, 1-3; FESTUS, *Breviarium*, 22, 17-64; EUTROPE, *Breviarium*, 8, 23; OROSE, *Adv.*, 7, 18, 7. En grec : HÉRODIEN, 6, 6, 2-3, 6, 4-6 et 6, 7; ZONARAS, 12, 15. Les détails et les résultats de l'expédition ne nous intéressent pas ici, mais notons néanmoins que si la tradition grecque est très négative sur cette campagne, la tradition latine est beaucoup plus nuancée. Lire aussi EDWELL P., *Op. cit.*, New York-Londres, 2008. p. 160-167.

¹⁹³ HÉRODIEN, 6, 5, 1-2.

¹⁹⁴ Utilisation simultanée : Julien envoyant Procope vers le Tigre à partir de Carrhae (AMMIEN MARCELLIN, 23, 3, 5). Utilisation successive : Trajan marchant d'abord vers l'Arménie, puis vers le Tigre, puis finalement vers la Babylonie en suivant l'Euphrate (DION CASSIUS, 68, 19-28). Notons qu'Arsacides et Sassanides n'attendent pas toujours leurs adversaires et prirent régulièrement l'initiative d'attaques passant elles aussi par ces différents itinéraires. Les Arsacides attaquent ainsi régulièrement à Zeugma-Apamée, sans qu'il soit possible de savoir si c'était en remontant l'Euphrate ou à travers l'Assyrie (FRONTIN, *Strat.*, 1, 1, 6; DION CASSIUS, 49, 19, 3 et 49, 20, 3), ainsi qu'en Arménie (TACITE, *Ann.*, 13-15; DION CASSIUS, 62, 2, 1; *Historia Augusta : Marcus Aurelius*, 8, 6-7). Les Sassanides utilisèrent quant à eux les trois routes à de multiples reprises, comme l'indiquent par exemple les *RGDV* ou PROCOPE DE CÉSARÉE, *Guerre contre les Perses*, 1, 10, 3-5, 1, 17-7, 1, 18, 2, 2, 5, 1-2 et 2, 20, 1.

plus fréquenté. Bien qu'elle n'ait pas été la seule à voir s'affronter armées romaines, arsacides et sassanides, celle-ci fut néanmoins la seule à permettre aux Romains de s'emparer de Séleucie, ce qui a aussi pu jouer un rôle dans son utilisation militaire. À l'exception notable du siège auquel Vardanès Ier soumit Séleucie, et sur lequel nos renseignements sont extrêmement minces, celle-ci fut d'ailleurs aisément conquise à chaque fois qu'une armée parvint à l'atteindre, ce qui pose bien sûr la question de son système de défense.

La ville indéfendable

Pour protéger cette ville incapable d'assurer sa propre protection mais contrôlant un nœud de communication essentiel, il fallut établir un système d'avant-postes puissants le long des principaux itinéraires y menant. Nous avons déjà évoqué la place des fortifications construites le long de la vallée de la Diyala ainsi que des villes sises sur les routes d'Assyrie¹⁹⁵. Krysztof Jacubiak a d'autre part souligné la manière dont, une fois Édesse soumise, des forts et des résidences fortifiées au nord et au nord-ouest d'Hatra furent construits¹⁹⁶. S'ajoutant au désert protégeant les abords de la cité depuis ces directions, ils contribuèrent à la rendre inexpugnable, et avec elle le flanc de la route menant vers la Babylonie.

Puisqu'il guida les pas des seules expéditions romaines à s'être emparé de Séleucie, l'itinéraire de l'Euphrate nous intéresse ici plus particulièrement. De l'expédition de Tukulti-Ninurta II aux campagnes de Bélisaire, un certain nombre de sites reviennent dans les récits des voyageurs et des généraux : Anat/Anathô/Anatha/Anah, Talbish/Telbis/Thilutha, Sabirutu/Izan/Bidjan, Idu/Aiepolis/Hit et bien d'autres, notamment Doura-Europos¹⁹⁷. Là aussi, des postes avancés furent établis. Les historiens ont longtemps cru pouvoir se baser sur la mention d'Isidore de Charax d'un passage en territoire romain sur la rive gauche de l'Euphrate à partir du Khabur

¹⁹⁵ Voir notes 87 et 88.

¹⁹⁶ JACUBIAK K., *Op. cit.*, Varsovie, 2009, p. 158-159. Voir aussi IBRAHIM J.K., *Pre-Islamic Settlements in Jazirah*, Bagdad, 1986, p. 55-56 et 86; HAUSER S., *Hatra und das Königreich der Araber*, dans *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, Wiesehöfer J. (éd.), 1998, Stuttgart, p. 493-528.

¹⁹⁷ De nombreux autres sites sont bien sûr mentionnés, mais rares sont ceux dont on puisse ainsi retracer le rôle sur cette route depuis la période néo-assyrienne et qui ait été identifiés et fouillés.

pour faire de Doura-Europos, fondée par les Séleucides et symbole du renouveau de la route de l'Euphrate, une ville frontalière fortifiée sur le chemin des armées s'avançant vers Séleucie¹⁹⁸. S'il est certain que la ville, enrichie par les caravanes cheminant vers ou en provenance de la Méditerranée, a joué un rôle défensif important, une étude plus récente a montré que ses murs dataient de la fin de la période séleucide¹⁹⁹. Il est néanmoins clair que les murailles furent bien entretenues après la conquête (ou la période d'influence) arsacide, puisque les Romains durent construire une mine très élaborée pour finalement en venir à bout²⁰⁰. La ville aurait donc été un avant-poste d'Antioche contre Séleucie, avant de devenir le rempart avancé de cette dernière contre sa rivale syrienne. Au-delà de Doura, la situation décrite par les textes ne peut pas toujours être comparée avec d'autres types de documents. Des papyri provenant des activités de la *Cohors XX Palmyrenorum*, en poste à Doura durant la période des Sévères, montrent qu'Anatha, Thilutha et Bidjan contenaient chacune une garnison²⁰¹. Les mêmes documents montrent cependant qu'il ne s'agit pas d'une occupation très solide, puisque la plupart des épisodes de la vie quotidienne de cette unité qu'on peut y lire concerne des groupes d'une dizaine de soldats tout au plus. Quelques années plus tard, les *RGDS* comme Ammien Marcellin décriront néanmoins Anatha comme une île-forteresse. Bidjan, dernier fort avant Misiche/Pirisabora/Peroz-Shapur et le Naarmalcha, possédaient quant à elle de solides fortifications. Michel Gawlikovski, se basant sur une inscription mentionnant des cavaliers palmyréniens du Ier siècle ap. J.-C., a voulu en faire une base avancée de Palmyre le long de l'Euphrate et même, plaçant la Venise des sables sous le contrôle romain dès cette période, une base romaine²⁰². Hit n'est pour sa part jamais mentionnée en tant de point d'appui mais plutôt du fait de ses puits de pétrole, élément exotique nécessaire à tout bon récit antique d'une expédition en terre étrangère. La mention d'Ammien selon laquelle Julien préfère dépasser Thilutha sans

¹⁹⁸ VON GERKAN A., *Dura Preliminary Report 7/8*, p. 4-61. Sur Doura-Europos en général, voir MILLAR F., *Dura-Europos and the Parthian Rule*, dans *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, WIESEHÖFER J. (éd.), 1998, Stuttgart, p. 473-492.

¹⁹⁹ LERICHE P., *Techniques de guerres sassanides et romaines à Doura-Europos*, dans *L'armée romaine et les Barbares*, VALLET F. et M. KAZANSKI (éds), Paris, 1993, p. 84.

²⁰⁰ ABDUL MASSIH J., *La porte secondaire de Doura-Europos*, dans *Doura-Europos, études 1991-1993 (IV)*, LERICHE P. (éd.), Beyrouth, 1997, p. 47-54.

²⁰¹ KIRKPATRICK G.D., *Dura-Europos : The Parchments and Papyri*, dans *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 5 (1964), p. 215-225; FEISSEL D. et GASCOU J., *Documents d'archive romains inédits du Moyen-Euphrate*, dans *Journal des Savants*, 1 (1995), p. 65-119.

²⁰² GAWLIKOVSKI M., *Bijan in the Euphrates*, dans *Sumer*, 42 (1985), p. 15-21.

s'en emparer est quant à elle à la fois un témoignage de la puissance de cette position et de son inutilité pour la protection avancée de l'isthme de Bagdad²⁰³.

Ce réseau de forteresses, loin d'être infaillible, assurait néanmoins la défense de Séleucie et, au-delà, de la Babylonie. Les multiples sources antiques les mentionnant s'accordent à en faire des positions difficiles d'accès et barrant, en groupe à tout le moins, la route de l'Euphrate, point faible de la Mésopotamie durant la plus grande partie de la période nous intéressant. Pour une ville comme Séleucie, incapable d'assurer sa propre défense, ces points d'appui constituaient un élément de protection essentiel. Lorsqu'un grand nombre d'entre eux tomba sous la domination romaine au début du III^e siècle ap. J.-C., la cité tigritaine dut tout à coup apparaître bien vulnérable.

Une plaque-tournante vulnérable

Cet examen de la position géographique de Séleucie nous a permis d'établir que la valeur économique et stratégique de celle-ci varia avec le temps. Au moment de sa fondation, sa situation sur le bord du Tigre lui permettait de tirer profit de possibilités agricoles et commerciales nouvelles. Le débit abondant et rapide du fleuve supportait un réseau d'irrigation étendu, soutien d'une population nombreuse et d'une agriculture certainement profitable. Sise au point de rencontre de l'Euphrate, du Naarmalcha et de la Diyala, la cité contrôlait les communications entre la Syrie, le Golfe persique et l'Iran.

Pour protéger cette plaque-tournante essentielle, les Séleucides comme les Arsacides purent s'inspirer de leur propre expérience de conquérants. Celle-ci leur apprit que les principales routes d'invasion de la région étaient étaient la vallée de la Diyala au nord-est, les rives du Tigre au nord et le bassin de l'Euphrate à l'ouest. Les cours d'eau eux-mêmes constituaient des lignes de défense souvent efficaces : le Tigre arrêta la rébellion de Molon jusqu'à ce que la défaite

²⁰³ AMMIEN MARCELLIN, 24, 2, 1-2.

d'une armée royale en affaibli la défense; le Naarmalcha sembla infranchissable aux conseillers d'Antiochos III. Pour les soutenir, un réseau de points d'appui fortifiés fut peu à peu constitué, Doura ou Anat le long de l'Euphrate, des citadelles sans nom le long de la Diyala, Hatra en Mésopotamie.

Avec les siècles, son environnement géopolitique se transforma cependant. Elle conserva certes sa place de carrefour de communications. Cependant, avec l'affirmation de plus en plus forte de la puissance romaine au Proche-Orient, elle devint aussi une zone frontalière dangereusement exposée. Il s'agit probablement d'un facteur d'explication important dans le déplacement du centre du pouvoir depuis Séleucie et la rive occidentale du Tigre vers Ctésiphon et la rive orientale.

La Séleucie séleucide

Dès la fin du IV^e siècle, l'importance de la Babylonie dans le royaume séleucide trouva une expression très concrète dans la fondation de la cité royale de Séleucie-sur-le-Tigre. La nouvelle cité manifestait bien sûr la volonté de Séleucos I^{er} d'inscrire physiquement son pouvoir dans le sol de son premier domaine. Le roi suivait ainsi la tradition alexandrine, mais aussi celle des rois bâtisseurs babyloniens²⁰⁴. Son action semble pourtant manifester une volonté de hiatus avec les traditions locales puisqu'à rebours des Achéménides et d'Alexandre, il ne choisit pas Babylone pour incarner le pouvoir royal. Les auteurs classiques insistèrent sur les conséquences catastrophiques de cette décision sur cette dernière et sur la culture suméro-akkadienne qu'elle représenterait : vidée de ses habitants, ses terres confisquées, ses temples négligés, la ville de Nabuchodonosor et de l'Esagil aurait été rendue au désert²⁰⁵. Séleucie, la grecque, l'aurait remplacée, profitant de transferts de population et d'autres faveurs royales.

La critique actuelle, bien plus mesurée, remarque néanmoins la perte d'influence de Babylone et de ses sanctuaires durant la période de la domination macédonienne. Alors que les assemblées des grands sanctuaires servirent d'intermédiaires privilégiés lors de la conquête d'Alexandre, ce sont plutôt les institutions poliades qui accueillirent les nouveaux maîtres arsacides et transmirent leurs ordres deux siècles plus tard²⁰⁶. Séleucie serait ainsi le symbole de la perte d'importance de ces élites traditionnelles et la première étape de la poliadisation progressive de la région.

Cette idée repose sur deux postulats. D'abord que Séleucie ait été une ville dont les caractéristiques culturelles la différenciaient fondamentalement de Babylone. Ensuite que cette

²⁰⁴ INVERNIZZI A., *Fra novita e tradizione : la fondazione di Seleucia sul Tigri*, dans *Nuove fondazioni nel Vicino Oriente Antico. Atti del convegno Pisa 1991*, MAZZONI S. (éd.), Pise, 1994, p. 115-129.

²⁰⁵ Voir note 2.

²⁰⁶ CLANCIER P. et J. MONERIE, *Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique. Évolutions d'un relais du pouvoir*, dans *Topoi*, 19/1 (2015), p. 181-237.

polis, avant-poste grec en Orient, ait été particulièrement favorisée par ses fondateurs séleucides. Ce sont à ces deux idées que ce chapitre portant sur la Séleucie séleucide s'intéresse.

Les deux solitudes?

En utilisant des termes comme « époque hellénistique » ou « Babylonie tardive », les historiens ancrent par leurs mots l'idée d'un tournant majeur dans l'histoire de la région amené par la conquête d'Alexandre le Grand en 330. Cette barrière linguistique établit que les changements liés à cette conquête auraient été d'une nature fondamentalement différente de ceux occasionnés par les mouvements de population et les changements de régimes antérieurs. Par l'influx de culture grecque qui l'aurait suivi, il aurait précipité la fin du Proche-Orient « ancien »²⁰⁷. Séleucie semble l'exemple par excellence de cette césure.

Les sources littéraires ont, à l'instar de Tacite, souligné le caractère grec de la cité²⁰⁸. Plusieurs documents épigraphiques vont dans le même sens. Lorsque la cité de Magnésie-du-Méandre décida d'obéir à l'injonction de sa déesse protectrice, Artémis Leucophryène (aux sourcils blancs), et d'organiser des jeux en son honneur, elle envoya une vingtaine d'ambassades aux cités du monde grec pour inviter les athlètes à y participer. Une inscription commémorant la reconnaissance de ces nouveaux jeux par Antiochos III, de retour de son anabase et résidant momentanément à Antioche-de-Perside, est parvenue jusqu'à nous²⁰⁹. Elle mentionne notamment les différentes cités ayant accepté de participer aux jeux et parmi elles, trônant à la place d'honneur, Séleucie-sur-le-Tigre.

²⁰⁷ Sur cette tendance et sur les critiques dont elle fait l'objet, voir REMPEL, J. et N. YOFFEE (éds), *The End of the Cycle ? Assessing the Impact of Hellenization on Mesopotamian Civilization*, dans B. Böck (éd.), *Munuscula Mesopotamia. Festschrift für Johannes Renger*, Münster, 1999 p. 385-398.

²⁰⁸ TACITE, *Annales*, 6, 42. « Séleucie, cité puissante et fortifiée qui est restée attachée à son fondateur Séleucos plutôt qu'à la corruption barbare, manifesta la plus grande adulation ». (*Plurimum adulationis Seleucenses induere, civitas potens, saepta muris neque in barbarum corrupta sed conditoris Seleuci retinens*).

²⁰⁹ OGIS 233. Voir aussi THONEMANN P.J., *Magnesia and the Greeks of Asia (I. Magnesia 16.16)*, dans *GRBS*, 47 (2007), p. 151-160.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule mention de la participation de la cité au réseau des jeux et festivals du monde hellénistique. Des Séleucéens apparaissent ainsi régulièrement dans les listes de gagnants de concours agonistiques du pourtour égéen et d'Asie Mineure²¹⁰. Leodamas fils d'Antigonos est ainsi vainqueur du concours de lyre organisé par la ville de Cos au début du II^e siècle av. J.-C. alors qu'Asclépiodoros fils de Triballos remporta la course en armure des jeux Panathénaïques de 170 av. J.-C.²¹¹. Ces activités physiques sont à l'évidence dépositaires d'une forte composante identitaire. Rappelons ainsi l'importance que revêtit dans la propagande argéade la participation supposée de l'ancêtre de Philippe et d'Alexandre, Alexandre Philhellenos (498-454 av. J.-C.), aux Jeux olympiques²¹². Plus tard et à des milliers de kilomètres de là, dans la Babylone du II^e siècle av. J.-C., ce sont toujours ceux qui s'enduisent d'huile qui sont désignés comme grecs²¹³. Et le scribe d'ajouter : « comme ceux qui sont à Séleucie-sur-le-Tigre-et-le-Canal-du-roi, la cité royale ».

En exposant un théâtre, une *stoa* et des tessons de poterie fortement inspirés des modèles grecs, les fouilles archéologiques menées de 1927 à 1936 puis de 1964 à 1989 ont semblé abonder dans le même sens²¹⁴. Séleucie est donc généralement présentée comme une métropole grecque en Asie par l'historiographie moderne²¹⁵.

Il apparaît toutefois peu judicieux d'opposer ainsi villes et cultures. Cette logique masque en effet la pluralité de la réalité politique et tronque l'histoire de la région, dont Babylone n'est nullement l'unique représentante. Des Grecs vécurent ainsi en Babylonie longtemps avant l'arrivée d'Alexandre²¹⁶. Les traditions locales ne se transformèrent quant à elles que lentement

²¹⁰ Sur ces concours agonistiques: NEWBY Z., *Greek Athletics in the Roman World*, Oxford, 2005, p. 229-271. VAN NIJF O., *Athletics, Festivals and Greek Identity in the Roman East*, dans *Greek Athletics*, KÖNIG J. (éd.), Édimbourg, 2010, p. 175-197.

²¹¹ GRAINGER J.D., *A Seleukid Prosopography and Gazetteer*, Leiden, 1997, p. 275 et 446.

²¹² ADAMS W.L., *Other People Games : The Olympics, Macedonia and Greek Athletes*, dans *Journal of Sport History*, 30 (2003), p. 205-217.

²¹³ *Chronique de la communauté grecque (BCHP 14)*.

²¹⁴ Voir note 60.

²¹⁵ INVERNIZZI A., *Séleucie du Tigre, métropole grecque d'Asie*, dans *O Ellinismos stin Anatoli : praktika a'diethnous archaiologikou sunedriou, Delphoi 6-9 Noemvriou 1986*, Athènes, 1991, p. 339-359; MENEGAZZI R., *Seleucia on the Tigris, a Greek City in Mesopotamia*, dans *Art et civilisations de l'Orient hellénisé*, LERICHE P. (éd.), Paris, 2014, p. 117-122.

²¹⁶ MONERIE J., *Les communautés grecques en Babylonie (VII^e–III^e s. av. J.-C.)*, dans *Pallas*, 89 (2014), p. 345-365.

et nullement de manière linéaire, comme l'illustre l'importance nouvelle prise par les représentants des sanctuaires sous la domination séleucide ou la poursuite de la tenue des carnets astronomiques. La fondation de Séleucie s'inscrit elle-même dans le « temps long » de l'évolution de la région. En Mésopotamie comme en Babylonie, l'histoire du second et du premier millénaire av. J.-C. se caractérise en effet par un transfert progressif du pouvoir depuis les rives de l'Euphrate vers celles du Tigre, accompagnant le lent développement de celles-ci²¹⁷. Ce phénomène s'était ainsi manifesté un millénaire avant la conquête d'Alexandre ou le règne de Séleucos par la fondation dans les environs du site d'Al-Madā'in de Dûr-Kurigalzu par la dynastie kassite²¹⁸.

Un examen plus approfondi des résultats des fouilles archéologiques révèle lui aussi cette nature hétérogène. Le plan hippodamien qu'elles ont mis au jour était en effet divisé par des canaux le traversant d'ouest en est, selon la tradition babylonienne²¹⁹. Les îlots ainsi formés suivaient des mesures attiques (500 sur 250 pieds attiques, soit 144,7 m par 72,35 m), mais les briques des maisons séleucéennes étaient calculées en cubits babyloniens selon le système néo-babylonien de l'*ammatu* et avaient été fabriquées et assemblées selon la tradition de la région²²⁰. Dans un premier temps, ces éléments disparates ont été mis au compte de contraintes géographiques ou de la présence d'éléments babyloniens issus de la colonisation forcée de la ville²²¹. Mais l'existence d'objets et de bâtiments témoignant simultanément de normes culturelles différentes incite à remettre en question ce modèle.

²¹⁷ ADAMS R. Mc C., *Op. cit.*, Chicago, 1981, p. 192-200.

²¹⁸ Sur cette ville fondée à l'époque kassite au point où Euphrate et Tigre se rapprochent, voir KÜHNE H., '*Aqar Quf*', dans *Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Ancient Near East*, Vol. I, Oxford, 1997, p. 156-157.

²¹⁹ GULLINI G., *Op. cit.*, 1968-1969, p. 39-42.

²²⁰ Les briques en argile étaient carrées et liées par un mortier d'argile. Voir MESSINA V., *Seleucia on the Tigris, the New Babylon of Seleucid Mesopotamia*, dans *Megacities and Mega-sites, proceedings of the International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East*, ROGER M. et J. CURTIS (éds), Wiesbaden, 2012, p. 174-175.

²²¹ GULLINI G., *Op. cit.*, 1964, p. 160-162; INVERNIZZI A., *Op. cit.*, 1976, p. 168.

Tell Umar

Au nord du site de Séleucie s'étendait le plus vaste espace public découvert dans la ville jusqu'à aujourd'hui. Celui-ci se déployait en effet sur près de 20 000 m². Sur son côté nord se dresse aujourd'hui l'éminence de Tell Umar. Constitué d'un ensemble de poussière, de sable et de terre accumulé par les siècles sur une base de briques cuites ou crues, ce monticule couvre aujourd'hui un espace d'environ 90 mètres de long sur 70 mètres de large orienté selon un angle nord-est/sud-est²²². Les fouilles entreprises par l'équipe italienne de l'université de Turin ont permis d'établir que ce qui est aujourd'hui une petite butte dominant la ville du haut de ses 13 mètres fut aux époques séleucides et arsacides l'un des principaux bâtiments de la cité. S'y sont en effet succédées huit phases d'occupation entre la fondation de la ville et la période sassanide, alors qu'une tour fortifiée y fut bâtie. Cette occupation constante pendant plus de six siècles a rendu la distinction et l'analyse de ces différents niveaux complexes, d'autant que le haut niveau de la nappe phréatique et la salinité du sol ont endommagé les phases les plus anciennes²²³. La datation des différentes phases ne peut donc bien souvent être que relative²²⁴. Seuls les trois premiers niveaux (VIII-VII-VI), datés du début du IIIe à la fin du IIe siècle av. J.-C., nous intéressent ici.

La structure originale, datée grâce à des fragments de céramique du début ou du milieu du IIIe siècle, couvrait déjà un espace de près de 3000 m²²²⁵. Elle était surtout constituée de briques crues, accompagnées sur certains murs de briques cuites. Des fragments de ces mêmes briques cuites comblaient les espaces laissés libres²²⁶. Un fronton de 60 mètres de large, orienté du nord-est au sud-ouest, donnait sur l'ensemble de bâtiments qui accueillit plus tard les habitations d'époque arsacide fouillé par l'expédition américaine. Les phases subséquentes s'élèveront sur ces bases tout en les étendant, sans qu'il soit possible de déterminer si la fonction du bâtiment demeura la même après cette expansion. Ce premier niveau n'a en effet été atteint qu'en certains

²²² MESSINA V., *Op. cit.*, 2010, p. 24.

²²³ INVERNIZZI A., *The Excavations at Tell Umar*, dans *Mesopotamia*, 1 (1966), p. 42.

²²⁴ Sur la datation des phases, se référer à MESSINA V., *Op. cit.*, 2010, p. 1, 160 et 183-184.

²²⁵ MESSINA V., *Op. cit.*, 2010, p. 25-53.

²²⁶ *Ibid.*, p. 25.

points et certains de ses murs semblent avoir été réutilisés par la suite²²⁷. Il apparaît cependant évident qu'il s'agissait déjà d'une structure imposante et monumentale.

Celle-ci fut agrandie au cours du reste de la période séleucide pour prendre une forme polygonale qu'elle conserva entre les phases VII et III, c'est-à-dire jusqu'au IIe siècle ap. J.-C. et donc au-delà de la conquête arsacide. Elle fut aussi dotée de plusieurs étages²²⁸. Elle se caractérise par la présence de deux éléments essentiels, un bâtiment à l'aspect concave dans l'axe de l'agora et un avant-corps imposant aux accès indépendants vers l'ouest²²⁹.

L'aspect concave de ce premier élément provient de l'érection d'un mur de briques de 13 mètres entourant un espace vide. Un ensemble de plateaux, formant un angle de 40 degrés s'éloignant du bord de la structure et se rapprochant de sa portion vide, contribue à donner à ce bâtiment l'aspect inhabituel qui décontenança les archéologues. Se basant sur sa taille et surtout sur les briques cuites et crues qui servirent à sa construction, les expéditions américaines et italiennes commencèrent en effet par l'identifier comme une ziggourat effondrée²³⁰. Cette identification apparaît cependant étrange. Comment expliquer en effet que le centre de la structure soit vide, alors que dans les autres cas de ziggurats effondrées connus le cœur du temple soit la portion résistant le mieux? La poursuite des fouilles, tant à Séleucie qu'ailleurs en Babylone ou en Asie centrale et surtout l'analyse de leurs résultats ont permis de suggérer une nouvelle hypothèse faisant de ce bâtiment le théâtre principal de la ville²³¹. D'autres substructures artificielles servant à soutenir un théâtre ont en effet été découvertes à Élis et à Théra (Santorin), alors que le théâtre de Babylone était lui aussi construit en briques²³². Le mur découvert à Tell Umar aurait donc soutenu un *koilon*, séparé en son centre par un *diazoma*. Si les matériaux utilisés dans sa

²²⁷ *Ibid.*, p. 51-53.

²²⁸ *Ibid.*, p. 55-56.

²²⁹ *Ibid.*, p. 57-71.

²³⁰ HOPKINS C., *Op.cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 9-11; INVERNIZZI A., *The Excavations at Tell Umar*, dans *Mesopotamia*, 2 (1967), p. 1-32.

²³¹ INVERNIZZI A., *Op. cit.*, Athènes, 1991, p. 354-356; MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2010, p. 114-159.

²³² MESSINA V., *Da Babilonia a Ai-Khanoum. Teatri greci di età hellenistica e parthica a est dell'Eufrate*, dans *Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino. Classe di Scienze Morali*, 35/36 (2012), p. 3-39.

construction ont trompé les premiers interprètes de ce bâtiment, sa fonction probable ne doit pas en faire de même aujourd'hui. Ce théâtre ne peut en effet être considéré comme le simple reflet de l'hellénité de la ville ou de l'hellénisation de la région. Le choix des briques, probablement imposé par les ressources disponibles en Babylonie, montre que ce monument, habituellement considéré comme l'un des éléments centraux de la culture grecque, pouvait être adapté aux circonstances locales. Mais surtout, la présence au sein de la même structure d'un autre bâtiment à la fonction très différente remet en question l'idée de cultures aux contours étanches.

L'avant-corps occidental mentionné plus haut abritait en effet un temple babylonien. Celui-ci s'appuyait au théâtre et les deux bâtiments semblent avoir partagé les mêmes fondations et connu une évolution semblable²³³. Il comptait pendant la période séleucide quatre pièces donnant sur une cour commune. La nature de sa fonction fut cependant déterminée grâce à des découvertes effectuées aux niveaux supérieurs. Des travaux de réfection effectués conjointement sur le temple et le théâtre adjacent dans les premières années du Ier siècle av. J.-C. (phase V) ont en effet mis au jour une série d'autels. Les fondations du mur de l'une des chambres abritent d'autre part les restes d'un chiot. Or, une tablette babylonienne d'époque hellénistique retrouvée à Uruk mentionne de semblables sacrifices canins au cours de cérémonies de fondation ou de refondation appelées « kalû »²³⁴. La nature de ce bâtiment apparaît donc clairement religieuse au moment de la première phase arsacide. Le fait qu'il ait été à peine retouché par les travaux de rénovation entrepris durant celle-ci permet de croire qu'il ait pu en être de même à l'époque de la domination séleucide. Le cadavre de ce chiot, de même que l'entrelacs des murs des bâtiments élevés sur lui, illustrent ainsi la double nature de la cité et surtout la difficulté à les départager.

²³³ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2010, p. 155-157.

²³⁴ THUREAU-DANGIN F., *Rituels accadiens*, Paris, 1921, p. 9. Voir aussi ELLIS R., *Foundation Deposits in Ancient Mesopotamia*, New-Haven, 1968, p. 184-185.

L'agora du nord et le « bâtiment des archives »

Au pied méridional de la colline de Tell Umar a été découvert un vaste espace vide considéré comme la principale agora de la ville. Il couvrait une large étendue d'environ 20 000 m². Sur ses abords orientaux se trouvait une *stoa* de 40 mètres de long constituée par une série de salles s'ouvrant vers la place par leur côté étroit²³⁵. Elle fut probablement élevée au IIIe siècle av. J.-C. L'interruption des fouilles consécutives aux tensions menant à la Guerre du Golfe a cependant empêché les archéologues de déterminer avec précision la nature de ces bâtiments, laissant les historiens à leurs seules déductions²³⁶. Avant la fin des années 1980, le bâtiment bordant l'ouest de la place avait en effet concentré l'attention des chercheurs suite à l'extraordinaire découverte de milliers de sceaux d'argile dans ses tréfonds²³⁷. Ceux-ci, seuls témoins de la présence de nombreux documents entreposés au même endroit, ont conduit à nommer cette structure « le bâtiment des archives ». Les fouilles menées surtout au cours des années 1970 ont permis de mettre au jour cinq niveaux d'occupation s'échelonnant du milieu du IIIe siècle av. J.-C. au milieu du IIIe siècle ap. J.-C.²³⁸. Seul le niveau V, le plus ancien, date avec certitude de l'époque séleucide. C'est aussi le seul niveau pour lequel ce bâtiment servit effectivement à accueillir des archives.

²³⁵ VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square*, dans *Mesopotamia*, 21 (1986), p. 11-20; VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square*, dans *Mesopotamia*, 23 (1988), p. 19-29; VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square*, dans *Mesopotamia*, 25 (1990), p. 13-25.

²³⁶ Des tessons d'un poterie de très bonne qualité et ornée de motifs mythologiques grecs (tritons, néréïdes) ont été retrouvés à cet endroit. Ils ont conduit Elisabetta Valtz à considérer ces bâtiments comme les lieux de résidence des archivistes affectés au « bâtiment des archives » situé de l'autre côté de l'agora, mais sans certitude. Winfried Held a pour sa part suggéré que le côté est de la place ait été occupé par une *basileia*, un quartier royal, en se basant sur les parallèles de Babylone et d'Alexandrie d'Égypte. Gaëlle Coqueugniot insista quant à elle sur l'absence de structure politique ou religieuse sur l'agora en s'inspirant de Doura-Europos. VALTZ E., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 25 (1990), p. 24; HELD W., *Die Residenzstädte der Seleukiden, Babylon, Seleukeia am Tigris, Ai Khanoum, Seleukeia in Pieria, Antiochos am Orontos*, dans *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, 117 (2002), p. 226-230; COQUEUGNIOT G., *The Hellenistic Public Square in Europos in Parapotamia (Doura-Europos) and Seleucia on the Tigris during Parthian and Roman Times*, dans *Continuity and Destruction in the Greek East*, CHANDRASEKARAN S. et A. KOUREMENOS (éds), Oxford, 2015, p. 73-79.

²³⁷ INVERNIZZI A., *The Excavations at the Archives Building*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 13-16; INVERNIZZI A., *The Excavations at the Archives Building*, dans *Mesopotamia*, 8 (1973-74), p. 9-14; INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Sumer*, 32 (1976), p. 169-172.

²³⁸ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006, p. 61-63.

À ce niveau V, dont la datation a été rendue possible grâce à l'étude des sceaux qu'il renfermait, le niveau élevé de la nappe phréatique actuelle ainsi que les traces d'un incendie violent ont rendu les fouilles et la reconstitution difficiles. Il est toujours impossible de déterminer s'il s'agit effectivement du niveau correspondant à la création du bâtiment. Les restes d'une structure longue et étroite de 140 sur 10 mètres, orientée du nord au sud, ont néanmoins été identifiés. Ses revêtements muraux en plâtre et son sol d'argile compactée (le *teban*) ne sont identifiables que par endroits, surtout sur ses faces intérieures septentrionales et occidentales. Elle était constituée de quatorze pièces d'environ neuf sur six mètres, bordées de piliers et de niches et installées en enfilade²³⁹. Aucun accès latéral n'était possible. Cela donnait à ce bâtiment un aspect inhabituel pour une *polis*.

Plus que le bâtiment lui-même, ce sont les objets qu'il renfermait qui ont attiré l'attention des archéologues. La découverte de sceaux d'argile n'est pas un événement particulièrement rare sur un chantier de fouille. L'équipe américaine de Leroy Waterman en a ainsi découvert plus d'une centaine dans des maisons particulières d'époque arsacide²⁴⁰. Mais le nombre particulièrement élevé de ces articles retrouvé au même endroit suggère que nous n'avons pas ici affaire aux restes de quelques simples documents privés mais plutôt à un centre de conservation public, permettant des analyses plus précises et aux conséquences possibles plus larges. Ces sceaux, durcis par l'incendie qui détruisit à la fois les documents qu'ils scellaient et le bâtiment qui les abritaient, sont en effet les témoins à la fois des influences s'exerçant sur les artistes qui les produisaient et des méthodes administratives de la ville. Ils sont surtout un excellent moyen de dater la période durant laquelle ce grand bâtiment servit d'archives.

Certains sceaux portent en effet des indications chronologiques directes (environ 56% du total). Le plus ancien a ainsi été créé dans la 56^e année de l'ère séleucide (256 /255 av. J.-C.) alors que le plus récent date plutôt de la 158^e année de cette même ère (154 /153 av. J.C.)²⁴¹. 97% de ces

²³⁹ *Ibid.*, p. 61.

²⁴⁰ MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935.

²⁴¹ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006, p. 77-79.

objets datés provient de la période allant de 222/221 à 154 /153 av. J.-C. La présence sur certains sceaux du portrait de divers rois a cependant conduit à réévaluer l'étendue de cette période d'activité archivistique. Des images de Séleucos Ier (305-281 av. J.-C.) ont ainsi été découvertes. Elles posent cependant des problèmes d'interprétation. Certaines accompagnent en effet des inscriptions chronologiques postérieures à son règne (de 240 /239 à 213 /212 av. J.-C.). Ces représentations de Séleucos Ier, divinisé et portant cornes et diadème, correspondent d'autre part à celles figurant sur des monnaies frappées sous son fils Antiochos Ier (281 /261 av. J.-C.)²⁴². Tout cela montre bien que le portrait de rois décédés pouvait encore servir à établir la légitimité de l'administration de leurs successeurs, nous empêchant de considérer une date plus ancienne que 256 /255 av. J.-C. comme le *terminus ante quem* de l'utilisation de ce bâtiment en tant qu'archives.

Un *terminus post quem* est tout aussi difficile à établir. Des exemplaires à l'effigie d'Antiochos VII (138-129 av. J.-C.) confirment en effet que ces archives continuèrent à être utilisées au moins jusqu'à son règne et probablement jusqu'en 129²⁴³. Le fait qu'aucun sceau marqué du portrait d'un roi arsacide n'ait été retrouvé a fait croire que le bâtiment aurait pu être détruit au moment du changement de domination²⁴⁴. Les Arsacides auraient même pu l'incendier volontairement pour symboliser la rupture dynastique qui venait de s'effectuer. Deux éléments permettent de douter de cette version des événements. D'abord, la présence des sceaux d'Antiochos VII, qui ne récupéra la ville de Séleucie sur les Arsacides que durant quelques mois entre 130 et 129 av. J.-C., indique bien que la première décennie du nouveau régime n'avait pas mis fin aux activités des archives. La présence d'une monnaie datant de la première partie du règne de Mithridatès II (123-105 av. J.-C.) dans le niveau incendié incite d'autre part à supposer que l'incendie eut lieu plusieurs années après la conquête, au cours du dernier quart du II^e siècle²⁴⁵. Sous cet aspect comme sous d'autres, le début de la période arsacide de la ville de Séleucie ne se caractériserait donc pas par des changements brusques.

²⁴² NEWELL E., *The Coinage of the Western Seleucid Mints*, 1363-1367, New York, 1941.

²⁴³ BOLLATI A., A. INVERNIZZI et MOLLO P., *Op. cit.*, Vol. II, SE 48, Alexandrie, 2004.

²⁴⁴ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006, p. 78.

²⁴⁵ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, n° 123.

Outre cette utilité pour la datation du bâtiment et de ses activités archivistiques, les sceaux revêtent un intérêt majeur pour l'étude de l'administration de la ville et de la culture de ses habitants. Là aussi, les premières observations ont semblé confirmer l'idée d'une cité servant d'avant-poste de la culture grecque en Mésopotamie²⁴⁶. L'écriture retrouvée sur ces morceaux d'argile est invariablement grecque et porte presque exclusivement sur le paiement ou l'exemption du paiement de la taxe sur le sel, l'*alikhè*. Parmi les documents sans texte se trouvent à la fois des portraits royaux, des symboles certainement officiels (ancres) et un certain nombre d'estampilles probablement privées, souvent plus petites²⁴⁷. Celles-ci portent une grande majorité de figures d'inspiration grecque, comme Athéna, Apollon, des satyres, des acteurs portant des masques de théâtre. La classe commerçante, probablement la plus aisée de la ville et la plus susceptible d'utiliser ce dépôt, apparaît dès lors comme fortement hellénisée.

L'analyse des résidus de combustion a quant à elle permis d'établir que les documents qui accompagnaient ces sceaux se trouvaient dans des contenants reposant sur des étagères de bois et se composaient de parchemins et d'autres supports souples (papyrus, cuir) plutôt que de tablettes d'argile²⁴⁸. Il est vrai que la très grande majorité des bulles retrouvées l'ont été dans le nord du bâtiment, laissant supposer que le sud ait pu être consacré au dépôt des tablettes d'argile²⁴⁹. Celles-ci auraient pu être complètement détruites lors de l'incendie. La quasi-absence de tablette cunéiforme ailleurs dans les portions fouillées de la ville fait cependant douter de la justesse de cette interprétation. Si la ville avait compté suffisamment d'habitants ou

²⁴⁶ BOLLATI A., A. INVERNIZZI et MOLLO P., *Op. cit.*, Vol. I, Alexandrie, 2004, p. 1-5.

²⁴⁷ Sur les portraits royaux, voir notamment MESSINA V., *Op. cit.*, dans *Parthica*, 5 (2003), p. 21-36; MESSINA V., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 39 (2004), p. 168-184.

²⁴⁸ INVERNIZZI A., *Op. cit.*, Oxford, 2003, p. 314-315; MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006, p. 6.

²⁴⁹ INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Sumer*, 32 (1976), p. 170.

D'autant qu'une tablette d'époque séleucide a été découverte au-dessus de ce qui s'est révélé être le « bâtiment des archives ». Elle enregistre le don d'esclaves au dieu Nergal par un homme au nom grec, Cebros, à l'époque d'un roi Séleucos non-identifié. Lawrence Doty, qui a édité le texte de cette tablette, la pense cependant originaire de Kutha, où se trouvait le principal sanctuaire de Nergal. La découverte de la tablette à la surface plutôt que dans les couches stratigraphiques empêche d'être assuré qu'elle ait fait partie des archives. Quand bien même serait-ce le cas, il s'agirait d'une exception confirmant la règle d'un dépôt de documents sur supports souples. Voir DOTY L., *A Cuneiform Tablet from Tell Umar*, dans *Mesopotamia*, 13/14 (1978 /1979), p. 91.

d'administrateurs utilisant ce mode de rédaction pour qu'une portion conséquente des archives publiques lui fût consacré, comment se fait-il qu'aucune tablette n'ait été retrouvée ailleurs? Uruk et Babylone offrent justement des exemples de la découverte d'archives privées en différents points de la ville²⁵⁰. Néanmoins, dans un site dans lequel il reste tant d'espace à explorer, découvrir un argument *in absentia* perd beaucoup de sa force.

Il est particulièrement important de rappeler que la culture mésopotamienne ne se limitait nullement à l'écriture cunéiforme ou aux tablettes d'argile qui la recueillait, n'en déplaise aux scribes des sanctuaires de l'époque et à certains historiens qui se sont laissé prendre au jeu de leurs affirmations au monopole culturel. Or, si les tablettes manquent dans ces archives et si les symboles grecs dominant sur les sceaux, ils ne brossent pas un portrait complet de la situation de la ville. À côté de ces images de satyres et d'acteurs ont aussi été retrouvés des sceaux arborant des motifs d'inspiration babylonienne ou iranienne, comme des homme-animaux, des personnages au couvre-chef conique, des griffons et des scènes de chasse²⁵¹. Antonio Invernizzi considérait ceux-ci comme la preuve de la présence continue de civilisations multiples dans la cité et de leur rencontre²⁵². Certains sceaux poussent cependant à croire que ces différentes traditions qui coexistaient à Séleucie ne faisaient pas qu'y vivre côte-à-côte. Que faire ainsi d'une figure masculine tenant une flèche dans une main et derrière lequel est gravé une tablette? Ou encore d'une femme casquée et surmontée d'un croissant et tenant une torche? S'agit-il plutôt d'Apollon ou de Nabû? D'Athéna, d'Artemis ou de Nana (ou encore de la Nane caucasienne, ou de la Nanai sumérienne)? Ou bien d'une entité créée par la rencontre des traditions et des mythes et ayant développé sa propre réalité et son propre culte, ni Apollon ni Nabû, de la même manière que ses adeptes pouvaient n'être ni grec ni babylonien mais simplement séleucéen?

²⁵⁰ OELSNER, J., *Op. cit.*, Oxford, 2002, p. 292-298.

²⁵¹ INVERNIZZI A., *Babylonian Motifs on the Sealing of Seleucia on the Tigris*, dans *Achaemenid History VIII. Continuity and Change*, SANCISE-WEERDENBURG H. et A. KUERT (éds), Leiden, 1994, p. 353-364; INVERNIZZI A., *Impressions of Achaemenid and Greco-Persian Style from Seleucia on the Tigris*, dans *Mesopotamia*, 30 (1995), 39-50.

²⁵² INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Sumer*, 32 (1976), p. 171.

Cette particularité séleucéenne se retrouve aussi dans la forme du « bâtiment des archives ».

Cet enchaînement long et étroit ne correspond en effet ni au canon des *poleis* ni même à celui de la Babylonie²⁵³. Autour de la Méditerranée, les documents étaient généralement conservés dans des bâtiments liés à des sanctuaires²⁵⁴. Dans le cas d'Athènes, il s'agissait du Métrôon, sis à l'ouest de l'agora²⁵⁵. Un bâtiment du Ve siècle abritait à la fois les archives publiques et le *bouleutérion*, avant qu'une épidémie ne conduise à déplacer ce dernier et à le remplacer par un temple consacré au culte de la déesse-mère. Cette concomitance existe aussi dans des villes hellénisées telle que Cyrène²⁵⁶. Dans cette ville ont été retrouvés près de 4000 sceaux solidifiés par un incendie, dans un bâtiment auquel était adossé à l'époque hellénistique un temple de Zeus. D'autres villes présentent des exemples d'archives publiques se rapprochant du modèle séleucéen, sans pour autant s'y conformer. À Pella, autre centre administratif d'un royaume hellénistique important, ou à Dura-Europos, autre ville fondée par les Séleucides, les archives ne sont liées à aucun sanctuaire, mais le bâtiment qui les abrite est de bien plus petite taille qu'à Séleucie et constitué d'une seule pièce²⁵⁷.

La Mésopotamie avait elle aussi développé une riche tradition archivistique, en particulier au cours du Ier millénaire avant J.-C. Les royaumes néo-assyriens, babyloniens puis achéménides avaient tous mis en place des systèmes divers de collecte et de conservation de documents publics et privés, installés aussi bien dans des complexes palatiaux que dans des sanctuaires, de

²⁵³ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006, p. 12-16.

²⁵⁴ POSNER E., *Archives in the Ancient World*, Cambridge, 1972, p. 103-109; KRUG A., *Archive in Heiligtümern*, dans *From Epidaurus to Salerno*, KRUG A. (éd.), Leiden, 1992, p. 187-200.

²⁵⁵ WEST W.C., *The Public Archives in Fourth-Century Athens*, dans *GRBS*, 30 (1989), p. 529-543.

²⁵⁶ BONACASA N. et S. ENSOLI (éds), *Cirene*, Milan, 2000.

²⁵⁷ AKAMATIS I., *H αγορά της Πέλλας*, dans *AËrgoMak*, 2 (1988), p. 75-83; LERICHE P., *Le chreophylakeion de Dura-Europos et la mise en place du plan hippodamien de la ville*, dans BOUSSAC M.-F. et A. INVERNIZZI (éds), Paris, 1996, p. 157-169. Pour une comparaison entre les agoras de Dura-Europos, Pella et Séleucie insistant sur les points communs entre les trois, lire INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Al-Rafidan*, 25 (1994), p. 1-24 et COQUEUGNIOT G., *Op. cit.*, dans *Continuity and Destruction in the Greek East*, CHANDRASEKARAN S. et A. KOUREMENOS (éds), Oxford, 2015, p. 73-79.

l'*Ebabbar* de Sippar aux Fortifications de Persépolis²⁵⁸. Ces bâtiments avaient évidemment des formes diverses et aucun modèle ne peut s'en dégager. Leur existence n'était pas fonction des archives qu'ils abritaient, alors qu'à Séleucie, le « bâtiment des archives » fut construit en vue de cette fonction spécifique. Il n'existe donc pas plus de lien évident entre ces exemples, géographiquement plus proches, et le modèle séleucéen qu'il n'en existait entre celui-ci et les archives athéniennes ou cyrénéennes.

Vito Messina, remarquant ces différences formelles et conceptuelles, a proposé de comparer l'enchaînement de salles étriquées accueillant chacune des quatre niches du « bâtiment des archives » de Séleucie au *zingel* d'Uruk²⁵⁹. L'hypothèse est séduisante, mais l'absence de sanctuaire dans la grande ville tigritaine interdit toute conclusion. De futures fouilles permettront peut-être de trancher le débat. Pour l'instant, mieux vaut constater qu'une fois de plus, Séleucie résiste à toute tentative de la catégoriser et de lui assigner autre chose qu'une identité multiple et fluide. De toute évidence il ne s'agit pas d'un simple avant-poste de la culture grecque en Mésopotamie.

Mais qu'elle ait ou non joué ce rôle, cette étude de son existence à l'époque séleucide fait apparaître qu'elle fut dès l'abord richement dotée par ses concepteurs. La taille de ses îlots ne laisse planer aucun doute sur l'ambition de Séleucos Ier lorsqu'il décida d'y faire édifier une nouvelle ville, et la magnificence de ses bâtiments nous assure que les espaces laissés libres par ses urbanistes furent au moins en partie comblés par ses successeurs. Faut-il pour autant y voir la marque d'une relation privilégiée avec le pouvoir royal séleucide ?

L'administration et les rapports avec le roi

Dans un passage célèbre de ses *Œuvres morales*, Plutarque met dans la bouche de Séleucos Ier

²⁵⁸ PEDERSEN O., *Archives and Libraries in the Ancient Near East 1500-300 B.C.*, Bethesda, 1998.

²⁵⁹ On en retrouve un exemple à Uruk: LINDSTRÖM G., *Uruk, Siegelabdrücke auf hellenistischen Tonbullen und Tontafeln*, Mainz-am-Rhein, 2003, p. 63-64 et 71-72.

la réflexion stoïcienne suivante : « Si on savait le travail qu'imposent aux rois les lettres qu'ils doivent faire écrire et lire, on ne ramasserait même pas un diadème tombé à terre »²⁶⁰. La formule est certainement apocryphe. Elle frappe néanmoins l'imaginaire en faisant de la position royale un travail harassant et routinier. Elle semble d'autre part particulièrement mal venue de la part d'un souverain dont le royaume a longtemps été jugé comme peu actif dans l'administration de son énorme territoire. Par rapport aux concurrents lagides, ayant su exploiter avec une rigueur et une efficacité admirables les ressources de leur riche *chôra*, les historiens ont en effet longtemps considéré que les Séleucides et leur longue histoire de renoncements successifs et de sécessions territoriales faisaient pâle figure²⁶¹. Pour Elie Bickerman ou Hermann Bengtson, qui s'intéressèrent les premiers à cette question, les structures séleucides se caractérisaient par la rigidité, l'homogénéité et une origine étrangère et grecque²⁶². Le roi séleucide aurait cherché à dominer et à administrer aussi directement que possible son domaine, tout en maintenant un faisceau de relations bilatérales avec une multitude d'entités diverses, dynastes, *basileis*, sanctuaires et cités. Dès lors, tout affaiblissement du centre entraînait un relâchement de ces liens et leur effondrement, puisque rien ne maintenait plus cet ensemble hétérogène intact. Les rapports avec les *poleis* d'Asie Mineure, desquelles provenait l'essentiel de la documentation de Bickerman ou Bengtson, se caractérisaient par la violence, au moins symbolique, et l'assujettissement douloureux. Rejoignant ainsi la tendance dominante de la première moitié du XXe siècle au sujet de la place des cités à l'époque hellénistique, ils faisaient de celles-ci une coquille vide, ballotée au gré des décisions des monarques, s'attachant aux

²⁶⁰ PLUTARQUE, *Oeuvres morales*, 790a.

²⁶¹ L'idée du royaume séleucide comme un « homme malade » du monde hellénistique a déjà été évoquée dans l'introduction de cette étude. Dans ses grandes lignes, elle continue à être diffusée dans les publications pour grand public averti. TARN W.W., *Op. cit.*, 1930, p. 3-5; ROSTOVITZ M.I., *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, 1989 (1941), p. 301-308; WILL É., C. MOSSÉ et GOUKOWSKI P., *Le monde grec et l'Orient, vol. II : Le IVe siècle et l'époque hellénistique*, Paris, 1993, p. 447-449; GREEN P., *Op. cit.*, New York, 2007, p. 180.

²⁶² BICKERMAN E., *Les institutions des Séleucides*, Paris, 1938; BENGTON H., *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, Vol. II, Munich, 1944. On peut aussi se référer à MUSTI D., *Lo stato dei Seleucidi*, dans *Studi Classici e Orientali*, 15 (1966), p. 61-197. Se basant sur une fraction des sources aujourd'hui disponibles, l'ouvrage de Bickerman reste néanmoins une référence utile, pleine de suppositions soutenues par des découvertes postérieures (la spécificité des sources juives et le postulat d'une certaine uniformité dans les pratiques administratives, notamment). Son idée d'un ensemble pyramidal reposant sur le respect de certains concepts juridiques stricts (*summachia*, par exemple) lui fait cependant décrire un royaume séleucide aux institutions immuables. Sur l'influence de cette œuvre fondamentale, MA J., *Relire des Institutions des Séleucides de Bickerman*, dans *Rome, a City and Its Empire in Perspective*, BENOIST S. (éd.), Leiden, 2012, p. 59-84.

boucliers de papier des promesses royales²⁶³.

Les quarante dernières années ont radicalement transformé ces perspectives²⁶⁴. En 2007, Laurent Capdetrey choisissait ainsi de préfacier un livre issu de sa thèse de doctorat en se demandant non pas pourquoi le royaume séleucide s'était fragmenté après une soixantaine d'années mais plutôt comment son emprise avait pu se maintenir aussi longtemps sur un bloc allant de l'Égée au massif du Pamir²⁶⁵. Là où Elie Bickerman ou Hermann Bengtson décrivaient des institutions séleucides rigides et fragiles, il constate plutôt une flexibilité dans le temps et l'espace et une grande capacité d'adaptation aux réalités locales. Dans un territoire énorme, strié de chaînes montagneuses et de déserts, et aux populations hétérogènes, les rois séleucides auraient néanmoins tenté de faire régner une certaine unité grâce à certains symboles communs transmis par des relais géographiques nombreux (cités, sanctuaires, royaumes aux dynasties liées par le sang) mais aussi par un « entretien symbolique du territoire par la présence du roi », parcourant son domaine comme une navette un métier à tisser²⁶⁶. Ce domaine voyait coexister un espace administré et un espace contrôlé. Si le premier connaissait, avec des variations régionales importantes qui ne sont pas seulement imputables au caractère éclaté de nos sources, une structure pyramidale allant d'employés, surtout fiscaux, tel les *chreophylakes* (χρεοφυλάκες) ou l'*oikonomos* (ὁ οἰκονόμος), au roi en passant par des intermédiaires régionaux, militaires ou

²⁶³ FERGUSON W.S., *The leading ideas of the new world*, dans *The Cambridge Ancient History. Volume 7. The Hellenistic monarchies and the rise of Rome*, S.A. COOK S.A., F.E. ADCOCK et M.P. CHARLESWORTH M.P. (éds), Cambridge, 1928, p. 22-25.

²⁶⁴ Sur l'État séleucide: APERGHIS G.G., *Seleukid Royal Economy*, Cambridge, 2004; CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007; KOSMIN P.J., *Op. cit.*, Cambridge, 2014; STROOTMAN R., *Op. cit.*, Edinbourg, 2014.

Sur les relations entre cités et pouvoir royal : ORTH W., *Königlicher Machtanspruch und städtische Freiheit*, Munich, 1977; GAUTHIER P., *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, Paris, 1983; HABICHT C., *Athen und die Seleukiden*, dans *Chiron*, 19 (1989), p. 7-26; HATZOPOULOS M.B., *Macedonian Institutions under the Kings*, 2 vol., Athènes, 1996; MA J., *Antiochos III and the Cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999; SAVALLI-LESTRADE I., *Amici del Re, alti funzionari e gestione del potere principalmente nell'Asia Minore ellenistica*, dans *Simblós*, 3 (2001), p. 263-294; SAVALLI-LESTRADE I., *Les Attalides et les cités grecques d'Asie Mineure au IIe siècle a.C.*, dans *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle a.C.*, BRESSON A et R. DESCAT (éds), Bordeaux, 2001, p. 77-91. Hatzopoulos a notamment fortement insisté sur l'autonomie des *poleis* à l'intérieur du royaume de Macédoine, dès avant Alexandre.

²⁶⁵ CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 11.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 439.

civils, comme le *stratègos* (ὁ στρατηγός) ou le *dioiketès* (ὁ διοικητής), le second était constitué de *basileis* et de *poleis* aux liens volatils sans être fragiles²⁶⁷.

Le traitement de la Babylonie et de son dense réseau d'agglomérations millénaires permet de mieux apprécier cette capacité d'adaptation. La *polis*, ancienne ou nouvelle, était en effet loin de constituer le seul type de ville auquel étaient confrontés les rois séleucides. La question des rapports entre les villes mésopotamiennes et le pouvoir royal a longtemps semblé très simple : en fondant Séleucie, les rois se seraient détournés de Babylone et de ses semblables²⁶⁸. Retournées au désert, elles n'auraient évidemment eu aucun lien avec les autorités macédoniennes. Selon Appien, les prêtres babyloniens pressentant cette terrible conséquence auraient cherché à tromper Séleucos en lui indiquant volontairement un moment déclaré néfaste

²⁶⁷ Un exemple des formes diverses qui peuvent être prises par des liens de domination et de la difficulté à les saisir et à les intégrer dans un schéma du pouvoir séleucide est celui des fameux *Fratarakā* de Perse à l'époque séleucide. Ce titre, signifiant « gouverneur » ou « seigneur », définissait le responsable d'une province dans l'Égypte achéménide. Il fut surtout retrouvé sur des monnaies du sud-est iranien datant du IIIe ou du IIe siècle av. J.-C. et représentant des dynastes du Fars. Cette région, qui avait été le centre idéologique et à bien des égards administratifs de l'empire achéménide, nous est très mal connue pour la période séleucide. S'agit-il d'une preuve de la rapide sécession de cette région ou bien plutôt de son intégration harmonieuse au royaume séleucide? La question est évidemment brûlante et s'intègre au débat sur les continuités et les métamorphoses entre les deux dynasties, ainsi qu'au récit national iranien. Les *Fratarakas* sont-ils des seigneurs locaux aux revendications nationalistes se révoltant très tôt contre un pouvoir étranger, comme l'affirmait Heidemarie Koch? Ou bien des représentants nommés par le pouvoir séleucide comme l'écrivait Josef Wiesehöfer? La datation et le lieu de frappe de ces monnaies inclinent à donner raison au second. En effet, si Edward Newell avait daté celles-ci du règne d'Antiochos Ier et surtout avait cru qu'elles avaient été frappées à Persépolis, Arthur Houghton et Brian Kritt ont depuis montré qu'elles provenaient plutôt de Suse, ville royale, et ne devaient donc pas être considérées comme une preuve d'une quelconque sécession. Michael Alram a quant à lui prouvé que ces monnaies dataient plutôt de la période arsacide de l'histoire de l'Iran, contribuant à changer profondément le débat. La région, administrée directement au IIIe siècle, serait passée sous la domination de représentants locaux du pouvoir central s'étant petit à petit rendus indépendants de celui-ci au moment des crises de succession ayant mené à la perte de la Mésopotamie au milieu du IIe siècle.

HOUGHTON A., *Notes on the Early Seleucid Victory Coinage of 'Persepolis'*, dans *Revue Suisse de numismatique*, 59 (1980), p. 5-14; ALRAM M., *Nomina Propria Iranica in Nummis*, Vienne, 1986, p. 162-163; CALLIERI P., *The Cultural Heritage of Fars Aristocracy During the Hellenistic Period*, dans *Excavating an Empire*, DARYAEE T., A. MOUSAVI et REZAKHANI K. (éds), Costa Mesa, 2014, p. 105-123; KOCH H., *Herrscher in der Persis unter Seleukiden und Parthern*, dans *Die Welt des Orients*, 19 (1988), p. 84-95; KRITT B., *The Early Seleucid Mint of Susa*, Lancaster, 1997; NEWELL E., *The Coinage of the Eastern Seleucid Mints*, New York, 1938, p. 160-161; WIESEHÖFER J., *Die 'dunklen Jahrhunderte' der Persis*, Munich, 1994; WIESEHÖFER J., *Antiochos III und die Persis*, dans *Antiochos III et l'Orient*, FEYEL C. et L. GRASLIN-THOMÉ (éds), Nancy, 2018, p. 245-254.

²⁶⁸ Andreas Mehl écrivit ainsi que « *Die Gründung Seleukeias am Tigris kann als Repressalie gegen die führende Schicht Babylon verstanden werden* ». MEHL A., *Seleukos Nikator und sein Reich*, Louvain, 1986, p. 68. Voir aussi BUDGE E., *Babylonian Life and History*, Londres, 1925; PIGULEVSKAJA N., *Les villes et l'État iranien aux époques parthe et sassanide*, Paris, 1963; WELLARD J., *By the Waters of Babylon*, Londres, 1972; SAGGS H., *Babylonians*, Londres, 1995.

par les dieux pour fonder sa nouvelle cité²⁶⁹. Les dieux seraient alors intervenus pour s'assurer que les travaux débutent la journée propice.

Pourtant, tout comme les archives cunéiformes ont prouvé que Babylone n'avait nullement été ruinée et abandonnée suite à la fondation de Séleucie, ces mêmes documents montrent que l'hostilité des prêtres envers Séleucos dans le récit d'Appien ne caractérise nullement leurs relations. Les publications récentes ont au contraire insisté sur le rôle de relais de pouvoir joué par les élites locales babyloniennes et notamment par les sanctuaires traditionnels et leurs assemblées²⁷⁰. Le problème est cependant de déterminer la limite d'influence de ceux-ci à l'extérieur de leur propre administration.

Plusieurs indices laissent en effet entrevoir les importantes responsabilités qui leur furent dévolues. Durant la période de domination séleucide, Uruk reçut ainsi un *šaknu* (gouverneur) originaire de la notabilité locale, Anu-uballit Nikarchos, connu par l'inscription YOS²⁷¹. Celle-ci documente la rénovation, conduite sous la direction et à l'initiative de ce personnage au printemps 244, du principal sanctuaire de la ville, le Bît Rêš. L'étendue des pouvoirs de ce gouverneur est inconnue mais son titre semble indiquer une part, impossible à quantifier, prise dans l'administration civile de la ville. Son cas est cependant unique. Une inscription mentionnant d'autres rénovations, entreprises une quarantaine d'années plus tard par un autre membre de la même famille, Anu-uballit Képhalôn, fait arborer par celui-ci le titre de *râb ša rêš âli* (responsable du sanctuaire). Connu par une inscription de Nippur, ce titre et les responsabilités qui lui étaient attachées restent mal connus et les propositions d'y attacher des

²⁶⁹ APPIEN, *Syr.*, 9, 58.

²⁷⁰ VAN DER SPEK R.J., *The Babylonian City*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Londres, 1987; VAN DER SPEK R.J., *The Šatammus of Esagila in the Seleucid and Arsacid Periods*, dans *Assyriologica et Semitica*, MARZAHN J. et H. NEUMANN, Münster, 2000, p. 437-446; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 193-225; KLEBER K., *Tempel und Palast*, Münster, 2008; VAN DER SPEK R.J., *Multiculturalism and Ethnic Segregation in Hellenistic Babylon*, dans *Ethnic Construct in Antiquity*, DERKS T. et N. ROYMANS (éds), Amsterdam, 2009, p. 106 et 110-111; SCIANDRA R., *The Babylonian Correspondance of the Seleucid and Arsacid Dynasties : New Insights into the Relations between the Court and City during the Late Babylonian Period*, dans *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East*, WILHELM G. (éd.), Bethesda, 2012, p. 225-256; JURSA M., *Die babylonische Priesterschaft im ersten Jahrtausend v. Chr.*, dans *Tempel im Alten Orient*, Wiesbaden, 2013, p. 151-166; CLANCIER P. et J. MONERIE, *Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique. Évolutions d'un relais du pouvoir*, dans *Topoi*, 19/1 (2015), p. 181-237.

²⁷¹ Voir aussi DOTY L.T., *Nikarchos and Kephalon*, dans *A Scientific Humanist : Studies in Memory of Abraham Sachs*, KEICHTY E. (éd.), Philadelphia, 1988, p. 95-118.

pouvoirs s'étendant au-delà des sanctuaires impossibles à confirmer en l'état actuel de la documentation²⁷². Le cas de Babylone, mieux documenté, permet de tracer un portrait plus complet des relations entre le pouvoir royal et le sanctuaire d'une grande cité mésopotamienne.

La cité fut en effet administrée jusqu'au IIe siècle par les institutions de son temple principal, l'*Esagil*. Celles-ci étaient constituées d'une assemblée, le *kiništu*, rassemblement de conseils issus des guildes de métiers (tisserands, métallurgistes, exorcistes), et d'un *šatammu*, administrateur et haut-prêtre²⁷³. Celui-ci comme les membres de l'assemblée étaient des *Bâbilâya*, des notables « fils de Babylone », assurément lettrés mais dont les autres caractéristiques nous échappent. Le *šatammu*, en tant que meneur du *kiništu*, est présenté par les sources dirigeant des cérémonies et des sacrifices. Il est surtout, depuis la période néo-assyrienne, le représentant de la ville auprès des puissances dominantes. Ces institutions possédaient notamment des responsabilités juridiques, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du sanctuaire. Une chronique judiciaire datée du règne d'Antiochos III (222-187) montre ainsi le *šatammu* et le *kiništu* interrogeant, torturant, jugeant et exécutant des voleurs de biens appartenant au temple²⁷⁴. Ils semblent ainsi s'arroger (ou s'être fait arroger) certaines fonctions régaliennes en ce qui a trait aux affaires du temple lui-même. Mais un autre exemple, concernant une dispute foncière au sujet d'un don de la couronne dans la région voisine de Kutha, les voit intervenir de la même manière²⁷⁵.

²⁷² Les responsabilités de ces *râb ša rêš âli* ont notamment été étudiées par Van der Spek et Joannès : VANDER SPEK R., *Nippur, Sippar and Larsa in the Hellenistic Period*, dans *Nippur at the Centennial*, DeJONG-ELLIS M. (éd.), 1992, Philadelphie, p. 235-260; JOANNÈS F., *Les archives de Ninurta-ahhê-bullit*, dans *Nippur at the Centennial*, DeJONG-ELLIS M. (éd.), 1992, Philadelphie, p. 87-100. Clancier a récemment suggéré que les pouvoirs de Képhalôn, juge au tribunal du Bît Rêš qui s'occupait aussi de causes externes au sanctuaire, se seraient eux aussi étendus au-delà du sanctuaire, mais cela reste une hypothèse. Voir CLANCIER P., *La Babylonie hellénistique. Aperçu d'histoire politique et culturelle*, dans *Topoi*, 15/1 (2007), p. 30-31.

²⁷³ BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 194-202; VANDER SPEK R.J., *The Satammu of Esagila in the Seleucid and Arsacid Periods*, dans *Assyriologica et Semitica*, MARZAHN J. et H. NEUMANN, Münster, 2000, p. 437-446; CLANCIER P., *Op. cit.*, 2007, p. 29-30.

²⁷⁴ *Chronique judiciaire (BCHP 17)*. Voir aussi JOANNÈS F., *Les textes judiciaires néo-babyloniens*, dans *Rendre la justice en Mésopotamie*, JOANNÈS F. (éd.), Saint-Denis, 2000, p. 201-239.

²⁷⁵ BRM 88. Voir VANDER SPEK R.J., *Land Ownership in Babylonian Cuneiform Documents*, dans *Legal Documents of the Hellenistic World*, GELLER M. et H. MAEHLER (éds), Londres, 1995, p. 173-245.

Il ne faudrait toutefois pas exagérer l'étendue des pouvoirs des *Bâbilâya*. Se basant sur une tablette mentionnant un don de la couronne aux villes de Babylone, Kutha et Borsippa, certains historiens ont suggéré que ces trois agglomérations aient été administrées par l'entité qui avait commandité la copie de cette tablette, le *šatammu* de Babylone²⁷⁶. Le document lui-même ne dit pourtant rien de tel. Quant à la mention conjointe des trois villes, elle peut s'expliquer à la fois par la tradition néo-babylonienne les associant, elles et leurs divinités majeures (Marduk, Nergal et Nabû), dans les donations royales ou bien encore par une volonté séleucide de ménager les sensibilités de chacune d'elle²⁷⁷. D'autres indices laissent d'autre part penser que les rois séleucides surent jouer des rivalités régionales et favoriser les velléités d'indépendance des petites agglomérations qui entouraient Babylone.

Ayant en effet réussi à se présenter comme des relais de pouvoir essentiels lors de la conquête de la région par Alexandre puis par Séleucos, les institutions locales babyloniennes n'en étaient pas pour autant autonomes du pouvoir royal. Celui-ci se manifestait notamment par la présence de garnisons et d'agents divers²⁷⁸. Les activités financières de sanctuaires étaient ainsi surveillées par le *paqdu*, un inspecteur généralement issu de la notabilité locale, alors que les distributions de rations étaient supervisées par le *basilikon* / *bīt šarri*²⁷⁹. Des terres royales voisinant d'autre part des domaines relevant des sanctuaires, des conflits de voisinage éclataient de temps à autre. En 308-307, le sanctuaire de l'*Ebabbar* de Larsa se plaint ainsi qu'un des administrateurs royaux ait usurpé l'un de ses domaines, probablement en profitant de la période troublée de la guerre entre Antigonos et Séleucos²⁸⁰. En cas de friction entre les pouvoirs locaux et ces diverses instances du pouvoir royal, des juges royaux installés à Séleucie-sur-le-Tigre

²⁷⁶ Il s'agit de la fameuse *Tablette Lehmann* (BCHP 16), du nom de son premier éditeur. SARKISIAN G., *City Land in Seleucid Babylonia*, dans *Ancient Mesopotamia. Socio Economic History*, DIAKONOFF I. (éd.), Moscou, p. 312-331; VAN DER SPEK RJ, *Op. cit.*, Londres, 1987, p. 58-62.

²⁷⁷ Au sujet des donations royales néo-babyloniennes, voir: DA RIVA R., *Dynastic Gods and Favourite Gods in the Neo-Babylonian Period*, dans *Concepts of Kingship in Antiquity*, LANFRANCHI G. et R. ROLLINGER (éds), Padoue, p. 46-48; CLANCIER P. et J. MONERIE, *Op. cit.*, 2014, p. 202-204.

Au sujet de la politique séleucide vis-à-vis des autres cités babyloniennes, voir BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 216-217.

²⁷⁸ Sur les garnisons royales en Babylonie, voir KESSLER K., *Bemerkungen zum Militärweser im hellenistischen Babylonien*, dans *ISIMU*, 2 (1999), p. 173-182.

²⁷⁹ BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 209-210; CLANCIER P. et J. MONERIE, *Op. cit.*, 2014, p. 204-207.

²⁸⁰ Voir le *Texte Bellino* (BM 68610) et CLANCIER P. et J. MONERIE, *Op. cit.*, 2014, p. 188-190.

tranchaient²⁸¹. Malgré l'autonomie laissée aux *Bâbilâya* et à leurs structures traditionnelles, le pouvoir royal exerçait donc un rôle d'arbitre et de surveillant attentif.

Ce rôle relativement effacé n'empêchait pas les rois d'intervenir directement dans les affaires locales de temps à autre. La tablette Lehmann illustre ainsi l'évergétisme foncier dont les Séleucides purent faire preuve à l'égard des sanctuaires. Ils se lancèrent aussi dans des rénovations importantes dans les sanctuaires eux-mêmes ou à tout le moins donnèrent la permission à des intermédiaires de le faire en leur nom²⁸². Ils agissaient ainsi comme des rois bâtisseurs, selon une tradition babylonienne dans laquelle ils se fondaient aussi en participant directement à certains rites, comme les fêtes du Nouvel An babylonien (l'*Akîtu*)²⁸³. Ils n'en étaient pas pour autant de simples copies de leurs prédécesseurs.

Ainsi en est-il du fameux *Cylindre de Borsippa*, retrouvé en 1880 dans les ruines du temple principal de cette petite ville. Décrivant dans un style archaïsant en semblant reprendre des formulations traditionnelles la rénovation de ce temple dédié à Nabû par Antiochos Ier en 268,

²⁸¹ Voir par exemple la *Chronique de Séleucos III* (BCHP 12).

²⁸² La *Chronique des ruines de l'Esagil* (BCHP 06) mentionne ainsi la présence d'Antiochos Ier en Babylonie au moment où des soldats séleucides s'échinaient à rénover le temple de l'*Esagil*. Le *Cylindre de Borsippa* mentionne quant à lui une action directe du pouvoir royal dans la construction des briques servant à la rénovation du temple de l'*Ezida* mais il pourrait s'agir d'un simple respect de la tradition ou d'un embellissement de la part des prêtres du sanctuaire qui rédigèrent le texte du cylindre. En définitive et malgré ces exemples possibles d'intervention royale directe dans la rénovation des sanctuaires, les seuls exemples détaillés de ces rénovations qui soient parvenus jusqu'à nous ne mentionnent qu'une permission royale à des travaux réalisés par des représentants des communautés locales.

Voir BOIY T., 2010, « Temple Building in Hellenistic Babylonia », dans *From the Foundations to the Crenellations. Essays on Temple Building in the Ancient Near East and Hebrew Bible*, M. BODA M. et J. NOVOTNY (éds), Münster, p. 211-219; SCHAUDIG H. 2010, « The Restoration of Temples in the Neo- and Late-Babylonian Periods », dans *From the Foundations to the Crenellations. Essays on Temple Building in the Ancient Near East and Hebrew Bible*, BODA M. et J. NOVOTNY (éds), Münster, p. 141-164.

²⁸³ Il existe plusieurs exemples de cette participation directe des souverains séleucides au culte des sanctuaires, notamment la *Chronique d'Antiochos et Sin* (ABC 11 = BCHP 05), la *Chronique de Séleucos III* (ABC 13B = BCHP 12) et SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. II, Vienne, 1989, 187 A, rev. 4-18. Voir aussi MADREITER I., *Antiochos the Great and the Robe of Nebuchadnezzar: Intercultural Transfer between Orientalism and Hellenocentrism*, dans *Cross-cultural Studies in Near Eastern History and Literature*, SVÄRD S. et R. ROLLINGER (éds), Münster, 2016, p. 111-136. Sur la figure du roi bâtisseur, voir LACKENBACHER S., *Le roi bâtisseur*, Paris, 1982; ANAGNOSTOU-LAOUTIDES E., *In the Garden of the Gods. Models of Kinship from Sumerians to the Seleucids*, Londres, 2016, p. 44-45 et 156-158.

il a servi d'exemple de la continuité culturelle entre les périodes néo-babyloniennes et séleucides²⁸⁴. Une étude plus attentive du texte a pourtant permis de dégager un certain nombre de divergences entre le modèle et la copie, notamment en ce qui a trait à la place de la famille royale et à celle des dieux dans les actions humaines²⁸⁵. Les Séleucides auraient ainsi repris des matériaux traditionnels pour servir leurs propres objectifs, mentionnant la reine et le prince-héritier pour insister sur la permanence et la légitimité de la dynastie et reprenant les titres de Nabonide plutôt que ceux d'autres souverains²⁸⁶.

Ces rois séleucides si prompts à respecter les coutumes et les institutions locales ne furent donc pas de simples copies de leurs prédécesseurs. Encore d'ailleurs eût-il fallu que ces prédécesseurs soient tous les mêmes ! Revêtus des robes de Nabuchodonosor, ils firent néanmoins aussi construire théâtre et gymnase dans la ville de Babylone²⁸⁷. Dans la première moitié du II^e siècle, ils choisirent d'autre part de faire évoluer les structures de pouvoir dans plusieurs agglomérations de Babylonie pour transformer celles-ci en *poleis*²⁸⁸. À Babylone, un épistatès

²⁸⁴ KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *Aspects of Seleucid royal Ideology : the Cylinder of Antiochus I from Borsippa*, dans *JHS*, 111 (1991), p. 71-86.

²⁸⁵ STROOTMAN R., *Babylonian, Macedonian, King of the World: the Antiochos Cylinder from Borsippa and Seleucid Imperial Integration* dans *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period*, STRAVRIANOPOULOU E. (éd.), Leiden-Boston, 2013, p. 67-98; KOSMIN P., *Seeing Double in Seleucid Babylonia*, dans *Patterns of the Past*, MORENO A. et R. THOMAS (éds), Oxford, 2014, p. 173-198; STEVENS K., *The Antiochos Cylinder. Babylonian Scholarship and Seleucid Imperial Ideology*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 134 (2014), p. 73-77. Soulignons que Kuhrt et Sherwin-White avaient noté les divergences liées à la place de la famille royale mais sans en tirer les mêmes conclusions que Strootman, Kosmin ou Stevens.

²⁸⁶ ERICKSON K., *Apollo-Nabû : the Babylonian Policy of Antiochus I*, dans *Seleucid Dissolution. The Sinking of the Anchor*, ERICKSON K. et G. RAMSAY (éds), Wiesbaden, 2011, p. 51-65.

²⁸⁷ Pour une étude de cette ambivalence appliquée au règne d'Antiochos III, lire FEYEL C. et L. GRASLIN-THOMÉ (éds), *Antiochos III et l'Orient*, Paris, 2017.

²⁸⁸ La datation de cette transformation à Babylone a longtemps fait débat. Se basant sur des éléments incertains (mention de *politai* dans des carnets astronomiques, reconstruction du théâtre), Van der Spek a suggéré dès 1987 que Babylone avait été transformée en *polis* durant le règne d'Antiochos V (164/163-162 av. J.-C.). Ces éléments étant incertains, Kuhrt et Sherwin-White ont remis en question cette proposition en 1993. La publication en 2002 par Van der Spek d'une chronique jusque-là non-éditée mentionnant *expressis verbis* l'existence d'une communauté organisée en *polis* à Babylone en 163 a depuis tranché le débat (*BCHP* 14).

Boiy a cependant suggéré de faire remonter l'introduction de cette réforme au règne d'Antiochos III (223-187), une entrée d'un carnet astronomique mentionnant en 187 la présence d'un *pāhāt Bābili*, un terme renvoyant au responsable des *politai* de la cité de Babylone. Nous avons tendance à le suivre dans cette idée.

Voir VAN DER SPEK R.J., *Op. cit.*, Londres, 1987, p. 65-70; KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *Op. cit.*, Londres, 1993, p. 158; VAN DER SPEK R.J., *Op. cit.*, Amsterdam, 2009, p. 101-116; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 208.

représentant du roi devint le principal destinataire des lettres et messages provenant du pouvoir royal et les institutions traditionnelles perdirent progressivement leurs prérogatives judiciaires²⁸⁹. La compétition entre anciennes et nouvelles structures se manifesta aussi dans le domaine économique puisque c'est dans ce contexte et certainement pour se protéger de toute usurpation que la *Tablette Lehmann* porteuse d'un rappel des dons faits aux sanctuaires fut créée. Malgré ces conséquences néfastes pour le pouvoir des sanctuaires, il n'est pas nécessaire d'y voir une volonté anti-babylonienne de la part des rois séleucides. Le *šatammu* et le *kiništu* n'avaient en effet jamais représenté ni toute la population ni même toutes les élites de la ville. La *polis* permettait donc peut-être d'intégrer de plus larges segments de la population aux décisions, tout en assurant au pouvoir royal une capacité d'influence plus forte en la présence de l'*épistatès*. L'exemple de la transformation en *polis* de Jérusalem, autre ville administrée auparavant par son sanctuaire, suggère que la décision pourrait n'avoir été prise par le pouvoir royal qu'avec le support et peut-être à la demande d'une partie au moins des élites locales²⁹⁰. Il s'agirait donc non pas d'un exemple de l'opposition entre Grecs et Babyloniens mais plutôt d'une nouvelle étape des relations entre pouvoir royal et élites locales, des relations se caractérisant par le pragmatisme et la souplesse sans pour autant empêcher les Séleucides de faire valoir leurs intérêts administratifs ou idéologiques.

Cette force du roseau, aujourd'hui reconnue assez largement, est cependant appréciée diversement. Dans le sillage des travaux de Kuhrt et Sherwin-White, Leah McKenzie et Gerassimos Aperghis ont ainsi insisté sur la continuité entre les pratiques administratives achéménides et séleucides, Aperghis définissant même les premiers comme les maîtres des seconds²⁹¹. Si différents éléments comme la mobilité royale ou les fameuses satrapies (quoique sous un autre nom) demeurent en effet, l'administration séleucide ne manque pas d'éléments

²⁸⁹ Sur 34 attestations de correspondance entre le pouvoir royal et Babylone, 20 sont adressées directement à l'*épistatès* et 3 seulement au *šatammu*. Voir SCIANDRA R., *Op. cit.*, Bethesda, 2012, p. 241-244. Sur les prérogatives judiciaires, voir les commentaires sur *La chronique du vol de l'or* (BCHP 15) sur le site www.livius.org. Voir aussi CLANCIER P. et J. MONERIE, *Op. cit.*, 2014, p. 212-215.

²⁹⁰ GRASLIN L., *De Jérusalem à Babylone: les relations entre le temple de Jérusalem et les souverains achéménides et hellénistiques à la lumière des sources mésopotamiennes*, dans *Les sanctuaires autochtones et le roi dans l'Orient hellénistique : entre autonomie et soumission*, CLANCIER P. et J. MONERIE (éds), Paris, 2014, p. 7-50.

²⁹¹ MCKENZIE L., *Patterns in Seleucid Administration: Macedonian or Near Eastern?*, dans *Mediterranean Archaeology*, 7 (1994), p. 61-68; APERGHIS G.G., *Op. cit.*, Athènes, 2008, p. 137-148.

novateurs. Outre la langue grecque, la place des reines et des *philoï*, ces « amis du roi » d'origine essentiellement gréco-macédonienne, mais surtout la vision d'un pouvoir royal s'exerçant avant tout sur un territoire et non pas sur une longue liste de peuples soumis sont autant d'exemples de rupture entre pouvoirs achéménide et séleucide²⁹². Les nouvelles fondations, véritables pôles d'ancrage du royaume servant tout à la fois de relais et de symboles de l'autorité royale, sont une autre de ces divergences séleucides²⁹³.

Outre la question de la continuité entre Achéménides et Séleucides, la portée réelle de l'administration et du pouvoir royal dans la vie des habitants du royaume a pu être remise en question. Cherchant à replacer l'État de Séleucos dans son contexte et à échapper au tropisme de définitions trop modernes d'un empire, Rolf Strootman définit ainsi l'empire séleucide avant tout comme une « tribute-exacting military organisation exercising only thin administrative control, and collecting relatively little revenue, in extensive and culturally heterogeneous territories »²⁹⁴. Bien qu'il accentue volontairement son propos, cette idée de souverains séleucides marquant à peine la vie de leurs sujets et les structures des territoires dominés est loin de refléter la réalité.

Les rois vivaient en effet en relation symbiotique avec les cités, bien plus que comme de simples prédateurs ou parasites²⁹⁵. Celles-ci constituaient autant de centres d'approvisionnement, rassemblant les ressources agricoles, monétaires et humaines nécessaires au royaume. Les assiéger était une entreprise risquée, longue et coûteuse. Le pouvoir royal assurait quant à lui une certaine paix régionale et protégeait la *polis* contre ses voisins²⁹⁶. Dans les nombreux

²⁹² Sur les *Philoï* et la cour royale : SAVALLI-LESTRADE I., *Les philoï royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, 1998; SAVALLI-LESTRADE I., *Op. cit.*, dans *Simblos*, 3 (2001), p. 263-294; STROOTMAN R., *Op. cit.*, Edinburgh, 2014; COSKUN A. et A. McAULEY (éds), *Seleukid Royal Women*, Stuttgart, 2016.

Sur la perception de leur propre pouvoir par les rois : CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 14-15 et 439-443; KOSMIN P.J., *Op. cit.*, Cambridge, 2014, p. 181-252.

²⁹³ Bien que les origines de cette pratique soient à rechercher dans les habitudes du royaume de Macédoine (HATZOPOULOS M.B., *Op. cit.*, Athènes, 1996), les Séleucides revêtent aussi en cela les oripeaux du « roi-jardinier » babylonien.

²⁹⁴ STROOTMAN R., *Kings and Cities in the Hellenistic Age*, dans *Political culture in the Greek City after the Classical Age*, VAN NIJF O. et R. ALSTON (éds), Louvain, 2011, p. 144.

²⁹⁵ Voir notamment BAKER P., *Warfare*, dans *Blackwell Companion to the Hellenistic World*, ERSKINE A. (éd.), Malden, 2003, p. 376-377 et MATTHAEI A. et M. ZIMMERMANN (éds), *Stadtbilder im Hellenismus. Die hellenistische Polis als Lebensform*, Vol.I., Berlin, 2008.

²⁹⁶ Rolf Strootman évoque ainsi le concept médiéval de la *Reichsunmittelbarkeit*. STROOTMAN R., *Op. cit.*,

exemples de communication entre cités et souverains que nous ayons conservés, ces derniers se présentent donc toujours comme des libérateurs et des garants de l'*eleutheria* et des *patrioi nomoi*²⁹⁷. Mais ces relations n'étaient pas monolithiques. Selon les périodes et l'intérêt stratégique de la cité, sa place dans la nébuleuse des infrastructures séleucides pouvait changer. Les bons comportements (loyauté, aide financière ou militaire) pouvaient valoir des avantages, comme le fait de devenir *aphrourètos* et *aphorologètos*, facteurs essentiels de l'équilibre des finances civiques²⁹⁸. Les mauvais comportements étaient punis. Les relations entre les cités, entre les cités et les agents royaux mais aussi entre les cités et des agents extérieurs ou plus ou moins intégrés au royaume (les Lagides dans le premier cas, les tribus du désert syrien dans le second) contribuaient à rendre cet écheveau plus complexe qu'anticipé. En Phénicie, la conquête séleucide (202-198 av. J.-C.) vit la mise en place d'ateliers monétaires municipaux, frappant des monnaies évoquant le moins possible la domination royale et exaltant l'autonomie civique²⁹⁹. Les titres amphigouriques dont se dotèrent les Séleucides après Antiochos IV furent ainsi rognés et les représentations des rois humanisées. Pourtant, dans un contexte de rivalité et de concurrence entre les cités, celles qui parvenaient à obtenir des avantages royaux s'empressaient de propager leur bonheur aussi largement que possible au moyen de leur monnaie. L'autorité royale décriée devenait alors paradoxalement un mécanisme de rehaussement civique.

Les situations variaient donc, et d'une manière beaucoup plus fluide et souple que le vieux modèle « cité libre/cité soumise » de Bikerman. Capdetrey identifie ainsi une demi-douzaine de statuts, allant de cités libres et autonomes, alliées au roi, à des cités soumises, utilisant la monnaie et le calendrier séleucide, et même à des cités intégrées, administrées directement par le pouvoir royal³⁰⁰. Il reconnaît cependant du même souffle qu'aucune cité ne correspondait

Louvain, 2011, p. 146.

²⁹⁷ Par exemple, le traité entre Antiochos (Ier ou II) et Lysimacheia (281-261) dans *IK Illion* 45. MA J., *Autour du décret d'Illion en l'honneur d'un roi Antiochos*, dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 124 (1999), p. 81-88. Pour d'autres exemples et une étude approfondie, voir CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 191-208.

²⁹⁸ CHANDEZON C., *Prélèvements royaux et fiscalité civique dans le royaume séleucide*, dans *Le roi et l'économie. Autonomies locales et structures royales dans l'économie de l'empire séleucide*, V. CHANKOWSKI V. et F. DUYRAT (éds), Lyon, 2004, p. 131-148.

²⁹⁹ HOOVER O., *Ceci n'est pas l'autonomie: The Coinages of Seleucid Phoenicia as Royal and Civic Power Discourses*, dans *Topoi*, (2004), p. 496-497.

³⁰⁰ CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 209-224. John Ma propose une typologie différente, supposant une autonomie plus grande aux cités frappant leurs propres monnaies : MA J., *Op. cit.*, Oxford, 1999, p. 150-174.

exactement à un statut précis et qu'il faut plutôt parler d'une reconstruction *a posteriori* mais aussi d'une « rhétorique de la concession » dans laquelle l'*eleutheria* pouvait recouvrir des réalités élastiques³⁰¹. À proximité de Séleucie, les exemples déjà cités de Borsippa ou d'Uruk illustrent les rapports ambigus entre le roi et les élites locales. Alors qu'Antiochos Ier et Antiochos III y avaient fait preuve de doigté et de respect des élites locales tout en jouant de leurs rivalités régionales, Antiochos IV semble avoir eu la main bien lourde dans l'organisation d'une *polis* à Babylone.

Dans une même région, les rois séleucides pouvaient donc se montrer tour à tour très explicites dans leurs exigences et vindicatifs dans leurs méthodes puis respectueux des traditions et des pouvoirs locaux.

Dans cet enchevêtrement de relations croisées, la fonction de Séleucie-sur-le-Tigre n'est pas aisée à définir. Plusieurs auteurs de la tradition classique se prononcent sur l'organisation civique de la cité. Dans sa description détaillée de la révolte de Molon (222-220 av. J.-C.), Polybe mentionne ainsi plusieurs fois Séleucie. Lieu de rassemblement des troupes loyalistes dirigées par Xenonias, elle est abandonnée par son *épistatès*, un certain Diomédôn, après la victoire de Molon³⁰². Surtout, elle fut punie après l'écrasement de la rébellion par Hermeias, favori du roi Antiochos III, qui lui imposa une amende fabuleuse, fit supplicier un certain nombre de ses citoyens et « bannit ceux qu'on appelle les *adeiganes* »³⁰³.

Ce récit relativement long est particulièrement important car, à l'exception de documents babyloniens, il s'agit du seul parvenant jusqu'à nous à partir d'une source de l'époque séleucide elle-même. Sa mention de deux institutions administrant la cité, l'*épistatès* et les *Adeiganes*, est donc essentielle. Malheureusement, cette mention entraîne de nombreuses interrogations auxquelles il est difficile d'apporter des réponses définitives. La tâche est compliquée par

³⁰¹ CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 193-209.

³⁰² POLYBE, 5, 48, 12. (...τὸν Διομέδοντα τὸν ἐπιστάτην τῆς Σελευκείας...).

³⁰³ POLYBE, 5, 54, 10. (...ἐφυγάδευε δὲ τοὺς καλουμένους Ἀδειγάνας...).

l'obligation de se reposer sur des comparaisons incertaines avec des exemples éloignés par de vastes distances ou de longues années.

La première de ces institutions est bien connue des historiens³⁰⁴. Sa charge varie selon les lieux et les époques. Attestée aussi bien dans les *poleis* du royaume de Macédoine que dans le royaume séleucide, elle s'intègre à la structure civique et plusieurs lettres nomment l'*épistatès* de cités comme Séleucie-de-Piérie, Laodicée-sur-Mer ou Laodicée/Nehavend comme chef des archontes et à ce titre magistrat éponyme de la cité³⁰⁵. Ces lettres détaillent les *desiderata* des rois et nous laissent deviner leur capacité de contrôle sur les institutions locales. Dans certains cas, cet intermédiaire royal occupait un rôle militaire rappelant celui de *phrourarque*, protégeant des points de passage essentiels ou des cités menacées ou soupçonnées de rébellion³⁰⁶. M. Hatzopoulos a montré qu'en Macédoine, ils avaient fait partie de l'élite locale, sans pour autant que leur mode de nomination (élection ou sélection royale) ne soit assuré³⁰⁷. Dans le royaume séleucide, tous les exemples de nomination connus nous montrent l'intervention du roi et un consensus existe aujourd'hui pour faire de l'*épistatès* un magistrat avant tout civil, issu de la cité mais certainement nommé par le roi dans des cités directement intégrées à l'administration royale, de manière temporaire ou permanente. Séleucie-sur-le-Tigre semble avoir été dans le second cas. En effet, le texte de Polybe est confirmé par deux chroniques babyloniennes et par un passage d'un carnet astronomique.

La première chronique mentionne l'arrivée à Babylone, dans la situation confuse suivant l'invasion de la Babylonie par Ptolémée III en 246-245, d'un certain Séleucos, *lúpa-hat* de Séleucie³⁰⁸. Une autre chronique mentionne quant à elle la présence de ce même Séleucos,

³⁰⁴ BIKERMAN E., *Op. cit.*, Paris, 1938, p. 138-140; HATZOPOULOS M.B., *Op. cit.*, Athènes, 1996, p. 372-429; ERRINGTON R.M., *König und Stadt im hellenistischen Makedonien: die Rolle des Epistates*, dans *Chiron*, 32 (2002), p. 51-63; CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 301-306.

³⁰⁵ *IGLSyr.* 1183, *IGLSyr.* 1261 et *IK-Iscrizione dello Estr. Or. Gr.* 277 et 278.

³⁰⁶ Antiochos IV en nomma ainsi deux à Jérusalem et au mont Gazarim peu après le pillage du Temple en 168, alors qu'un certain Simon fut envoyé comme *epistatès* à Priène sous le règne de Séleucos II, dans le contexte de la Troisième Guerre de Syrie. Voir *II Macc.*, 5, 22 et *I. v. Priene* 37, 135.

³⁰⁷ Se basant notamment sur des études épigraphiques et prosopographiques, Hatzopoulos insista sur l'indépendance de l'*epistatès*. Il suivait en cela Bickerman. Errington considère au contraire que pour que toutes les cités de Macédoine, aux origines et aux traditions pourtant diverses, aient possédé un *epistatès*, il faut faire intervenir une certaine influence royale.

³⁰⁸ *ABC* 13, *CM* 34, *Chronique de l'invasion de Ptolémée III (BCHP 11)*, rev. 9.

toujours ^{lú}*pa-hat* de Séleucie, entre 245 et 225 dans le contexte de l'accession au trône de Séleucos II ou de Séleucos III³⁰⁹. Une entrée du carnet astronomique de 130, au moment de l'expédition d'Antiochos VII, mentionne quant à elle la nomination d'un ^{lú}*pa-hat* de Séleucie par le roi³¹⁰. Mais un ^{lú}*pa-hat* est-il bien un *épistatès*? Si Robartus van der Spek a cru pouvoir l'affirmer, Gilbert McEwan y a au contraire vu un gouverneur de toute la province, un *stratègos*³¹¹. Si les exemples issus de Séleucie ne permettent pas de trancher le débat, Séleucos semblant avoir un rôle militaire mais peut-être simplement pour étouffer une révolte en 246-245, l'étude du terme de ^{lú}*pa-hat* dans des circonstances différentes semble apporter une réponse satisfaisante. Les prêtres babyloniens utilisaient en effet l'expression ^{lú}*pa-hat* E^{ki} pour désigner le gouverneur de Babylone nommé par le roi et dirigeant la communauté gréco-macédonienne de la ville³¹². Il semble raisonnable de penser qu'un ^{lú}*pa-hat* ait été un gouverneur nommé par le roi et que le ^{lú}*pa-hat* de Séleucie ait lui aussi été gouverneur de sa cité, un équivalent de l'*épistatès* polybien. Dès lors, Séleucie-sur-le-Tigre fut certainement placée sous la gouverne d'un représentant du pouvoir royal à plusieurs reprises au cours de son histoire.

La seconde institution mentionnée par Polybe est moins facile à cerner. Il n'existe en effet aucune autre mention des *Adeiganes* ni dans la tradition classique ni dans d'autres types de documents.

Certains ont donc cherché leur origine dans l'étymologie babylonienne ou iranienne ou bien au sein d'une famille de l'aristocratie locale³¹³. Examinant des inscriptions provenant de la Tétrapole syrienne et notamment de Laodicée-sur-Mer, fondée quelques années après Séleucie par le même Séleucos Ier, Pierre Roussel a cependant suggéré de rapprocher cette institution de celle des *péliganes*, magistrats bien connus des cités macédoniennes puis séleucides³¹⁴. Ses arguments reposent cependant sur le seul contexte de fondation semblable entre les deux cités,

³⁰⁹ ABC 13, CM 34, *Chronique de l'accession séleucide* (BCHP 10) av. 5-6.

³¹⁰ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 130, rev. 17.

³¹¹ VAN DER SPEK R.J., *Op. cit.*, Londres, 1987, p. 63-64; McEWAN G.J.P., *Babylonia in the Hellenistic Period*, dans *Klio*, 70 (1988), p. 416.

³¹² DEL MONTE G.F., *Op. cit.*, Rome-Pise, 1997, p. 86 et 96-97.

³¹³ STRECK M., *Seleukeia am Tigris*, dans *RE*, 1921, p. 1170. L'entrée de ce mot du dictionnaire Liddell-Scott mentionne quant à elle une origine orientale probable.

³¹⁴ ROUSSEL P., *Décret des Péliganes de Laodicée-sur-Mer*, dans *Syria*, 23 (1942), p. 21-32 (p. 31-32 pour un appendice sur les *adeiganes*).

une assise beaucoup plus fragile que ne pourrait le faire croire l'enthousiasme avec lequel son idée est acceptée par certains historiens³¹⁵. La présence du mot *peliganaanu* dans une chronique babylonienne traitant de l'entrée de Bagayasha à Babylone lors de la première occupation arsacide de la cité (141-130 av. J.-C.) porte d'autre part à penser que cette institution existait aussi à Babylone³¹⁶. Plaquer sur une des cités mésopotamiennes l'organisation de l'autre est imprudent, mais confirme à tout le moins la présence de *péliganes* dans la région. Ce sont cependant des sources plus tardives qui permettent de se convaincre de l'existence de cette institution dans la cité.

Une inscription de la fin du III^e siècle av. J.C. provenant de la cité de Dion en Thessalie distingue en effet les *péliganes* de l'*épistatès* royal et de la masse des *politai* dans l'organisation civique, les dépeignant donc comme une sorte de conseil municipal³¹⁷. Il est difficile d'en connaître la composition, puisque si Strabon les décrit comme des conseils d'anciens, *πελαιοί*, Hésychios d'Alexandrie les définit plutôt comme des *ἔνδοξοι*, des détenteurs d'honneurs et de pouvoirs, en insistant d'ailleurs sur le fait qu'ils existaient notamment chez les « Syriens » (les Séleucides)³¹⁸. Or, plusieurs mentions existent d'un tel conseil à Séleucie à l'époque arsacide. Plutarque évoque ainsi une « *gerousia* des Séleucéens » au moment du triomphe de Surena dans la ville³¹⁹. Tacite mentionne quant à lui un Sénat de 300 membres choisis pour leur richesse ou leur sagesse, ainsi d'ailleurs qu'un contre-pouvoir populaire³²⁰. Des monnaies frappées dans la cité dans la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., dans des circonstances il est vrai assez troubles, portent pour leur part l'inscription *BOYΛH(Σ)*³²¹.

Ce raisonnement pourrait sembler assez fallacieux puisqu'il s'appuie sur sa propre conclusion et exige d'accepter les glissements sémantiques successifs entre *boulè* et *adeiganes*. Mais étant

³¹⁵ L'édition des *Histoires* de François Hartog traduite par Denis Roussel ne s'embarrasse même pas des *adeiganes* et utilise directement *péliganes*. L'édition des *Histories* de Frank Walbank corrige elle aussi *adeiganes* en *peliganes*.

³¹⁶ *Chronique de Bagayasha* (BCHP 18), B, 3.

³¹⁷ SEG 48:785. Sur les pouvoirs des *péliganes*, voir : SARAŒINSKI V., *Peliganes. The State of the Question and Some Other Thoughts*, dans *Macedonian Historical Review*, 1 (2010), p. 31-46.

³¹⁸ STRABON, *FGrHist.* 91, F7, 2; HÉSYCHIOS, *Lexicon, Peliganes*.

³¹⁹ PLUTARQUE, *Crassus*, 32, 3. (« ... τὴν δὲ γερουσίαν τῶν Σελευκέων... »).

³²⁰ TACITE, *Ann.*, 6, 42. (« *Trecenti opibus aut sapientia delecti ut senatus, sua populo vis* ».)

³²¹ LE RIDER G., *Op. cit.*, Paris, 1965, émissions 31, 32 et 40. Ces monnaies furent frappées en 14/15, 15/16, 42/43

donné le rôle de responsables de la politique de la cité qu’Hermias lui-même semble accorder à ces derniers, il apparaît beaucoup plus raisonnable de les rapprocher des premiers. Outre son *épistatès*, Séleucie aurait donc été dirigée par un conseil local, aux membres et aux pouvoirs difficiles à définir.

Remarquons cependant, comme particulièrement intéressant dans le cadre de notre étude, le fait que ce sont les manifestations de certains signes de l’*eleutheria* à l’époque arsacide qui conduisent à imaginer que les Séleucides aient abandonné quelques responsabilités aux élites locales de la cité.

Bien qu’ils ne soient pas mentionnés par des textes, d’autres fonctionnaires manifestaient la présence et l’influence du pouvoir royal dans la cité. Des agents appelés *bybliophylakes* (Βυβλιοφύλακες) et *chreophylakes* (Χρεοφύλακες) exerçaient ainsi dans le bâtiment des archives de la ville des activités d’enregistrement de documents officiels, liés notamment à la taxe sur le sel (*άλικη*) et à son exemption³²². Les marques de graveurs et les inscriptions présentes sur les nombreux sceaux retrouvés par les expéditions américaines et italiennes nous confortent quant au rôle important joué par ces administrateurs. Mais l’absence des documents eux-mêmes nous empêchent d’être tout à fait certains du détail de leurs liens avec le pouvoir royal à Séleucie³²³. La majorité des documents des archives sont après tout de nature privée. L’étude des archives d’Uruk, gravées en cunéiforme sur des supports résistant au feu et à la corrosion de la salinité du sol mésopotamien, permet cependant de mieux nous renseigner. Outre la forme grecque de ces termes qui trahit une origine royale, la découverte de sceaux utilisés dans le *chreophylakion* de la ville portant l’inscription « *un-qa sa-um-bulu šá LUGAL* » (σύμβολον du roi) suggère que les *bybliophylakes* et les *chreophylakes* furent des maillons de

et 44/45, peu de temps après la guerre contre Artabanos II et contre Vardanès Ier. Sur le contexte de frappe de ces monnaies, voir McDOWELL R.H., *Op. cit.*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 149-161; LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 87-89.

³²² INVERNIZZI A., *Archivi pubblici di Seleucia sul Tigri*, dans *Archives et sceaux du monde hellénistique*, BOUSSAC M.-F. et A. INVERNIZZI (éds), Paris, 1996, p. 131-144; INVERNIZZI A., *Op. cit.*, Oxford, 2003, p. 315-322.

³²³ INVERNIZZI A., *Op. cit.*, Paris, 1996, p. 134.

la chaîne administrative permettant aux rois séleucides de rappeler leur présence à travers leur énorme territoire, à la manière des agents du même nom dans le domaine lagide³²⁴.

À ces fonctionnaires fiscaux s'ajoutaient certainement des responsables de la frappe de monnaie royales. Séleucie abrita en effet à la fois l'un des premiers et des plus importants ateliers de frappe du royaume³²⁵. Premier grand centre fondé par la nouvelle dynastie, installé de surcroît dans une région qui avait été sa première base de pouvoir et à mi-chemin des extrémités du royaume, la cité produisit des dizaines de milliers de pièces, en argent mais surtout en bronze. Contrairement aux territoires occidentaux, à la tradition monétaire plus établie et alimentés par des pouvoirs concurrents, la Mésopotamie et l'Iran séleucide eurent en effet dès les premiers temps de la dynastie besoin de monnaies diffusées par les Séleucides eux-mêmes. À l'époque où Séleucos Ier était encore satrape de Babylonie, ce monnayage eut pour origine la ville de Babylone et un autre atelier, qu'Arthur Houghton et Catharine Lorber nomment « Uncertain Mint 6a »³²⁶. Après la fondation de Séleucie, ces ateliers fermèrent ou réduisirent fortement leur activité et un certain nombre de leurs ouvriers furent transférés dans la nouvelle fondation. Bien que les preuves manquent, ces premières monnaies ayant probablement été refondues ou abîmées par l'usure et le sel du sol mésopotamien, il est donc probable que Séleucie fut au IIIe siècle le plus grand centre de production monétaire du royaume³²⁷. Avec les années, le rôle de l'atelier séleucéen diminua cependant, à mesure qu'Antioche puis d'autres villes syriennes et phéniciennes prenaient la relève³²⁸. Bien que ces monnaies ne s'alignent que rarement sur les émissions royales d'Antioche, les quantités de métal nécessaires à une production de cette

³²⁴ DOTY L.T., *Cuneiform Archives from Hellenistic Uruk*, Yale, 1977, p. 316-335 (325-326 pour les sceaux eux-mêmes). Le rapprochement entre les *chreophylakes* lagides et séleucides provient en premier lieu de ROSTOVITZ M.I., *Seleucid Babylonia, Bullae and seals of clay with Greek inscriptions*, New Haven, 1932, p. 18-19 et 71-73.

³²⁵ MCDOWELL R.H., *Coins from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1935; LE RIDER G., *Séleucie du Tigre. Les monnaies séleucides et parthes*, Florence, 1998. Sur les monnaies séleucides en général, voir : HOUGHTON A. et C. LORBER, *Seleucid Coins. A comprehensive Catalogue*, 2 vol., New-York/Lancaster, 2002-2008.

³²⁶ HOUGHTON A. et C. LORBER, *Op. cit.*, Vol. 1, New-York/Lancaster, 2002, p. 3-5.

³²⁷ HOUGHTON A., *The Seleucids*, dans *Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, METCALF W.E. (éd.), Oxford, 2012, p. 236. À Séleucie, les règnes de Séleucos Ier, Antiochos Ier, Antiochos II et Séleucos II, en tout 75 ans, nous ont laissé 115 monnaies ; le seul règne d'Antiochos III (36 ans) en a laissé 120. On observe cependant une accélération plus nette encore à Antioche.

³²⁸ Antioche utilisa moins de deux coins de frappe annuellement au cours du IIIe siècle mais en utilisa jusqu'à dix sous Antiochos IV. *Ibid.*, p. 238.

ampleur laissent supposer un certain contrôle royal³²⁹. D'autre part, contrairement à de plus petits ateliers qui n'hésitaient pas à ajouter des symboles locaux ou même des prétentions politiques sur leurs monnaies, les pièces séleucéennes demeurèrent remarquablement neutres tout au long de la période séleucide³³⁰.

Les monnaies extérieures étant très rares (3% du total), Séleucie fut certainement auto-suffisante en matière de production monétaire. Mieux encore, ses monnaies furent largement diffusées, à Orchoi/Uruk, Doura-Europos, Suse, Nisibe, sur le littoral syrien et phénicien ainsi qu'à Failaka dans le golfe Persique³³¹. Ce rayonnement souvent mentionné n'est cependant impressionnant qu'en apparence. Il ne concerne en effet que de rares exemplaires, témoins du passage d'un marchand ou d'un soldat égaré plutôt que de liens économiques soutenus. Il n'y a guère qu'à Orchoi/Uruk (430 des 460 monnaies), à Doura-Europos (10 des 910 monnaies) et à Suse (1184 sur 2700 monnaies) que les pièces séleucides représentent plus que des exemplaires égarés et démontrent des relations, commerciales ou militaires, soutenues. Grand centre régional, la Séleucie numismatique n'évoluait donc sous les Séleucides que dans l'ombre d'Antioche.

Le pouvoir du roi s'exerçait aussi par l'intermédiaire de gouverneurs régionaux. Séleucie était le lieu de résidence principal de plusieurs de ceux-ci, aux titres et aux pouvoirs évoluant avec les années³³². Séleucos Ier conserva ainsi intact le poste de satrape de Babylonie/d'Akkad qui

³²⁹ Ainsi les monnaies séleucéennes ne firent pas figurer le portrait d'Antiochos Ier sur leur avers.

³³⁰ Olivier Hoover donne ainsi l'exemple de Tyr qui fit figurer sur ses émissions monétaires qu'elle était « la mère des Sidoniens » et dominait donc sa voisine et rivale. HOOVER O., *Op. cit.*, p. 491.

³³¹ Sur Orchoi/Uruk: LEISTEN T., *Die Münzen von Uruk-Warka*, dans *Baghdader Mitteilungen*, 17 (1986), p. 309-367.

Sur Doura-Europos: BELLINGER A.R., *Excavations at Dura-Europos, Final Report VI: The Coins*, New Haven, 1949; AUGÉ C., *Notes sur les monnaies de Doura-Europos 1984*, dans *Doura Europos. Études 1986*, LERICHE P. (éd.), Paris, 1986, p. 84-85 ; AUGÉ C., *Notes sur les monnaies découvertes en 1986-1987*, dans *Doura Europos. Études 1988*, LERICHE P. (éd.), Paris, 1988, p. 283-284 ; AUGÉ C., *Monnaies de Doura Europos : campagnes de 1988-1993*, dans *Doura Europos. Études 1991-1993*, LERICHE P. et M. GELIN (éds), Beyrouth, 1997, p. 219-232.

Sur Suse : LE RIDER G., *Suse sous les Séleucides et les Parthes. Trouvailles monétaires et histoire de la ville*, Paris, 1965.

Sur Nisibe : SEYRIG H., *trésor monétaire de Nisibe*, dans *Revue numismatique*, 17 (1955), p. 85-122.

Sur la côte syrienne et la Phénicie : HOUGHTON A., A. SPAER et C. LORBER, *Israel I*, Jerusalem, 1998.

Sur Failaka : CALLOT O., *Failaka-Ikaros sous Antiochos III. Étude numismatique*, dans *Arabia Antica: Hellenic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds.), Rome, 1993, p. 257-273.

³³² Pour une liste exhaustive des satrapes, stratèges et autres gouverneurs régionaux séleucides, voir CAPDETREY

avait constitué son tremplin vers la royauté³³³. Au plus tôt en 261 av. J.-C. et au plus tard en 229 av., ce satrape fut appelé stratège³³⁴. Il prit alors la tête d'un ensemble de quatre hyparques puis satrapes (au plus tard en 178 av. J.-C.) apparemment responsables de l'administration financière et de la fourniture de matériel militaire³³⁵. Peut-être faut-il y voir une réaction face aux dangers et aux troubles qui avaient agité le règne de Séleucos II (-246 à -226). Dans les dernières décennies de la domination séleucide sur la Mésopotamie, ce stratège semble avoir définitivement perdu tout contrôle sur l'administration civile alors qu'un satrape (le *muma'ir Akkadi*) fit son apparition au plus tard en 159 av. J.-C.³³⁶. Les historiens ont vu dans cette nouvelle réforme la marque d'une volonté des rois d'éviter de concentrer le pouvoir entre les mains du seul stratège après la révolte de Timarchos de Milet³³⁷.

Ce personnage portait en effet un titre grandiose et mystérieux, celui de gouverneur des Hautes-Satrapies (*αι ἄνω σατραπείαι*). Il est mentionné à la fois par deux auteurs et par deux inscriptions retrouvées en Iran³³⁸. Son titulaire occupait des responsabilités étendues dans une zone géographique assez floue, s'étendant probablement de l'Euphrate à un point indéterminé à

L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 232-235. Pour une étude des structures de contrôle régionales en Babylonie, voir BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 193-225 ; MONERIE J., *Op. cit.*, Nancy, 2012, p. 327-352. Les travaux de Yasuyuki Mitsuma sont aussi tout à fait déterminants, même si leur difficulté d'accès (la plupart sont publiés en japonais et accompagnés de résumés en anglais) fait qu'ils sont moins souvent cités par la critique : MITSUMA Y., *Royal Officials and the City of Babylon in the Seleucid and Arsacid Periods : A Study of 'Diaries'*, thèse de doctorat non-publiée, Tokyo, 2009 (en japonais, titres en anglais); MITSUMA Y., *The General in Charge of the Four Strategiai?*, dans *Nouvelles brèves et utilitaires (NABU)*, 2007/1 (en anglais).

³³³ Un certain Thérôn est mentionné dans ce rôle dans un carnet astronomique de 261. SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. II, Vienne, 1989, 261, rev. 9.

³³⁴ *Ibid.*, 229, av. 9.

³³⁵ À part Orchoi/Uruk, nous ne connaissons pas le lieu de résidence de ces hyparques/satrapes. Sur leur action, voir MITSUMA Y., *Provincial Governors in Seleucid and Arsacid Babylonia*, dans *Bulletin of the Society for Near Eastern Studies in Japan*, 47/2 (2004), p. 80-101 (en japonais, titres et résumé en anglais); MONERIE J., *Op. cit.*, Nancy, 2012, p. 346-347.

³³⁶ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 159. Le stratège apparaît quant à lui dans le carnet astronomique 149B.

³³⁷ CLANCIER P., *La longue mise en place de la domination parthe en Babylonie*, dans *Ktèma*, 39 (2014), p. 190-191. Sur l'influence de la révolte de Timarchos sur la Babylonie, voir HOUGHTON A., *Timarchos as King of Babylonia*, dans *Revue Numismatique*, 21 (1979), p. 213-217 ; VAN DER SPEK R., *Op. cit.*, 1997-1998, p. 168.

³³⁸ Les mentions pour la tradition classique se trouvent dans : PLUTARQUE, *Démétrios*, 38, 10 ; APPIEN, *Syr.*, 59 et 62.

La première inscription vient de Laodicée/Nehavend. Elle date du début du IIIe siècle et est dédiée à un certain Ménédémus. Voir ROBERT L., *Inscription honorifique à Laodicée d'Iran (Nehavend)*, dans *Hellenica*, 8 (1950), p. 73-75.

La seconde inscription vient de Bisotun, date de 148 av. J.-C. et concerne un certain Kléoménès. Voir *IK-Iscrizione dello Estr. Or. Gr.* 274.

l'est³³⁹. Il est probable que les unes comme les autres varièrent selon les périodes. Quoiqu'il en soit, celles-ci pouvaient offrir à un prétendant la base de pouvoir nécessaire à une révolte de grande ampleur : c'est l'usage qu'en firent aussi bien Molon que Timarchos de Milet. Cela explique probablement que plusieurs des titulaires connus de cette charge ait été des princes (Antiochos Ier, Antiochos III, Antiochos fils d'Antiochos III), d'autant plus que les Séleucides avaient de bonnes raisons de connaître le potentiel militaire d'une telle charge : c'est en effet contre Nikanôr, le responsable des Hautes-Satrapies installé par Antigone Monophtalmos, que Séleucos Ier fit ses premières conquêtes³⁴⁰.

Si la nature militaire de cette charge et son importance font consensus, les historiens sont divisés quant aux responsabilités qu'elle incluait. L'exemple le mieux connu est celui du futur Antiochos Ier³⁴¹. Celui-ci fut associé au pouvoir de son père Séleucos Ier en tant que véritable vice-roi responsable de la portion orientale du royaume. Ce vaste espace avait déjà été organisé et placé sous la direction d'un responsable de la levée des troupes à l'époque achéménide³⁴². Il y mena sa propre politique, y fonda des cités et frappa des monnaies à son nom, parfois associé à celui de son père³⁴³. Mais d'où agissait-il? Nous savons que c'est en Bactriane que la nouvelle de l'assassinat de son père lui parvint. Pourtant, Bengtson fait de Séleucie-sur-le-Tigre sa capitale en se basant sur la vraisemblance et sur ses émissions monétaires³⁴⁴. Une entrée d'un carnet astronomique publiée après sa mort et mentionnant la présence d'Antiochos dans la cité en 290 av. J.-C. semble corroborer cette hypothèse³⁴⁵. Prenant appui sur cette idée, Bengtson et d'autres après lui ont fait de Séleucie une sorte de pendant oriental de la Tétrapole syrienne³⁴⁶. Yasuyuki Mitsuma et Daniel Potts ont pour leur part proposé de faire du gouverneur des Hautes-

³³⁹ BENGTON H., *Op. cit.*, Munich, 1944, p. 78-79; CAPDETREY L., *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 267-271; PLISCHKE S., *Die Seleukiden und Iran*, Wiesbaden, 2014, p. 195-201 et 316.

³⁴⁰ DIODORE, 19, 92, 5.

³⁴¹ PLUTARQUE, *Démétrios*, 38, 10 ; APPIEN, *Syr.*, 59 et 62. Voir l'analyse de cette décision politique majeure par MEHL A., *Op. cit.*, Louvain, 1986, p. 256-257.

³⁴² BRIANT P., *Contingents est-iraniens et centre-asiatiques dans les armées achéménides*, dans *L'Asie centrale et ses rapports avec les civilisations orientales des origines à l'Âge du fer*, BRIANT P. (éd.), Paris, 1988, p. 173-175.

³⁴³ Ces monnaies furent frappées à Séleucie-du-Tigre, Ecbatane et Aï-Khanoum. Voir HOUGHTON A. et C. LORBER, *Op. cit.*, New-York/Lancaster, 2002, n.119-120, 205, 211, 215, 229-256, 276, 277, 279-290.

³⁴⁴ BENGTON H., *Op. cit.*, Munich, 1944, p. 80-84.

³⁴⁵ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. I, Vienne, 1988, 289, rev. 14.

³⁴⁶ Voir par exemple MUSTI D., *Op. cit.*, 1966, p. 107-111.

Satrapies et du stratège au-dessus des quatre satrapes une seule et même personne, imaginant que ce chiffre de quatre ne référerait pas véritablement à quatre satrapies mais plutôt à la tradition babylonienne de désigner comme Roi des quatre quadrants (*šar kibrāt arba'i*) les rois néo-babyloniens puis achéménides³⁴⁷.

Pourtant, force est de constater que l'exemple est mal choisi. Les preuves soutenant la résidence, même seulement intermittente, d'Antiochos à Séleucie sont faibles. La majorité des monnaies qu'il fit frapper, en particulier le monnayage d'or, provient d'ateliers anonymes de Drangiane, d'Arie et de Margiane, ainsi que d'Ecbatane. Les monnaies séleucéennes assurément datées de son règne sont au contraire marginales. Le carnet astronomique ne mentionne quant à lui que sa présence dans la cité, sans donner la moindre indication quant à ses activités ou quant à la durée de son séjour. Reste donc la vraisemblance, basée sur l'idée que la cité était choyée par ses maîtres séleucides.

Cette idée est d'autant plus fragile que les successeurs d'Antiochos Ier dans les Hautes-Satrapies ne gouvernèrent pas depuis Séleucie. Molon et Timarchos ont pour base la Médie, d'après Polybe et Appien. Ménédémios et Kléoménès sont quant à eux connus par des inscriptions provenant d'Iran occidental et non pas de Babylonie. Nous avons déjà évoqué d'autre part que Molon ne s'empara de Séleucie qu'après avoir vaincu Xenoitias, le général envoyé par le pouvoir royal pour écraser sa rébellion et qui se servit justement de la cité comme de camp de base.

Deux conclusions peuvent être dégagées. Premièrement, le champ d'action du gouverneur des Hautes-Satrapies semble s'être singulièrement restreint entre Antiochos Ier et Timarchos de Milet. Si la perte d'influence et de contrôle séleucide sur l'Iran oriental entre le début du IIIe siècle et le milieu du IIe explique une partie de ce changement, il faut probablement faire intervenir les circonstances particulières du règne d'Antiochos Ier pour expliquer son statut de corégent : la dynastie séleucide naissante a besoin d'être directement présente dans les

³⁴⁷ MITSUMA Y., *Op. cit.*, 2007; POTTS D.T., *Once more on 'the general who is above the four generals' and his congeners*, dans *Nouvelles brèves et utilitaires (NABU)*, 2007/1.

différentes subdivisions de son énorme territoire, et un fils de princesse bactrienne est un atout sérieux pour conserver le contrôle des Hautes-Satrapies. Plus tard, une fois le pouvoir royal mieux assuré, il lui sera possible de se manifester à travers des agents, tout en s'assurant de nommer des amis proches (ce que furent Molon et Timarchos avant de se rebeller) et, peut-être, de restreindre la base de leur pouvoir.

Deuxièmement, Séleucie ne fut probablement jamais le lieu de résidence de ce haut personnage que fut le gouverneur des Hautes-Satrapies. La théorie de Mitsuma et Potts est pour sa part battue en brèche à la fois par le fait que le stratège au-dessus des quatre satrapes ait commencé par avoir sous sa charge des hyparques, magistrats locaux bien connus du royaume séleucide, et par le fait que l'un de ces hyparques/satrapes ait résidé à Uruk. Dès lors, ces quatre hyparchies/satrapies ne peuvent pas être la simple évocation d'un pouvoir s'exerçant sur les quatre points cardinaux. Si cela n'empêche pas Séleucie d'avoir abrité le gouverneur de la Babylonie, elle ne fut jamais la capitale orientale du royaume que crut pouvoir distinguer Bengtson.

Un brillant second

En définitive, Séleucie-sur-le-Tigre fut donc un point d'ancrage essentiel de l'administration séleucide, accueillant gouverneurs, fonctionnaires et même, à l'occasion, souverains et princes. Elle servit de base d'intervention et de point de rassemblement aux armées. On y frappa des dizaines de milliers de pièces de monnaie. S'y développa d'autre part une véritable vie civique, probablement chapeauté et orientée par un *épistatès* royal, que les décisions du roi, notamment selon le comportement de la cité en cas de guerre ou de révolte, pouvait cependant profondément affecter. Elle ne vécut donc ni complètement à l'écart d'un pouvoir royal n'agissant que comme une « tribute-exacting military organisation », ni comme une cité répondant à l'idéal de la *polis*. Il est cependant essentiel d'insister sur sa place prépondérante à l'échelle du royaume. La taille de ses îlots est une preuve de l'ambition de Séleucos Ier et de ses urbanistes. Celle des bâtiments publics, théâtre et agora, témoigne que celle-ci fut honorée par ses successeurs, malgré la création de la tétrapole en Syrie du Nord. Cette étendue joue aujourd'hui contre la mémoire de

la cité, alors qu'elle s'additionne aux difficultés liées à l'exploration des niveaux séleucides de l'histoire de la ville et à la situation politique de la région pour expliquer qu'on connaisse aussi peu de détails sur cette portion de son histoire.

Ce qu'on peut en observer incite cependant à nuancer l'image d'une *polis* servant d'avant-poste grec en Mésopotamie. Les sceaux et la poterie révèlent la culture mixte de ses habitants. Une mixité qu'il ne faut pas définir comme une mosaïque de traditions existant en parallèle mais plutôt comme un ensemble aux teintes diverses et fluides, dans lequel le sacrifice d'un chiot pouvait servir de fondation aussi bien à un temple babylonien qu'à un théâtre grec.

La conclusion la plus surprenante qui puisse être tirée de l'étude de cette Séleucie séleucide est cependant le rôle relativement restreint que la cité joua dans le royaume de ses fondateurs. En dépit de ces témoignages du développement de la cité et de sa place dans le maillage administratif séleucide, force est de constater qu'elle n'exista pendant ces premiers siècles que dans l'ombre d'Antioche. Les monnaies séleucéennes ne possédaient qu'un rayonnement limité; les rois n'y firent que de rares apparitions après le couronnement d'Antiochos Ier; les responsabilités de ses gouverneurs ne s'étendaient pas au-delà de la région de la Babylonie.

Cette période de domination séleucide prit fin au cours des années troublées qui s'échelonnèrent de 141 à 129 av. J.-C. Pendant cette décennie, Séleucie-sur-le-Tigre changea de main à plusieurs reprises avant d'être définitivement conquise par les Arsacides. S'ouvre alors pour elle une autre phase de son histoire, la mieux connue mais aussi la dernière. En effet, quelques siècles après l'arrivée de ses nouveaux maîtres, la cité fut pour ainsi dire abandonnée. Faut-il pour autant rapprocher les deux événements?

La Séleucie arsacide

Après la mort d'Antiochos VII en 129 av. J-C. et l'échec final de sa tentative de reconquête de la portion orientale du royaume séleucide, Séleucie-sur-le-Tigre passa définitivement sous le contrôle de la dynastie arsacide. Elle y demeura pour plusieurs siècles. Cette période est la moins mal connue de son histoire. Elle apparaît d'une part à plusieurs reprises dans les textes gréco-romains d'époque impériale. Ce sont d'autre part les couches stratigraphiques correspondant à ces siècles qui ont livré le plus d'éléments aux archéologues. Cette relative abondance se heurte cependant dès l'abord à un problème d'interprétation.

Tout en reconnaissant sa prospérité et son importance, la tradition littéraire a en effet insisté sur sa transformation culturelle et politique après l'arrivée de la nouvelle dynastie³⁴⁸. Ancien grand centre de l'hellénisme en Orient, Séleucie se détourne progressivement de ses racines³⁴⁹. Une anecdote illustre particulièrement cette métamorphose. Dans sa *Vie de Lucullus*, Plutarque mentionne un échange entre le rhéteur Amphicrate d'Athènes et les Séleucéens³⁵⁰. Exilé, le rhéteur a trouvé refuge sur les bords du Tigre. Lorsque les citoyens de la cité lui demandent d'offrir des cours dans la cité, il leur répond avec mépris qu'« un bassin ne peut contenir un dauphin »³⁵¹. La cité est d'autre part en butte à l'hostilité de ses nouveaux souverains. Ceux-ci profitent de ses disputes internes pour la soumettre et s'efforcent de l'abaisser en lui créant des concurrentes³⁵². La ville apparaît d'autre part régulièrement dans le récit des combats entre

³⁴⁸ Sur la taille et la prospérité de Séleucie : PLINE L'ANCIEN, 6, 30, 120-121; TACITE, *Annales*, 6, 42, 1; AMMIEN MARCELLIN, 23, 6, 23.

³⁴⁹ Voir notamment TACITE, *Annales*, 6, 42, 1, où la cité de Séleucos jusque-là préservée de la corruption barbare s'abaisse aux marques d'adulation les plus avilissantes lors de l'entrée de Tiridatès II dans la cité en 35.

³⁵⁰ PLUTARQUE, *Lucullus*, 22, 5.

³⁵¹ (...) ὡς οὐδὲ λεκάνηδελφίνα χωροίη (...). Momigliano fut parmi les premiers à attirer l'attention vers cette piquante réponse pour tenter de définir l'influence grecque en Orient. Écrivant en anglais, il se servit pour citer celle-ci de l'édition Loeb de l'œuvre de Plutarque, qui traduit « *lekané* » par « *stewpan* ». Remplacer cette traduction par « bassin », autre forme possible du terme grec, comme le fait par exemple Giusto Traina, permet cependant d'évacuer toute ambiguïté possible de cette citation. Amphicrate ne reproche pas aux Séleucéens leur gastronomie; il leur reproche d'être des péquenots. Voir TRAINA G., *Op. cit.*, dans *Iran and the Caucasus*, 9 (2005), p. 5-7.

³⁵² TACITE, *Annales*, 6, 42, 3. « *Et quoties concordēs agunt, spernitur Parthus : ubidissensere, dum sibi quisque*

Romains et Parthes, que ce soit pour soutenir les candidats romains au trône arsacide ou pour être pillée par les légionnaires. Pas étonnant dès lors qu'elle n'apparaisse plus dans le texte des auteurs du III^e siècle³⁵³.

Longtemps dépendants de cette seule tradition littéraire, les historiens ont eu tendance à suivre sa trame de rupture et de déclin³⁵⁴. André Maricq affirme ainsi que « Vologèse Ier voulut, en créant Vologésias, tuer Séleucie, la turbulente cité grecque, et il y parvint »³⁵⁵. Rappelant pour sa part que Séleucie avait déjà été la patrie de Diogène de Séleucie, scholarque du Portique et ambassadeur d'Athènes auprès de Rome, Marek Olbrycht mesure par la réponse d'Amphicrate d'Athènes toute l'évolution culturelle séparant la Séleucie du III^e et celle du I^{er} siècle avant J.-C.³⁵⁶.

Quelques documents archéologiques ou numismatiques ont semblé soutenir cette tendance. Remarquant que le stuc et les iwans remplacèrent progressivement le plâtre et les portiques dans le décor des maisons séleucéennes, Clark Hopkins et Wolfram Grajetzki y voient la marque

contra aemulos subsidium vocant, accitus in partem adversum omnis valescit ».

PLINE L'ANCIEN, 6, 30, 122-123. « *Invicem ad hanc exhauriendam Ctesiphontem iuxta tertium ab ea lapidem in Chalonitide condidere Parthi, quod nunc caput est regnorum, et postquam nihil proficiebatur, nuper Vologesus rex aliud oppidum Vologesocertam in vicino condidit* ».

³⁵³ DION CASSIUS, 76, 9, 3-4 affirme ainsi que la ville était désertée au moment de la campagne de Septime Sévère de 198 (« (...) ταχέως τήν τε Σελεύκειαν καὶ τήν Βαβυλώνα ἐκλειφθείσας ἔλαβε »).

Une Séleucie est pourtant mentionnée par plusieurs auteurs de l'Antiquité tardive ou même du Moyen-Âge, comme Ammien Marcellin, Procope ou Zonaras. Celle-ci est cependant identifiée par les historiens comme une homonyme et une voisine fondée par les Sassanides. Voir le chapitre suivant pour plus de détails sur la fin de Séleucie.

³⁵⁴ MARICQ A., *Vologésias, l'emporium de Ctésiphon*, dans *Syria*, 36 (1959), p. 275; KOSHELENKO G., *La politique commerciale des Arsacides et les villes grecques*, dans *Studi in onore di E. Volterra*, VOLTERRA E. (éd.), Milan, 1971, p. 751-765; MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 149-161; OPPENHEIMER A., *Op. cit.*, Wiesbaden, 1983, p. 221; DABROWA E., *Dall'autonomia alla dipendenza*, dans *Mesopotamia*, 29 (1994), p. 85-87; SINISI F., *The Coinage of the Parthians*, dans *Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, METCALF W.E. (éd.), Oxford, 2012, p. 292.

³⁵⁵ Cette idée était défendue encore récemment et dans des termes équivalents par Fabrizio Sinisi. Vologèse Ier aurait ainsi cherché à « deal a decisive blow to the very core of the city's power, its role in the commercial network of Mesopotamia, through the foundation of Vologesocerta, expressly aimed at subtracting from Seleucia the economic basis of its position ». Voir SINISI F., *Op. cit.*, dans *Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, METCALF W.E. (éd.), Oxford, 2012, p. 292.

³⁵⁶ OLBRYCHT M., *Op. cit.*, dans *Within the Circle of Ancient Ideas and Virtues*, TWARDOWSKA K., M. SALAMON, SPRAWSKI S. et al. (éds), Cracovie, 2014, p. 136-137.

d'une iranisation de plus en plus marquée de la cité³⁵⁷. L'apparition du portrait royal sur les monnaies de la ville a quant à elle été interprétée comme la marque d'une main-mise arsacide croissante et hostile sur la ville³⁵⁸.

La division de l'histoire de la cité présentée dans le rapport de fouille de l'équipe américaine illustre bien cette tendance. Sans intervenir dès le changement de dynastie, le déclin y est lié aux conséquences de la révolte de la ville en 36-42 et aux invasions romaines du IIe siècle. Dans les dernières années, la théorie d'un *Iranian Revival* amorcé par les rois du Ier siècle pour contrer le philhellénisme et les agressions romaines a contribué à ancrer chez certains cette même chronologie.

D'autres résultats des campagnes de fouille ne respectent pourtant pas le schéma tracé par la tradition littéraire antique et l'historiographie moderne. De nombreux bâtiments furent ainsi non seulement rénovés mais même agrandis sous le règne des Arsacides. Des monnaies furent frappées en grand nombre jusqu'au IIIe siècle. Des traditions diverses – babylonienne, grecque, iranienne – se côtoyèrent non seulement dans les mêmes quartiers mais parfois sur les mêmes objets. Se pourrait-il dès lors que l'évolution de Séleucie sous sa nouvelle dynastie ne s'inscrive pas dans un récit linéaire de déclin et de disparition? C'est pour répondre à cette interrogation que ce chapitre s'intéresse d'une part aux rapports entretenus par les Arsacides avec la cité et d'autre part à l'identité et au rayonnement de celle-ci sous leur domination.

Šāhānšāh ou Kadag-xwadāy?

L'étude et l'interprétation de l'histoire du royaume arsacide sont des tâches rendues complexes par l'état de notre documentation. Nous avons déjà évoqué l'hostilité des récits littéraires, déséquilibrés du fait de la perte des textes provenant de l'est de l'Euphrate. Quelques rares

³⁵⁷ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 28-29; GRAJETZKI W., *Op. cit.*, Bristol, 2011, p. 34.

³⁵⁸ MCDOWELL R.G., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 156-224; WOLSKI J., *L'empire des Arsacides*, Leuven, 1993, p. 152-160; DABROWA E., *Op. cit.*, 29 (1994), p. 85-87.

inscriptions et un nombre déclinant de tablettes babyloniennes sont de bien faibles équivalents des chapitres finement rédigés d'un Tacite ou d'un Dion Cassius. Longtemps, l'image du *Regnum Parthorum* en est ainsi restée négative, se composant d'une série de séditions et de guerres civiles dans un royaume à l'autorité centrale apparemment très faible et aux nombreux petits roitelets indociles. La progressive sensibilisation des historiens aux récits iraniens du *Shahnameh* ne fit que confirmer cette opinion. Cette mise par écrit d'un ensemble de récits transmis par la tradition orale présente en effet les Arsacides comme des rois insignifiants (« *kadag-xwaday* ») au règne terne, sous l'influence probable des successeurs et adversaires sassanides de ceux-ci.

Les fouilles archéologiques semblaient abonder dans le même sens. Souvent laissés pour compte au profit des profondeurs abritant les périodes assyriennes, mèdes ou achéménides, les niveaux arsacides ne livrèrent de toute manière que peu de bâtiments comparables aux splendeurs de Pasargades ou Persépolis³⁵⁹. Plus encore, les marques d'une manifestation d'un pouvoir impérial manquent. Cela amena d'ailleurs Edward John Keall, alors jeune archéologue, à manifester sa déception face à la médiocrité des ruines arsacides à Nippur ou Qal'eh-i Yazdigird en déclarant que leurs maîtres étaient « *the political clowns of the millenium* »³⁶⁰. Les Arsacides pouvaient bien, à l'image des Achéménides, se parer du titre de *Shahanshah* (roi des rois), la fouille de leurs anciennes demeures royales semblait réduire à néant le voile de leur propagande.

Comme dans le cas de la dynastie séleucide évoqué au chapitre précédent, cette opinion butte cependant sur la question de la longévité de la domination d'un régime supposé si faible. Comment de pareils « clowns » auraient-ils pu se maintenir au pouvoir pendant un demi-millénaire ? Là comme ailleurs, un effort de réflexion sur la définition de certains concepts historiques a apporté dans les dernières années une piste de solution. De toute évidence, le

³⁵⁹ MENEGAZZI R., *Archaeology of Seleucid and Parthian Mesopotamia and Iran*, dans *Encyclopedia of Global Archaeology*, Smith C. (éd.), New York, 2014, p. 6558.

³⁶⁰ KEALL E.J., *Political, Economic and Social Factors on the Parthian Landscape of Mesopotamia and Western Iran: Evidence from Two Case Studies*, dans *Mountains and Lowlands: Essays in Archaeology of Greater Mesopotamia*, LEVICE L.D. et C.T. YOUNG (éds), Malibu, 1977, p. 81.

domaine arsacide ne possédait pas d'appareil administratif solidement établi obéissant hiérarchiquement à une capitale servant de centre politique indiscutable à l'ensemble du royaume. La documentation, si éparse fût-elle, nous renseigne sur de nombreux rois régnant simultanément et possédant des pouvoirs étendus. On les voit ainsi battre monnaie, diriger des armées et entretenir des relations diplomatiques et maritales entre eux et avec des voisins du royaume arsacide³⁶¹. L'impression laissée par nos sources gréco-romaines et l'influence des nationalismes du XIXe siècle ont amené les historiens à considérer ce genre de décentralisation comme une marque de faiblesse et l'indice d'une destruction prochaine.

Bien des années et bien des fouilles après son premier jugement péremptoire, c'est pourtant le même Edward Keall qui suggéra de voir au contraire dans cette dévolution de pouvoirs un élément de force et surtout de ténacité³⁶². Si les Arsacides avaient dans la plupart des cas maintenu en place les dynasties et élites locales des territoires conquis, facilitant ainsi leur expansion, ils n'avaient pas en effet négligé de tisser des liens avec ces relais régionaux autonomes afin de réduire leur potentiel centrifuge³⁶³. Par l'échange d'invités/pages/otages et des mariages, chacun de ces roitelets était lié au Roi des Rois par des fils visiblement assez forts pour résister à la plupart des situations durant des siècles³⁶⁴. Partager des liens familiaux ou menacer la vie des enfants des monarques locaux n'était cependant qu'un aspect de cette politique. En ayant sous la main des candidats potentiels aux trônes de Characène, d'Élymaïde ou d'Osroène, les Arsacides pouvaient exercer des pressions subtiles ou brutales sur leurs

³⁶¹ LUTHER A., *Nordmesopotamien und Rom. Untersuchungen zur Geschichte der Königreiche Osrhoene und Hatra*, Berlin, 2000; SCHUOL M., *Die Charakene. Ein mesopotamisches Königreich in hellenistisch-parthischer Zeit*, Stuttgart, 2000; SOMMER M., *Op. cit.*, Stuttgart, 2005; GREGORATTI L., *Hatra: On the West of the East*, dans *Hatra. Politics, Culture and Religion Between Parthia and Rome*, DIRVEN L. (éd.), Stuttgart, 2013, p. 52-53.

³⁶² KEALL E.J., *How Many Kings did the Parthian King of Kings Rule?*, dans *Iranica Antica*, 29 (1994), p. 270-272.

³⁶³ En Babylonie, les Arsacides conservèrent ainsi les titres et les divisions territoriales de leurs adversaires et prédécesseurs séleucides. Voir MONERIE J., *Notabilité urbaine et administration locale en Babylonie du Sud aux époques hellénistique et parthe*, dans *Communautés locales et pouvoir central dans l'Orient hellénistique et romain*, FEYEL C. (éd.), Nancy, 2012, p. 346-347. CLANCIER P., *Op. cit.*, dans *Ktèma*, 39 (2014), p. 193.

³⁶⁴ FOWLER R., *King, Bigger King, King of Kings: Structuring Power in the Parthian World*, dans *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East*, FACELLA M. et T. KAIZER (éds), Stuttgart, 2010, p. 67-69; GREGORATTI L., *Sinews of the Other Empire: The Parthian Great King's Rule Over Vassal Kingdoms*, dans *Sinews of Empire. Networks in the Roman Near East and Beyond*, TEIGEN H. et E. SELAND (éds), Oxford, 2017, p. 96-98.

vassaux. Phraatès II (138-127) affaiblit ainsi le royaume d'Élymaïde en suscitant à Kamnaskirès Ier un rival, son fils Kamnaskirès II, alors que Vologèse Ier (51-78) obtint la soumission du roi d'Adiabène Izatès en le menaçant de le déposer en faveur de son frère Monobaze³⁶⁵.

La force de ce système résidait d'autre part dans sa flexibilité, comme le démontre l'exemple du royaume characénien. Situé à l'embouchure de l'Euphrate, celui-ci s'était rendu indépendant du pouvoir séleucide durant la période troublée ayant mené à la conquête de la Mésopotamie par les Arsacides³⁶⁶. L'ancien gouverneur, Hyspaosinès, s'était déclaré roi avant 141 et avait profité de la mort de Mithridatès Ier pour s'emparer de la Babylonie. Il n'en fut expulsé définitivement que par le retour en force d'Antiochos VII en 130-129 puis de Phraatès II en 129 et finalement de Mithridatès II en 121. Son royaume lui-même, couvert de marais mais contrôlant un nœud commercial essentiel, était cependant à la fois difficile à conquérir et essentiel. Les souverains arsacides choisirent donc dans un premier temps d'y installer le fils d'Hyspaosinès, Apodakos. Celui-ci continua à frapper ses propres monnaies et à diriger son royaume comme il l'entendait, en échange d'un serment de fidélité et d'allégeance³⁶⁷. Cette autonomie dura jusqu'en 74 /75, lorsque la fin d'un monnayage local semble indiquer une administration plus directe³⁶⁸. Un souverain characénien y fut renvoyé régner au tout début du IIe siècle, mais ses intrigues avec les Romains durant l'expédition de Trajan lui valurent de perdre son trône. Une autre méthode de gouvernement fut alors mise en place, alors qu'un membre de la famille arsacide fut chargé de maintenir les liens avec ce territoire stratégique, sans pour autant le priver de son autonomie génératrice de prospérité et de tranquillité³⁶⁹.

³⁶⁵ L'identité du personnage de Kamnaskirès II, connu par des émissions monétaires, est incertaine. Certains jugent qu'il s'agirait de Kamnaskirès Ier sous un autre nom. Rahim Shayegan a cependant suggéré de manière convaincante qu'il pourrait s'agir d'un fils révolté du souverain élymaïte, protégé par les Arsacides. Voir SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 132, rev. 16; POTTS D.T., *The Archaeology of Elam*, Cambridge, 1999, p. 384-388; SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 89-97. Sur Izatès et Monobaze: FLAVIUS JOSÉPHE, *Ant. Jud.*, 20, 4, 2-3; FOWLER R., *Op. cit.*, Stuttgart, 2010, p. 70-77, MARCIAK M., *Izates, Helena and Monobazos of Adiabene. A Study on Literary Traditions and History*, Wiesbaden, 2014.

³⁶⁶ SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart, 2000, p. 31-35 et 295-298.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 299-300.

³⁶⁸ GREGORATTI L., *A Parthian Port of the Persian Gulf: Characene and Its Trade*, dans *Anabasis*, 2 (2011), p. 218-219.

³⁶⁹ SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart, 2000, p. 345-348.

Il est donc évident que c'est par un choix conscient plutôt que par faiblesse inhérente que les Rois des Rois arsacides évitèrent d'administrer directement certains territoires. Un système décentralisé était à la fois moins coûteux et plus flexible, permettant de répondre aux évolutions politiques et aux impératifs du moment sans pour autant exiger de refonte complète. Cela n'empêcha pas bien sûr les roitelets de jouer eux-mêmes aux faiseurs de rois ou de mener une politique parfois indépendante. Mais la situation du souverain arsacide au sommet de la pyramide lui permettait d'abandonner certaines prérogatives tout en ménageant l'avenir et en conservant sa supériorité théorique. S'inspirant des méthodes d'administration mises en place par les Séleucides, ce système fut en bonne part conservé par les premiers Sassanides, anciens roitelets ayant renversé le Roi des Rois. Il faut dès lors bien convenir de son adaptation aux diverses conditions culturelles, géographiques et politiques de la région.

Ces principes de décentralisation et de flexibilité semblent s'être appliqués aux relations entre la cité de Séleucie et les Arsacides. Nous avons noté au chapitre précédent l'existence de plusieurs indices suggérant la présence d'institutions représentatives après la conquête : Tacite décrit un *senatus* et une institution imprécise pour le peuple; Plutarque évoque simplement une « *gerousia* »; la mention d'une *boulè* dans certaines monnaies du Ier siècle confirme ces informations.³⁷⁰. Afin de préciser les attributions de ces assemblées, il faut cependant faire intervenir d'autres types de sources.

Il est tout d'abord possible de proposer certains parallèles à partir des éphémérides babyloniennes et de leur description des échanges entre le roi et ses sujets à Babylone³⁷¹. Au moment de la conquête arsacide, celle-ci était devenue une *polis*. Les conquérants ne changèrent rien à sa structure interne. Les messages royaux restaient transmis via des magistrats locaux

³⁷⁰ TACITE, *Annales*, 6, 42. (*Trecenti opibus aut sapientia delecti ut senatus, sua populo vis*); PLUTARQUE, *Crassus*, 32, 3. (... τὴν δὲ γερουσίαν τῶν Σελευκέων...).

³⁷¹ SCIANDRA R., *Op. cit.*, dans *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East*, WILHELM G. (éd.), Bethesda, 2012, p. 240; CLANCIER P. et J. MONERIE, *Op. cit.*, dans *Topoi*, 19/1 (2015), p. 215-218.

portant comme à l'époque séleucide le titre d'*épistatès*. Ils étaient alors lus devant des regroupements se rassemblant dans le *bīt tamarti*, c'est-à-dire le théâtre de la ville³⁷². Ces messages couvraient des sujets divers : campagnes militaires, nominations administratives régionales, avènements royaux³⁷³. Les rares détails qu'ils contiennent laissent apparaître des tentatives de justification de la part du pouvoir royal³⁷⁴. Un carnet astronomique de 133 av. J.-C. expose ainsi les raisons ayant mené au remplacement du stratège de la région, Philinos³⁷⁵. Ce soin apporté à la formulation suggère que les personnes rassemblées dans le théâtre de Babylone possédaient un certain pouvoir et devaient être convaincues ou ménagées. Or, la structure interne de cette ville étant la même que celle de Séleucie, il ressort des maigres informations tirées des éphémérides que l'organisation poliade mise en place par les Séleucides demeura pour leurs successeurs le principal relais de pouvoir local.

L'étude des monnaies frappées à Séleucie nous apporte plus de détails encore sur l'importance de ces assemblées locales³⁷⁶. Heureusement pour les historiens, la ville conserva sous ses nouveaux maîtres son rôle de centre de production numismatique, produisant les dizaines de milliers de pièces retrouvées sur le site et dans d'autres lieux de l'ancien royaume³⁷⁷. Celles-ci conservèrent l'étalon attique allégé séleucide³⁷⁸.

³⁷² Tel qu'identifié par Van der Spek 2001, p. 447.

³⁷³ SCIANDRA R., *Op. cit.*, dans *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East*, WILHELM G. (éd.), Bethesda, 2012, p. 242-244.

³⁷⁴ PIRNGRUBER R., *The Historical Sections of the Astronomical Diaries in Context: Developments in a Late Babylonian Scientific Corpus*, dans *Iraq*, 75 (2013), p. 202-209.

³⁷⁵ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 132B, 15-17.

³⁷⁶ L'étude de la production monétaire arsacide pose de nombreux problèmes. L'utilisation du nom dynastique « Arsace » par tous les souverains rend parfois difficile la datation des monnaies. Les études chimiques sont rares et l'évolution de la teneur ou de la provenance des métaux incertaine. Les disputes au sujet du catalogage des pièces existantes sont donc acrimonieuses. Un projet de réorganisation en 9 volumes intégrant les découvertes des dernières décennies et remplaçant le travail de David Sellwood publié en 1980 a été annoncé en 2009 par Vesta Sarkosh Curtis et Fabrizio Sinisi. Seul le volume VII portant sur la seconde moitié du Ier siècle avait été publié au moment de la rédaction de cette thèse. Voir SINISI F., *Op. cit.*, METCALF W.E. (éd.), Oxford, 2012, p. 275-294.

³⁷⁷ MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935; LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998.

³⁷⁸ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 74.

Ses ateliers frappèrent des monnaies, surtout de bronze, pour tous les souverains arsacides qui l'occupèrent, de Mithridatès Ier (165 - 132 av. J.-C.) à Vologèse VI (208-228)³⁷⁹. Ils en frappèrent même pour des usurpateurs, dont certains ne nous sont connus que par le portrait qu'en firent ainsi les artisans séleucéens³⁸⁰. Très peu de monnaies étrangères ont été découvertes dans la cité, au cours de l'une ou de l'autre des périodes de son occupation³⁸¹. Elle fut donc probablement auto-suffisante.

La distribution temporelle des milliers de pièces frappées sur place montre quant à elle une accélération de la frappe à partir du règne d'Antiochos III avant d'atteindre son sommet à l'époque arsacide³⁸². Ce sont en définitive plus de 75% des monnaies cataloguées qui proviennent des 370 ans du règne arsacide, contre à peine plus de 20% pour les 160 ans de la période séleucide. Cet accroissement des émissions monétaires pourrait être attribué aux aléas de fouilles menées dans la plaine inondable du Tigre : les niveaux les plus anciens, moins atteignables, auraient livré un nombre disproportionné de monnaies corrodées. Un phénomène semblable est cependant observable à Suse, dont les niveaux séleucides ont pourtant été atteints et dépassés³⁸³.

Ces monnaies nombreuses semblent avoir alimenté les régions voisines dans une proportion plus large qu'à l'époque précédente³⁸⁴. On les retrouve toujours à Orchoi/Uruk, Doura-Europos, Suse, Nisibe, sur le littoral syrien et phénicien ainsi qu'à Failaka dans le golfe persique³⁸⁵. Nous

³⁷⁹ La dernière monnaie frappée pour Vologèse VI le fut cependant en 217-218.

³⁸⁰ GREGORATTI L., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 47 (2012), p. 129-136.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 75.

³⁸² *Ibid.*, p. 72-73.

³⁸³ LE RIDER G., *Op. cit.*, Paris, 1965, p. 234-240.

³⁸⁴ HAUSER S., *Op. cit.*, dans *Diwan*, BINDER C., H. BÖRM et LUTHER A. (éds), Duisburg, 2016, p. 433-492.

³⁸⁵ Sur Orchoi/Uruk: LEISTEN T., *Die Münzen von Uruk-Warka*, dans *Baghdader Mitteilungen*, 17 (1986), p. 309-367.

Sur Doura-Europos: BELLINGER A.R., *Excavations at Dura-Europos, Final Report VI : The Coins*, New Haven, 1949; AUGÉ C., *Notes sur les monnaies de Doura-Europos 1984*, dans *Doura Europos. Études 1986*, LERICHE P. (éd.), Paris, 1986, p. 84-85 ; AUGÉ C., *Notes sur les monnaies découvertes en 1986-1987*, dans *Doura Europos. Études 1988*, LERICHE P. (éd.), Paris, 1988, p. 283-284 ; AUGÉ C., *Monnaies de Doura Europos : campagnes de 1988-1993*, dans *Doura Europos. Études 1991-1993*, LERICHE P. et M. GELIN (éds),

avons cependant mentionné que sous les Séleucides, cette diffusion géographique n'était impressionnante qu'en apparence. Les monnaies séleucéennes d'époque séleucide y sont rares et largement surpassées en nombre par celles d'Antioche, véritable centre de production du royaume. Sous les Arsacides, les pièces frappées à Séleucie deviennent proportionnellement bien plus nombreuses, notamment à Doura-Europos (10 des 910 monnaies séleucides, 200 des 700 monnaies arsacides, mais 185 des 234 monnaies datées des Ier et IIe siècles). La présence de monnaies n'indique pas forcément une augmentation des rapports commerciaux. Mais cet indice suggère que Séleucie serait sortie de l'ombre d'Antioche dans la seconde période de son histoire.

Différents indices suggèrent d'autre part qu'avec la conquête, la cité acquit une plus grande autonomie dans la frappe de ses monnaies, de bronze comme d'argent. Les portraits royaux sont ainsi absents jusqu'au début du Ier siècle ap. J.-C. Comme nous l'avons évoqué, quelques émissions mentionnent au contraire une *boulè*, rapprochée de la « γερουσία » décrite par Plutarque et du « *senatus* » nommé par Tacite³⁸⁶. Une légende au génitif pluriel, *Σελευκέων*, apparaît quant à elle dès 140 av. J.-C.³⁸⁷. Elle est accompagnée par la présence, au droit, d'une figure féminine considérée comme la *Tychè* de Séleucie. Plusieurs manifestations sur les monnaies de la vie culturelle de la cité appuient elles aussi l'idée d'une certaine autonomie séleucéenne. Le calendrier macédonien continua ainsi à être utilisé, alors que des divinités diverses (Zeus aétophore, déesse nicéphore, divinité à polos, taureau bossu) furent représentées sur les revers³⁸⁸.

Beyrouth, 1997, p. 219-232.

Pour Suse : LE RIDER G., *Suse sous les Séleucides et les Parthes. Trouvailles monétaires et histoire de la ville*, Paris, 1965.

Pour Nisibe : SEYRIG H., *trésor monétaire de Nisibe*, dans *Revue numismatique*, 17 (1955), p. 85-122.

Pour la côte syrienne et la Phénicie : HOUGHTON A., A. SPAER et C. LORBER, *Israel I*, Jerusalem, 1998.

Pour Failaka : CALLOT O., *Failaka-Ikaros sous Antiochos III. Étude numismatique*, dans *Arabia Antica : Hellenic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds.), Rome, 1993, p. 257-273.

³⁸⁶ *Ibid.*, Émissions 31-32 et 40, couvrant les années 14/15 et 42/43. TACITE, *Annales*, 6, 42; PLUTARQUE, *Crassus*, 32, 3.

³⁸⁷ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, émissions 2-11, couvrant les années -140 à -48/47.

³⁸⁸ ASSAR G.R., *Some Remarks Concerning the Parthian Gold Coins: the Parthian Calendars*, dans *Actes du XIe Congrès International de Numismatique, Bruxelles, 8-13 septembre 1991*, HACKENS T. et G. MOUCHERTE (éds.), Vol. 1, Louvain-la-Neuve, 1993, p. 289-294; LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, émissions 11; 7-10;

Cette autonomie nouvelle ne doit cependant pas être exagérée. L'ampleur des frappes suggère en effet que le roi fournissait au moins une partie du métal nécessaire³⁸⁹. Sa capacité d'influence était donc importante. Sa présence symbolique l'était tout autant. Sur les rares tétradrachmes frappées dans la cité, le portrait du roi figure toujours au droit, en remplacement de la *Tychè* poliade, alors que c'est Arsace assis sur l'omphalos qui orne leur revers³⁹⁰. La *Tychè* ne reviendra qu'à partir du règne d'Orodès II (57-38 av. J.-C.), vainqueur d'une guerre avec son frère Mithridatès III durant laquelle Séleucie s'était rangée dans le camp de ce dernier. Elle n'apparaîtra cependant désormais que pour offrir un diadème ou une palme au roi³⁹¹.

Ces manifestations de plus en plus évidentes de la puissance royale ont conduit certains historiens à considérer que l'autonomie de la cité ait pu fortement décliner à partir du Ier siècle³⁹². Après le court règne de Vononès Ier (7/8-11/12), probablement soutenu par Séleucie, le roi Artabanos II apparut ainsi recevant l'hommage d'un sujet tenant une *Nikè* entre ses mains³⁹³. À partir de 23/24, le portrait royal remplaça la *Tychè* même sur les monnaies de bronze, autrement plus nombreuses que les tétradrachmes³⁹⁴. La déesse ne fut pourtant que reléguée au revers des monnaies, et le rythme de la frappe dans les ateliers séleucéens ne ralentit pas avant le milieu du IIe siècle. De toute évidence, le rôle de centre administratif et monétaire de la ville ainsi que le respect envers à tout le moins l'apparence de son autonomie ne fut donc pas bouleversé par ce siège.

15, 18; 17, 24-26, 47.

³⁸⁹ François de Callatay suggère 632 coins pour les 50 mois de règne de Phraatès IV, soit 42% du total utilisé par Athènes pendant les 120 ans de son monnayage du « nouveau style ». DE CALLATAY F., *Les tétradrachmes d'Orodès II et de Phraatès IV.*, Paris, 1994, p. 40-42.

³⁹⁰ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 84.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 85.

³⁹² MCDOWELL R.G., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 156-224; WOLSKI J., *L'empire des Arsacides*, Leuven, 1993, p. 152-160; DABROWA E., *Dall'autonomia alla dipendenza*, dans *Mesopotamia*, 29 (1994), p. 85-87.

³⁹³ DABROWA É., *Les héros de luttes politiques dans l'état parthe dans la première moitié du Ier siècle de notre ère*, dans *Iranica Antica*, 24 (1989), p. 313-314; LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, Émissions 33 et 36, couvrant les années 17/18 et 22/23.

³⁹⁴ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 86.

Le changement de dynastie ne semble pas avoir entraîné de changement important dans les interactions entre le pouvoir royal et la ville de Séleucie. Ses institutions poliades continuèrent à exercer un rôle de relais des volontés royales, tout en s'intégrant à un ensemble administratif au découpage et à la nomenclature semblable à ce qui avait été mis en place par les Séleucides. L'étude des monnaies laisse cependant croire qu'une autonomie accrue fut accordée aux élites locales, à tout le moins dans la frappe monétaire. Bien qu'elle s'accorde tout à fait aux principes dirigeant la forme de domination indirecte privilégiée par les Arsacides, cette conclusion étonne. Elle contredit en effet l'idée répandue selon laquelle la ville aurait périclité sous ses nouveaux maîtres. Il faudrait la considérer comme une anomalie provenant de l'état des sources, si elle n'était confirmée par le résultat des fouilles archéologiques menées par les équipes américaines et italiennes.

La Séleucie arsacide

La Séleucie d'époque arsacide est en effet mieux connue que sa jumelle séleucide. Les niveaux correspondant à celle-ci, rongés par le sel et dévorés par la nappe phréatique, n'ont livré les traces que de quelques bâtiments entourant le vaste espace public du nord du site. Autour de cette agora septentrionale étaient rassemblés divers symboles de la puissance et de l'évergétisme royaux, théâtre dont les ruines formidables ont créé le Tell Umar actuel, « bâtiment des archives » long et étroit et *stoa* monumentale à la fonction incertaine. Indices, avec la taille considérable des îlots municipaux, de la richesse de la ville sous ses premiers maîtres, ils ne constituent cependant qu'un bien maigre témoignage de la vie de la cité.

Ces mêmes bâtiments ont survécu à la conquête. Les fouilles menées dans les niveaux plus récents ont aussi permis de dégager un îlot contenant de nombreuses habitations, une seconde agora et quelques structures dont l'identification demeure problématique.

Tell Umar

Le monticule dominant le site de l'ancienne Séleucie abritait comme nous l'avons évoqué au chapitre précédent le théâtre de la cité ainsi qu'un avant-corps accolé à la façade ouest de l'édifice principal et occupé par un temple. Cette vaste structure de briques s'était peu à peu étendue aux phases VIII-VI de son histoire correspondant à l'étape de la domination séleucide. Les trois siècles suivant la conquête furent quant à eux marqués par une certaine continuité dans la forme et la fonction du bâtiment (phases V-III), avant que celui-ci ne soit abandonné et ne s'effondre à une date incertaine de la fin du IIe ou du début du IIIe siècle après J.-C.³⁹⁵.

La marque de travaux d'entretien réguliers (remplacement de briques, installation de nouveaux revêtements) est observée durant le Ier siècle av. et le premier siècle ap. J.-C. (phase V et IV)³⁹⁶. Ils se doublèrent d'un agrandissement du côté de l'avant-corps occidental³⁹⁷. Les espaces vides du temple furent alors utilisés pour doubler le nombre de pièces disponibles. Un accroissement supplémentaire, sur le lieu duquel la découverte de nombreux tessons de poterie a laissé croire qu'il s'agissait d'ateliers, étendit encore plus vers l'ouest le bâtiment de Tell Umar et lui donna au cours du Ier siècle ap. J.-C. son extension maximale³⁹⁸.

Dans une période allant de 78 à 125, le reste de la structure subit cependant des dégâts majeurs³⁹⁹. Leur origine est incertaine. L'épisode de la prise de la ville par Trajan en 116 offre certes une explication commode. L'absence de traces d'incendie laisse cependant supposer que l'effondrement de la structure résulta d'un accident plutôt que d'une destruction volontaire. La présence de dépôts alluviaux et des traces de pourriture dans certaines sections du nord du

³⁹⁵ Sur la datation des phases, se référer à MESSINA V., *Op. cit.*, 2010, p. 1, 160 et 183-184.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 87 et 93.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 104, 113 et 155-157.

³⁹⁸ Une monnaie de Pacoros II (78-105) a été découverte dans un mur des ajouts occidentaux de la structure, permettant ainsi d'assurer qu'il ne fut pas construit avant le dernier quart du Ier siècle. La découverte d'un trésor de monnaies de Vologèse III (105-147) datées de 121-125, au même niveau que les réparations importantes rendues nécessaires par l'effondrement du reste de la structure, établit quant à elle un *terminus post quem* pour cet effondrement.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 106-109 et 160.

bâtiment suggèrent ainsi une inondation des fondations, à laquelle pourraient s'ajouter une usure normale ou accélérée par la multiplication des constructions. Un tremblement de terre ne peut non plus être exclu.

Quelle qu'en soit sa cause, cet effondrement mena à d'importants travaux de reconstruction. Une nouvelle plateforme octogonale vint solidifier la base de la structure, qui fut elle-même en bonne partie reconstruite à l'aide de nouvelles briques, plus petites que celles de l'époque séleucide et donc facilement identifiables. Deux salles, décorées l'une de plâtre rose et l'autre de plâtre bleu, furent aménagées dans l'ancien temple, et la statue d'une divinité accroupie y a été découverte⁴⁰⁰. L'ampleur de cette réfection débutée au plus tôt en 121 témoigne de la continuité de la prospérité de la cité et/ou de l'intérêt royal arsacide envers elle au cours du IIe siècle.

Cette rénovation marqua cependant la fin des interventions sur la structure séculaire. La phase II, aux contours chronologiques flous, vit l'abandon du bâtiment et sa dégradation progressive⁴⁰¹. À un moment compris entre la fin du IIe et la fin du VIe siècle, l'ancien site du théâtre fut transformé en un cimetière, avant que les Sassanides y édifient une tour rattachée au périmètre défensif de Ctésiphon⁴⁰².

Le théâtre et ses structures adjacentes furent donc entretenus et même agrandis dans les siècles qui suivirent la conquête arsacide et ne furent abandonnés qu'à la fin du IIe siècle.

⁴⁰⁰ L'identification religieuse de cette statuette date de Michael Rostovtzeff, qui pensait à l'époque que tout le complexe de Tell Umar abritait un temple et une ziggourat. Elle est nuancée aujourd'hui par Roberta Menegazzi et Carlo Lippolis, qui y voient plutôt un ex voto. La statuette a en effet été découverte dans un temple, mais elle ne possède aucune caractéristique divine. Voir ROSTOVITZEFF M., *The Squatting Gods in Babylonia and at Dura*, dans *Iraq*, 4/1 (Printemps 1937), p. 19-20; MENEGAZZI R. et C. LIPPOLIS, *Children and Magic. A Glimpse on Some Terracotta Figurines from Seleucia on the Tigris*, dans *Problema istorii, filologii, kul'tury*, 47 (2015), p. 74-75.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 161-164 et 183-184.

⁴⁰² Un trésor de monnaies de Khosrow II (590-627) a été découvert dans la tour, établissant ainsi la dernière borne chronologique certaine de l'occupation même partielle de l'ancienne Séleucie.

L'agora du nord et le « bâtiment des archives »

Si les couches arsacides du complexe de Tell Umar sont marquées par la continuité, il en va tout autrement pour celles des abords occidentaux et orientaux de l'agora du nord de Séleucie.

Après l'incendie qui détruisit le « bâtiment des archives », il fut remplacé par un nouvel édifice ne respectant pas la même division de l'espace (phase IV)⁴⁰³. Même si un plan précis de celui-ci est difficile à établir, les passages internes et les accès externes n'ayant pu être identifiés, la découverte de divers objets de la vie quotidienne et de puits ne laisse aucun doute sur sa fonction résidentielle. Tout l'espace de l'ancien dépôt n'étant pas alors occupé, ce niveau est considéré comme un simple stade intermédiaire de développement, menant à la phase la plus longue et la plus stable de l'évolution du lieu.

Au plus tard en 73 av. J.-C. fut en effet élevée une structure aux caractéristiques témoignant d'une évidente richesse et qui demeura en place, avec quelques légers changements et agrandissements jusqu'au début du IIe siècle ap. J.-C. (phase III a, b et c)⁴⁰⁴. Tout l'ancien espace des archives fut alors occupé. Des murs larges permirent certainement de supporter un bâtiment de plusieurs étages au revêtement de briques cuites et à la décoration de plâtre et de stuc colorés élaborée. Étant donné la découverte de petits fours, de puits et de nombreux objets usuels, la fonction résidentielle de l'ensemble apparaît de nouveau probable. Dans la portion nord ont cependant été découverts des outils et des articles de poterie à différentes étapes de leur finition, laissant deviner une activité artisanale et commerciale. Celle-ci cessa cependant à la fin du Ier siècle ap. J.-C. (phase IIIc), alors que des tombes installées à même les lieux de vie, dans la tradition mésopotamienne, ainsi que d'autres installations utilitaires, ont été retrouvées⁴⁰⁵.

⁴⁰³ MESSINA V., *Op. cit.*, Florence, 2006, p. 92-93.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 96-125. La date de début de cette phase est assurée par la découverte d'une monnaie datant de 73 av. J.-C.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 107.

Ces habitations luxueuses se composaient de pièces exigües rassemblées autour de cours découvertes, peut-être entourées de colonnades⁴⁰⁶.

À partir du II^e siècle, la structure fut simplifiée, les pièces se faisant plus vastes et moins nombreuses⁴⁰⁷. Les objets témoignant de l'activité humaine se font plus rares, notamment au sud du bâtiment qui semble avoir été abandonné ou à tout le moins transformé en une vaste cour découverte.

Face à ces habitations s'était trouvée la *stoa*, dont la fonction à l'époque séleucide est incertaine⁴⁰⁸. La devanture monumentale disparut à la fin du II^e siècle av. J.-C. et les grandes salles qui se cachaient derrière la façade du bâtiment furent transformées en un dédale de petites pièces abritant des fours à pain et à poterie⁴⁰⁹. Il semble donc que ce qui était certainement un groupe de logements devint une série d'ateliers et de boutiques. L'étude de carreaux de céramique et la découverte de différentes monnaies municipales permettent de dater assez largement cette phase de développement de la *stoa* (phase III) des deux siècles suivant la conquête arsacide de Séleucie.

La dernière monnaie municipale retrouvée à ce niveau a été datée du milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. À une date postérieure impossible à déterminer, le bâtiment fut détruit. Sur ses fondations s'éleva alors un édifice de pisé recouvert de briques cuites, abritant des amphores, des jarres et

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 83-84.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 125-130. La datation de ces phases est difficile. Les changements sont graduels et parfois difficiles à identifier entre les phases III à I. Cette dernière est postérieure à 176, puisqu'une monnaie de Faustina Minor (120-175) frappée pour le décès de l'impératrice y a été découverte. Mais le passage de la phase III à la phase II dépend de tessons de céramique et d'objets de verre pour lesquels la précision chronologique est difficile à établir. La phase II est donc généralement située au II^e siècle, mais sans certitude.

⁴⁰⁸ VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square*, dans *Mesopotamia*, 21 (1986), p. 11-20; VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square*, dans *Mesopotamia*, 23 (1988), p. 19-29; VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square*, dans *Mesopotamia*, 25 (1990), p. 13-25.

⁴⁰⁹ VALTZ E., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 25 (1990), p. 18-20.

d'autres récipients servant à entreposer du grain. En l'absence de précisions, il est cependant impossible de déterminer s'il s'agissait plutôt de nouvelles boutiques ou d'un grenier public.

Le « bâtiment des archives » séleucide fut donc remplacé après son incendie par des habitations luxueuses et des ateliers qui laissèrent la place dans le courant du II^e siècle à des constructions simples. L'ancienne *stoa* connut une évolution similaire, même si la présence d'une devanture de briques cuites dans sa dernière phase suggère des dépenses toujours importantes. De toute évidence, cette agora du nord qui fut à l'époque séleucide plutôt un lieu de pouvoir administratif et symbolique acquit après la conquête un statut économique plus marqué.

Cette tendance s'observe aussi dans une autre section du site, l'agora du sud.

L'agora du sud

À environ 1400 mètres au sud de Tell Umar se trouve un axe parallèle au grand canal qui coupait la ville en deux⁴¹⁰. Ancien canal lui aussi, asséché et transformé en une rue de cinq mètres de largeur bordée de pilastres cylindriques de style babylonien, il menait sur près de trois kilomètres vers la position supposée de l'ancien port fluvial⁴¹¹. Observé par des reconnaissances aériennes américaines, les travaux d'excavation n'y commencèrent qu'avec l'arrivée des archéologues italiens. Se concentrant sur un vaste espace découvert, ceux-ci mirent au jour une seconde agora occupant environ 650 m². À l'époque séleucide, celle-ci avait été couverte par des bâtiments divisés en pièces exigües entourant des espaces vides⁴¹². La présence de puits et

⁴¹⁰ INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Sumer*, 32 (1976), p. 169.

⁴¹¹ GRAZIOZI G., *Excavations in Squares CLXXI, 54/55/56/64/65/66 (Porticoed Street)*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 44.

⁴¹² GRAZIOZI G., *Excavations in Squares CLXXI, 54/55/56/64/65/66 (Porticoed Street)*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 43-45; NEGRO-PONZI M., *Excavations in Squares X 6/XXX 96 (Agora)*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 53-55; NEGRO-PONZI M., *Excavations at the Agora*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 18-19.

d'objets usuels les a fait identifier comme des habitations. Installées sur une terrasse de briques cuites, elles dominaient l'ancien canal auquel menait une volée de marches.

Après la conquête arsacide, ces bâtiments furent progressivement détruits pour faire place à l'agora. Quelques morceaux de céramique ont permis de dater sans certitude cette lente évolution du Ier siècle⁴¹³. Le rôle des structures survivantes se transforma lui aussi. La présence de nombreuses figures en terre cuite et de fours suggère que des ateliers de poterie s'installèrent petit à petit dans les anciennes maisons. Il semble donc que, là comme au pied de Tell Umar, le besoin en ateliers et en boutiques se soit accru au cours de la période arsacide.

Outre ces deux agoras, les fouilles ont permis de dégager quelques autres bâtiments de tailles variées, identifiés pour les uns comme des sanctuaires et pour les autres comme des habitations.

Les temples A et B et l'Herôon de Séleucie

À deux cents mètres au sud-est de Tell Umar ont été retrouvées les ruines d'un bâtiment qui dut être imposant⁴¹⁴. Il était constitué d'une série de petites salles entourant un espace vide de 21,8 m² délimité par un mur d'enceinte. Cette apparence lui aurait été donnée après la destruction violente d'un premier bâtiment, datée par supposition de la révolte de la cité contre les Arsacides en 36-42⁴¹⁵. Dans le rapport de fouilles de l'équipe américaine rédigé par Clark Hopkins, cette structure est nommée « l'herôon » de Séleucie. Celui-ci mentionne la présence d'une plateforme rectangulaire dans le coin nord-est de la cour et de deux salles de taille inégales à l'ouest du mur d'enceinte pouvant évoquer un ensemble *pronaos-naos*. C'est cependant la découverte sous le

⁴¹³ NEGRO-PONZI M., *Excavations at the Agora*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 23.

⁴¹⁴ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 13-25; DOWNEY S., *Mesopotamian Religious Architecture. Alexandre Through the Parthians*, Princeton, 1988, p. 54-58.

⁴¹⁵ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 16. Hopkins écrit 36-43 en se basant sur la datation de McDowell, mais celui-ci ne justifie pas sa décision de repousser la datation habituelle de la révolte de 42 à 43.

plancher du second niveau d'une stèle mentionnant le prêtre d'un culte dédié à un roi séleucide qui conduisit à l'identification précise du bâtiment⁴¹⁶.

À l'est et dans le sud-ouest du site ont été dégagées deux autres structures⁴¹⁷. L'état de la première (B) écarte toute possibilité d'analyse. Pour autant qu'on puisse le dire, elle ressemble cependant à la seconde (A), mieux conservée. Celle-ci se composait d'un mur de deux mètres et demi de largeur entourant un espace découvert de 28 mètres sur 16 mètres. Des traces d'incendie ont été attribuées à la conquête de la ville par Trajan (116/117) du fait de la présence de pointes de *pila* mêlées aux cendres⁴¹⁸. Se basant sur la découverte du pied d'une statue plus grande que nature et d'un bloc rectangulaire ressemblant vaguement à un autel, Clark Hopkins proposa de nouveau d'identifier ce bâtiment (et le B, lui ressemblant) comme un temple. Pour expliquer l'aspect étrange de ce temple sans *naos*, il suggéra d'y voir une construction parthe déformant le canon hellénistique⁴¹⁹.

Ces identifications reposent cependant sur des bases fragiles⁴²⁰. Le plan général des bâtiments A et B ne ressemble en effet d'aucune façon aux temples d'époque arsacide mêlant traditions babylonienne et grecque retrouvés à Uruk ou Hatra⁴²¹. À l'exclusion d'un morceau de statue, aucun élément n'évoque même un sanctuaire. Dès le début des fouilles italiennes, Giorgio Gullini proposa plutôt de voir dans ces structures les restes d'édifices municipaux comme un *bouleuterion*, ce qui expliquerait aussi la présence d'une statue plus grande que nature⁴²². Cette idée est cependant elle-même fragile. Elle repose en effet sur la présence, non loin du bâtiment

⁴¹⁶ McDowell proposa que ce roi ait été Séleucos II. Rostovtzeff suggéra plutôt Séleucos III. Hopkins opta plutôt pour Démétrios II. Voir MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 258-260; ROSTOVTZEFF M., Πρόγονοι, dans *JHS*, 55 (1935), p. 66; HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 24.

⁴¹⁷ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 119-126; DOWNEY S., *Op. cit.*, Princeton, 1988, p. 59-63.

⁴¹⁸ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 121.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 123.

⁴²⁰ Voir notamment les propos cinglants d'Antonio Invernizzi dans INVERNIZZI A., *Notiziario Bibliografico*, dans *Mesopotamia*, 24 (1989), p. 183-184 (« con un'azione ancor piu drastica di quella dell'autora mi pare sia necessario azzezzare il catalogo dei templi di Seleucia, e riconoscere che nella migliore delle ipotesi ci si deve accontentare di indicazioni secondarie »).

⁴²¹ DOWNEY S., *Op. cit.*, Princeton, 1988, p. 137-144 et 159-175.

⁴²² GULLINI G., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 2 (1967), p. 149.

A, de quelques murs identifiés par les archéologues américains comme un théâtre, lequel aurait pu servir aux délibérations de la *boulè séleucéenne*⁴²³. Le cas de « l'herôon » est à l'avenant. Sa structure ne ressemble nullement aux sanctuaires consacrés à des héros retrouvés à travers l'ancien territoire séleucide. Il lui manque notamment une crypte⁴²⁴. La stèle mentionnant un prêtre du culte royal est d'autre part un remploi évident, ne pouvant servir à l'identification du bâtiment.

En définitive, malgré l'enthousiasme d'Hopkins, aucun des bâtiments dégagés sur le site de Séleucie ne peut être considéré avec quelque certitude comme un temple.

Des problèmes semblables apparaissent dans le rapport des fouilles américaines concernant le bloc G6. La présence de nombreux objets de la vie quotidienne y ouvre la perspective de comparer les descriptions des auteurs classiques. Il faut cependant éviter de trop se laisser influencer par les récits de ceux-ci.

Le bloc G6

Situé à huit cents mètres au sud de Tell Umar, ce bloc G6 est l'emplacement fouillé avec le plus d'attention par les archéologues de l'expédition américaine⁴²⁵. Il occupait un îlot entier du plan hippodamien de la cité, soit plus de 10 000 m². Avant leurs travaux, cette section présentait l'aspect d'un petit mont dominant le centre de la ville et l'espoir de découvrir le palais de Séleucos Ier déterminait l'orientation des fouilles. Bien que la dernière phase d'occupation, datée

⁴²³ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 26-27. Cette désignation avait cependant été faite à un moment où ce qui s'est révélé être le théâtre de la ville, Tell Umar, passait encore pour une ziggourat, et dans l'idée qu'une ville décrite par les sources classiques comme une métropole grecque se devait d'abriter un théâtre. Le fait que cette structure soit intégrée aux murailles de la ville et ait été identifiée comme « the Southern Gate » dans un premier rapport nous incitent à la prudence. Voir MCDOWELL R., *The Excavations at Seleucia on the Tigris*, dans *Papers of the Michigan Academy of Science, Arts and Letters*, 18 (1932), p. 43.

⁴²⁴ Pour d'autres exemples d'herôon séleucides, voir DOWNEY S., *Op. cit.*, Princeton, 1988, p. 4-78.

⁴²⁵ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 28-118. Pour les éléments du décor, voir GOLDMAN B., *The Architectural Decorations*, dans *The Topography of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C., Ann Arbor, 1972, p. 127-148.

du IIe siècle, ait vu s'y installer une vaste villa (le « palace »), ce sont plutôt des habitations ordinaires que l'équipe de Leroy Waterman dégagea de ce monticule.

Quatre phases distinctes ont pu être identifiées. La première (IV), d'époque séleucide, grugée par le sel et l'eau, n'a laissé que très peu d'informations. La seconde (III) comprend une période s'étendant de la première conquête arsacide (-141) à la révolte de la ville (42). Le bloc présentait alors l'apparence d'un enchevêtrement de maisons de briques reliées aux rues par des ruelles⁴²⁶. Sur le pourtour, de petites pièces rectangulaires dont la seule ouverture donnait sur la rue et dont certaines ont révélé de nombreux fragments d'amphores ont été identifiées comme des magasins⁴²⁷. À l'intérieur du quadrilatère, cinq ou six habitations de taille variées s'articulaient chacune autour d'une cour ouverte. Celle-ci était entourée de pièces couvertes. Dans quatre des cas, l'une de ces pièces donnait sur la cour par une large ouverture soutenue par deux colonnades. Dans le dernier cas, un iwan remplaçait ce portique (pièce 106). Sous les pièces et les ruelles, de nombreuses tombes à voûtes ont été retrouvées. Dans tous les cas, y compris celui de l'iwan, des décorations de plâtre très élaborées en forme de méandres ou de gargouilles à tête de lion ornaient les murs. Elles rappellent l'intérieur des maisons de Pella et le premier style pompéien⁴²⁸. De nombreuses figurines de terracotta représentant des personnages variés (enfants, femmes, divinités, animaux) ont aussi été retrouvées.

La troisième phase (II) est datée de la révolte de 42 au règne de Vologèse III (105-147) dont une monnaie de 119-120 a été retrouvée à ce niveau. Les habitations se font plus grandes et moins nombreuses, empiétant sur les boutiques de la période précédente. Les portiques à colonnades disparaissent alors que les iwans deviennent plus nombreux (pièces 124, 150, 203, 205). À côté du décor de plâtre apparaissent des éléments de stuc peints de couleurs vives représentant des griffons et des palmettes. La présence d'un foyer en forme de poire a mené à

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 28-66.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁴²⁸ INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Al-Rafidan*, 25 (1994), p. 15-16; GRAJETZKI W., *Greeks and Parthians in Mesopotamia and Beyond*, Bristol, 2011, p. 34-39.

identifier l'une des pièces comme un sanctuaire⁴²⁹. Toute cette phase se distinguerait donc par le passage progressif à une architecture iranienne avec la présence d'iwans.

La dernière phase (I) s'étend quant à elle jusqu'aux Sassanides⁴³⁰. Les pièces se font de moins en moins nombreuses et de plus en plus grandes. La disparition des ruelles et le fait que les entrées ne donnent désormais plus que vers les rues a conduit à proposer que les habitations des périodes précédentes aient dès lors été remplacées par une villa unique. Le plâtre est complètement remplacé par le stuc dans les rares éléments de décoration intérieure retrouvés.

Après cette période, le bloc G6 aurait été abandonné, aucune autre construction ne venant se superposer à la villa de son ultime phase.

L'évolution de cet ensemble d'habitations permet de dégager deux tendances : le progressif remplacement des portiques par des iwans et du plâtre par le stuc; l'agrandissement des pièces. Selon Clark Hopkins, suivi par Wolfram Grajetzki, celles-ci témoignent d'une transformation de Séleucie d'une cité grecque à une ville de tradition iranienne⁴³¹. Hopkins en particulier suggère que celle-ci se soit accélérée suite à la révolte de 43, qui aurait conduit à des destructions et à une diminution de l'élément grec de la population, avant de triompher au IIe siècle avec l'installation d'un aristocrate parthe. Ce faisant, il suit les indications de la tradition littéraire.

Cette interprétation nous apparaît cependant tendancieuse.

⁴²⁹ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 88-92.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 28. Une monnaie d'Ardashir marque le *terminus ante quem*.

⁴³¹ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 28-29; GRAJETZKI W., *Op. cit.*, Bristol, 2011, p. 34.

Elle repose en effet sur une séparation chronologique fragile et sur des aprioris stylistiques. La date de la fin de la révolte de la ville est proposée sans aucune indication autre que l'impression d'une iranisation accrue. L'exemple des habitations des agoras nord et sud, pour lesquelles le I^{er} siècle est plutôt marqué par la continuité, invite pourtant à remettre en question l'idée d'une rupture consécutive à la révolte de 43. Des éléments rattachés aux traditions grecques et iraniennes cohabitent ainsi dans les mêmes pièces, parfois même sur les mêmes objets. Une pièce s'ouvrant sur la cour par un iwan peut ainsi abriter des motifs de méandre en plâtre et des figurines d'apparence hellénique. Les éléments de stuc et les couleurs vives synonymes pour Hopkins d'iranisation représentent d'autre part parfois des griffons ou des palmettes difficiles à ranger dans une tradition ou dans une autre.

De toute évidence une autre interprétation que la disparition progressive de la culture hellénique originelle de la ville doit être proposée. Il faut cependant pour cela observer plus attentivement la masse d'objets et de tessons de céramique découverts dans ce bloc et ailleurs sur le site.

Les objets découverts sur le site (poterie, figurines, pinakes)⁴³²

Selon les sources classiques, Séleucie aurait été une *polis* grecque se transformant progressivement en cité orientale. Outre cette métamorphose, son identité culturelle aurait été marquée par la présence simultanée de plusieurs cultures en conflit. Flavius Josèphe décrit ainsi la ville comme divisée entre trois groupes culturels, Grecs, Syriens et Juifs, se combattant pour le pouvoir⁴³³. Ce passage a nourri la réflexion des historiens déjà portés, dans le contexte colonial puis anti-colonial du XX^e siècle, à supposer que les relations entre peuples s'inscrivent

⁴³² Le haut-niveau de la nappe phréatique, la salinité des niveaux séleucides et des facteurs propres au contexte des fouilles elles-mêmes, comme la volonté de l'expédition germano-américaine d'ouvrir des tranchées nombreuses afin de découvrir la cité babylonienne d'Opis plutôt que de fouiller Séleucie en profondeur, ont conduit à ce que l'essentiel de ces tessons de poterie et objets de terre cuite soient découverts à une profondeur correspondant à l'époque arsacide de l'histoire de la cité. Nous avons donc préféré concentrer dans ce chapitre l'étude de ceux-ci malgré le fait que certains des éléments discutés ici proviennent de l'époque séleucide.

⁴³³ FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 18, 9, 9. Pour une analyse de ce passage et des acteurs décrits par Flavius Josèphe comme « Grecs », « Syriens » et « Juifs », voir GOODBLATT D., *Josephus on Parthian Babylonia (Antiquities XVIII, 310-379)*, dans *Journal of the American Oriental Society*, 17-4 (Oct.-Déc. 1987), p. 605-616.

dans un contexte de rivalité. C'est donc à travers le prisme de ces tensions supposées que les différents objets retrouvés à Séleucie ont été interprétés.

Wilhelmina Van Ingen, qui publia la première recension des figurines découvertes sur le site, classa ainsi celles-ci en style « Greek » ou « Babylonian »⁴³⁴. Robert McDowell proposa de lier l'alternance de symboles religieux grec (Zeus aétophore, déesse nicéphore) et babylonien (divinité à polos, taureau bossu) et le passage de la légende inscrite sur les monnaies du génitif traditionnel (*Σελευκέων*) à un nominatif inaccoutumé (*Σελευκείας*) comme la marque numismatique de ces discordes⁴³⁵. Lorsque les « Syriens » auraient eu le dessus, la qualité de l'écriture aurait diminuée et des symboles « orientaux » auraient été choisis. Clark Hopkins et Wolfram Grajetzki présentèrent le progressif remplacement du plâtre et des portiques par du stuc et des iwans comme la marque d'une iranisation⁴³⁶. La découverte sur le site d'une statue d'Héraclès en bronze et d'une figurine d'amazone en terre cuite datées des premières décennies de la domination arsacide a été saluée comme la preuve d'une survie de la culture hellénique après la conquête⁴³⁷. Leurs défauts et déviations par rapport au modèle méditerranéen supposé ont quant à eux été mis sur le compte d'une hybridation tenant de l'abâtardissement.

Certaines de ces interprétations ont pu être critiquées à la pièce. Une émission monétaire datée de 123-105 av. J.-C. est ainsi frappée de l'image de deux personnages, barbus et portant des polos, tendant la main vers un trépied symbolisant probablement Apollon, ainsi que d'une légende utilisant le génitif traditionnel⁴³⁸. S'agit-il d'une monnaie fabriquée sous influence

⁴³⁴ VAN INGEN W., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1939, p. 5-8.

⁴³⁵ MCDOWELL R., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 223-224; MCDOWELL R., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 149-161.

⁴³⁶ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 28-29; GRAJETZKI W., *Op. cit.*, Bristol, 2011, p. 34.

⁴³⁷ Étant donné les circonstances troubles de cette découverte (sans archéologue mais en présence du gardien du site), le contexte de découverte est incertain.

Sur la statue : INVERNIZZI A., *Héraclès à Séleucie du Tigre*, dans *Revue d'archéologie*, 1989, p. 65-113; BERNARD P., *Vicissitudes au gré de l'histoire de l'histoire d'une statue de bronze d'Héraclès entre Séleucie du Tigre et la Mésène*, dans *Le journal des Savants*, 1 (1990), p. 3-68.

Sur l'amazone : INVERNIZZI A., *Una Amazzone di Terracottada Seleucia sul Tigri*, dans *Parthica*, 1 (1999), p. 107-115.

⁴³⁸ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, émission 6.

« syrienne » ou « grecque »? Plus encore, Georges Le Rider a souligné que les rares apparitions d'une légende au génitif après 43/42 av. J.-C. sont accompagnées de divinités à polos et que le changement de cas utilisé pour la légende est observable dans bien d'autres *poleis* dans lesquelles il n'existait pourtant pas de parti « syrien » peu respectueux de la tradition, comme Tyr, Sidon ou Amasie⁴³⁹.

Ces critiques ponctuelles ne suffisent pourtant pas. Des objets portant simultanément les marques de traditions différentes suggèrent qu'un changement de paradigme d'interprétation est nécessaire.

Les couches stratigraphiques liées à la période arsacide de l'histoire de la cité, à la fois plus longue et plus récente, ont livré aux archéologues une variété et une quantité beaucoup plus importantes d'artéfacts que les niveaux précédents. Cela est particulièrement vrai dans le cas des objets de la vie quotidienne, fabriqués et utilisés par des habitants de toutes conditions sociales. Il s'agit notamment de tessons de poterie et de statuettes de terre cuite⁴⁴⁰.

Outre son utilité dans la datation des couches stratigraphiques, la poterie permet une analyse des interactions culturelles et des échanges économiques qui animaient la ville. Séleucie fut en effet un centre de production de première importance dont les produits, de grande qualité, ont été retrouvés en Mésopotamie, en Susiane et dans le golfe Persique. Les techniques de fabrication et les modèles choisis par les artisans de la ville sont donc les témoins de croisements entre des

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 87; émissions 15 et 18.

⁴⁴⁰ Sur la poterie : VALTZ E., *Pottery from Seleucia on the Tigris*, dans *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'âge du fer au début de la période islamique*, BOUCHARLAT R. et J.-F. SALLES (éds), Paris, 1984, p. 41-48; VALTZ E., *New Observations on the Hellenistic Pottery from Seleucia-on-the-Tigris*, dans *Golf-Archäologie. Mesopotamien, Iran, Kuwait, Bahrain, Vereinigte Arabische Emirate und Oman*, SCHIPPMANN K., A. HERLING et SALLES J.-F. (éds), Rahden, 1991, p. 45-56; VALTZ E., *La ceramica da Seleucia al Tigri e dalla Mesopotamia seleucide e partica*, dans *Sulla via de Alessandro. Da Seleucia al Gandhara*, INVERNIZZI A. (éd.), Turin, 2007.

Sur les figurines et les pinakes: VAN INGEN W., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1939; MENEGAZZI R., *Op. cit.*, 3 vol., Florence, 2014.

traditions céramiques différentes : d'un côté un style babylonien, résultat d'influences diverses; de l'autre, des pratiques grecques, qu'il conviendrait probablement mieux d'appeler méditerranéennes, aux caractéristiques non moins variées et changeantes.

Au moment de la conquête d'Alexandre, la poterie babylonienne était en effet au carrefour des productions néo-assyriennes, néo-babyloniennes et achéménides⁴⁴¹. Outre des objets quotidiens (cruche sans anse, gobelet) en argile locale, rarement décorés, deux types principaux se dégagèrent : le vernis en coquille d'œuf, provenant de l'art palatial néo-assyrien et servant à des formes coniques; le vernis glacé, d'origine alcaline, lui aussi d'origine palatiale et retrouvé surtout sur des objets de petite taille bicolores (vert, jaune, blanc, bleu). Au même moment, la production céramique du monde grec connaissait des changements importants⁴⁴². Les centres de production se déplacèrent d'Athènes vers l'est (notamment Chypre puis Alexandrie) et se multiplièrent, contribuant à créer une *koinè* méditerranéenne plutôt qu'une tradition unique. Les objets à vernis noir si typiques du Ve siècle devinrent d'autre part plus petits alors que les patines se faisaient plus métalliques. À Doura-Europos et dans d'autres colonies séleucides, ce sont ces céramiques à vernis noir qui sont le plus fréquemment découvertes, y compris à des niveaux correspondant à des périodes bien postérieures à leur fondation⁴⁴³. À Séleucie, ils sont au contraire très rares et se concentrent dans les quelques emplacements où la couche de fondation a pu être atteinte⁴⁴⁴.

Cette divergence s'observe aussi dans le niveau V, d'époque séleucide tardive (150-100 av. J.-C.). Alors qu'à la même période, les sites du nord de la Mésopotamie imitent les productions à figures rouges méditerranéenne et le nouveau style mégarien, les potiers séleucéens se caractérisent par une utilisation sélective de ces éléments. Certaines formes, jusque-là inconnues

⁴⁴¹ VALTZ E., *Pottery and Exchanges : Imports and Local Production at Seleucia-Tigris*, dans *Arabia Antiqua: Hellenistic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds), Rome, 1993, p. 168.

⁴⁴² STEWART A., *Art in the Hellenistic World*, Cambridge, 2014, p. 39-40.

⁴⁴³ HANNESTAD L., *Change and Conservatism. Hellenistic Pottery in Mesopotamia and Iran*, dans *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für Klassische Archäologie*, Mayence, 1988, p. 180-181.

⁴⁴⁴ VALTZ E., *Op. cit.*, Rome, 1993, p. 169.

en Babylonie, font ainsi leur apparition : amphore copiant la variante chypriote, au cou cylindrique, au corps ovoïde et aux poignées hautes et droites; plats à poisson; œnochoés fusiformes reposant sur une base ronde; *lagynos* suivant le modèle chypriote au corps évasé et biconique, au col étroit et aux poignées droites⁴⁴⁵. Ces deux derniers exemples, liés à une culture du vin jusque-là étrangère à la région, sont des indices de changements de coutumes plus profonds qu'une simple influence de forme. Ces nouveaux modèles connurent d'ailleurs une popularité durable. On les retrouve ainsi jusque dans les couches arsacides tardives (III) et même sassanides (II) de la cité et de ses voisines. L'*amphoriskos*, version réduite de l'amphore, et l'œnochoé inspirèrent quant à eux l'*unguentarium* très répandu dans ces mêmes niveaux. Au niveau V apparaissent aussi des fragments d'objets en terre sigillée. Classés dans la catégorie de la terre sigillée orientale A, probablement originaire du nord de la Syrie, ils furent probablement importés dans un premier temps depuis les ateliers de la Tétrapole. Dès le niveau III (50-100 ap. J.-C.), des objets entiers retrouvés notamment dans les ateliers de la rue à portiques témoignent d'une production désormais locale, dans des teintes de rouge très foncées et caractéristiques. La faible quantité de cette terre sigillée retrouvée suggère cependant qu'il ne s'agissait pas d'une fabrication de grande ampleur⁴⁴⁶.

L'inspiration méditerranéenne ne se bornait cependant pas à la simple copie. Ces nouveaux modèles ne furent pas décorés selon les standards occidentaux mais plutôt en intégrant des éléments de la tradition babylonienne et de ses multiples influences⁴⁴⁷. Des vernis alcalins aux couleurs diverses recouvrent ainsi amphores et *lagynoi*. Des patines coquille d'œuf font briller les œnochoés. Des motifs zigzagants remplacent les figures humaines.

⁴⁴⁵ VALTZ E., *Op. cit.*, dans *Sulla via de Alessandro. Da Seleucia al Gandhara*, INVERNIZZI A. (éd.), Turin, 2007, p. 136.

⁴⁴⁶ VALTZ E., *Op. cit.*, dans *Arabia Antiqua: Hellenistic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds), Rome, 1993, p. 174-178.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 171-172.

Un même mélange de genres caractérise les nombreux objets de terre cuite retrouvés sur le site de Séleucie⁴⁴⁸. Faciles à fabriquer et peu coûteux, ils étaient certainement bien plus accessibles que tout autre type d'artéfact. Environ 11 000 fragments de statuettes, d'amulettes et d'images de tous genres ont été retrouvés éparpillés sur le site. Si beaucoup sont trop endommagés pour qu'il soit possible de préciser leur usage antique, de nombreuses figurines humaines et animales permettent de tenter une analyse de l'univers de leurs créateurs et leurs utilisateurs. Les sujets de ces représentations sont en effet variés : *pinakes* érotiques, images grotesques (obésité, difformité), divinités, êtres humains de tous sexes et âges. Une étude minutieuse a permis de déterminer que 80% d'entre elles avaient été fabriquées selon la méthode du moule bivalve, inconnue en Mésopotamie avant la conquête d'Alexandre.

De nouveau, deux traditions éclatées se rencontrent. Les statuettes babyloniennes, fabriquées exclusivement selon la technique du moule simple, représentaient le plus souvent des femmes nues à la posture rigide, assises ou debout⁴⁴⁹. Les bras étaient parfois en mouvement, supportant ou cachant la poitrine ou, très rarement, soutenant un enfant. Quelques exemples d'animaux, souvent fantastiques, et d'hommes, toujours vêtus, ont aussi été retrouvés. Lorsqu'un contexte d'utilisation de ces figurines a pu être précisé, il s'agissait toujours d'un usage religieux privé, relevant de l'apotropaïsme.

La pratique grecque privilégiait elle aussi une utilisation religieuse, liée au temple, aux autels publics et privés ainsi qu'aux tombes⁴⁵⁰. Elle est particulièrement associée aux fameuses poupées retrouvées à Tanagra⁴⁵¹. Souvent exposées plutôt que manipulées, elles présentent généralement une base ronde et plate sur laquelle elles pouvaient reposer tout en étant moins

⁴⁴⁸ MENEGAZZI R., *Op. cit.*, dans *Mega-Cities and Mega-Sites*, ROGER M. et J. CURTIS (éds), Wiesbaden, 2012, p. 157-168; MENEGAZZI R., *Op. cit.*, 3 Vol., Florence, 2014.

⁴⁴⁹ VAN BUREN E.D., *Clay Figurines of Babylonia and Assyria*, New Haven, 1930; KARVONEN-KANNAS K., *The Seleucid and Parthian Terracotta Figurines from Babylon*, Florence, 1995, p. 12-14.

⁴⁵⁰ AMMERMAN R., *The Religious Context of Hellenistic Terracotta Figures*, dans *The Coroplast' Art: Greek Terracottas in the Hellenistic World*, UHLENBROCK J. (éd.), New York, 1990, p. 42.

⁴⁵¹ JEAMMET V., *Tanagras. De l'objet de collection à l'objet archéologique*, Paris, 2007; CAUBET A., *Op. cit.*, dans *Perspective*, 1 (2009), p. 43-56.

solides. Les corps féminins, et en particulier les organes génitaux, y sont couverts, sauf dans certaines représentations de déesses. Elles sont habituellement en mouvement. Une autre des caractéristiques de la coroplastie grecque était la mise en scène d'enfants et de sujets propres à la *polis*, comme des acteurs de théâtre. Dans une tradition comme dans l'autre, de nombreuses variantes coexistaient. Certains éléments (mouvement, nudité, solidité, méthode de fabrication) définissent néanmoins des pratiques faciles à différencier.

À Séleucie, certains objets semblent se conformer à cette division et témoignent de l'apparition de pratiques et de goûts nouveaux dans la région. Des statuettes représentant des hommes nus, des enfants seuls ou des masques de théâtre ont ainsi été retrouvées. Elles présentent une grande ressemblance avec des exemples provenant de Smyrne ou Priène⁴⁵². Des *pinakes* montrant des couples enlacés dans diverses poses érotiques s'y ajoutent⁴⁵³. D'autres figurines attestent au contraire la continuité des pratiques locales. Certains objets de la vie quotidienne, comme de petits lits ou des bateaux miniatures imitant parfaitement leurs équivalents des périodes néo-assyriennes ou néo-babyloniennes, parsèment le site. De nombreuses représentations de femmes nues à la posture rigide ont d'autre part été découvertes. Il semble dès lors évident que la ville de Séleucie abrita jusqu'à son déclin une population aux traditions différentes. La question brûlante de l'interaction entre celles-ci demeure.

Les critères définissant la culture d'un objet et, partant, celle de son créateur et de son utilisateur, sont en effet affaire de point de vue d'archéologues et d'historiens. La première édition des objets de terre cuite retrouvés à Séleucie suggérait ainsi, en se basant sur la présence d'une couronne, la raideur d'une pose ou le style d'une coiffure, l'existence parallèle des cultures babyloniennes et grecques⁴⁵⁴. Peu d'objets correspondent pourtant tout à fait au canon défini par les spécialistes modernes. En effet, l'écrasante majorité des statuettes découvertes

⁴⁵² MOLLARD-BESQUES S., *Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre cuite grecs, étrusques et romains, Vol. III, Époques hellénistique et romaine, Grèce et Asie Mineure*, Paris, 1972, p. 131, pl. 161 C et D.

⁴⁵³ INVERNIZZI A., *Terracotta Pinakes with Erotic Scenes from Seleucia-on-the-Tigris*, dans *Arabia Antica : Hellenic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds.), Rome, 1993, p. 155-165.

⁴⁵⁴ VAN INGEN W., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1939, p. 5-8.

comportent des éléments pouvant les faire catégoriser d'une manière ou d'une autre. Que penser ainsi d'une tanagra habillée de la tête aux pieds et portant une couronne à la grecque, mais fabriquée selon la technique du moule simple et sans socle⁴⁵⁵? Ou d'une statuette de femme nue se soutenant la poitrine, arborant une coiffure grecque et conçue avec un double moulage⁴⁵⁶? Ou des nombreux exemples montrant des enfants assis sur une base, mêlant le goût hellénistique pour les représentations infantiles et la rigidité mésopotamienne⁴⁵⁷?

Dans un modèle considérant la confrontation comme la forme normale d'interaction entre les cultures, ces exemples furent considérés de deux manières divergentes. Certains y virent le signe d'une « Greek Domination »⁴⁵⁸. D'autres la considérèrent au contraire comme un exemple de la dissolution progressive du modèle grec. Loin de la métropole et de la Méditerranée, la créativité des habitants de Séleucie aurait été étouffée, comme un dauphin dans un bassin. Constatant ainsi l'absence du type du « bol mégarien » et de la technique de la décoration à la roulette parmi les objets retrouvés dans le sol de Séleucie, Lisa Hannestad porta un jugement sévère sur les capacités de ses artisans⁴⁵⁹.

Si opposés en apparence, ces deux modèles d'interprétation ignorent cependant certains éléments. Si les habitants de Séleucie ont petit à petit perdu leur culture d'origine, comment se fait-il en effet qu'aucune gradation ne semble exister entre des objets de périodes différentes? Le contexte des fouilles archéologiques a empêché la découverte des artefacts de la population originelle de la ville, nous privant d'un point de départ. Mais les objets des phases représentant l'essentiel des trois siècles de la période arsacide de l'histoire de la cité ne montrent aucun signe

⁴⁵⁵ BM 81-11-3-1876.

⁴⁵⁶ BM 80- 6-17-1713.

⁴⁵⁷ BM 80- 10-5-1921.

⁴⁵⁸ LEGRAIN L., *Terracottas from Nippur*, Philadelphie, 1930, p. 11. Van Ingen souligne qu'il existe « a merging of Greek and Oriental » (p. 8), mais sans remettre en question l'existence de deux communautés opposées.

⁴⁵⁹ « *The simplification of form and lack of typological development which was evident in Northern Mesopotamia and on the east coast of the Mediterranean, is also conspicuous here* ». HANNESTAD L., *Op. cit.*, dans *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für Klassische Archäologie*, Mayence, 1988, p. 183. Un seul fragment de bol mégarien a été retrouvé dans la région, à Babylone. Il s'agit cependant d'une exception confirmant la règle. Voir WETZEL F., E. SCHMIDT et MALLOWITZ A. (éds), *Das Babylon der Spätzeit*, Berlin, 1957, table 48, 92.

d'une influence babylonienne ou iranienne grandissante. Quant à l'idée d'une Séleucie servant de tête de pont de la culture grecque en Asie, elle n'explique pas que certains éléments de celle-ci semblent avoir été favorisés par les artisans et les habitants de la cité au détriment de certains autres. Cette apparente incongruité nous apparaît comme l'élément essentiel du rapport entre les cultures à l'intérieur de la cité. Elle nous semble en effet le résultat de choix conscients amenant à la création d'un nouveau modèle séleucéen.

Le cas de statuettes à l'effigie d'hommes nus arborant une peau de lion est à cet égard intéressant⁴⁶⁰. Certaines sont fabriquées avec un seul moule, d'autres avec deux. Certaines arborent une couronne grecque, d'autres non. Certains des personnages se soutiennent sur une massue, dans une pose en contrapposto. Des éléments divers sont donc observables. L'identification du personnage comme Héraclès a néanmoins été suggérée par plusieurs historiens. La découverte d'une statue en bronze assez semblable portant sur les cuisses une inscription en grec et en pahlevi l'identifiant comme Héraclès/Verethragna, semble confirmer cette supposition⁴⁶¹. Pourtant, quelques éléments dérangent. Si le dieu de cette statue de bronze portait deux noms, c'était donc qu'il pouvait être interprété différemment par les uns et par les autres, selon leur langue et leur culture. Ce qui, aux yeux d'un Grec ou d'un historien hellénisant apparaît très clairement comme un Héraclès était au contraire un Verethragna pour un Parthe ou un historien iranisant. Cette idée d'une double identification possible est importante, car elle introduit la nécessité d'éviter de l'empêcher en étant trop spécifique dans la fabrication de la figurine. Justement, des éléments accompagnant habituellement les représentations du fils de Zeus à l'époque hellénistique, comme les pommes des Hespérides ou une tête penchée en signe d'abatement et de fatigue, sont absents de ces statuettes séleucéennes. Ne demeurent que la peau de lion et parfois la massue. Or, ces détails rappellent des thèmes aussi fréquents et célèbres

⁴⁶⁰ LANGIN-HOOPER S., *Terracotta Figurines and Social Identities in Hellenistic Babylonia*, dans *Critical Approaches to Ancient Near Eastern Art*, FELDMAN M.H. et B. BROWN (éds), Berlin/Boston, 2013, p. 465-474.

⁴⁶¹ INVERNIZZI A., *Héraclès à Séleucie du Tigre*, dans *Revue d'archéologie*, 1989, p. 65-113; BERNARD P., *Vicissitudes au gré de l'histoire de l'histoire d'une statue de bronze d'Héraclès entre Séleucie du Tigre et la Mésène*, dans *Le journal des Savants*, 1 (1990), p. 3-68. Voir aussi, sur l'inscription plutôt que sur la statue, PENNACHIETTI F.A., *L'iscrizione bilingue greco-partica dell'Eracle di Seleucia*, dans *Mesopotamia*, 22 (1987), p. 169-185.

dans la tradition mésopotamienne que les Douze Travaux pouvaient l'être en Grèce. Du palais néo-assyrien de Khorsabad à celui de Darius à Persépolis, le motif du dieu / héros / roi chassant le lion était une constante de l'art de la région depuis près d'un millénaire.

Considérer ces statuettes comme des Héraclès symboles de la domination culturelle grecque ignore d'autre part une question lancinante pour les historiens. Cette statue de l'Héraclès de Mésène fut en effet offerte à un temple d'Apollon. Le culte de ce dieu était particulièrement encouragé par les souverains séleucides, assurément dans un but de légitimation de leur pouvoir et peut-être dans un but de syncrétisme⁴⁶². Or, il semble exister un décalage entre cette politique royale et la pratique des habitants de la Babylonie en général et de Séleucie-sur-le-Tigre en particulier. Outre Héraclès, les autres dieux masculins ne sont en effet pour ainsi dire jamais représentés sur des statuettes⁴⁶³. Il s'agit d'une particularité de la région par rapport au reste du monde hellénistique⁴⁶⁴. On a cherché à expliquer celle-ci par une ferveur particulière vouée au fils d'Alcmène par les soldats. Mais ceux-ci n'étaient pas plus particulièrement nombreux en Babylonie qu'en Égypte, en Syrie ou en Grèce continentale. Ne reste dès lors que l'idée du choix conscient de favoriser le culte d'une divinité pouvant rassembler les diverses composantes de la population de la région, tout en favorisant des attributs visuels de celui-ci dans lesquels chacun pouvait reconnaître sa propre tradition artistique.

Des éléments comme l'absence de la technique de la décoration à la roulette ou l'utilisation de patines d'inspiration babylonienne sur des pots aux formes méditerranéennes représentent dès lors autant d'exemples d'un compromis entre les goûts et les sensibilités diverses des artisans et des habitants de la ville. Ceux-ci connaissaient visiblement ce qui se faisait plus à l'ouest,

⁴⁶² ERICKSON K., *Apollo-Nabû: the Babylonia Policy of Antiochus I*, dans *Seleucid Dissolution. The Sinking of the Anchor*, ERICKSON K. et G. RAMSAY (éds), Wiesbaden, 2011, p. 51-65; BEAULIEU P.-A., *Nabû and Apollo: The Two Faces of Seleucid Religious Policy*, dans *Orient und Okzident in hellenistischer Zeit*, HOFFMAN F. et K.S. SCHMIDT (éds), Vaterstetten, 2014, p. 13-30.

⁴⁶³ KARVONEN-KANAS K., *The Seleucid and Parthian Terracotta Figurines from Babylon*, Florence, 1995, p. 82-84.

⁴⁶⁴ Des divinités comme Apollon et surtout Dionysos étaient en effet très populaires tout autour de la Méditerranée. Voir AMMERMAN R., *Op. cit.*, dans *The Coroplast' Art: Greek Terracottas in the Hellenistic World*, UHLENBROCK J. (éd.), New York, 1990, p. 40-41

puisque Séleucie fut parmi les premières à importer puis à fabriquer de la terre sigillée orientale A. Ils choisirent cependant d'utiliser celles de ces pratiques qui leur plaisaient et celles qu'ils considéraient pouvoir s'insérer dans le paysage culturel particulier qui était le leur. Ce faisant, ils ont semble-t-il créé de nouveaux modèles, exportés et copiés ailleurs. Des exemples de leur travail ont ainsi été retrouvés sur d'autres sites en Babylonie, en Susiane et surtout dans le Golfe⁴⁶⁵. Cette diffusion, à la vérité assez restreinte, témoigne néanmoins de l'influence régionale de ce nouveau style, ni grec, ni babylonien, mais séleucéen.

Une Sybaris parthe

La conquête définitive de Séleucie par les Arsacides en 129 av. J.-C. a été présentée par les sources classiques comme une rupture. Dès lors s'amorçait le lent déclin d'une cité grecque traitée avec hostilité par ses souverains arsacides. Les historiens, confrontés avant les fouilles au faible nombre de documents, eurent tendance à suivre cette trame narrative. Même après celles-ci, la force de la tradition et des schémas préexistants conduisirent à conserver au moins une partie de ce récit. Sans s'amorcer dès la conquête, l'abaissement de Séleucie résulterait néanmoins de l'attitude des nouveaux rois, en particulier après l'an 43 et la révolte de la ville. Notre étude suggère pourtant des conclusions différentes.

La période arsacide se caractérise en effet au moins par la continuité et au mieux par un développement de la cité. Celle-ci conserva son statut de centre administratif et monétaire de premier plan. Certains indices indiquent même que ses responsabilités dans la frappe de la monnaie auraient pu augmenter après qu'elle ait été séparée d'Antioche. Celles-ci s'exercèrent dans un cadre d'autonomie accru au moins jusqu'au règne d'Artabanos II (10-35, 36-38). Même à partir de là et dans le cadre de l'*Iranian Revival*, les symboles de cette autonomie (*Tychè* poliade, calendrier local) se maintinrent.

⁴⁶⁵ VALTZ E., *Op. cit.*, dans *Arabia Antiqua: Hellenistic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds), Rome, 1993, p. 180-181; KARVONEN-KANAS K., *Op. cit.*, Florence, 1995; MARTINEZ-SÈVE L., *Les figurines de Suse*, Paris, 2002.

Cette seconde phase de l'histoire de Séleucie semble d'autre part se caractériser par une grande prospérité. Le théâtre de Tell Umar vit ainsi des travaux importants tout au long des deux premiers siècles de la présence arsacide. Si certains de ses bâtiments de l'époque séleucide (la *stoa*, le « bâtiment des archives ») furent détruits, leur emplacement fut réoccupé par des constructions de bonne tenue. Le statut de l'agora du nord se transforma pour devenir plus économique que politique, mais sans que cette évolution ne trahisse un dépérissement. Celui-ci n'apparaît qu'au II^e siècle et encore, seulement du côté des anciennes archives. À quelques pas de là, les dégâts importants subis par le théâtre furent réparés avec soin au plus tôt en 121. Ailleurs dans la ville, des travaux importants témoignent d'une même vigueur dans l'artisanat et le commerce. Les nombreux objets découverts sur le site sont eux aussi à leur manière des gages de cette durable opulence. Nul doute en effet que les figurines, les poteries et les statues retrouvées aient été fabriquées sur place. Le rayonnement au moins régional de certaines d'entre elles illustrent le rôle économique continu de Séleucie.

Elles attestent d'autre part son rôle de centre culturel. Elles portent en effet les marques de la rencontre entre des traditions diverses qui semblent s'être mélangées et avoir cohabité plus harmonieusement que ne le laissaient croire certains auteurs antiques.

En définitive, Séleucie ne semble donc pas avoir particulièrement pâti du changement de dynastie. Après avoir longtemps vécu dans l'ombre d'Antioche, elle apparaît au contraire avoir connu son apogée au cours des siècles qui suivirent la conquête.

Histoire politique de Séleucie-sur-le-Tigre

Écrire l'histoire politique de Séleucie est un exercice frustrant. La ville n'apparaît en effet dans nos sources que de manière intermittente. Éloignée de la Méditerranée, possession des Séleucides sans être leur lieu de résidence principal, extérieure à l'empire romain, elle n'attire l'attention des auteurs classiques qu'en tant qu'objet sur lequel agissent périodiquement des acteurs exogènes. Les documents cunéiformes ne pallient qu'imparfaitement ce problème, puisqu'aucun sanctuaire et donc aucun scribe ne semble s'être installé à l'ombre de Tell Umar. De temps à autre, les pérégrinations d'un roi ou d'un légat braquent donc les projecteurs sur les bords du Tigre. La fondation de la ville, sa conquête par les Arsacides, ses moments de tension avec ceux-ci ou les expéditions romaines dans la région nous sont ainsi moins mal connus. Mais ces moments sont fugaces et séparés par de longues périodes. Ni tout à fait grecque, ni tout à fait babylonienne, Séleucie existe ainsi dans les ombres de la périphérie historique.

Il devient dès lors difficile d'identifier un fil rouge pour l'histoire de la cité afin de lier ces quelques épisodes de relative lumière entre eux. Si certains d'entre eux ont été l'occasion de bien des discussions, peu nombreux sont les historiens s'étant risqués à proposer un récit général. Ceux qui l'ont fait, s'inspirant surtout d'éléments de la tradition classique et notamment de Pline l'Ancien, ont insisté sur l'impact de la culture des souverains sur la destinée de la ville. Or, les chapitres précédents nous ont permis de constater les faiblesses de cet énoncé. Il nous apparaît donc nécessaire de réévaluer cette orientation et, si possible, d'en suggérer d'autres.

La fondation

Les difficultés liées à la présentation d'une histoire politique de Séleucie apparaissent dès l'abord. Aucune des sources disponibles n'indique en effet de date précise pour la fondation de la cité. Les sources littéraires se divisent entre mentions de cet événement sans précision chronologique et récits contextuels sans évocation de la ville. Nos autres documents sont à peine

plus utiles. La datation des premières monnaies frappées par l'atelier séleucéen fait ainsi l'objet de débats intenses et s'appuyant sur les textes au lieu de les confirmer de manière indépendante⁴⁶⁶. Les documents cunéiformes n'offrent quant à eux qu'un *terminus ante quem* tardif⁴⁶⁷. Les fouilles archéologiques ne sont pour leur part d'aucune aide puisque les niveaux les plus anciens de la ville ont été dévorés par la nappe phréatique et le sel. Dans ces conditions, des dates s'échelonnant entre 311 et 300 avant J.-C. ont été proposées par la critique, la première année correspondant au retour de Séleucos en Babylonie établie à la lecture des sources classiques et la seconde à la datation la plus basse des premières monnaies frappées à Séleucie⁴⁶⁸.

⁴⁶⁶ Les premières monnaies frappées à Séleucie ont été datées de 312 par McDowell, 306 par Newell (et Le Rider se basant sur Newell), 305 par Waggoner et 300 par Krittr. L'interprétation de Krittr est suivie par le catalogue de Houghton et Lorber. Voir MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1935, p. 53; NEWELL E., *Op. cit.*, New York, 1938, p. 10-11; LE RIDER G., *Op. cit.*, Paris, 1965, p. 31; WAGGONER N. M., *The Early Alexander Coinage at Seleucia on the Tigris*, dans *American Numismatic Society, Museum Notes*, 15 (1969), p. 30; KRITTR B., *Op. cit.*, Lancaster, 1997, p. 99-104.

Quelle qu'elle soit, la datation de cette première frappe ne règle pas la question de la date de fondation. Comme l'a fait remarquer Le Rider, des monnaies datées de 300 impliquent probablement une fondation quelques années auparavant, le temps que l'atelier soit mis en marche. Voir LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 61-62.

McDowell proposa une datation en 312 à une époque où la communauté historique suivait la chronologie haute de Karl Julius Beloch et considérait que Séleucos était revenu en Babylonie dès cette année. Depuis les travaux d'Eugenio Manni et la mise en place de la chronologie basse, 311 est le nouveau *terminus post quem* pour la fondation de Séleucie. Sur la datation haute et basse, voir les pages suivantes.

⁴⁶⁷ Un carnet astronomique daté de 273 est la première mention certaine d'une « résidence royale qui se trouve sur le Tigre ». Mais Séleucos était alors décédé depuis huit ans. La datation par l'analyse des monnaies de la ville lui est donc préférée par les historiens, quand bien même celle-ci est-elle elle-même problématique. Voir SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. I, Vienne, 1988, 289, rev. 14.

⁴⁶⁸ En 312-311: Beloch, McDowell, Musti, Marinoni et Will.

En 311 ou 307: Schober et Boiy.

En 306-305: Newell, Le Rider, Invernizzi.

En 305: Waggoner, Bickerman.

Entre 304 et 301: Kuhrt et Sherwin-White.

En 300: Bouché-Leclerc, Streck, Reuther, Hadley, Krittr et Capdetrey.

BOUCHÉ-LECLERCQ A., *Op. cit.*, Paris, 1913-1914, p. 524; STRECK M., *Seleukeia am Tigris*, dans *RE*, 1921, p. 1150; BELOCH K.J., *Griechische Geschichte*, Vol. 4, Berlin, 1925, p. 131; REUTHER O., *The German Excavations at Ctesiphon*, dans *Antiquity*, 3 (1929), p. 436; MUSTI D., *Lo stato dei Seleucidi*, dans *Studi Classici e Orientali*, 15 (1966), p. 134; MARINONI E., *La capitale del Regno di Seleuco I*, dans *Rendiconti dell'Instituto Lombardo*, 106 (1972), p. 620; HADLEY R., *The Foundation of Seleucia-on-the-Tigris*, dans *Historia*, 27 (1978), p. 230; WILL É., *Histoire politique du monde hellénistique*, Nancy, 1979, p. 267; SCHOBBER L., *Untersuchungen zur Geschichte Babyloniens und der Oberen Satrapien von 323-303 v. Chr.*, Francfort-sur-le-Main, 1981, p. 118; BICKERMAN E., *Op. cit.*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), Vol. 3, Cambridge 1983, p. 4; INVERNIZZI A., *Op. cit.*, dans *Centre and Periphery*

Cette question complexe pourrait sembler assez futile si le contexte entourant et motivant cette fondation n'avait pas servi de point de départ à des jugements portant sur toute l'histoire de la cité. Fondée dès 311, elle aurait été pensée dans le cadre d'un État strictement babylonien et aurait donc été destinée à être remplacée par la Tétrapole une fois le royaume séleucide largement agrandi. Fondée en 300, elle aurait au contraire été un équivalent d'Antioche ou de Laodicée, mais peut-être aussi la marque d'une politique anti-babylonienne une fois le problème antigonide réglé et le soutien babylonien superflu. Dans l'optique d'une réévaluation de cette histoire, il nous faut donc nous pencher sur ce nœud gordien.

La datation de la fondation de Séleucie dépend en premier lieu des mentions de cet événement dans les écrits de plusieurs auteurs de la tradition classique⁴⁶⁹. Ceux-ci, tous postérieurs au II^e siècle avant J.-C., décrivent cependant les faits d'une manière succincte, imprécise et contradictoire. Flavius Josèphe et Tacite se contentent ainsi de mentionner que Séleucos fonda la ville. Strabon, Pline l'Ancien et Pausanias le Périégète précisent que cet acte contribua à vider Babylone de ses habitants, sans que le premier ne suggère que cela ait été volontaire. Appien est le seul à accorder plus de quelques mots à cet événement. Présentant Séleucos et notamment les présages liés à son destin et à ses actions, il indique que les Mages cherchèrent à empêcher la fondation de Séleucie en mentant au sujet de la date propice au début des travaux, « ne souhaitant pas qu'un fort pareil soit construit contre eux »⁴⁷⁰. Une intervention divine déjoua cependant leurs plans et mit les soldats au travail au bon moment.

in the Hellenistic World, BILDE P. (éd.), Aarhus, 1993, p. 235; KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *The Transition from Achaemenid to the Seleucid Rule in Babylonia*, dans *Achaemenid History. Vol. VIII*, SANCISI-WEERDENBURG H. et al. (éds), Leiden, 1994, p. 322; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 135; CAPDETREY, *Op. cit.*, Rennes, 2007, p. 54.

⁴⁶⁹ STRABON, 16, 1, 5; APPIEN, *Syriaka*, 58; PLINE L'ANCIEN, 6, 30, 122; FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 18, 9, 8; TACITE, *Ann.*, 6, 42; PAUSANIAS, 1, 16, 3.

⁴⁷⁰ APPIEN, *Syriaka*, 9, 58. (...οὐκ ἐθέλοντας ἐπιτεῖχισμα τοιόνδε σφίσι γενέσθαι.).

Ces multiples mentions se révèlent donc décevantes et avares de détails. En l'absence d'indication chronologique précise, les historiens n'ont pu identifier que quelques éléments permettant de préciser le contexte de la fondation de Séleucie. Tout d'abord, celle-ci dut être fondée à un moment où Séleucos était en possession de la Babylonie. Il est d'autre part probable qu'il ait été présent en personne et en pouvant utiliser une abondante main d'œuvre militaire à des tâches de prestige plutôt que de sécurité. Il ne reste dès lors qu'à se rapporter aux dernières années du IV^e siècle pour identifier un moment correspondant à ces différents éléments.

Or, cette tâche en apparence simple se révèle très ardue. Cette période constitua, pour la Babylonie comme pour le reste des territoires conquis par Alexandre, une période troublée. Elle fut en effet marquée par les luttes entre les diadoques pour l'héritage, complet ou partiel, de ces territoires. Celles-ci s'étendirent sur plus de quarante années et virent des systèmes d'alliance fragiles s'établir et se dissoudre régulièrement. Cette situation instable nous a laissé une documentation difficile à interpréter et surtout à dater⁴⁷¹.

Au cœur de celle-ci se trouve la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile. Celui-ci se présente lui-même comme un compilateur, désireux d'écrire une histoire globale (κοινή ιστορία)⁴⁷². Dans ses livres 18 à 20, qui sont parvenus jusqu'à nous dans leur intégralité, il décrit ainsi assez longuement les développements politiques et militaires consécutifs à la mort d'Alexandre le Grand. Afin de souligner les liens entre ces événements, Diodore a choisi d'organiser la structure de son œuvre de manière chronologique. Il assigne ainsi à chacun de ses

⁴⁷¹ Voir les reconstructions proposées par SCHÖBER L., *Op. cit.*, Francfort-sur-le-Main, 1981; MEHL A., *Op. cit.*, Louvain, 1986; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 117-137; BOIY T., *Between High and Low. A Chronology of the Early Hellenistic Period*, Francfort-sur-le-Main, 2007, p. 120-130; MEEUS A., *Diodorus and the Chronology of the Third Diadoch War*, dans *Phoenix*, 66/1-2 (printemps-été 2012), p. 74-96; VAN DER SPEK R., *Seleukos, Self-Appointed General (Strategos) of Asia (311-305 B.C.) and the Satrapy of Babylonia*, dans *The Age of the Successors and the Creation of the Hellenistic Kingdoms (323-276 B.C.)*, HAUBEN H. et A. MEEUS (éds), Leuven, 2014, p. 323-344.

⁴⁷² Sur Diodore de Sicile, souvent décrié par les historiens des XIX^e et XX^e siècles (Édouard Will l'appela ainsi « le compilateur peu intelligent ») mais quelque peu réhabilité dans les dernières décennies, voir SACKS K., *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton, 1990.

livres une année, tout en sautant à l'intérieur de ceux-ci de région en région de manière inopinée. Ce récit un peu décousu s'avère néanmoins la description la plus complète des activités de Séleucos pendant la période qui vit naître Séleucie.

Il nous le présente ainsi comme satrape de Babylonie après le meurtre de Perdikkas, auquel il aurait peut-être participé⁴⁷³. C'est en cette qualité qu'il se trouva confronté quelques années plus tard à Eumène, allié de Perdikkas⁴⁷⁴. Celui-ci, fuyant l'Asie Mineure sous la pression d'Antigonos Monophtalmos, força le passage du Tigre vers l'Iran et les Hautes-Satrapies dans la région de la future Séleucie⁴⁷⁵. Eumène fut poursuivi jusqu'en Gabiène par Antigonos flanqué de Séleucos et finalement livré par ses propres soldats. Une fois sa victoire assurée, Antigonos chassa cependant son allié de Babylonie et Séleucos trouva refuge auprès de Ptolémée en Égypte. Ce n'est qu'après quelques années d'exil qu'il profita d'une coalition des adversaires d'Antigonos pour récupérer sa satrapie dans une marche triomphale, avant de s'emparer de l'Iran occidental, des Hautes-Satrapies et plus tard de la Syrie⁴⁷⁶.

L'œuvre de Diodore, aussi indispensable soit-elle, souffre cependant de plusieurs limitations. Sa méthode de travail l'a ainsi conduit à commettre plusieurs erreurs, en comprimant des événements survenus sur plus d'un an à l'intérieur d'un même chapitre⁴⁷⁷. Celles-ci ont forcé

⁴⁷³ DIODORE DE SICILE, 18, 39, 6; ARRIEN, *FGrHist.* 156, F9, 35.

⁴⁷⁴ Sur la lutte avec Eumène jusqu'à l'exil de Séleucos, voir DIODORE DE SICILE, 19, 12-14, 42-43 et 55-56 et APPIEN, *Syr.*, 9, 53. Voir aussi SCHÄFER C., *Eumenes von Kardia und der Kampf um die Macht im Alexanderreich*, Francfort-sur-le-Main, 2002.

⁴⁷⁵ Diodore écrit que l'armée d'Eumène atteint le Tigre à trois cents stades de Babylone («... τῆς Βαβυλῶνος ἀπέχων σταδίου τριακοσίου. »). Il semble clair qu'il marche depuis le nord, où le stratège de Mésopotamie Amphimacos l'a accueilli. Le terme ἀπέχω utilisé par Diodore peut d'autre part signifier « en amont ». Or, Séleucie se trouvera plus tard à environ 360 stades ou 64 kilomètres en amont de Babylone et donc à 60 stades ou environ 10 kilomètres du lieu où Séleucos avait tenté sans succès de bloquer le passage d'Eumène. Notons aussi que Strabon (16, 1,5) indique que Séleucie était séparée de Babylone par 300 stades.

⁴⁷⁶ DIODORE DE SICILE, 19, 90-100 et 20, 113; APPIEN, *Syr.*, 9, 54-55.

⁴⁷⁷ Ses marqueurs chronologiques, olympiades, archontes athéniens et consuls romains éponymes, se chevauchent et laissent ainsi planer des doutes sur la saison durant laquelle un événement aurait pu se produire. Il arrive d'autre part que des archontes d'une année et des consuls postérieurs soit utilisés pour dater la même année. Mais surtout, il n'utilise aucun de ces marqueurs chronologiques au début du livre 18 qui lance sa description des luttes entre Diadoques. Voir PELLING C., *The Greek Historians of Rome*, dans *A Companion to Greek and Roman Historiography*, MARINCOLA J. (éd.), Vol. 1, Malden, 2007, p. 250-251.

les historiens à des reconstructions jamais tout à fait satisfaisantes, évoluant au fur et à mesure de l'édition de documents nouveaux. En 1925, Karl Julius Beloch suggéra ainsi, en comparant les sources littéraires et la liste des archontes athéniens retrouvée sur le Marbre de Paros, une chronologie datant la mort de Perdicas de 321, celle d'Eumène de 316 et le retour de Séleucos en Babylonie de 312 (chronologie haute)⁴⁷⁸. La publication en 1924 d'une chronique babylonienne décrivant elle aussi les luttes entre diadoques, la *Chronique des Successeurs* (*ABC 10*), bouleversa rapidement ce fragile équilibre⁴⁷⁹. Celle-ci date en effet la mort de Perdicas de 320. Elle est cependant très endommagée et exige des efforts de collation et de déduction importants pour être utilisée⁴⁸⁰. Dans un supplément à son livre de 1925, Beloch mit cette incongruité sur le compte d'une erreur du scribe babylonien et conserva sa chronologie⁴⁸¹. Eugenio Manni refusa cette explication un peu courte et suggéra en 1949 une nouvelle chronologie se basant sur *ABC 10* et repoussant la datation de Beloch d'un an (chronologie basse)⁴⁸². D'autres documents (fragment d'ostraca iduméen, monnaie de Sidon, éphéméride babylonien) ont eux aussi permis de dater certains des événements décrits par Diodore⁴⁸³. Mais comme ils utilisent tous des calendriers différents, variant selon les impératifs politiques, la datation de chacun d'entre eux est sujette à interprétation⁴⁸⁴. Pas étonnant dès lors qu'aucune des deux chronologies proposées n'ait remporté d'adhésion unanime et que de nouvelles propositions combinant des éléments de chacune d'entre elles soient régulièrement suggérées⁴⁸⁵.

⁴⁷⁸ BELOCH K.J., *Op. cit.*, Berlin, 1925, p. 235-249. Sur la dispute entre chronologie haute et basse, voir BOIY T., *Between High and Low. A Chronology of the Early Hellenistic Period*, Francfort-sur-le-Main, 2007, p. 111-120; GATTINONI LANDUCCI F., *Diodoro Siculo. Libro XVIII. Commento Storico*, Milan, 2008, p. xxiv-xlvi.

⁴⁷⁹ SMITH S., *Op. cit.*, Londres, 1924; GRAYSON A.K., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1975 (=ABC).

⁴⁸⁰ Perdicas n'est jamais nommé dans cette chronique, qui ne mentionne que la campagne malheureuse du Roi contre le satrape d'Égypte. La comparaison avec le texte de Diodore suggère cependant qu'il s'agisse de l'expédition durant laquelle Perdicas perdit la vie. Cette expédition n'est d'autre part pas datée explicitement. Mais sa description précède immédiatement un paragraphe daté de l'année Phil.05, laquelle est considérée correspondre à 319 /318. Voir DEL MONTE G.F., *Op. cit.*, Rome-Pise, 1997, p. 190.

⁴⁸¹ BELOCH K.J., *Griechische Geschichte*, Vol. 4, Berlin, 1927, p. 616.

⁴⁸² MANNI E., *Tre note di cronologia ellenistica*, dans *Rendiconti della Accademia Nazionale dei Lincei*, 4 (1949), p. 53-61.

⁴⁸³ ANSON E., *Idumaian Ostraca and Early Hellenistic Chronology*, dans *Journal of Ancient Oriental Studies*, 125 (2005), p. 263-266; ANSON E., *Early Hellenistic Chronology: The Cuneiform Evidence*, dans *Alexander's Empire*, HECKEL W., L.A. TRITTE et WHEATLEY P. (éds), Claremont, 2007, p. 193-198.

⁴⁸⁴ Pour Pat Wheatley, « *such documents complicates rather than simplifies* » l'établissement d'un consensus chronologique. Voir WHEATLEY P., *An Introduction to the Chronological Problems in Early Diadoch Sources and Scholarship*, dans *Alexander's Empire*, HECKEL W., L.A. TRITTE et WHEATLEY P. (éds), Claremont, 2007, p. 183.

⁴⁸⁵ BOIY T., *Op. cit.*, Francfort-sur-le-Main, 2007; MEEUS A., *Op. cit.*, dans *Phoenix*, 66/1-2 (printemps-été 2012), p. 74-96.

Ne prétendant pas parvenir à la quadrature du cercle, nous évitons pour notre part d'en faire autant ici.

Heureusement, la situation est un petit peu moins embrouillée en ce qui concerne la Babylonie de cette période. Les différents documents cunéiformes, habituellement des contrats ou des éphémérides pour lesquels une datation précise était nécessaire, portent en effet des indications chronologiques claires. Or, Antigonos et Séleucos ne reconnaissaient pas le même roi et ne faisaient donc pas inscrire le même nom dans l'en-tête de ces documents⁴⁸⁶. Le passage d'un système de datation à l'autre nous permet donc de suivre le cours des aventures de Séleucos. Or, une tablette de Borsippa datée du 13 mai 311 utilise le calendrier d'Antigonos et une autre provenant de Babylone et datée du 20 mai de la même année utilise celui de son rival⁴⁸⁷. À la mi-mai 311 au plus tard, Séleucos avait donc repris le contrôle de sa satrapie⁴⁸⁸.

Diodore comme Appien décrivent ce retour en Babylonie comme une marche triomphale soutenue par la bonne volonté de la population locale et le ralliement des troupes adverses⁴⁸⁹. Les soldats loyaux à Antigonos se replièrent sur la citadelle de Babylone même, où Séleucos alla les débusquer. Il lui fallut ensuite faire face à une armée antigonide bien plus nombreuse que la sienne amenée depuis la « Médie, la Perse et les territoires adjacents » par un certain Nicanor. Il lui tendit une embuscade au passage du Tigre, tua certains des chefs adverses et put

⁴⁸⁶ Séleucos tenait son autorité sur la région de sa nomination au poste de satrape par Alexandre IV. Il fit donc scrupuleusement inscrire son nom sur ses documents jusqu'à ce que la mort du jeune homme soit connue d'un nombre suffisant de personnes et que sa situation personnelle ait été suffisamment affermie pour qu'il puisse se permettre de se proclamer lui-même Roi (305-304). À travers Alexandre IV, c'était aussi aux Argéades dans leur ensemble et en particulier au Conquérant que Séleucos se liait ainsi. Antigonos ne pouvait pour sa part prétendre agir sur ordre du fils d'Alexandre le Grand, puisque celui-ci se trouvait en Macédoine entre les mains de son ennemi Cassandre. Antigonos utilisait donc un calendrier proclamant l'autorité du « stratège Antigonos », titre qu'il portait avant de se brouiller avec Cassandre. Sur ces titres, voir DEL MONTE G.F., *Op. cit.*, Rome-Pise, 1997, p. 19-21.

⁴⁸⁷ CT 49 50; BM 22022.

⁴⁸⁸ À l'aide d'un nouveau fragment de chronique ou de carnet astronomique, Robartus Van der Spek a récemment suggéré que Séleucos ait pu s'emparer de Babylone dès avril 311. VAN DER SPEK R., *Op. cit.*, dans *The Age of the Successors and the Creation of the Hellenistic Kingdoms (323-276 B.C.)*, HAUBEN H. et A. MEEUS (éds), Leuven, 2014, p. 327-328 et 340-341.

⁴⁸⁹ DIODORE DE SICILE, 19, 90-92 et APPIEN, *Syr.*, 9, 54.

ainsi compter sur le ralliement de leurs soldats. Il partit ensuite s'emparer des territoires qui avaient été ceux de Nicanor. La réaction d'Antigonos se serait par la suite limitée à un raid mené par son fils Démétrios qui se serait emparé d'une partie des fortifications de Babylone et aurait laissé quelques troupes continuer le siège avant de retourner auprès de son père. Séleucos disparaît lui aussi de la trame de la *Bibliothèque historique* pour ne reparaitre qu'en 305, peu de temps après sa conquête des Hautes-Satrapies, le temps de se déclarer roi⁴⁹⁰. Aucun autre combat entre les deux diadoques n'est rapporté par les sources gréco-romaines avant la campagne d'Ipsos, en 301⁴⁹¹.

C'est en se basant sur ce récit d'une conquête facile et sur une fin des combats rapides que Beloch proposa que Séleucie ait été fondée dès le retour de Séleucos, suivi en cela par de nombreux historiens. Or, cette suggestion est aujourd'hui contredite par le témoignage des documents cunéiformes.

Ceux-ci brossent en effet un portrait bien différent du retour de Séleucos⁴⁹². La *Chronique des Successeurs* mentionne ainsi la présence d'Antigonos lui-même et des combats indécis se

⁴⁹⁰ DIODORE DE SICILE, 20, 53. En se basant sur le dernier document daté du règne d'Alexandre IV et sur le premier daté de celui de Séleucos Ier, Boiy a pu confirmer la datation proposée par Diodore. Voir BOIY T., *Royal Titulature in Hellenistic Babylonia*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, 92 (2002), p. 251-254.

⁴⁹¹ Deux épisodes non-datés et rapportés hors contexte par Arrien et Polyen pourraient cependant décrire ces luttes. ARRIEN, *Indika*, 43, 4-5; POLYEN, 4, 9.

Dans un excursus sur la péninsule arabique, Arrien décrit l'itinéraire emprunté par des soldats envoyés par Ptolémée à Séleucos. Comme ceux-ci traversèrent le désert au lieu d'emprunter l'une des routes habituelles, Schober a suggéré que cet épisode ait eu lieu alors qu'Antigonos bloquait justement ces itinéraires normaux. Voir SCHOBBER L., *Op. cit.*, Francfort-sur-le-Main, 1981, p. 128-129.

Polyen décrit quant à lui un stratagème employé par Séleucos contre l'armée d'Antigonos. Le Séleucide aurait fait lever et déjeuner ses soldats pendant la nuit afin de surprendre ses adversaires. Cela pourrait toutefois décrire tout simplement l'embuscade tendue contre Nicanor sur les bords du Tigre. Voir KENDALL T., *The War for Asia and the Rise of Seleucus : 312-307 B.C.*, dans *Serapis*, 1 (1969), p. 41.

⁴⁹² GELLER M.J., *Op. cit.*, dans *BSOAS*, 53 /1 (1991), p. 1-7; VAN DER SPEK R.J., *Op. cit.*, dans *Bibliotheca Orientalis*, 50 (1993), p. 91-101; VAN DER SPEK R.J., *Op. cit.*, dans *Archiv für Orientforschung*, 44/45 (1997/1998), p. 167 – 175; WHEATLEY P., *Antigonos Monophthalmus in Babylonia. 310-308 B.C.*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, 61/1 (Janvier 2002), p. 39-47; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 129-134.

déroulant sur plusieurs années⁴⁹³. Ceux-ci ont été datés de 311 à 309⁴⁹⁴. Les environs immédiats de Babylone furent pillés et la cité elle-même pourrait avoir changé de main. Le prix des aliments s'éleva à un niveau exceptionnel⁴⁹⁵. Le texte se termine d'autre part sur une bataille mettant aux prises les troupes des deux diadoques à l'été 309. Des carnets astronomiques confirment cette impression d'instabilité en mentionnant des scènes de panique et des combats dans une cité qui pourrait être Babylone⁴⁹⁶. Deux documents postérieurs au retour de Séleucos et provenant l'un de Larsa et l'autre de Babylone sont quant à eux datés selon le calendrier d'Antigonos, témoignant de l'avancée de ce dernier⁴⁹⁷. Divisée entre armées rivales, la région fut donc mise en coupe réglée pendant plusieurs années⁴⁹⁸.

La situation de la Babylonie après le retour de Séleucos apparaît donc singulièrement plus instable que la tradition classique pouvait le laisser croire. Plutôt que le pivot stable et assuré sur lequel la dynastie put se construire et appuyer ses conquêtes ultérieures, la région semble au contraire avoir été durant la période 311-308 un champ de bataille très disputé. Il semble dès lors difficile d'imaginer que la fondation de Séleucie ait pu avoir lieu au milieu de cette tourmente⁴⁹⁹.

⁴⁹³ Sur la présence d'Antigonos lui-même, voir BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 128-129.

Le fait que les combats se soient étendus sur plusieurs années est assuré par leur présentation dans des paragraphes séparés. Voir l'édition de Grayson et DEL MONTE G.F., *Op. cit.*, Rome-Pise, 1997, p. 32.

⁴⁹⁴ Seule la septième année du règne d'Alexandre IV est mentionnée explicitement dans cette chronique. Celle-ci correspond à l'année 310/309. Sur son identification, qui dépend de la mise en parallèle de phénomènes astronomiques, voir BOIY T., *Dating Methods during the Early Hellenistic Period*, dans *Journal of Cuneiform Studies*, 52 (2000), p. 115-121.

⁴⁹⁵ VAN DER SPEK R., *The Effect of War on the Prices of Barley and Agricultural Land in Hellenistic Babylonia*, dans *Économie antique. La guerre dans les économies antiques*, ANDREAU J. et al. (éds), Paris, 2000, p. 293-313.

⁴⁹⁶ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. I., Vienne, 1988, 309, av. 9 et 309 av. 14. Pour l'identification de Babylone avec la cité attaquée, voir GELLER M.J., *Op. cit.*, dans *BSOAS*, 53 /1 (1991), p. 1, note 3.

⁴⁹⁷ Il s'agit de *Fs. Huot* 262 et de *TBER* 88, daté l'un de la huitième année d'Antigonos (310/309) et l'autre de l'été de la neuvième d'Antigonos (309/308).

⁴⁹⁸ En l'absence de toute date précise pour la fin des combats, Ludwig Schober a suggéré que l'envoi de Démétrios en Grèce au printemps 307 serve de *terminus ante quem* à celle-ci. Voir SCHOBER L., *Op. cit.*, Francfort-sur-le-Main, 1981, p. 134-135.

⁴⁹⁹ C'est pourtant l'une des deux solutions retenues par Schober dans son étude de cette question. Reconnaisant que les combats qui déchiraient la région offraient un contexte peu propice, il s'appuie cependant sur un passage de la *Chronique des Successeurs* mentionnant au mois d'Ulûlu (28 août-25 septembre) 311 le départ de Séleucos

La fin de ces combats et la confirmation de l'emprise séleucide sur la région correspondent à une seconde période de datation possible de la fondation de Séleucie. De nouveau, les documents cunéiformes semblent invalider cette proposition soutenue par Schober et Boiy. Ils portent en effet jusqu'en 305 la marque du légitimisme argéade défendu par Séleucos⁵⁰⁰. Jusqu'à cette date, le Diadoque continua donc à prétendre agir au nom du Roi et à ne se prétendre que *strategos*. Que cela ait tenu de la stratégie politique est probable. Mais dans ce contexte, il apparaît douteux qu'une ville appelée autrement que selon le nom du roi légitime ait pu être fondée.

À la lumière des sources babyloniennes, la plupart des historiens datent donc la fondation de Séleucie des années suivant la prise du titre royal par Séleucos⁵⁰¹. Celle-ci correspondait à une affirmation du pouvoir personnel et des ambitions nouvelles de l'ancien simple *strategos*. Il semble logique que ces prétentions se soient incarnées dans le choix d'une nouvelle ville,

vers un lieu indéterminé situé sur le bord du Tigre, juste avant de traverser le fleuve pour se diriger vers la Perside (*ABC* 10, rev. 10). Selon Schober, ce lieu indéterminé aurait été Séleucie.

Cette proposition néglige cependant les bornes temporelles offertes par les sources cunéiformes. *ABC* 19 rev. 6-7 mentionne ainsi que Séleucos participa à la prise de la citadelle de Babylone au mois d'Abu (29 juillet-27 août) 311. Cet épisode correspond certainement au récit de Diodore selon lequel une partie de la garnison antigonide se retrancha dans la citadelle. Avant les travaux de Manni et l'établissement de la chronologie basse, alors que le retour de Séleucos en Babylonie était daté de 312, Arnaldo Momigliano et Hans Hauben ont proposé que ce siège marque plutôt les opérations ayant suivi l'expédition punitive de Démétrios. Voir MOMIGLIANO A., *La cronaca Babilonese sui Diadochi*, dans *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, 60 (1932), p. 478; HAUBEN H., *On the Chronology of the Years 313-311 B.C.*, dans *American Journal of Philology*, 94 (1973), p. 266-267.

Maintenant qu'il apparaît probable que dans le cas de la Babylonie le retour de Séleucos ait eu lieu en mai 311, cette proposition doit être abandonnée. Entre mai et août 311, il n'y a en effet pas assez de temps pour caser les combats contre Nicanor, la tournée de « la Médie, la Perse et les territoires adjacents » par Séleucos, l'intervention de Démétrios et le retour de Séleucos en Babylonie. L'idée de Schober que ces quelques mois aient aussi vu la fondation de Séleucie apparaît plus fragile encore. Le passage sur lequel il s'appuie correspond donc certainement à l'embuscade tendue par Séleucos à Nicanor.

⁵⁰⁰ BOIY T., *Op. cit.*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, 92 (2002), p. 251-254.

⁵⁰¹ Celle-ci a été interprétée différemment par les tenants des chronologies haute et basse, ce qui explique les divergences entre 306 et 305. Reconnaisant que cette datation repose sur la déduction, Amélie Kuhrt et Susan Sherwin-White mettent de l'avant la période 304-301 sans se prononcer plus précisément.

ancrage perceptible d'une transformation symbolique. Ainsi avaient agi les autres diadoques s'étant déclarés rois en fondant Cassandreia en Macédoine ou Antigoneia en Syrie⁵⁰².

Soutenue par la logique politique d'une réponse par Séleucos aux fondations poliades de ses rivaux, cette hypothèse n'est pourtant pas tout à fait satisfaisante. Bouché-Leclercq, suivi par Streck, Reuther et Hadley, a d'abord souligné que le caractère « grec » de la cité impliquait l'accès à un bassin de peuplement hellénique se trouvant hors de portée du royaume séleucide jusqu'à la bataille d'Ipsos en 301. Au-delà des limites très fortes posées à l'idée d'une « Séleucie avant-poste grec » par l'étude de ses restes archéologiques, la présence en Mésopotamie et en Iran de nombreux Grecs apparaît assez évidente pour rejeter complètement cet argument⁵⁰³.

Hadley insiste d'autre part sur certaines informations tirées du texte d'Appien pour repousser l'hypothèse d'une fondation pré-Ipsos. Avant ce moment, Séleucos ne pouvait prendre le risque de contrarier les élites babyloniennes. Or, l'idée que Séleucie aurait été une rivale destinée à détruire Babylone et l'épisode de la fausse prédiction rapporté par Appien suggèrent un contexte dans lequel le Roi ait justement pu s'affranchir de ce soutien. Depuis la publication de son article, il a pourtant été établi que Babylone avait non seulement survécu à la fondation de Séleucie mais avait même conservé un rôle de centre administratif et politique régional. L'hostilité des Babyloniens rapportée par la tradition classique ne transparaît d'autre part aucunement des documents cunéiformes de la fin du IV^e siècle⁵⁰⁴. L'idée d'une hostilité des Séleucides envers

⁵⁰² INVERNIZZI A., *Hellenism in the East. A View from Seleucia on the Tigris*, dans *Al-Rafidan*, 25 (1994), p. 1-24.

⁵⁰³ MONERIE J., *Op. cit.*, dans *Pallas*, 89 (2014), p. 345-365.

⁵⁰⁴ BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 134-135. Plusieurs auteurs ont suggéré que la célèbre *Prophétie dynastique* (BCHP 5) soit justement la confirmation cunéiforme contemporaine du soutien babylonien décrit des siècles plus tard par Diodore et la tradition classique. Cette *Prophétie* décrit comment un prince, après avoir vaincu un eunuque ayant assassiné le roi légitime, sera battu par les troupes venues du pays de Hani (Anatolie et Grèce). Plus tard, quelqu'un relèvera ses armes et, avec l'aide des dieux traditionnels de Babylone, chassera les Hanû (et exemptera les Babyloniens d'impôts). Ce récit ne concorde cependant avec aucune situation connue. Le début correspond à l'enchaînement Arsès-Bagoas-Darius III jusqu'à Gaugamèles. Mais qui aurait été le vengeur de Darius? Étant donné cette incertitude, plusieurs théories sur la date de publication de ce texte et l'objectif de son commanditaire ont été proposées. Il a ainsi été interprété comme : 1) un effort achéménide de remobilisation durant l'invasion d'Alexandre (Grayson, Marasco, Neujahr); 2) la manifestation du mécontentement babylonien suite à la fondation de Séleucie (Grayson); 3) la preuve du soutien babylonien au retour de Séleucos Ier

la culture babylonienne ne correspond d'autre part ni à leur attitude au moins jusqu'au IIe siècle ni à l'analyse des découvertes archéologiques à Séleucie présentée dans cette étude.

Le récit d'Appien contient une autre indication suggérant une datation postérieure à la bataille d'Ipsos. D'après celui-ci, le nouveau roi aurait en effet assisté lui-même et en présence d'une forte main-d'œuvre militaire au début des travaux. Or, la période 305-302 vit plutôt Séleucos se poser en rival d'Alexandre en s'engageant jusqu'aux confins indiens. Cette apparente contradiction entre logique politique et contexte militaire a été mise de l'avant par Hadley, Marasco et Capdetrey. Le témoignage d'Appien demeure cependant sujet à caution. Tardif, visiblement inspiré par la propagande séleucide, il apparaît d'autre part plus préoccupé par son effet dramatique que par la cohérence historique. Kritz a quant à lui suggéré que la ville n'ait été fondée qu'en 300 en se basant sur sa datation des premières monnaies séleucéennes connues. Même en acceptant sa datation, la mise en activité d'un atelier monétaire implique l'existence préalable d'une cité, dont on ne saurait cependant dire si elle avait été fondée quelques mois ou quelques années avant de battre monnaie. En définitive, ces critiques ne suffisent donc pas à trancher le débat.

Il nous apparaît pourtant possible de conforter l'idée d'une fondation post-Ipsos en nous basant sur le contexte géographique de Séleucie à la fin du IVe siècle. Il apparaît évident que l'expérience de ses premières années en Babylonie guidèrent Séleucos dans le choix du site de sa nouvelle fondation. Il est après tout très probable que celle-ci se trouvait dans les environs du lieu où il avait cherché à bloquer le passage d'Eumène dans un premier temps et de Nicanor

(Sherwin-White, Kuhrt, Geller); 4) le témoignage de l'appui des cités de Babylonie aux Arsacides durant la période 141-129 av. J.-C. (Shayegan). Étant donné le caractère fragmentaire de ce document et les nombreuses interrogations qui y sont liées, il nous semble raisonnable de ne pas faire reposer l'idée d'un soutien babylonien aux Séleucides sur ce seul témoignage. Voir GRAYSON A.K., *Op. cit.*, Toronto, 1975, p. 28-36 (*BM* 40623). MARASCO G., *Op. cit.*, dans *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 15/2 (1985), p. 529-537; SHERWIN-WHITE S., *Op. cit.*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Berkeley/Los Angeles, 1987, p. 10-14; KUHRT A., *Op. cit.*, dans *Achaemenid History*. 1 (1987), p. 155; GELLER M.J., *Op. cit.*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 53/1 (1991), p. 1-7; NEUJAHR M., *When Darius Defeated Alexander: Composition and Redaction in the Dynastic Prophecy*, dans *JNES*, 64/2 (avril 2005), p. 101-107; SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 56-60 et 137-140.

dans un second temps. Le nouveau roi connaissait donc certainement la faiblesse défensive relative de cet Isthme de Bagdad, carrefour de communication essentiel n'étant jamais parvenu à se défendre lui-même contre des envahisseurs venus du Nord ou de l'Ouest. À travers l'histoire, c'était sur les murs d'Hatra ou de Doura-Europos que reposaient en vérité la défense de Séleucie. Or, dans les années précédant Ipsos, la menace principale venait précisément de Syrie et d'Asie Mineure et il n'existait encore aucun bastion susceptible d'y faire face. Il nous apparaît dès lors douteux que Séleucos ait pris le risque de se lancer dans des travaux d'envergure sur un site éminemment vulnérable.

S'ajoutant aux doutes soulevés par Hadley, Marasco, Kritt ou Capdetrey, cette idée nous apparaît constituer un faisceau de présomption suffisant pour dater de l'après-Ipsos la fondation de Séleucie.

Ce serait donc dans le cadre d'un État s'étendant déjà de la Méditerranée au massif du Pamir qu'aurait été fondée la ville de Séleucie. Sa position se prêtait magnifiquement bien au contrôle des communications sur une telle échelle. Sise à la rencontre de la Diyala, de la route terrestre vers la Susiane et du Tigre menant vers la Babylonie et l'Océan indien, elle régulait les contrôles entre l'Iran et la plaine irakienne. Mais la proximité du Naarmalcha en faisait aussi le lieu de passage obligé des expéditions commerciales se dirigeant vers la Syrie. Elle agissait ainsi comme l'un des points d'ancrage d'un pouvoir séleucide ne pouvant espérer contrôler son énorme territoire qu'en en tenant les carrefours. Que Séleucie ait été une ville fondée dans un cadre pareil transparait d'autre part du reste de son histoire. Plusieurs siècles après sa fondation, privée de son débouché occidental, réduite à la situation de zone frontalière, elle périclita. C'est ce que nous pourrions observer d'ici la fin de ce chapitre.

En attendant, Séleucie demeura entre les mains de ses fondateurs séleucides jusqu'au troisième quart du II^e siècle av. J.-C. Alors que d'autres régions, en Asie Mineure ou en Iran, se détachèrent progressivement ou ponctuellement du royaume, la Babylonie demeura donc

pendant la plus grande partie de l'histoire de la dynastie l'un de ses pivots essentiels et stables. Elle ne leur échappa que durant deux courts épisodes durant lesquels une rébellion sur le plateau iranien parvint à déborder la barrière du Zagros pour atteindre la plaine alluviale.

Entre 222 et 220, le satrape de Médie et stratège des Hautes-Satrapies Molon se révolta contre Antiochos III et s'empara de Séleucie⁵⁰⁵. Il y fit frapper des monnaies sur lesquelles il se déclarait Roi⁵⁰⁶. L'intervention d'Antiochos lui-même entraîna cependant la défection de ses troupes et la fin de sa révolte. Un autre stratège des Hautes-Satrapies, Timarchos de Milet, se souleva contre Démétrios Ier vers 162⁵⁰⁷. Il frappa lui aussi des monnaies portant le titre royal et, d'après Diodore, reçut même la reconnaissance du Sénat romain⁵⁰⁸. Rapidement vaincu sur les bords de l'Euphrate, il aurait cependant laissé un mauvais souvenir en Babylonie⁵⁰⁹.

C'est de ces mêmes plateaux iraniens que provinrent quelques années plus tard ceux qui devaient devenir les nouveaux maîtres de la ville, les Arsacides.

La conquête arsacide

Ceux-ci s'emparèrent de la Babylonie et de son principal centre urbain dès 141 av. J.-C. Repoussés en Iran en 130, ils revinrent définitivement à l'ouest du Zagros en 129. Ces événements attirèrent pour une rare fois l'intérêt de la tradition classique, qui y consacra plus d'attention qu'aux cent cinquante années de domination séleucide relativement paisible qui les

⁵⁰⁵ Sur son titre : POLYBE, 5, 40, 7; BENGTON H., *Op. cit.*, 1944, Munich, p. 85-86. Sur sa révolte : POLYBE, 5, 43-54; FISCHER T., *Molon und seine Münzen (222-220 v Chr.)*, Bochum, 1988; PLISCHKE S., *Die Seleukiden und Iran*, Wiesbaden, 2014, p. 195-201.

⁵⁰⁶ HOUGHTON A. et C. LORBER, *Op. cit.*, Vol. 1, New-York/Lancaster, 2002, p. 343-345.

⁵⁰⁷ APPIEN, *Syr.*, 47; DIODORE, 31, 27; JUSTIN, 34; BENGTON H., *Op. cit.*, 1944, Munich, p. 86-88; HOUGHTON A., *Op. cit.*, dans *Revue Numismatique*, 21 (1979), p. 213-217; VAN DER SPEK R., *Op. cit.*, 1997-1998, p. 168; JAKOBSSON J., *Dating of Timarchus, the median Usurper*, dans *Ancient History Bulletin*, 30 (2016), p.

⁵⁰⁸ DIODORE, 31, 27; LE RIDER G., *Op. cit.*, Paris, 1965, p. 332-334.

⁵⁰⁹ APPIEN, *Syr.*, 47. Cette idée pourrait être confirmée par un passage d'un carnet astronomique daté de 162 et parlant d'un gouverneur (*Šaknu*) cruel. Voir SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 162, rev. 11-17.

avaient précédés. En ressort le portrait d'un duel entre deux des principales puissances du Moyen-Orient d'alors. D'une part, les Séleucides et leurs partisans; de l'autre les Arsacides et les leurs. Pour Séleucie, centre administratif principal des premiers dans la région, la victoire finale des seconds ne pouvait que constituer un terrible revers. Pour plusieurs, il faut ainsi chercher dans cette genèse la source des tensions subséquentes entre la grande cité et ses nouveaux maîtres⁵¹⁰.

La situation de la Babylonie du troisième quart du II^e siècle apparaît pourtant singulièrement plus complexe que ne la présente les sources classiques (ou que n'ont voulu la voir certains commentateurs modernes)⁵¹¹. Les combats s'étendirent sur bien plus d'une décennie. Ils mirent aux prises des acteurs plus divers que les seuls Séleucides et Arsacides, au sein d'alliances fugaces. Les temps d'instabilité ont après tout tendance à produire des environnements où les loyautés se fragilisent et les intérêts fluctuent. Au cœur de ces bouleversements, Séleucie semble avoir réagi avec la même versatilité.

Après sa victoire sur Timarchos de Milet, Démétrios I^{er} dut faire face à un nouvel usurpateur. Un certain Alexandre I^{er} Balas, se prétendant son cousin, lui arracha le trône au plus tard à l'été 150⁵¹². Il ne régna que quelques années. Dès 146, Démétrios II, fils de son rival, lui reprit en effet le royaume en s'appuyant notamment sur l'Égypte de Ptolémée VI. Un jeune fils d'Alexandre s'échappa et, sous la conduite de son tuteur Tryphon, releva le drapeau de la révolte

⁵¹⁰ MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 149-161; WILL É., *Op. cit.*, Nancy, 1979, p. 414-416; BIVAR A.D.H., *Op. cit.*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), Vol. 3, Cambridge 1983, p. 36-40; WOLSKI J., *Op. cit.*, Leuven, 1993, p. 88-90.

⁵¹¹ Pour toute cette période, voir SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart, 2000, p. 291-300; POTTS D.T., *Five Episodes in the History of Elymais. 145-124 B.C. New Data from the Astronomical Diaries*, dans *Actes de la 4^e conférence européenne d'études iraniennes*, HOURCADE B. et P. HUYSE (éds), Vol. 1, Paris, 2002, p. 349-362; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 165-180; ASSAR G.F., *A Revised Chronology of the Period 165-91 BCE*, dans *Greek and Hellenistic Studies*, DABROWA É. (éd.), Cracovie, 2006, p. 91-99; EHLING K., *Untersuchungen zur Geschichte der späten Seleukiden*, Stuttgart, 2008, p. 145-211; SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 60-150.

⁵¹² Sur les sources classiques décrivant la lutte entre Alexandre I^{er} et Démétrios I^{er} puis entre Antiochos VI et Démétrios II, voir WILL É., *Op. cit.*, Nancy, 1979, p. 375, 378 et 405. Sur la date, voir SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 149A, rev. 5-6 et VAN DER SPEK R., *Op. cit.*, 1997-1998, p. 169.

en 144⁵¹³. Entre-temps, Démétrios II s'était brouillé avec son allié égyptien⁵¹⁴. Pendant cette même période, le royaume d'Élymaïde se rendit indépendant et envoya des soldats piller la Babylonie⁵¹⁵. Ceux-ci ne furent repoussés que par une levée de troupes exceptionnelle à Séleucie et Babylone. C'est donc à des Séleucides divisés – à Démétrios la Cilicie et la Mésopotamie, à Antiochos VI la Syrie et la Phénicie – que s'attaquèrent en 141 les Arsacides⁵¹⁶.

Ceux-ci s'emparèrent de la Babylonie au printemps 141⁵¹⁷. Aucun combat n'est alors mentionné. Le roi Mithridatès Ier se déplaça lui-même de ville en ville et nomma de nouveaux représentants à Séleucie, Nicanor et Antiochos. Cette conquête arsacide ne marqua cependant pas la fin de l'instabilité dans la région. En décembre 141, un nouveau raid élamite mit à sac la ville d'Apamée-sur-la-Silhu, au sud de la plaine alluviale⁵¹⁸. Une attaque fut même menée contre la porte de Marduk à Babylone. Mécontents de leur nouveau général, les Séleucéens accusèrent Antiochos d'avoir partie liée avec les Élamites et pillèrent ses possessions dans et autour de leur ville. La présence des troupes d'Antiochos VI est d'autre part signalée, sans autre précision.

C'est dans ce contexte que Démétrios II décida de lancer une contre-offensive⁵¹⁹. Il cherchait ainsi à obtenir par une victoire en Orient la gloire et les ressources nécessaires à se débarrasser

⁵¹³ Apamée frappa monnaie pour Antiochos VI dès l'été 144, Antioche au printemps 143. Voir HOUGHTON A., *The Revolt of Tryphon and the Accession of Antiochos VI at Apamea*, dans *Schweizerische Numismatische Rundschau*, 71 (1992), p. 120-121 et 138-140.

⁵¹⁴ Un carnet astronomique mentionne une campagne en Égypte. Il s'agit probablement plutôt de la Cœlé-Syrie. SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 144, av. 14; VAN DER SPEK R., *Op. cit.*, 1997-1998, p. 170.

⁵¹⁵ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 144, av. 34-37.

⁵¹⁶ Plusieurs carnets astronomiques mentionnent la présence des troupes d'Antiochos VI en Babylonie, mais sans jamais lui accorder le titre royal. Voir SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 143A, « Éclat » 20; 143 C, « Éclat », 6-7; 142A, « Éclat », 17-18; 141C, av. 11-13.

⁵¹⁷ Les sources classiques (JUSTIN, 36, 1 et 38, 9; OROSE, 5, 4, 16-18) mentionnent l'arrivée des Arsacides mais sans donner aucun détail. Un carnet astronomique daté du 8 juillet 141 mentionne cependant la présence du roi Mithridatès Ier à Séleucie. Cette date constitue donc un *terminus ante quem* pour la conquête arsacide de la cité. Le dernier document reconnaissant la royauté de Démétrios II date du mois d'Addaru (mars-avril) alors que le premier daté de Mithridatès Ier date du mois de Nisannu (avril-mai). Babylone semble donc avoir changé de souverain dès le mois d'avril 141. Or, puisque Babylone se trouve plus loin de l'Iran que Séleucie, il est probable que la seconde avait aussi changé de royaume dès le printemps. SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 140A, rev. 2-9; 141F, rev. 26; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 167.

⁵¹⁸ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 140C, av. 29-44.

⁵¹⁹ Le livre des Maccabées indique que cette expédition eut lieu en 140 /139 alors qu'un court passage de Porphyre

de son rival syrien⁵²⁰. Flavius Josèphe et Justin insistent d'autre part sur les appels à l'aide que lui auraient fait parvenir des Grecs et Macédoniens soumis aux Arsacides⁵²¹. D'abord vainqueur, il aurait ensuite été capturé en compagnie de plusieurs de ses compagnons et marié à une princesse arsacide. Si le résultat final de son expédition ne fait aucun doute, le lieu de cette mésaventure est incertain. Les différentes sources classiques indiquent que son objectif aurait été la Médie et donc une reconquête ne se limitant pas aux versants occidentaux du Zagros. En se basant sur l'absence de document cunéiforme daté du règne de Démétrios II, Édouard Dabrowa a cependant suggéré que le roi aurait contourné la Babylonie et n'aurait donc jamais récupéré Séleucie⁵²². Cet *argumentum ex silentio* néglige cependant le fait que le meilleur itinéraire pour atteindre la Médie passait par la Diyala et donc par Séleucie. Il ignore surtout la mention, dans un carnet astronomique en vérité lacunaire, de déplacements simultanés de Démétrios II vers la Babylonie et du roi arsacide de la Médie vers la même région, suivie de la capture de nobles et du retour de la paix⁵²³. Il semble donc raisonnable de penser que Séleucie changea à nouveau de main à deux reprises durant l'année 138/137.

Ballotée entre les différents royaumes, la Babylonie s'enfonça encore un peu plus dans la confusion au cours des années suivantes. Les Élamites revinrent piller la région durant l'hiver

mentionne la deuxième et la troisième année de la 160^e Olympiade (139 /138 et 138 /137). Un carnet astronomique lacunaire mentionne quant à lui l'arrivée de Démétrios en Babylonie à l'été 138 puis la capture de nobles en Médie quelques temps plus tard. Il est donc probable que l'anabase de Démétrios II ait eu lieu dans la seconde moitié de l'année 138 et peut-être dans les premiers mois de 137. Voir *I Macc.*, 14, 1; PORPHYRE, *FGrHist* 260, F32 16; SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 137A, 8-11.

⁵²⁰ Flavius Josèphe et le livre des Maccabées indiquent explicitement cet objectif. Justin y ajoute des motifs moraux, comme la volonté de réparer sa réputation après les erreurs de sa jeunesse. Kay Ehling a pourtant suggéré que Démétrios ait souhaité apparaître en souverain préoccupé de la défense du royaume contre un envahisseur extérieur. Nous acceptons cette proposition, en autant qu'elle s'intègre à un discours politique dirigé vers les élites syriennes afin de leur faire abandonner la cause d'Antiochos VI et de Tryphon. Voir FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 13, 5, 11; *I Macc.*, 14, 1-3; JUSTIN, 36, 1 et 38, 9; APPIEN, *Syr.*, 67; EHLING K., *Op. cit.*, Stuttgart, 2008, p. 183; DABROWA E., *L'expédition de Démétrios II Nicator contre les Parthes (139-138 avant J.-C.)*, dans *Parthica*, 1 (1999), p. 13-16.

⁵²¹ JUSTIN, 36, 1, 3. (« *cuius adventum non inviti Orientis populi videre et propter Arsacidæ, regis Parthorum, crudelitatem et quod veteri Macedonum imperio adsueti novi populi superbiam indigne ferebant.* »).

FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 13, 5, 11. (« *καὶ γὰρ οἱ ταύτη κατοικοῦντες Ἕλληνας καὶ Μακεδόνεςσυνεχῶς ἐπρεσβεύοντο πρὸς αὐτόν, εἰ πρὸς αὐτοὺς ἀφίκοιτο, παραδώσειν μὲν αὐτοὺς ὑπισχνόμενοι, συγκαταπολεμήσειν δὲ Ἀρσάκην τὸν Πάρθων βασιλέα.* »).

⁵²² DABROWA E., *Op. cit.*, dans *Parthica*, 1 (1999), p. 14.

⁵²³ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 137A, 8-11.

137 et atteignirent Nippur⁵²⁴. Philinos, représentant du roi arsacide, sortit de Séleucie pour les repousser mais ils conservèrent néanmoins le contrôle de la bordure du golfe Persique. Ils n'en furent chassés que par l'intervention d'Hyspaosinès, gouverneur de la région. Celui-ci occupait déjà ce poste à l'époque séleucide. Mais il semble qu'il ait profité de cette période d'incertitude pour se déclarer Roi⁵²⁵. Il manifesta en tout cas son indépendance de façon éclatante à l'automne 133. Cette année-là, il s'allia en effet aux Élamites et les accompagna dans leurs raids⁵²⁶. Le général Philinos, visiblement dépassé, fut alors remplacé par un certain Théodosios. Une guerre civile au sein du royaume d'Élymaïs, probablement suscitée par la diplomatie arsacide, et une intervention militaire du roi arsacide mirent temporairement fin à ces troubles⁵²⁷.

Pendant ce temps, la guerre civile séleucide avait pris fin⁵²⁸. Antiochos VI était mort dès 142/141, égorgé par son chirurgien ou par son tuteur Tryphon. Celui-ci avait été vaincu et exécuté par le frère et successeur de Démétrios II, Antiochos VII Sidètes, en 138 ou 137. Ce dernier épousa d'autre part Cléopâtre Théa, fille de Ptolémée VI et successivement femme d'Alexandre Balas puis de Démétrios II. Il parvint ainsi à refaire des différents territoires séleucides morcelés depuis quinze ans un bloc unique. Cela fait, il ramena la Judée dans le giron séleucide en s'emparant de Jérusalem après un long siège. Puis, comme son frère avant lui, il se tourna vers la Babylonie et la Médie. Ce faisant, il cherchait probablement autant à rétablir la situation qui avait prévalu avant l'usurpation d'Alexandre Ier Balas qu'à se débarrasser de la menace potentielle que constituait la présence de son frère à la cour arsacide.

⁵²⁴ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 137D, av. 8 – rec. 3 et rev. 22-28.

⁵²⁵ Pline l'Ancien indique que l'une de ses sources, Juba, décrivait Hyspaosinès comme le satrape d'Antiochos « cinquième roi de Syrie ». Pline cependant ne le croit pas et accorde le titre de Roi à ce personnage. Les historiens modernes ont tendance à considérer que les deux ont raison et qu'Hyspaosinès fut tour à tour satrape et roi. Un débat entoure cependant la datation du passage de l'un à l'autre de ces titres. La majorité identifie ce « cinquième roi de Syrie » à Antiochos IV et considère donc qu'Hyspaosinès était déjà indépendant avant l'arrivée des Arsacides. Voir PLINE L'ANCIEN, 6, 139; SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart, 2000, p. 293.

⁵²⁶ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 132B, rev. 18-25.

⁵²⁷ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 132D, av. 8-10. Pour l'implication des Arsacides dans les querelles internes des Élamites, voir SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 88-110.

⁵²⁸ Sur les sources classiques décrivant ces événements, voir WILL É., *Op. cit.*, Nancy, 1979, p. 405 et 411. Sur le contexte général, voir EHLING K., *Op. cit.*, Stuttgart, 2008, p. 186-189.

L'expédition d'Antiochos VII débuta sous les meilleurs auspices⁵²⁹. Il rassembla une énorme armée et reçut le soutien de rois orientaux ulcérés par l'arrogance des Arsacides⁵³⁰. Il remporta ainsi trois victoires contre ces derniers et s'empara de la Babylonie, probablement à l'été 130⁵³¹. Des monnaies à son nom furent aussi frappées à Suse, montrant qu'il rétablit là aussi la domination séleucide⁵³². Il fut cependant obligé de diviser ses troupes pour l'hiver et de les installer dans plusieurs cités. Livrées à la soldatesque, celles-ci auraient fini par se rebeller⁵³³. Bien qu'elles ne soient pas nommées expressément par nos sources, il est probable qu'il s'agisse de villes de Babylonie et donc entre autres de Séleucie⁵³⁴. Au printemps, après des négociations infructueuses au cours desquelles Antiochos réclama notamment que ses adversaires évacuent « les territoires occupés » (δυναστειδῶν τῶν ἀφηγημένων ἐκχωρήσῃ) et se contente de son « domaine patrimonial » (πάτριος δυναστεία), son adversaire Phraatès II marcha contre lui⁵³⁵.

⁵²⁹ Sur cette expédition, voir APPIEN, *Syr.*, 68; DIODORE, 34-35, 15-19; FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 13, 8, 4; CLAUDIUS AELIANUS, *De Natura Animalium*, 10, 34; JUSTIN, 38, 9 et 10; 42, 1; OROSE, 5, 10, 8; SCHOENE A. (éd.), *Eusebi Chroniconum*, Vol. 1, Berolini, 1967, p. 255; THOMSON R. (éd.), *Moses Khorenats' i's History of the Armenians*, Cambridge, 1947, p. 132. La plupart de ces sources font un récit très succinct des événements. À moins de précision, le résumé présenté ici s'inspire de l'œuvre de Justin. Voir aussi EHLING K., *Op. cit.*, Stuttgart, 2008, p. 202-211; SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 128-137.

⁵³⁰ JUSTIN, 38, 10, 5. (... *advenienti Antiocho multi orientales reges occurrere tradentes se regnaque sua cum execratione superbiae Parthicae* »).

⁵³¹ JUSTIN, 38, 10, 6. Antiochos VII contrôla la Babylonie de l'été 130 au mois de mai 129 au moins. Des documents cunéiformes datant l'un de l'année 129/128 sans précision et l'autre du 20 mai 129 reconnaissent ainsi Antiochos VII comme roi (*LBAT 1137* et *SBH 25*). Avant cela, le dernier document reconnaissant explicitement le règne d'un Arsacide (tous nommés Arsacès, mais dans ce cas il s'agit de Phraatès II) date du 22 avril 131 (*LBAT 1272*). Après cela, le premier document reconnaissant le règne d'un Arsacide date du 5 novembre 129 (*LBAT 1441*). Un certain Imerusu, correspondant certainement au gouverneur arsacide Himéros mentionné par la tradition classique, apparaît cependant dans un document de juin 130 (*SACHS A. et H. HUNGER, Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 129A, av. 20-24). Il semble donc que les Séleucides ne récupérèrent la Babylonie qu'après juin 130 et qu'ils en furent chassés entre le 20 mai et le 5 novembre 129. Rahim Shayegan s'appuie cependant sur un passage d'un document de juillet 130 et mentionnant le déplacement d'officiers vers Séleucie pour suggérer que les Arsacides aient encore été en possession de la région à cette date (*SACHS A. et H. HUNGER, Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 129 A, rev. 14-20). Puisque le passage est lacunaire et ne comporte aucun nom, nous préférons nous en tenir au mois de juin comme *terminus ante quem* de la reconquête séleucide. Voir aussi BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 172-173.

⁵³² LE RIDER G., *Op. cit.*, Paris, 1965, p. 83-84.

⁵³³ JUSTIN, 38, 10, 8.

⁵³⁴ La fin de l'expédition d'Antiochos VII eut certainement lieu en Médie. La plupart de nos sources décrivent cependant son arrivée dans cette région au printemps, seul Orose le présentant en possession d'Ecbatane avant ses négociations. L'armée séleucide passa donc l'hiver en Babylonie. Voir SHAYEGAN R., *Op. cit.*, Cambridge, 2011, p. 130-134. Nous ne suivons cependant pas la théorie de cet auteur selon laquelle les cités de Babylonie auraient ouvert leurs portes à Antiochos VII en accord avec Phraatès II afin de pouvoir le trahir au bon moment.

⁵³⁵ Seul Diodore de Sicile mentionne ces négociations. DIODORE, 34-35, 15. Le fait que la bataille ait lieu au printemps est cependant mentionné par Claudius Aelianus, Justin et Moses Khorenats'i.

Antiochos VII fut vaincu et tué. Cette défaite marqua la fin des efforts séleucides pour récupérer les territoires situés à l'est de l'Euphrate.

Une fois débarrassé de cette menace, le roi arsacide récupéra la Babylonie. La situation y demeura cependant instable pendant encore quelques années. Hyspaosinès de Characène, dont on ne connaît pas avec certitude l'attitude durant l'expédition d'Antiochos VII, s'empara de Babylone elle-même de mai à novembre 127⁵³⁶. Il fallut attendre l'hiver 125/124 pour qu'il revienne à l'alliance arsacide, sans pour autant perdre son titre de roi⁵³⁷. De nombreux raids arabes sont mentionnés dans les carnets astronomiques babyloniens, culminant en 125 avec une attaque des murs de la cité de Babylone elle-même⁵³⁸. La situation semble cependant s'être améliorée dans les années suivantes, même si les attaques ne cessèrent qu'en 108⁵³⁹.

L'attention de la critique moderne s'est cependant plutôt concentrée sur un autre épisode de ce retour définitif des Arsacides en Babylonie. Après sa victoire sur Antiochos VII, Phraatès II fut en effet confronté à une rébellion en Iran. Il laissa donc comme son représentant sur les bords du Tigre un certain Himéros. Or, Justin et Diodore de Sicile le décrivent comme un personnage cruel et tyrannique⁵⁴⁰. Pour plusieurs historiens, le comportement de ce premier gouverneur arsacide serait un bien mauvais gage de l'avenir⁵⁴¹. C'est pourtant oublier qu'il fut nommé dans des circonstances particulières, après une trahison claire et alors que les Arsacides avaient dû

⁵³⁶ SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart 2000, p. 31-34 et 294.

⁵³⁷ Les Arsacides semblent avoir là comme ailleurs joué de divisions internes pour s'imposer : un fils rebelle d'Hyspaosinès fut renvoyé à son père qui, peu de temps après, participa à une expédition commune contre l'Élymaïde. SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 124B, av. 19-20 et rev. 17-18; SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart 2000, p. 295-303.

⁵³⁸ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 129A, rev 19-20; 124A, av. 8-9 et 21, rev. 5-7 et 20.

⁵³⁹ SCHUOL M., *Op. cit.*, Stuttgart 2000, p. 295-303; BOIY T., *Op. cit.*, Leuven, 2004, p. 180-181.

⁵⁴⁰ DIODORE, 34-35, 21; JUSTIN, 42, 1. Diodore l'appelle cependant « Euhemeros ». Posidonios mentionne lui aussi un Himéros dans un contexte babylonien, mais sans le décrire comme un tyran : POSIDONIOS, *FGrHist.* 87, F 13. Les sources cunéiformes sont malheureusement presque muettes pendant cette période. Un carnet astronomique mentionne cependant un certaine Imerusu en juin 130. SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 129A, av. 20-24.

⁵⁴¹ MCDOWELL R.H., *Op. cit.*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 149-161; WILL É., *Op. cit.*, Nancy, 1979, p. 414-416; BIVAR A.D.H., *Op. cit.*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), Vol. 3, Cambridge 1983, p. 36-40; WOLSKI J., *Op. cit.*, Leuven, 1993, p. 88-90.

passer bien près d'être ravalés à rien⁵⁴². Un siècle plus tôt et dans des circonstances pourtant moins dramatiques, Antiochos III avait lui aussi imposé une répression sanglante à Séleucie⁵⁴³. Les violences d'Himéros semblent d'autre part avoir été à la fois de courte durée et de faible portée. Il n'est en effet déjà plus en charge de la région lorsqu'Hyspaosinès vint s'emparer de Babylone en 127. C'est au contraire un officier issu du corps civique de la ville et nommé Timarchos qui en assura la reconquête⁵⁴⁴. Dès lors, il semble hasardeux d'utiliser les violences d'Himéros comme un exemple des relations entre les nouveaux maîtres et leurs sujets grecs.

La période allant du règne de Démétrios Ier à celui de Mithridatès II fut donc l'une des plus agitées de l'histoire de Séleucie : elle fut conquise à au moins trois reprises (et probablement plutôt à cinq); ses administrateurs furent régulièrement remplacés; sa région fit l'objet de luttes de grande comme de petite ampleur mettant aux prises Séleucides, Arsacides, Élamites, Characéniens et Arabes dans des coalitions changeantes. Le comportement des élites de la ville durant ces années semble s'être adapté à l'instabilité de cet environnement. Des officiers issus de leur sein dirigèrent les armées des Arsacides. Elles se révoltèrent d'autre part lorsqu'Antiochos VII exigea trop de leur part. Loin de se confiner aux étroites limites de solidarité culturelle ou dynastique imaginée par certains historiens, elles semblent donc avoir su manœuvrer à travers les écueils de ces années troublées.

Séleucie et les luttes dynastiques arsacides

Après l'expulsion définitive des Séleucides de la Babylonie, l'attention des auteurs de la tradition classique se détourna de la région. À la même époque, les documents cunéiformes se font de plus en plus rares. Jusqu'à l'irruption de Rome et des seigneurs de guerre de la République tardive, Séleucie et le royaume arsacide nous sont donc mal connus⁵⁴⁵. Les résultats

⁵⁴² WIESEHÖFER J., *Op. cit.*, dans *Urban Dreams and Realities in Antiquity*, KEMEZIS A. (éd.), Leiden, 2015, p. 336-337.

⁵⁴³ POLYBE, 5, 54, 10. Voir aussi le chapitre sur la Séleucie séleucide.

⁵⁴⁴ SACHS A. et H. HUNGER, *Op. cit.*, Vol. III, Vienne, 1996, 126A, av. 6 - rev. 7.

⁵⁴⁵ KEAVENEY A., *The King and the Warlords: Romano-Parthian Relations circa 64-53 B.C.*, dans *American Journal of Philology*, 103/104 (1982), p. 412-428; SIMONETTA A., *The Coinage of the so-called Parthian*

des fouilles archéologiques suggèrent pourtant que la ville connut un développement continu dans les décennies suivant la conquête arsacide.

Après le règne de Mithridatès II (124-88 av. J.-C.) et jusqu'à celui de Vologèse Ier (51-78 ap. J.-C.), le royaume fut cependant régulièrement divisé par des luttes dynastiques⁵⁴⁶. Celles-ci furent l'occasion pour plusieurs groupes d'aristocrates d'empiéter sur les prérogatives royales. Elles furent d'autre part aggravées par des interventions étrangères, notamment romaines. C'est ainsi dans le contexte d'une guerre entre Orodès et Mithridatès, fils de Phraatès III, que Crassus déclencha sa célèbre et funeste expédition mésopotamienne⁵⁴⁷. Au cours du Ier siècle, la présence à Rome de plusieurs descendants du roi Phraatès IV permit pareillement aux Romains de susciter des difficultés à leurs voisins orientaux⁵⁴⁸.

Séleucie se trouva bien sûr liée à ces conflits. Sa position géographique au carrefour de l'Iran et de la Mésopotamie ainsi que son rôle économique et probablement symbolique en tant que cité royale et principal centre de production monétaire du royaume en faisaient un atout essentiel entre les mains de n'importe quel prétendant. Elle fut ainsi au cœur de plusieurs de ces guerres civiles. Entre 32 et 26 av. J.-C., un certain Tiridatès se souleva contre Phraatès IV, le vainqueur

'Dark Age' Revisited, dans *Electrum*, 15 (2009), p. 141-194; ASSAR G., *Some Remarks on the Chronology and Coinage of the Parthian 'Dark Age'*, dans *Electrum*, 15 (2009), p. 195-234.

⁵⁴⁶ Celles-ci nous sont surtout connues grâce aux écrits de la tradition classique. En tant que Barbares non conquis, les Parthes y occupent une place particulière. Les auteurs d'époque impériale tentent en effet à la fois de justifier l'infériorité de cet adversaire tout en justifiant ses victoires passées et son indépendance. Des *topoi* applicables aussi bien aux Orientaux (mollesse, tyrannie) qu'aux Scythes (prouesses équestres, cruauté) sont donc tour à tour invoqués. Le thème de la guerre civile s'inscrit dans ce discours. Dans ces conditions, les propos de ces auteurs sont sujet à caution. Au-delà des éléments topiques, trop de détails sont cependant confirmés par certaines sources auxiliaires pour récuser tout à fait l'idée d'une certaine instabilité politique dans le royaume arsacide au cours des Ier siècles avant et après J.-C. Voir les chapitres de Bernad van Wickewoort Crommelin, Jan Willem Drijvers, Norbert Ehrhardt et Tessa Rajak dans WIESEHÖFER J. (éd.), *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, Stuttgart, 1998; LEROUGE C., *Op. cit.*, Stuttgart, 2007, p. 231-267; DABROWA E., *Tacitus on the Parthians*, dans *Electrum*, 24 (2017), p. 186-187.

⁵⁴⁷ PLUTARQUE, *Crassus*, 18, 2; ARNAUD P. *Les guerres parthiques de Gabinius et de Crassus*, dans *Ancient Iran and the Mediterranean World*, DABROWA E. (éd.), Cracovie, 1998, p. 13-35.

⁵⁴⁸ FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 18, 40-41; TACITE, *Ann.*, 2, 1; NEDERGAARD E., *The Four Sons of Phraates IV in Rome*, dans *East and West: Cultural Relations in the Ancient World*, FISCHER-HANSEN T. (éd.), Copenhague, 1988, p. 102-115; ROSE C.B., *The Parthians in Augustan Rome*, dans *American Journal of Archaeology*, 109 (2005), p. 21-75; WIESEHÖFER J., *Augustus und die Parther*, dans *Imperius – Varus und seine Zeit*, ASSKAMP R. et T. ESCH (éds), Münster, 2010, p. 187-195.

de Marc-Antoine en Arménie. D'après Justin et Dion Cassius, le prétendant aurait cherché l'appui de Rome, ce qui semble confirmé par des monnaies frappées à Séleucie et sur lesquelles il prit le titre d'*autokratōr philhellēn philoromaïos*⁵⁴⁹. Il n'en fut pas moins vaincu. Quelques décennies plus tard, Vononès, l'un des enfants de Phraatès IV élevés à Rome, revint dans le royaume de son père après des querelles familiales complexes. Il fut cependant vaincu par l'un de ses cousins éloignés qui devint le roi Artabanos II. Pour célébrer sa victoire, celui-ci utilisa à son tour l'atelier monétaire séleucéen et se fit représenter recevant l'hommage de la cité dans des émissions de 17/18 et 22/23.

Ces deux épisodes illustrent l'importance de la grande cité tigritaine dans les luttes de pouvoir entre prétendants à la couronne arsacide. Dans ces périodes d'instabilité, la puissance et la richesse d'une ville peuvent cependant lui causer bien des ennuis en attirant les convoitises des uns et des autres. Adopter une posture attentiste peut s'avérer impossible lorsqu'une armée réclame d'être ravitaillée ou accueillie. Mais s'engager trop fortement aux côtés d'une des deux parties en conflit peut aussi attirer l'inimitié de l'autre. Dans les cas de Tiridatès et de Phraatès IV, les adversaires s'échangent la cité sans que nos sources ne nous renseignent sur l'attitude des Séleucéens eux-mêmes au cours de ces conflits ni sur les possibles conséquences de celle-ci. Il en va tout autrement d'un autre épisode de l'implication de Séleucie dans les luttes entre Arsacides. Il s'agit de la révolte de la ville qui dura de 36 à 42⁵⁵⁰.

Celle-ci commença au cours de la guerre civile opposant Tiridatès II à Artabanos II. Au cours des années 30, l'empereur Tibère chercha à déstabiliser le royaume arsacide afin de prendre

⁵⁴⁹ Il semble que Tiridatès ait contrôlé l'atelier de Séleucie du printemps 28 à l'automne 27 et en avril-mai 26. JUSTIN, 42, 5; DION CASSIUS, 51, 18; DE CALLATAY F., *Op. cit.*, Paris, 1994, p. 42-47; NABEL J., *Horace and the Tiridates Episode*, dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 128 (2015), p. 304-315.

⁵⁵⁰ Cette datation a causé bien des confusions inutiles. Les *Annales* offrent en effet une datation claire : la révolte de Tiridatès (6, 41) débute lors du consulat de Quintus Plautius et Sextus Papinius (6, 40), soit en l'an 36. Cela correspond au fait que Lucius Vitellius Veteris ait été légat en Syrie et au fait que l'année suivante voit la mort de Tibère (6, 45). Puisque Tacite mentionne que la révolte de Séleucie dura sept années, sa fin peut être datée de 42. Neilson Debevoise a pourtant proposé de faire commencer la révolte en 35 et Robert McDowell de la faire s'arrêter en 43/44. Aucun des deux auteurs ne justifie cependant sa position. Nous préférons donc nous en tenir au consensus habituel pour 36-42.

l'ascendant dans la complexe lutte d'influence entre Romains et Arsacides pour le contrôle de l'Arménie⁵⁵¹. Il soutint donc les prétentions de deux des petits-fils de Phraatès IV élevés à Rome. Le premier, Phraatès, fut ainsi envoyé en 34 de l'autre côté de l'Euphrate. Il mourut cependant de maladie à peine revenu dans le territoire de ses ancêtres. Le second, Tiridatès, s'avéra plus résistant. Profitant de l'appui du légat de Syrie et de soutiens aussi bien parmi l'aristocratie iranienne que parmi les cités de Mésopotamie, il parvint à repousser Artabanos jusqu'en Hyrcanie.

Se montrant cependant indécis et trop favorable à certains grands nobles, il fut finalement vaincu par son rival. Il semble pourtant que Séleucie, qui avait soutenu avec enthousiasme le prétendant vaincu, conserva une attitude de défi. Dans la description que fait Tacite de la lutte opposant les fils d'Artabanos pour le trône de leur père, elle apparaît en effet toujours rebelle et assiégée⁵⁵². Ce n'est qu'au bout de sept années de révolte, lorsque les deux frères se furent réconciliés pour faire face à une intervention romaine en Arménie, que la cité se rendit finalement.

Pour une rare fois, nos sources nous laissent entrevoir l'attitude des Séleucéens eux-mêmes. D'après Tacite, la cité manifesta en effet un enthousiasme débordant pour le prétendant en même temps qu'une haine puissante à l'égard de son rival. Ces sentiments durent être puissants puisqu'ils soutinrent un soulèvement dangereux et long, et ce même après la défaite de Tiridatès. L'auteur romain explique cette réception passionnée par des tensions internes à la cité entre un nombre restreint de riches sénateurs et la masse de leurs concitoyens⁵⁵³. Alors qu'Artabanos II se serait appuyé sur les premiers, son adversaire aurait remis le pouvoir entre les mains des seconds. Les monnaies frappées dans la cité se font elles aussi le témoin de ces luttes, alors qu'Artabanos puis Vardanès firent inscrire et même représenter la *boulè/sénat* sur leurs

⁵⁵¹ TACITE, *Ann.*, 6, 36-37 et 41-44; EDWELL P., *Op. cit.*, New York/Londres, 2008, p. 16-17.

⁵⁵² TACITE, *Ann.*, 11, 8-9. FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 20, 3, 4 indique que Vardanès aurait directement succédé à son père, sans lutter contre son frère. Gotarzès lui aurait succédé après son assassinat. Ces rois n'étant que des personnages très secondaires de son récit des aventures d'Izatès, Flavius Josèphe fait peut-être simplement l'économie de la guerre civile entre les deux frères pour en arriver au résultat final.

⁵⁵³ TACITE, *Ann.*, 6, 42. (« *Trecenti opibus aut sapientia delecti ut senatus, sua populo vis* ».)

monnaies alors que celle-ci disparut au cours des années de la révolte⁵⁵⁴. Le soulèvement nous révélerait donc un de ces terribles cas de *stasis* si coutumier aux cités grecques⁵⁵⁵. Il est probable que c'est pour éviter un retournement de situation, accompagné de tous les risques associés au retour au pouvoir du parti rival, que la cité poursuivit sa révolte aussi obstinément.

Pour plusieurs historiens, cette motivation politique ne suffit cependant pas à justifier l'ampleur et la durée de cette sédition⁵⁵⁶. En s'appuyant sur une variété d'indices, ils suggèrent plutôt de la considérer comme le paroxysme des tensions entre les Arsacides et leurs sujets grecs amorcées dès l'époque de la conquête de la cité. Le règne d'Artabanos II semble en effet marqué par une certaine politique anti-hellénique. Ce roi est après tout célèbre pour avoir fait retirer de ses monnaies l'épithète *philhellēn* et y avoir imposé son portrait⁵⁵⁷. Il intervint d'autre part dans les affaires internes de la cité de Suse⁵⁵⁸. La description par Tacite du soutien apporté par les cités de Mésopotamie à son rival Tiridatès insiste d'autre part sur la haine provoquée par le roi, rendu cruel par son éducation parmi les Scythes, et sur l'espoir que l'environnement romain dans lequel le prétendant avait grandi le rendrait au contraire plus sympathique⁵⁵⁹.

⁵⁵⁴ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 88-89, émissions 31-32 (Artabanos, mention de la *boulè*), 39 (révolte, *Nikè* remplace la *Tychè* poliade habituelle), 40-41 (Vardanès, *boulè* sous forme féminine).

⁵⁵⁵ GRAY B., *Stasis and Stability*, Oxford, 2015.

⁵⁵⁶ VON GUTSCHMID A., *Op. cit.*, Tübingen, 1888, p. 121-125; STRECK M., *Seleukeia am Tigris*, dans *RE*, 1921, p. 1179-1180; OPPENHEIMER A., *Babylonia Judaica in the Talmudic Period*, Wiesbaden, 1983, p. 216-220; WOLSKI J., *Op. cit.*, Leuven, 1993, p. 152-160; DABROWA E., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 29 (1994), p. 95-96.

⁵⁵⁷ LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 86.

⁵⁵⁸ Artabanos aurait contourné les règles poliades pour accepter l'itération de son ami Hestiaeus au poste de trésorier de la cité. CUMONT F., *Une lettre du roi Artaban III à la ville de Suse*, dans *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 76/3 (1932), p. 238-260. Pour une version plus récente accompagnée de la bibliographie moderne, voir THOMMEN L., *Griechische Inschrift auf einer Statuenbasis : Brief Artabanos'II an Susa (21 n. Chr.)*, dans *Quellen zur Geschichte der Partherreiches*, HACKL U., B. JACOBS et WEBER D. (éds), Vol. 2, Göttingen, 2010, p. 486-490.

⁵⁵⁹ TACITE, *Ann.*, 6, 41. (« *At Tiridates volentibus Parthis Nicephorium et Anthemusiada ceterasque urbes, quae Macedonibus sitae Graeca vocabula usurpant, Halumque et Artemitam Parthica oppida receipt, certantibus gaudios qui Artabanum Scythas inter eductum ob saevitiam execrate come Teridatis ingenium Romanas per artes sperabant* ».).

Cette idée a pourtant été critiquée⁵⁶⁰. Les interventions du Roi dans la frappe des monnaies et dans la nomination de responsables locaux étaient en effet une pratique courante de l'administration séleucide. Durant le règne d'Artabanos II, les monnaies municipales de l'Orient romain portent elles aussi de plus de plus de marques du pouvoir impérial sans pourtant qu'on en suggère la marque d'une tension culturelle⁵⁶¹. Le récit de Tacite insiste pour sa part sur la cruauté générale du roi. Il ne mentionne aucune dimension culturelle au soutien apporté par des cités de Mésopotamie à Tiridatès. Au contraire, des cités qu'il décrit explicitement (et sans qu'on puisse déterminer pourquoi) comme parthe agissent de manière semblable à leurs voisines qualifiées de grecques.

Plusieurs éléments suggèrent d'autre part une proximité culturelle entre Artabanos, ses fils et les élites hellénisées de leur royaume. Chacun d'entre eux conserva ainsi le diadème dans ses représentations monétaires⁵⁶². Vardanès fréquenta d'autre part le philosophe Apollonios de Tyane⁵⁶³. Mais surtout, c'est à une *boulè* composée d'une élite hellénisée qu'ils choisirent de s'associer avant comme après la révolte. Dans un chapitre relatant des événements survenant à l'époque de la révolte, Flavius Josèphe décrit en effet des tensions entre les Grecs et Syriens habitant la ville⁵⁶⁴. Ce passage fait l'objet de nombreux débats. L'identité culturelle réelle de ceux que l'historien juif nomme Ἕλληνοι et Σύροι est incertaine et il n'est pas tout à fait certain qu'il faille faire équivaloir les divisions culturelles de Flavius Josèphe avec les divisions politiques de Tacite⁵⁶⁵. Néanmoins, il apparaît évident que le *Primores* auquel Artabanos s'allia et dont lui et son fils Vardanès firent figurer la représentation sur leurs monnaies était

⁵⁶⁰ McDOWELL R.H., *Op. cit.*, dans *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 160; LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 88-90; WIESEHÖFER J., *Op. cit.*, dans *Urban Dreams and Realities in Antiquity*, KEMEZIS A. (éd.), Leiden, 2015, p. 337-339.

⁵⁶¹ HARL K., *Civic Coins and Civic Politics in the Roman East*, Oakland, 1987; BURNETT A., *The Roman West and the Roman East*, dans *Coinage and Identity in the Roman Provinces*, HEUCHER V., . HOWGEGO et BURNETT A. (éds), Oxford, 2007, p. 171-180.

⁵⁶² SINISI F., *Op. cit.*, dans *Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, METCALF W.E., (éd.), Oxford, 2012, p. 289-290.

⁵⁶³ PHILOSTRATE, *Vita Apollonii*, 1, 31-37.

⁵⁶⁴ FLAVIUS JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, 18, 9, 9. (« Σελευκέων τοῖς Ἕλλησι πρὸς τοὺς Σύρους ὡς ἐπὶ πολὺ ἐν στάσει καὶ διχονοίᾳ ἐστὶν ὁ βίος καὶ κρατοῦσιν οἱ Ἕλληνες »). Bien qu'il ne contienne aucune référence chronologique précise, cet épisode est daté de la fin des années 30 parce qu'il est intercalé entre une mention du roi Artabanos (18, 9, 3-4) et le récit de l'assassinat de Caligula (19, 1, 15).

⁵⁶⁵ GOODBLATT D., *Op. cit.*, dans *Journal of the American Oriental Society*, 17-4 (Oct.-Déc. 1987), p. 605-616.

suffisamment hellénisé pour être reconnu comme tel sur les bords de la Méditerranée. Dès lors, toute interprétation culturelle du soulèvement de Séleucie nous apparaît exagérée.

Avec le règne de Vologèse Ier (51-78), le royaume retrouva une certaine stabilité. L'espace des luttes pour le pouvoir permirent à Séleucie, et aux autres cités et entités politiques qui constituaient l'État arsacide, d'échapper aux périlleuses décisions rendues nécessaire par la guerre civile. Pour la cité tigritaine s'ouvre pourtant la dernière période de son histoire, celle de son déclin et de sa fin.

Le déclin de Séleucie

Après la révolte de 36-42, l'attention des auteurs de la tradition classique s'écarte à nouveau de Séleucie. Jusqu'à la fin du II^e siècle, celle-ci n'est plus mentionnée que dans le cadre des expéditions impériales romaines dans la région.

La première de celle-ci fut menée entre 114 et 117 par l'empereur Trajan. Prenant prétexte de nouvelles tensions quant au statut de l'Arménie, celui-ci se lança dans une campagne d'une ampleur jusque-là inégalée. Après s'être emparé de l'Arménie en 114 et de la Mésopotamie en 115, il descendit l'Euphrate et conquiert Séleucie et sa voisine Ctésiphon en 116⁵⁶⁶. Dès l'année suivante, les nouveaux territoires furent cependant secoués par une grande révolte. D'après Dion Cassius, celle-ci concerna notamment Nisibis, Édesse et Séleucie⁵⁶⁷. L'identification de cette dernière est cependant problématique. Si George Rawlinson ou Alfred Von Gutschmid y ont vu Séleucie-sur-le-Tigre, Maximilian Streck a suggéré de manière convaincante qu'il s'agisse

⁵⁶⁶ Notre source principale sur cette campagne, Dion Cassius, ne mentionne que Ctésiphon. La conquête de Séleucie par Trajan est cependant décrite par Eutrope et Orose. DION CASSIUS, 68, 17-30 (28 pour la conquête de Ctésiphon); EUTROPE, *Breviarium*, 8, 3, 1-2; OROSE, *Historiae*, 7, 12, 2. Voir aussi LIGHTFOOT C.S., *Op. cit.*, dans *JRS*, 80 (1990), p. 121-125; MILLAR F., *Op. cit.*, Harvard, 1993, p. 99-111; EDWELL P., *Op. cit.*, New York/Londres, 2008, p. 20-23.

⁵⁶⁷ DION CASSIUS, 68, 29, 4 et 68, 30, 1-2.

plutôt de Zeugma ou d'une autre Séleucie de Mésopotamie⁵⁶⁸. En se basant sur la destruction du grand édifice de Tell Umar durant le premier quart du IIe siècle et sur la présence de *pila* mêlées aux cendres du « temple A », Robert McDowell et Clark Hopkins ont soutenu les premiers⁵⁶⁹. Comme nous l'avons vu, les dégâts causés au théâtre de Séleucie-sur-le-Tigre n'ont cependant pas été provoqués par un incendie. Quant aux *pila* du « temple A », elles pourraient avoir été laissées là par d'autres pillards que les soldats de Trajan.

Après la révolte, Trajan fut en effet forcé de retraiter et d'abandonner une partie de ses conquêtes. Son successeur Hadrien compléta l'évacuation de la Mésopotamie et de l'Arménie, en revenant au *statu quo ante*. Un demi-siècle plus tard, les hostilités reprirent cependant. Le roi arsacide Vologèse IV (149-191) s'attaqua à la Cappadoce et à la Syrie en 161. Après une série de succès, il fut cependant repoussé par les troupes d'Avidius Cassius jusqu'en Babylonie, où Séleucie et Ctésiphon furent conquises à nouveau en 165. Dans des circonstances troubles, Séleucie fut alors pillée et incendiée⁵⁷⁰. Accablés par la famine et la maladie, les légionnaires se retirèrent cependant vers la Syrie.

L'état dans lequel ils laissèrent la cité est pourtant incertain. Selon Streck, cette conquête romaine et l'incendie qui l'aurait accompagné marquèrent la fin de l'histoire de Séleucie⁵⁷¹. Il appuie notamment cette idée sur le fait que la cité soit mentionnée comme abandonnée dans le

⁵⁶⁸ La répression semble en effet concerner la Mésopotamie plutôt que la Babylonie. Trajan est ainsi décrit comme demeurant de sa personne à Ctésiphon afin d'éviter que le soulèvement ne se propage aux Parthes tandis que ses lieutenants sont envoyés mater la révolte. Les deux cités dont l'identification est certaine, Édesse et Nisibis, sont situées en Mésopotamie. Or, Zeugma portait aussi le nom de Séleucie depuis qu'elle avait été renommée par Séleucos Ier. Voir STRECK M., *Op. cit.*, p. 1169.

⁵⁶⁹ HOPKINS C., *Op. cit.*, Ann Arbor, 1972, p. 122; McDOWELL R.H., *Op. cit.*, dans *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 161.

⁵⁷⁰ Dion Cassius mentionne l'incendie de Séleucie et du palais royal à Ctésiphon sans plus de détail. *L'Histoire Auguste* précise cependant que Séleucie fut attaquée après avoir accueilli les légionnaires et en violation d'un accord. L'écho du scandale provoqué par cet événement dut dans tous les cas être important puisqu'il servit à expliquer la diffusion de la peste antonine. Voir DION CASSIUS, 71, 2; *Histoire Auguste, Vie de Verus*, 8, 1, 2; AMMIEN MARCELLIN, 24, 6, 24; EUTROPE, *Breviarium*, 8, 10; ROSSIGNOL B., *Le climat, la famine et les guerres : éléments du contexte de la peste antonine*, dans *L'impatto della peste antonina*, LO CASCIO E. (éd.), Bari, 2012, p. 87-122.

⁵⁷¹ STRECK M., *Op. cit.*, p. 1182-1183.

récit de l'expédition de Septime Sévère (197-198) et n'apparaisse pas du tout dans celui de la campagne de Caracalla (216-217)⁵⁷². Les résultats des fouilles archéologiques réfutent cependant cette proposition. Des travaux furent ainsi menés sur le site des anciennes archives après 176. Les monnaies portant la *Tychè* séleucéenne furent quant à elles frappées jusqu'en 217/218 au moins. De toute évidence, la vie se poursuivit donc dans la cité pendant une cinquantaine d'années après le passage des soldats d'Avidius Cassius.

Un certain déclin, se manifestant à des moments différents selon les lieux, est toutefois observable dans les couches archéologiques correspondant au IIe siècle de l'histoire de Séleucie. Les habitations du bloc G6 devinrent une villa unique après 120. Celles installées sur l'ancien « bâtiment des archives » se réduisirent à une portion seulement de leur ancienne superficie, la moitié sud étant transformée en grande cour découverte après 176. À peu près au même moment, le théâtre de Tell Umar fut quant à lui progressivement abandonné et transformé en cimetière. Plutôt qu'à une fin brutale, Séleucie fut donc confronté à un lent dépérissement qui aboutit au début du IIIe siècle à une conclusion définitive.

Les causes de cette atrophie graduelle sont cependant difficiles à définir. Les expéditions romaines semblent avoir laissé plus de traces dans les textes des auteurs gréco-romains que sur les bâtiments de la ville. Deux autres éléments de réponse ont donc été suggérés : le premier fait de la longue révolte de Séleucie le point de départ de son déclin; le second insiste sur un changement dans le cours du Tigre à la fin du Ier siècle.

Quelle que soit l'interprétation qu'ils font des motivations de celle-ci, les historiens modernes s'entendent pour en faire l'un des points tournants de la relation entre le pouvoir royal arsacide et la cité⁵⁷³. Que ce soit par sa grécité ou par sa richesse qui la rendait capable de résister aux

⁵⁷² DION CASSIUS, 76, 10-12; 79, 1.

⁵⁷³ VON GUTSCHMID A., *Op. cit.*, Tübingen, 1888, p. 121-125; STRECK M., *Seleukeia am Tigris*, dans *RE*, 1921, p. 1179-1180; MARICQ A., *Op. cit.*, dans *Syria*, 36 (1959), p. 275; KOSHELENKO G., *Op. cit.*, dans

rois, cette dernière se serait montrée au cours de ces sept années trop dangereuse pour être maintenue telle quelle. Les rois arsacides auraient donc cherché à l'affaiblir, en favorisant d'autres villes à ses dépens. Ce serait notamment le cas de Ctésiphon, village pour Polybe devenu une ville pour Strabon, et même la capitale du royaume pour Pline l'Ancien, et de Vologésocerta/Vologésias⁵⁷⁴. Cette dernière, fondée à cinq kilomètres de Séleucie par Vologèse Ier (51-78), neveu d'Artabanos II, ravit avec le temps au moins une partie des activités commerciales de sa voisine⁵⁷⁵. Les signes de cette concurrence se seraient fait sentir progressivement, expliquant qu'aucun à-coup généralisé n'apparaisse dans les ruines de la ville.

Séleucie semble pourtant au contraire avoir pu continuer à compter sur une certaine bienveillance royale. L'ampleur des travaux engagés après 121 dans le secteur du théâtre suggère ainsi une intervention royale. Quelques décennies plus tard, c'est aussi dans la cité que le roi Vologèse IV (129-140) fit amener la statue d'Héraclès/Verethragna célébrant sa victoire sur Mésène. Elle conserva d'autre part son atelier monétaire, lequel frappa des monnaies continuant à porter au revers la *Tychè* poliade et à utiliser le calendrier macédonien. Il aurait pourtant probablement été plus simple de priver la ville de cet instrument de prestige et d'enrichissement ou au moins de ces symboles d'une certaine autonomie que de lui susciter des rivales.

Il est d'autre part probable qu'une attitude à ce point malveillante qu'elle aurait provoqué la ruine progressive de la cité de la part du pouvoir royal aurait incité les autorités de la cité à accueillir avec complaisance les légionnaires romains. Or, aucune de nos sources ne suggère de prédisposition favorable de Séleucie à l'égard de ceux-ci. Elle n'est présentée que comme l'une

Studi in onore di E. Volterra, VOLTERRA E. (éd.), Milan, 1971, p. 761-762; McDOWELL R.H., *Op. cit.*, dans *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 160; OPPENHEIMER A., *Babylonia Judaica in the Talmudic Period*, Wiesbaden, 1983, p. 216-220; WOLSKI J., *Op. cit.*, Leuven, 1993, p. 175; DABROWA E., *Op. cit.*, dans *Mesopotamia*, 29 (1994), p. 94-95. *Contra* : LE RIDER G., *Op. cit.*, Florence, 1998, p. 90-92; WIESEHÖFER J., *Op. cit.*, dans *Urban Dreams and Realities in Antiquity*, KEMEZIS A. (éd.), Leiden, 2015, p. 339.

⁵⁷⁴ POLYBE, 5,45; STRABON, 16, 1, 16; PLINE L'ANCIEN, 6, 30, 122.

⁵⁷⁵ Les caravanes de Palmyre passèrent ainsi par Vologésias à partir du Ier siècle. CANTINEAU J., *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Vol. 9, 1933, Paris, fasc. 6.

des différentes conquêtes de Trajan et d'Avidius Cassius, sans qu'on puisse en rien la distinguer de ses voisines. L'*Histoire Auguste* mentionne certes qu'un accord aurait été trouvé entre la cité et les envahisseurs lors de l'expédition de 165. Mais celui-ci apparaît plutôt comme une simple reddition négociée que comme l'aboutissement d'une coopération active. Il n'empêcha pas dans tous les cas la mise à sac de la ville.

Plutôt qu'à la rancœur des rois, la fondation de Vologésocerta/Vologésias pourrait cependant être due à un changement fondamental dans la géographie de la région d'Al-Madā'in. Le Tigre avait toujours été source d'une prospérité extraordinaire mais fragile : le débit du fleuve permettait d'alimenter un réseau d'irrigation étendu mais menaçait en même temps de le ruiner par la violence de ses crues et de ses changements de lit. Puisque Séleucie-sur-le-Tigre ne se trouve désormais plus « sur-le-Tigre », un déplacement du fleuve au cours des deux derniers millénaires apparaît évident. La présence entre celui-ci et Tell Umar d'un marais installé sur un ancien cours d'eau marque même l'ancien lit. La date de ce mouvement hydrique est cependant incertaine. En se basant sur un passage de Pline l'Ancien, Jean-Maurice Fiey a suggéré que celui-ci aurait eu lieu dans le dernier quart du Ier siècle⁵⁷⁶. L'auteur romain, écrivant au plus tard en 79, décrit en effet Ctésiphon comme séparée de Séleucie par trois miles (4,5 kilomètres)⁵⁷⁷. Or, le fleuve est beaucoup moins large que cela. Au Ier siècle, la première était donc probablement assez éloignée de la rive orientale. Puisque les sources postérieures au IIIe siècle la situe pourtant sur celle-ci, le déplacement du fleuve eut assurément lieu entre 79 et ce siècle. La présence, entre le marais occupant l'ancien lit et le nouveau lit, des restes d'une cité identifiée comme Veh-Ardashīr et fondée vers 230, permet de préciser encore la datation : à ce moment-là, le fleuve s'était déjà déplacé de plusieurs kilomètres vers l'est, abandonnant Séleucie.

La proposition de Fiey permet d'expliquer sans avoir recours à des tensions culturelles ou politiques à la fois la croissance de Ctésiphon, le déclin de Séleucie et la fondation de Vologésias,

⁵⁷⁶ FIEY J.-M., *Op. cit.*, dans *Sumer*, 23 (1967), p. 10.

⁵⁷⁷ PLINE L'ANCIEN, 6, 30, 122.

destinée à servir de port à celle-ci une fois le fleuve éloigné de ses quais. Elle n'en demeure pas moins audacieuse, puisqu'aucune de nos sources ne mentionne ce qui dut être une terrible catastrophe naturelle. Pourtant, étant donné l'état de notre documentation, cet argument *in abstentia* ne nous semble pas très solide. En l'absence de nouvelles fouilles, la proposition de Fiey doit donc être considérée au moins comme probable. C'est donc ce déplacement du fleuve, ajoutant ses effets à ceux de la concurrence des villes voisines et du sac de 165, que nous considérons responsable du déclin de Séleucie.

La fin de Séleucie : une cité et son fleuve

Les sources nous renseignant sur l'histoire politique de Séleucie sont partielles et partiales. Cherchant à se démener dans cet écheveau, les historiens ont eu tendance à insister sur des facteurs culturels. Pour dater la fondation de la cité, on a ainsi mis de l'avant l'accès à des populations grecques ou l'opposition intrinsèque des élites babyloniennes. Les décisions prises par les élites de la cité lors de la période troublée menant à la conquête de 129 av. J.-C. ou durant les guerres civiles entre Arsacides ont pour leur part été mises sur le compte de la solidarité culturelle. Ce serait au contraire l'hostilité des rois à la grécité séleucéenne qui aurait conduit au déclin et à la disparition de Séleucie.

Cette attention accordée aux supposées tensions culturelles nous apparaît pourtant excessive. Elle ignore le contexte plus large dans lequel évolua la cité, l'instabilité du second quart du IIe siècle ou le fait que la révolte de Séleucie contre Artabanos II ait été soutenue par des villes décrites comme « parthes » par Tacite par exemple.

Il nous semble dès lors plus profitable de souligner le rôle de l'environnement géographique, hydrologique et politique de la cité dans son évolution. Comme nous l'avons suggéré, la fondation de la cité ne s'explique que par la volonté de profiter de sa position de plaque-tournante entre l'Iran et la Syrie via les vallées de la Diyala, du Naarmalcha et de l'Euphrate.

Cette situation en fit l'enjeu de conflits violents entre Séleucides et Arsacides puis entre Arsacides eux-mêmes. Mais surtout, c'est l'évolution de cette position qui entraîna la disparition de la cité.

Le déplacement du fleuve, la fondation de nouvelles cités et le sac de 165 permettent en effet d'expliquer le déclin de la cité. Mais la conclusion de cette lente agonie au début du III^e siècle exige un éclaircissement supplémentaire. Celle-ci peut être trouvée dans le changement de paradigme important que connut la Babylonie durant cette période.

Les expéditions romaines de 116 et de 165 avaient certes eu pour résultat une occupation très temporaire de la région. Même si la seconde avait été l'occasion de destructions importantes, leur effet avait donc été passager. Elles étaient cependant le signe avant-coureur d'un changement plus fondamental⁵⁷⁸. À partir de Vespasien, l'empire romain parvint en effet à intégrer de mieux en mieux les régions de sa frontière orientale. Celles-ci devinrent dès lors des bases permettant de projeter la puissance des légions au-delà de l'Euphrate. Cette transformation aboutit à la fin du II^e siècle à l'occupation permanente de la Mésopotamie elle-même. Or, comme nous avons pu l'observer, la défense de Séleucie passait par la possession d'Hatra et de l'Euphrate. Une fois ces points d'appui essentiels entre les mains des Sévères, la cité devenait constamment menacée.

Ces défaites entraînèrent d'autre part une redistribution du pouvoir à l'intérieur du royaume arsacide⁵⁷⁹. La dynastie régnante fut renversée par Ardashīr Ier et les Sassanides. Désireux, comme Séleucos Ier quelques siècles plus tôt, d'ancrer son nouveau pouvoir dans l'espace, celui-ci fonda ou refonda tout un ensemble d'établissements urbains dont les plus célèbres sont Ardashīr-Khurrah (Firouzabad) et Veh-Ardashīr. Il choisit d'installer cette dernière dans l'espace laissé libre à l'ouest du Tigre par son changement de lit. Pour Séleucie, ce furent ces

⁵⁷⁸ MILLAR F., *Op. cit.*, Harvard, 1993, p. 80-126; EDWELL P., *Op. cit.*, New York/Londres, 2008, p. 16-30.

⁵⁷⁹ DARYAEE T., *Sasanian Persia*, New York, 2009, p. 3-4.

changements géopolitiques, plutôt que des facteurs culturels, qui constituèrent la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Conclusion

Au printemps 363, l'empereur Julien lança une expédition de grande ampleur contre le royaume sassanide⁵⁸⁰. Cherchant à dérouter l'armée adverse, il divisa ses propres troupes en deux groupes. Le premier, plus petit, partit d'Antioche vers le Tigre en traversant la Mésopotamie de part en part afin d'attirer le roi sassanide vers le nord. L'empereur conduisit pour sa part ses soldats le long de l'Euphrate pour s'attaquer directement à la principale ville du royaume, Ctésiphon⁵⁸¹. Arrivée au confluent de celui-ci et du Naarmalcha, l'armée romaine s'empara de la forteresse de Pirisabora/Bersabora, qui barrait l'accès au Tigre, puis traversa l'Isthme de Bagdad. Sur la rive occidentale du grand fleuve, elle poussa jusqu'à une ville entourée d'une plaine fertile, Coche, « qu'ils appellent aussi Séleucie », et aux ruines d'une autre située non loin de là⁵⁸². Pour la colonne de Julien, il devait s'agir d'une ultime victoire avant la plongée dans l'abysse. À peine le Tigre traversé, elle se trouva isolée. Retardée dans ce qui aurait dû être une marche rapide par la résistance des garnisons sassanides, elle fut en effet rejointe par les premiers éléments de l'armée royale avant d'avoir atteint son objectif. Harcelée sur ses arrières, menacée d'être encerclée en territoire hostile, elle dut abandonner le siège de Ctésiphon et ses fortifications, inexpugnables dans les circonstances, pour se lancer dans une longue retraite en suivant la rive orientale du Tigre vers le nord. C'est au cours de ce repli harassant que Julien trouva la mort. Isolée, épuisée, l'armée ne fut sauvée que par un accord sanctionnant l'abandon des forteresses de Mésopotamie que la puissance romaine avait petit à petit acquise au cours des IIe et IIIe siècles.

De cette expédition de 363, l'une des mieux connues de l'histoire antique, les historiens soulignent habituellement les conséquences. Le retour d'une partie de la Mésopotamie aux Sassanides leur permit en effet de s'installer finalement sur des positions stables et faciles à

⁵⁸⁰ DODGEON M. et S. LIEU (éds), *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (226-363)*, Londres – New-York, 1991, p. 231-237.

⁵⁸¹ Sur la stratégie de Julien : LIBANIOS, *Or.*, 18, 213; AMMIEN MARCELLIN, 23,2,2, 23, 2, 7 et 24, 1, 1. Voir aussi KAEGI W., *Op. cit.*, dans *Athenaeum*, 59 (1981), p. 209-213. Sur la résistance des garnisons sassanides : AMMIEN MARCELLIN, 24, 2-4.

⁵⁸² AMMIEN MARCELLIN, 24, 5, 3. (« ...quam Seleuciam nominant... »).

défendre. Cela favorisa un retour à l'équilibre et au calme sur cette frontière troublée qui devait durer, à quelques rares et courtes exceptions près, jusqu'au VI^e siècle⁵⁸³. La mort de Julien, l'« Apostat », est d'autre part régulièrement considérée comme un point tournant de l'installation du christianisme dans l'empire⁵⁸⁴.

La mention d'une Séleucie, un siècle et demi après son abandon, attire cependant l'attention. Celle-ci est en effet évoquée dans un contexte semblable par de nombreux textes postérieurs au III^e siècle. Des chroniques syriaques et des hiéroglyphes décrivent en effet *Sliq*, ou Séleucie, située face à Ctésiphon, comme le lieu des synodes de l'Église d'Orient jusqu'en 676 et comme le lieu de résidence de ses catholicos jusqu'en 780⁵⁸⁵. Des auteurs comme Procope de Césarée et Zonaras font de même⁵⁸⁶. Ces éléments amenèrent Streck à supposer que la ville avait survécu et, simplement renommée Veh-Ardashīr, prospéré jusqu'à la conquête arabe⁵⁸⁷. Les fouilles archéologiques subséquentes ont montré qu'il n'en était rien et que les deux cités étaient au contraire distinctes, la Séleucie hellénistique correspondant probablement aux ruines décrites par Ammien Marcellin. Son récit témoigne pourtant de l'impression durable que laissa la cité fondée par Séleucos sur les habitants de la région.

Cette impression posthume est le plus beau des hommages possibles à l'œuvre urbanistique de Séleucos Ier et des souverains, séleucides comme arsacides, qui lui succédèrent. En fondant la ville, celui-ci avait eu de grandes ambitions. La taille de ses îlots, prévue dès le départ, en témoigne. Celle des bâtiments publics avec lesquels ses descendants remplirent ces espaces attestent de la continuité de l'importance de la cité dans leur stratégie de gestion de leur royaume. Grand centre administratif et symbolique doté de monuments coûteux, Séleucie dut cependant se contenter durant cette première période de son histoire d'un rôle de brillant second

⁵⁸³ DIGNAS B. et E. WINTER (éds), *Rome and Persia in Late Antiquity*, Cambridge, 2007, p. 32-37 et 131-134.

⁵⁸⁴ ROSEN K., *Julian. Kaiser, Gott und Christenhasser*, Stuttgart, 2006; VEYNE P., *Quand notre monde est devenu chrétien*, Paris, 2007.

⁵⁸⁵ FIEY J.-M., *Pour un Oriens Christianus Novus*, Beyrouth-Stuttgart, 1993, p. 61 et 106-107.

⁵⁸⁶ PROCOPE DE CÉSARÉE, *Pers.*, 2, 28, 4; ZONARAS, 12, 30.

⁵⁸⁷ STRECK 1901, p. 262-264.

dans l'ombre d'Antioche et de la Tétrapole. Les monnaies qu'elle frappa furent certes assez nombreuses pour sa consommation intérieure, mais elles ne rayonnèrent que faiblement, alors qu'elle semble avoir servi de relais de pouvoir plutôt que de centre de décision. C'est donc sous ses conquérants arsacides que la cité connut son apogée, certainement au cours des Ier siècles avant et après J.-C. Son théâtre fut agrandi, ses archives remplacées par un immeuble à étages richement aménagé, ses espaces vides se couvrirent d'ateliers et de boutiques dont la production se répandit de Doura-Europos au golfe Persique. Le rythme de la frappe de sa monnaie et la propagation de celle-ci s'accrurent.

Les rapports de la cité avec ses rois ne semblent pas en effet avoir été transformés par le passage d'une dynastie à l'autre. À rebours d'une tradition insistant sur les tensions entre Séleucie et les Arsacides, ceux-ci témoignèrent d'une bienveillance évidente à l'endroit de la ville, y compris après la longue révolte de la cité en 36-42. L'ampleur des travaux menés sur le théâtre après 121, les différentes marques du respect d'une certaine autonomie et d'une distinction culturelle présentes sur les monnaies ainsi que le choix d'exposer dans un de ses temples la statue d'Héraclès/Verethragna symbolisant la victoire sur Mésène attestent de cette faveur. Les élites de Séleucie semblent pour leur part s'être accommodées sans trop de difficulté de ces nouveaux maîtres. Elles considérèrent visiblement ceux-ci comme une alternative viable aux Séleucides lors de la période troublée du second quart du IIe siècle av. J.-C. Elles se trouvèrent mêlées aux conflits internes au royaume arsacide et résistèrent pendant plusieurs années aux efforts de reconquête d'Artabanos II et de ses fils, mais sans que cela puisse être imputé à une hostilité fondamentale. D'ailleurs, elles ne semblent pas avoir cherché à se tourner vers la puissance romaine pour se libérer de leurs rois.

Cette idée d'une opposition de principe entre Séleucie et les Arsacides a toujours été ancrée dans l'interprétation de l'identité culturelle de la cité. Fondée par les Séleucides, elle aurait été un avant-poste de la culture grecque en Babylonie. Il apparaît pourtant que là comme ailleurs la

cité ne se conforme pas aux a priori. Ses niveaux séleucides comme arsacides recèlent en effet de bâtiments et d'objets attestant de mélanges d'éléments issus de traditions différentes. En intégrant des couleurs « babyloniennes » à un vase de forme « grecque », les artisans séleucéens cherchèrent probablement à répondre aux volontés d'une clientèle aux origines variées. Ce faisant, ils cr erent cependant une nouvelle tradition, qu'ils export rent à travers toute la Babylonie.

Notre étude a donc montré que les facteurs culturels mis de l'avant par l'historiographie pour expliquer le développement de la cité doivent être nuancés. Le récit d'Ammien Marcellin suggère au contraire de s'attarder davantage à des considérations géographiques. La position de Ctésiphon sur la rive orientale du Tigre constitue en effet un élément essentiel de l'échec de l'expédition de Julien. Celle-ci emporte sans trop de difficulté une forteresse située sur la berge opposée mais est ralentie par le fleuve⁵⁸⁸. La description des difficultés rencontrées par l'armée romaine explique l'intérêt d'un déplacement des fonctions administratives et politiques d'une rive à l'autre dans un contexte géopolitique tendu.   l'époque où le centre principal (Séleucie) se trouvait à l'ouest et l'annexe (Ctésiphon)   l'est, les légionnaires s'emparèrent à plusieurs reprises de l'un comme de l'autre. Une fois le schéma inversé, la tâche devint bien plus ardue.

Le même type de considérations avait certainement joué un rôle déterminant dans le choix de Séleucos d'installer une nouvelle cité au confluent du Naarmalcha et du Tigre. Cette situation permit à Séleucie de jouer un rôle de plaque-tournante entre les différentes régions du royaume, contrôlant le mouvement des armées et des commerçants. Le choix du Tigre, plutôt que de l'Euphrate, offrait d'autre part l'espoir d'une agriculture plus efficace et rentable.

Le contexte qui avait contribué à la fondation de Séleucie évolua cependant en sa défaveur. Elle perdit progressivement cette fonction. Avec le déplacement du cours du fleuve et les tensions

⁵⁸⁸ AMMIEN MARCELLIN, 24, 5, 11.

croissantes dans la vallée de l'Euphrate, elle perdit sa fonction de carrefour des communications. Les canaux tirant leur approvisionnement du Tigre s'écoulaient d'autre part vers l'est et le Zagros. À partir du III^e siècle, de nombreux villages furent ainsi créés sur la rive orientale du fleuve. Ce développement semble s'être accéléré suite à la main-mise de plus en plus forte de la puissance romaine sur le Proche-Orient. Celle-ci permit en effet une pénétration de plus en plus aisée de la région sise entre les deux fleuves, alors que les canaux et les établissements situés sur la berge orientale se trouvaient mieux protégés des déprédations des légionnaires romains. Avec le temps, Séleucie se trouva donc isolée du mauvais côté du fleuve, à portée de légions que ne freinaient même plus des forteresses euphratéennes ou mésopotamiennes leur servant au contraire de bases.

Ce que le fleuve avait donné, il le reprit. Ainsi, Séleucie, la « fière cité de Séleucos » rejoignit Eridu et Babylone au rang des cités prospères ravalées à l'état de ruine battue par le vent⁵⁸⁹.

⁵⁸⁹ AMMIEN MARCELLIN, 23, 6, 23. (« ...*Seleucia ambitiosum opus Nikatoris Seleuci* »).

Bibliographie

Sources

Le texte original des œuvres suivantes se trouve dans PRIMO A., *La storiografia sui Seleucidi. Da Megastene a Eusebio di Cesarea*, Pise-Rome, 2009.

La traduction provient de l'auteur de cette étude.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque Historique*, Livre 34.

PAUSANIAS LE PÉRIÉGÈTE, *Périple en Grèce*, Livre 1.

POLYBE, *Histoires*, Livres 2, 4, 5, 28.

STRABON, *Géographie*, Livres 11 et 16.

STRABON, *FGrHist. 91*.

Le texte original des œuvres suivantes se trouve dans HACKL U., B. JACOBS et WEBER D. (éds), *Quellen zur Geschichte der Partherreiches*, Vol. 2, Göttingen, 2010.

La traduction provient de l'auteur de cette étude.

APPIEN, *Syriaka*, Livres 65 et 67.

ARRIEN, *Parthika* (=FGrHist. 156).

DION CASSIUS, *Histoires romaines*, Livres 49, 51, 68, 71, 76

EUTROPE, *Bréviaire*, Livre 8.

FESTUS, *Bréviaire*, Livre 22.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités Judaïques*, Livres 13, 18 et 20.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, Livre 1.

FRONTIN, *Stratagèmes*, Livre 1.

HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains après Marc-Aurèle*, Livre 6.

JUSTIN, *Épitome*, Livres 36, 38, 41, 42.

OROSE, *Histoires contre les païens*, Livres 5, 6, et 7.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, Livre 6.

POLYEN, *Stratagèmes*, Livre 7.

PLUTARQUE, *Crassus*, Livres 18, 32 et 62.

PLUTARQUE, *Antoine*, Livre 34.

TACITE, *Annales*, Livres 2, 6, 11.

ZONARAS, *Épitome*, Livre 3 et 12.

AMMIEN MARCELLIN, *Philological and Historical Commentary of Ammianus Marcellinus XXIII*, BOEFT V. D. et al., Leuven, 1998.

AMMIEN MARCELLIN, *Philological and Historical Commentary of Ammianus Marcellinus XXIV*, BOEFT V. D. et al., Leuven, 2001.

ARRIEN, *L'Inde*, CHANTRAINE P., Paris, 1927.

BEROSSOS, *Berosos and Manetho Introduced and Translated: Native Traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt*, VERBRUGGHE G.P. et J.M. WICKERSHAM Ann Arbor, 2000.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Livre XVIII*, GOUKOWSKY P., Paris, 1978.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Livre II*, ECK B., Paris, 2003.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Fragments. Livres XXXIII-XL*, GOUKOWSKY P., Paris, 2013.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique. Livre XX*, DURVYE C., Paris, 2018.

HÉRODOTE, *Histoires*, LEGRAND P.-E., Paris, 1932.

Histoire Auguste, CHASTAGNOL A., Paris, 1994.

LIBANIOS, *Funeral Oration over Julian (Discourse 18)*, NORMAN A.F., Cambridge, 1969.

OROSE, *Histoires contre les païens (418)*, T. 3, ARNAUD-LINDET M.-P., Paris, 1992.

PLUTARQUE, *Vie de Paul-Émile*, CHAMBRY É. Et R. FLACELIÈRES, Paris, 1967.

PLUTARQUE, *Vie de Lucullus*, CHAMBRY É. Et R. FLACELIÈRES, Paris, 1972.

PROCOPE DE CÉSARÉE, *History of the Wars. Volume I*, DEWING H.B., Cambridge, 1914.

SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique, Livre I-VI*, FESTUGIÈRES A.-J. et al., Paris, 2005.

ZOSIME, *Histoire nouvelle. Tome 2. Première partie*, PASCHOUD F., Paris, 1979.

Études

- ABDUL MASSIH J., *La porte secondaire de Doura-Europos*, dans *Doura-Europos, études 1991-1993 (IV)*, LERICHE P. (éd.), Beyrouth, 1997, p. 47-54.
- ABRAHAM K., *Business and Politics under the Persian Empire. The Financial Dealings of Marduk-nasir-apli of the House of Egibi (521–487 B.C.E.)*, Bethesda, 2004.
- ADAMS R. McC., *Land behind Baghdad. A history of settlement on the Diyala plains*, Chicago, 1965.
- ADAMS R. McC., *Heartland of cities : surveys of ancient settlement and land use on the central floodplain of the Euphrates*, Chicago, 1981.
- ADAMS W.L., *Other People Games : The Olympics, Macedonia and Greek Athletes*, dans *Journal of Sport History*, 30 (2003), p. 205-217.
- ALI S.A., *Al-Madâ'in and its Surrounding Area in Arabic Literary Sources*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 417-439.
- ALRAM M., *Nomina Propria Iranica in Nummis*, Vienne, 1986, p. 162-163.
- AMMERMAN R., *The Religious Context of Hellenistic Terracotta Figures*, dans *The Coroplast' Art: Greek Terracottas in the Hellenistic World*, UHLENBROCK J. (éd.), New York, 1990, p. 37-46.
- ANAGNOSTOU-LAOUTIDES E., *In the Garden of the Gods. Models of Kinship from Sumerians to the Seleucids*, Londres, 2016.
- ANSON E., *Idumaian Ostraca and Early Hellenistic Chronology*, dans *Journal of Ancient Oriental Studies*, 125 (2005), p. 263-266.
- ANSON E., *Early Hellenistic Chronology: The Cuneiform Evidence*, dans *Alexander's Empire*, HECKEL W., L.A. TRITILE et WHEATLEY P. (éds), Claremont, 2007, p. 193–198.
- APERGHIS G.G., *Seleukid Royal Economy*, Cambridge, 2004.
- APERGHIS G.G., *Managing an Empire : Teacher and Pupil*, dans *Ancient Greece and Ancient Iran*, DARBANDI S.M.R. et A. ZOURNATZI (éds), Athènes, 2008, p. 137-148.
- ARNAUD P., *Doura-Europos, Microcosme grec ou rouage de l'administration arsacide?*, dans

- Syria*, 63 (1986, p. 135-155.
- ARNAUD P. *Les guerres parthiques de Gabinius et de Crassus*, dans *Ancient Iran and the Mediterranean World*, DABROWA É. (éd.), Cracovie, 1998, p. 13-35.
- ASSAR G.F., *A Revised Chronology of the Period 165-91 BCE*, dans *Greek and Hellenistic Studies*, DABROWA É. (éd.), Cracovie, 2006, p. 87-108.
- ASSAR G.R., *Some Remarks Concerning the Parthian Gold Coins: the Parthian Calendars*, dans *Actes du XIe Congrès International de Numismatique, Bruxelles, 8-13 septembre 1991*, HACKENS T. et G. MOUCHERTE (éds), Vol. 1, Louvain-la-Neuve, 1993, p. 289-294.
- ASSAR G., *Some Remarks on the Chronology and Coinage of the Parthian 'Dark Age'*, dans *Electrum*, 15 (2009), p. 195-234.
- AUGE C., *Notes sur les monnaies de Doura-Europos 1984*, dans *Doura Europos. Études 1986*, LERICHE P. (éd.), Paris, 1986, p. 84-85.
- AUGE C., *Notes sur les monnaies découvertes en 1986-1987*, dans *Doura Europos. Études 1988*, LERICHE P. (éd.), Paris, 1988, p. 283-284.
- AUGE C., *Monnaies de Doura Europos : campagnes de 1988-1993*, dans *Doura Europos. Études 1991-1993*, LERICHE P. et M. GELIN (éds), Beyrouth, 1997, p. 219-232.
- BAGNALL R.S., *Decolonizing Ptolemaic Egypt*, dans *Hellenistic Constructs : Essays in Culture, History and Historiography*, CARTLEDGE P., P. GARNSEY et GRUEN E. (éds), Berkeley, p. 225-241.
- BAKER P., *Warfare*, dans *Blackwell Companion to the Hellenistic World*, ERSKINE A. (éd.), Malden, 2003, p. 376-377.
- BARBÉ P. *L'anti-choc des civilisations. Méditations méditerranéennes*, Paris, 2006.
- BARNETT R.D., *Xenophon and the Median Wall*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 83 (1963), p. 1-26.
- BEAULIEU P.-A., *Nabû and Apollo: the Two Faces of Seleucid Religious Policy*, dans *Orient und Okzident in hellenistischer Zeit*, HOFFMAN F. et K.S. SCHMIDT (éds), Vaterstetten, 2014, p. 13-30.

- BELLINGER A.R., *Excavations at Dura-Europos, Final Report VI : The Coins*, New Haven, 1949.
- BELOCH K.J., *Griechische Geschichte*, Vol. 4, Berlin, 1925.
- BELOCH K.J., *Griechische Geschichte*, Vol. 4.2, Berlin, 1925.
- BENGTSON H., *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, Vol. II, Munich, 1944.
- BERNARD P., *Première campagne de fouilles d'Aï Khanoum*, dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 110/1 (1966).
- BERNARD P., *Les rhytons de Nisa*, dans *Journal des savants*, 1 (1985), p. 25-118.
- BERNARD P., *Nouvelle contribution de l'épigraphie cunéiforme à l'histoire hellénistique*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 114 (1990), p. 513-541.
- BERNARD P., *Vicissitudes au gré de l'histoire de l'histoire d'une statue de bronze d'Héraclès entre Séleucie du Tigre et la Mésène*, dans *Le journal des Savants*, 1 (1990), p. 3-68.
- BERNARD P., *La découverte et la fouille du site hellénistique d'Aï Khanoum en Afghanistan : comment elles se sont faites*, dans *Parthika*, 11 (2009), p. 33-56.
- BEVAN E.R., *The House of Seleucus*, Londres, 1902.
- BICHLER R., *Droysens Hellenismus-Konzept*, Johann Gustav Droysen. *Philosophie und Politik – Historie und Philologie*, REBENICH S. et H.-U. WIEMER, Francfort/New York, 2012, p. 189-238.
- BICKERMAN E., *The Seleucid period*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), Vol. 3, Cambridge 1983, p. 3-20.
- BIKERMAN E., *Les institutions des Séleucides*, Paris, 1938.
- BIVAR A.D.H., *The Political History of Iran under the Arsacids*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), Vol. 3, Cambridge 1983, p. 22-99.
- BLACK J., *Habl as-Shar 1983-1985 : Nebuchadnezzar II's Cross-country Wall North of Sippar*, dans *Northern Akkad Project Report I*, 1987, Gand, p. 15-25.
- BLÖMER M., M. FACELLA et WINTER E. (éds), *Lokale Identität im Römischen Nahen Osten*, Stuttgart, 2009.
- BLÖMER M. et E. WINTER, *Commagene. The Land of Gods between the Taurus and the Euphrates*, Istanbul, 2011.

- BOIY T., *Dating Methods during the Early Hellenistic Period*, dans *Journal of Cuneiform Studies*, 52 (2000), p. 115-121.
- BOIY T., *Royal Titulature in Hellenistic Babylonia*, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, 92 (2002), p. 241-257.
- BOIY T., *Late Achaemenid and Hellenistic Babylon*, Leuven, 2004.
- BOIY T., *Akkadian-Greek Double Names in Hellenistic Babylonia*, dans *Ethnicity in Ancient Mesopotamia*, MELLINCK M.J. et al. (éds), Leiden, 2005, p. 47-60.
- BOIY T., *Between High and Low. A Chronology of the Early Hellenistic Period*, Francfort-sur-le-Main, 2007.
- BOIY T., *Temple Building in Hellenistic Babylonia*, dans *From the Foundations to the Crenellations. Essays on Temple Building in the Ancient Near East and Hebrew Bible*, M. BODA M. et J. NOVOTNY (éds), Münster, 2010, p. 211-219.
- BOIY T., *Between the Royal Administration and the Local Elite : the pahatu in Hellenistic Babylonia as epistates?*, dans *Anabasis*, 1 (2010), p. 49-57.
- BOIY T. et P.F. MITTAG, *Die lokalen Eliten in Babylonien*, dans *Lokale Eliten und hellenistische Könige zwischen Kooperation und Konfrontation*, Berlin, 2011, p. 105-131.
- BOLLATI A., A. INVERNIZZI et MOLLO P., *Seleucia al Tigri. Le impronte di sigillo dagli Archivi*, Vol. I-III, Alexandrie, 2004.
- BONACASA N. et S. ENSOLI (éds), *Cirene*, Milan, 2000.
- BOUCHÉ-LECLERCQ A., *Histoire des Séleucides*, Paris, 1913-1914.
- BOUSSAC M.-F. et A. INVERNIZZI (éds), *Archives et sceaux du monde hellénistique*, Paris, 1996.
- BRAUND D., *Dionysiac tragedy in Plutarch's Crassus*, dans *Classical Quarterly*, 43 (1993), p. 468-474.
- BRAUND D., *Athenaeus, "On the Kings of Syria"*, dans *Athenaeus and his World : Reading Greek Culture in the Roman Empire*, BRAUND D. et WILKINS J. (éds), Exeter, 2000, p. 502-523.
- BRIANT P., *Colonisation hellénistique et populations indigènes. La phase d'installation*, dans *Klio*, 60-1 (1978), p. 57-92.

- BRIANT P., *Des Achéménides aux rois hellénistiques : continuités et ruptures*, dans *ASNP*, 9 (1979), p. 1375-1414.
- BRIANT P., *Colonisation hellénistique et populations indigènes II. Renforts grecs dans les cités hellénistiques d'Orient*, dans *Klio*, 62-1 (1982), p. 83-98.
- BRIANT P., *Contingents est-iraniens et centre-asiatiques dans les armées achéménides*, dans *L'Asie centrale et ses rapports avec les civilisations orientales des origines à l'Âge du fer*, BRIANT P. (éd.), Paris, 1988, p. 173-175.
- BRIANT P., *The Seleucid Kingdom, the Achaemenid Empire and the history of the Near-East in the First Millenium B.C.*, dans *Religion and religious practices in the Seleucid Kingdom*, BILDE P. (éd.), Aarhus, 1990, p. 40-65.
- BRIANT P., *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, 1996.
- BRIANT P., *Alexandre le Grand*, Paris, 2005 (6e édition).
- BRIANT P., *Colonizzazione ellenistica e popolazione del Vicino Oriente: dinamiche sociali e politiche di acculturazione*, dans *I Greci*, SETTIS S. (éd.), Vol. II, Turin, 1996, p. 309-333.
- BRIANT P., W. HENKELMAN et STOLPER, M. (éds), *L'archive des Fortifications de Persépolis. État des questions et perspectives de recherches. Actes du colloque organisé au Collège de France par la « Chaire d'histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre » et le « Réseau international d'études et de recherches achéménides (GDR 2538 CNRS), 3-4 novembre 2006*, Paris, 2008.
- BURNETT A., *The Roman West and the Roman East*, dans *Coinage and Identity in the Roman Provinces*, HEUCHER V., H. HOWGEGO et BURNETT A. (éds), Oxford, 2007, p. 171-180.
- BUTCHER K., *Roman Syria and the Near East*, Londres, 2003.
- CAMUS J-Y. et N. LEBOURG, *Les droites extrêmes en Europe*, Paris, 2015.
- CANALI DI ROSSI, *Inscrizioni dello Estremo Oriente Greco*, Bonn, 2004.
- CHANDEZON C., *Prélèvements royaux et fiscalité civique dans le royaume séleucide*, dans *Le roi et l'économie. Autonomies locales et structures royales dans l'économie de l'empire séleucide*, V. CHANKOWSKI V. et F. DUYRAT (éds), Lyon, 2004, p. 131-148.
- CANEPA M., *Dynastic Sanctuaries and Iranian Kingship between Alexander and Islam*, dans *Persian Kingship and Architecture: Strategies of Power in Iran from the Achaemenids to the Pahlavis*. BABAIE S. et GRIGOR T. (éds), Londres, 2014.

- CANEPA M., *Seleukid Sacred Architecture, Royal Cult and the Transformation of Iranian Culture in the Middle Iranian Period*, dans *Iranian Studies*, 48-1 (2015), p. 71-97.
- CANEPA M., *The Iranian Expanse: Transforming Royal Identity Through Architecture, Landscape and the Built Environment, 550 BCE – 642 CE*, Berkeley, 2018.
- CANTINEAU J., *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Vol. 9, 1933, Paris.
- CALLOT O., *Failaka-Ikaros sous Antiochos III. Étude numismatique*, dans *Arabia Antica : Hellenic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds.), Rome, 1993, p. 257-273.
- CAPDETREY L., *Le Pouvoir séleucide. Territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique (312-129 av. J.-C.)*, Rennes, 2007.
- CAUBET A., *Les figurines antiques en terre cuite*, dans *Perspective*, 1 (2009), p. 43-56.
- CHAUMONT M.-L., *Études d'histoire parthe. Les villes fondées par les Vologèse*, dans *Syria*, 51 (1974), p. 75-81.
- CHAUMONT M.-L., *Études d'histoire parthe V : La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax*, dans *Syria*, 61 (1984), p. 63-107.
- CHRISTENSEN P., *The Decline of Iranshahr: Irrigation and Environments in the History of the Middle East 500 B.C. to A.D. 1500*, Copenhague, 1993.
- CLANCIER P., *La Babylonie hellénistique. Aperçu d'histoire politique et culturelle*, dans *Topoi*, 15/1 (2007), p. 21-74.
- CLANCIER P., *Les compétences judiciaires des temples babyloniens à l'époque hellénistique et parthe*, dans *Acte des Rencontres internationales sur les transferts culturels dans l'Antiquité méditerranéenne: Transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique*, Reims, 2008, p. 256-268.
- CLANCIER P., *Cuneiform culture's last guardians: the old urban notability of Hellenistic Uruk*, dans *The Oxford Handbook of Cuneiform Culture*, RADNER K. et E. ROBSON (éds), Oxford, 2011, p. 752–773.
- CLANCIER P., *Le šatammu, les Babyloniens et l'assemblée de l'Esagil. Les notables de Babylone, du relais local à la marginalisation*, dans *Communautés locales et pouvoir central dans l'Orient hellénistique et romain*, FEYEL C. (éds), Nancy, 2012, p. 197-325.

- CLANCIER P., *La longue mise en place de la domination parthe en Babylonie au IIe siècle*, dans *Ktèma*, 39 (2014), p. 186-198.
- CLANCIER P. et J. MONERIE, *Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique : évolution d'un relais de pouvoir*, dans *Les sanctuaires autochtones et le roi dans l'Orient hellénistique : entre autonomie et soumission*, CLANCIER P. et J. MONERIE (éds), Paris, 2014, p. 171-238.
- CLANCIER P. et J. MONERIE, *Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique. Évolutions d'un relais du pouvoir*, dans *Topoi*, 19/1 (2015), p. 181-237.
- CLAY A., *Babylonian Business Transactions of the First Millenium B.C.*, New Haven, 1912.
- CLAY A., *Miscellaneous Inscriptions in the Yale Babylonian Collection*, New Haven. 1915.
- COHEN G., *The Seleucid Colonies: Studies in Founding, Administration and Organization*, Wiesbaden, 1978.
- COHEN G.M., *The Hellenistic Settlements in the East*, Berkeley, 2013.
- COQUEUGNIOT G., *The Hellenistic Public Square in Europos in Parapotamia (Doura-Europos) and Seleucia on the Tigris during Parthian and Roman Times*, dans *Continuity and Destruction in the Greek East*, CHANDRASEKARAN S. et A. KOUREMENOS (éds), Oxford, 2015, p. 71-81.
- COSKUNA. et MCCAULEY A. (éds), *Seleukid Toyon Women*, Stuttgart, 2016.
- COUILLOUD M., *Les monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974.
- CURTIS V.S., *The Iranian Revival in the Parthian Period*, dans *The Age of the Parthians*, CURTIS V.S. et S. STEWART (éds), New York, 2007, p. 7-25.
- CUSICK J., *Historiography of Acculturation*, dans *Studies in Culture Contact*, CUSICK J. (éd.), Carbondale, 1998, p. 126-145.
- DABROWA E., *La politique de l'État parthe à l'égard de Rome*, Cracovie, 1983.
- DABROWA E., *Les héros des luttes politiques dans l'État parthe dans la première partie du Ier siècle de notre ère*, dans *Iranica Antica*, 24 (1989), p. 311-322.
- DABROWA E., *Dall'autonomia alla dipendenza. Le citta greche e gli Arsacidi nella prima meta del I secolo d.C.*, dans *Mesopotamia*, 29 (1994), p. 85-98.
- DABROWA E., *L'expédition de Démétrios II Nicator contre les Parthes (139-138 avant J.-C.)*, dans *Parthica*, 1 (1999), p. 9-17.

- DABROWA E., *Studia Greco-Parthika*, Wiesbaden, 2011.
- DABROWA E., *Tacitus on the Parthians*, dans *Electrum*, 24 (2017), p. 171-189.
- DANDAMAYEV M.A., *Susa, the Capital of Elam, and Babylonian Susa*, dans *Festschrift für Burkhart Kienast zu seinem 70. Geburtstag dargebracht von Freunden, Schülern und Kollegen*. SELZ G.J. (éd.), Münster, 2003, p. 7–14.
- DA RIVA R., *Dynastic Gods and Favourite Gods in the Neo-Babylonian Period*, dans *Concepts of Kingship in Antiquity*, LANFRANCHI G. et R. ROLLINGER (éds), Padoue, 2010, p.45-61.
- DA RIVA R., *Just Another Brick in the Median Wall*, dans *Aramazd*, 5-1 (2010), p. 55-65.
- DARYEE T., *Sasanian Persia : The Rise and Fall of an Empire*, New-York/Londres, 2014, p. 1-38.
- DAVRAN F., *Continuity in Iranian Identity*, Londres et New York, 2010.
- DEBEVOISE N., *A Political History of Parthia*, Chicago-Londres, 1938.
- DE CALLATAY F., *Les tétradrachmes d'Orodès II et de Phraatès IV. Étude du rythme de leur production à partir d'une grosse trouvaille*, Paris, 1994.
- DEL MONTE G.F., *Testi dalla Babilonia Ellenistica*, Rome-Pise, 1997. DESCOEUDRES J.-P. (éd.), *Greeks Colonists and Native Populations. Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archeology, Sydney, 9-14 July 1985*, Oxford, 1990.
- DILLEMANN L., *Ammien Marcellin et les pays de l'Euphrate et du Tigre*, dans *Syria*, 38, 1-2 (1961), p. 87-158.
- DIRVEN L., *Religious Continuity and Change in Parthian Mesopotamia*, dans *Journal of Ancient Near Eastern History*, 1/2 (2014), p. 201-229.
- DOOBO S., *The growth of Korean cultural industries and the Korean wave*, dans *East Asian Pop Culture : Analysing the Korean Wave*, BENG H.C. et I. KOICHI (éds), Hongkong, 2008.
- DOTY L.T., *Cuneiform Archives from Hellenistic Uruk*, Yale, 1977.
- DOTY L., *A Cuneiform Tablet from Tell Umar*, dans *Mesopotamia*, 13/14 (1978 /1979), p. 91.
- DUBOVSKY P., *Dynamics of the Fall: Ashurbanipal's Conquest of Elam*, dans *Susa and Elam. Archaeological, Philological, Historical and Geographical Perspectives*, DE GRAEF K. et J. TAVERNIER (éds), Leiden, 2012, p. 451-470.

- DURAND J.-M., *Textes babyloniens d'époque récente*, Paris, 1981.
- ECKSTEIN A., *Anarchy, Interstate War and the Rise of Rome*, Berkeley, 2009.
- EDDY S., *The King is Dead: Studies in Near Eastern Resistance to Hellenism*, Lincoln, 1961.
- EDWELL P., *Between Rome and Persia*, New York/Londres, 2008.
- EHLING K., *Untersuchungen zur Geschichte der späten Seleukiden : Vom Tode des Antiochos IV. bis zur Einrichtung der Provinz Syria unter Pompeius*, Stuttgart, 2008.
- EILAND M., *The Parthian Dark Ages. History from Coins*, dans *The Celator*, 13/3 (1999), p. 38-42.
- ENGELS D., *The Seleucid and Achaemenid Court: Continuity or Change?*, dans *The Hellenistic Court: Monarchic Power and Elite Society from Alexander to Cleopatra*, LLEWELLYN-JONES L. et S. WALLACE (éds), Swansea, 2017, p. 69-100.
- ENGELS D., *Benefactors, Kings, Rulers. Studies on the Seleucid Empire Between East and West*, Leuven, 2017.
- ERICKSON K. et G. RAMSEY (éds), *Seleucid Dissolution: the Sinking of the Anchor*, Wiesbaden, 2011. FACELLA M., *La dinastia degli Orontidi nella Commagena ellenistico-romana*, Pise, 2006.
- ERICKSON K., *Apollo-Nabû: the Babylonia Policy of Antiochus I*, dans *Seleucid Dissolution. The Sinking of the Anchor*, ERICKSON K. et G. RAMSAY (éds), Wiesbaden, 2011, p. 51-65.
- ERRINGTON R.M., *König und Stadt im hellenistischen Makedonien: die Rolle des Epistates*, dans *Chiron*, 32 (2002), p. 51-63.
- FACELLA M., *Roman Perception of Commagenian Royalty*, dans *Imaginary Kings: Royal Images in Ancient Near East, Rome and Greece*, HEKSTER O. et R. FOWLER (éds), Stuttgart, 2010, p. 87-104.
- FERGUSON W.S., *The leading ideas of the new world*, dans *The Cambridge ancient history. Volume 7. The Hellenistic monarchies and the rise of Rome*, S.A. COOK S.A., F.E. ADCOCK et M.P. CHARLESWORTH M.P. (éds), Cambridge, 1928, p. 1-40.
- FERGUSON N., *Civilization : The West and the Rest*, Londres, 2011.
- FEYEL C. et L. GRASLIN-THOMÉ (éds), *Antiochos III et l'Orient*, Paris, 2017.

- FIEY F., *Topography of Al-Madain*, dans *Sumer*, 23 (1967), p. 3-38.
- FIEY J.-M., *Pour un Oriens Christianus Novus. Répertoire des diocèses syriaques orientaux et occidentaux*, Beyrouth/Stuttgart, 1993.
- FOWLER R., « *Most Fortunate Roots* »: *Tradition and Legitimacy in Parthian Royal Ideology*, dans *Imaginary Kings: Royal Images in Ancient Near East, Rome and Greece*, HEKSTER O. et R. FOWLER (éds), Stuttgart, 2005, p. 125-156.
- FOWLER R., *King, Bigger King, King of Kings: Structuring Power in the Parthian World*, dans *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East*, FACELLA M. et T. KAIZER (éds), Stuttgart, 2010, p. 57-77.
- FRAME G., *Babylonia 689-627. A Political History*, Leiden, 1992.
- FRIED L., *No King in Judah? Mass Divorce in Judah and in Athens*, dans *Political Memory in and After the Persian Empire*, SILVERMAN J. et C. WAERZEGGERS (éds), Atlanta, 2015, p. 381-402.
- GASCHE, H., *Les défenses avancées de Babylone à l'époque de Nabuchodonosor II*, dans *Mesopotamia*, 45 (2010), p. 113-121.
- GATTINONI LANDUCCI F., *Diodoro Siculo. Libro XVIII. Commento Storico*, Milan, 2008.
- GAUTHIER P., *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs*, Paris, 1983.
- GAWLIKOVSKI M., *Bijan in the Euphrates*, dans *Sumer*, 42 (1985), p. 15-21.
- GAWLIKOWSKI M., *La route de l'Euphrate d'Isidore à Julien*, dans *Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines)*, GATIER P.-L. (éd.), Paris, 1988, p. 77-98.
- GELLER M.J., *Babylonian Astronomical Diaries and Corrections of Diodorus*, dans *BSOAS*, 53/1 (1991), p. 1-7.
- GELLER M.J., *The Archaeology and Material Culture of the Babylonian Talmud*, Leiden, 2015.
- GERARDI P., *Assurbanipal's Elamite Campaigns : a Literary and Political Study*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Pennsylvanie, 1987.
- GLASSNER J.-J., *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, 1993.
- GOLDMAN B., *The Architectural Decorations*, dans *The Topography of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C., Ann Arbor, 1972, p. 127-148.

- GOODBLATT D., *Josephus on Parthian Babylonia (Antiquities XVIII, 310-379)*, dans *Journal of the American Oriental Society*, 17-4 (Oct.-Déc. 1987), p. 605-622.
- GOODY J., *The Theft of History*, Cambridge, 2006.
- GRAINGER J.D., *A Seleukid Prosopography and Gazetteer*, Leiden, 1997.
- GRAINGER J., *The Rise of the Seleukid Empire*, Londres, Oxford, 2014.
- GRAJETZKI W., *Greeks and Parthians in Mesopotamia and Beyond*, Bristol, 2011.
- GRASLIN L., *De Jérusalem à Babylone: les relations entre le temple de Jérusalem et les souverains achéménides et hellénistiques à la lumière des sources mésopotamiennes*, dans *Les sanctuaires autochtones et le roi dans l'Orient hellénistique : entre autonomie et soumission*, CLANCIER P. et J. MONERIE (éds), Paris, 2014, p. 7-50.
- GRAYSON A.K., *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Ann Arbor, 1975.
- GRAYSON A.K., *Babylonian Historical-literary Texts*, Toronto, 1975.
- GRAZIOZI G., *Excavations in Squares CLXXI, 54/55/56/64/65/66 (Porticoed Street)*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 43-52.
- GREGORATTI L., *A Parthian Port of the Persian Gulf: Characene and Its Trade*, dans *Anabasis*, 2 (2011), p. 209-229.
- GREGORATTI L., *The Role of the Mint of Seleucia on the Tigris for Arsacid History*, dans *Mesopotamia*, 47 (2012), p. 129-136.
- GREGORATTI L., *Hatra: On the West of the East*, dans *Hatra. Politics, Culture and Religion Between Parthia and Rome*, DIRVEN L. (éd.), Stuttgart, 2013, p. 45-54.
- GREGORATTI L., *Sinews of the Other Empire: The Parthian Great King's Rule Over Vassal Kingdoms*, dans *Sinews of Empire. Networks in the Roman Near East and Beyond*, TEIGEN H. et E. SELAND (éds), Oxford, 2017, p. 95-104.
- GULLINI G., *Problems of Excavation in Northern Babylonia*, dans *Mesopotamia*, 1 (1966), p. 7-38.
- GULLINI G., *Un contributo alla storia dell'urbanistica : Seleucia sul Tigri*, dans *Mesopotamia*, 2 (1967), p. 135-163.
- GULLINI G., *Trial Trench on the Canal*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 39-42.

- HABICHT C., *Athens und die Seleukiden*, dans *Chiron*, 19 (1989), p. 7-26.
- HACKL U., B. JACOBS et WEBER D. (éds), *Quellen zur Geschichte der Partherreiches*, 3 Vol., Göttingen, 2010.
- HADLEY R., *The Foundation of Seleucia-on-the-Tigris*, dans *Historia*, 27 (1978), p. 228-230.
- HANNESTAD L., *Change and Conservatism. Hellenistic Pottery in Mesopotamia and Iran*, dans *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für Klassische Archäologie*, Mayence, 1988, p. 179-186.
- HANSON V.D., *Why the West has Won*, Londres, 2002.
- HARL K., *Civic Coins and Civic Politics in the Roman East*, Oakland, 1987.
- HATZOPOULOS M.B., *Macedonian Institutions under the Kings*, 2 vol., Athènes, 1996.
- HAUBEN H., *On the Chronology of the Years 313-311 B.C.*, dans *American Journal of Philology*, 94 (1973), p. 253-267.
- HAUBOLD J., LANFRANCHI G.B., ROLLINGER R. et STEELE J.M. (éds), *The World of Berossos: Proceedings of the 4th International Colloquium on "The Ancient Near East between Classical and Ancient Oriental Traditions"*, Hatfield College, Durham 7th-9th July 2010, Wiesbaden, 2013.
- HAUBOLD J., Hellenism, Cosmopolitanism, and the Role of Babylonian Elites in the Seleucid Empire, dans *Cosmopolitanism and Empire : Universal Rulers, Local Elites, and Cultural Integration in the Ancient Near East and Mediterranean*, LAVAN M., R.E. PAYNE et WEISWEILER J. (éds), Oxford, 2016, p. 89-102.
- HAUSER S., *Eine arsakidenzeitliche Nekropole in Ktesiphon*, dans *Baghdader Miteillungen*, 24 (1993), p. 325-420.
- HAUSER S., *Hatra und das Königreich der Araber*, dans *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, Wiesehöfer J. (éd.), 1998, Stuttgart, p. 493-528.
- HAUSER S., *Orientalismus*, dans *Der Neue Pauly*, CANCIK H., H. SCHNEIDER et LANDFESTER M. (éds), Vol. 15/I, Stuttgart/Weimar, 2001, p. 1234-1243.
- HAUSER S., *Die Ewigen Nomaden*, dans MEISSNER B., O. SCHMITT et SOMMER M. (eds), *Krieg – Gesellschaft – Institutionen, Beiträge zu einer vergleichenden Kriegsgeschichte*, Berlin, 2005, p. 163–208.

- HAUSER S., *Veh Ardashir and the Identification of the Ruins at al-Madain*, dans *Facts and Artefacts in the Islamic World*, HAGEDORN A et SHALEM A. (éds), Leiden-Boston, 2007, p. 461-488.
- HAUSER S., *Isidor von Charax Σταθμοὶ Παρθικοί*, dans *Parthika*, WIESEHÖFER J. et S. MÜLLER (éds), Wiesbaden, 2017, p. 127-187.
- HAUSER S., *Isidor von Charax Σταθμοὶ Παρθικοί*, dans *Parthika*, WIESEHÖFER J. et S. MÜLLER (éds), Wiesbaden, 2017, p. 127-187.
- HELD W., *Die Residenzstädte der Seleukiden, Babylon, Seleukeia am Tigris, Ai Khanoum, Seleukeia in Pieria, Antiochos am Orontos*, dans *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, 117 (2002), p. 217-249.
- HELLER A., *Das Babylonien der Spätzeit*, Berlin, 2010.
- HERRMANN G., *Iranian Revival*, Londres, 1977.
- HERZ P., *Hellenistische Könige. Zwischen griechischen Vorstellungen vom Königtum und Vorstellungen ihrer einheimischen Untertanen*, dans *Subject and Ruler: The Cult of the Ruling Power in Classical Antiquity*, SMALL A. (éd.), Ann Arbor, 1996, p. 27-40.
- HERZFELD E., *Iran in the Ancient East. Archaeological Studies Presented in the Lowell Lectures at Boston*, Londres, 1941.
- HERZFELD E., *Untersuchungen über die historische Topographie der Landschaft am Tigris, kleinen Zab un Gebel Hamrîn*, dans *Memnon*, 1 (1907), p. 89-143 et 217-238.
- HOPKINS C., *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1972.
- HOOVER O., *Ceci n'est pas l'autonomie : The Coinages of Seleucid Phoenicia as Royal and Civic Power Discourses*, dans *Topoi*, (2004), p. 486-507.
- HOROWITZ W., *Mesopotamian Cosmic Geography*, Ann Arbor, 1998.
- HOUGHTON A., *Timarchos as King of Babylonia*, dans *Revue Numismatique*, 21 (1979), p. 213-217.
- HOUGHTON A., *Notes on the Early Seleucid Victory Coinage of 'Persepolis'*, dans *Revue Suisse de numismatique*, 59 (1980), p. 5-14.
- HOUGHTON A., *The Revolt of Tryphon and the Accession of Antiochos VI at Apamea*, dans *Schweizerische Numismatische Rundschau*, 71 (1992), p. 119-141.

- HOUGHTON A., *The Seleucids*, dans *Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, METCALF W.E. (éd.), Oxford, 2012, p. 235-251.
- HOUGHTON A. et C. LORBER, *Seleucid Coins. A comprehensive Catalogue*, 2 vol., New-York/Lancaster, 2002-2008.
- HOUGHTON A., A. SPAER et C. LORBER, *Israel I*, Jerusalem, 1998.
- HOWARD-JOHNSON J. (James), *The Official History of Heraclius' Persian Campaigns*, dans DABROWA É., *The Roman and Byzantine Army in the East*, Cracovie, 1994, p. 57-88.
- HUNTINGTON S., *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, 1996.
- IBRAHIM J.K., *Pre-Islamic Settlements in Jazirah*, Bagdad, 1986.
- INVERNIZZI A., *Problemi di Coroplastica Tardo-Mesopotamica*, dans *Mesopotamia*, 5 /6 (1970-1971), p. 325-389.
- INVERNIZZI A., *The Excavations at the Archives Building*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 13-16.
- INVERNIZZI A., *The Excavations at the Archives Building*, dans *Mesopotamia*, 8 (1973-74), p. 9-14.
- INVERNIZZI A., *Ten Years' Research in the Al-Mada'in Area : Seleucia and Ctesiphon*, dans *Sumer*, 32 (1976), p. 167-176.
- INVERNIZZI A., *Seleucia on the Tigris: Terracotta Figurines*, dans *The Land Between the Two Rivers: Twenty Years of Italian Archaeology in the Middle East*, INVERNIZZI A., M. MANCINI et VALTZ E. (éds), Turin, 1985, p. 97-99.
- INVERNIZZI A., *Notiziario Bibliografico*, dans *Mesopotamia*, 24 (1989), p. 181-187.
- INVERNIZZI A., *Héraclès à Séleucie du Tigre*, dans *Revue d'archéologie*, 1989, p. 65-113.
- INVERNIZZI A., *Séleucie-sur-le-Tigre, une métropole grecque en Asie*, dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 193 (1990), p.174-186.
- INVERNIZZI A., *Séleucie du Tigre, métropole grecque d'Asie*, dans *O Ellinismos stin Anatoli : praktika a'diethnous archaiologikou sunedriou, Delphoi 6-9 Noemvriou 1986*, Athènes, 1991, p. 339-359.
- INVERNIZZI A., *Terracotta Pinakes with Erotic Scenes From Seleucia on the Tigris*, dans

- Arabia Antiqua: Hellenistic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds), Rome, 1993, p.155-165.
- INVERNIZZI A., *Seleucia on the Tigris : Centre and Periphery in the Hellenistic World in Seleucid Asia*, dans *Centre and Periphery in the Hellenistic World*, BILDE P. (éd.), Aarhus, 1993, p. 230-250.
- INVERNIZZI A., *Hellenism in the East. A View from Seleucia on the Tigris*, dans *Al-Rafidan*, 25 (1994), p. 1-24.
- INVERNIZZI A., *Fra novita e tradizione : la fondazione di Seleucia sul Tigri*, dans *Nuove fondazioni nel Vicino Oriente Antico. Atti del convegno Pisa 1991*, MAZZONI S. (éd.), Pise, 1994.
- INVERNIZZI A., *Babylonian Motifs on the Sealings from Seleucia-on-the-Tigris*, dans *Achaemenid History*, 8 (1994), p. 353-364.
- INVERNIZZI A., *Babylonian Motifs on the Sealing of Seleucia on the Tigris*, dans *Achaemenid History VIII. Continuity and Change*, SANCISI-WEERDENBURG H. et A. KUHRT (éds), Leiden, 1994, p. 353-364.
- INVERNIZZI A., *Impressions of Achaemenid and Greco-Persian Style from Seleucia on the Tigris*, dans *Mesopotamia*, 30 (1995), p. 39-50.
- INVERNIZZI A., *Archivi pubblici di Seleucia sul Tigri*, dans *Archives et sceaux du monde hellénistique*, BOUSSAC M.-F. et A. INVERNIZZI (éds), Paris, 1996, p. 131-144.
- INVERNIZZI A., *Una Amazonne di Terracotta da Seleucia sul Tigri*, dans *Parthica*, 1 (1999), p. 107-115.
- INVERNIZZI A., *They Did Not Write on Clay : Non-Cuneiform Documents and Archives in Seleucid Mesopotamia*, dans *Ancient Archives and Archival Traditions*, BROSIUS M. (éd.), Oxford, 2003, p. 302-322.
- INVERNIZZI A., *Seleucia al Tigri: Le impronte di sigillo dagli Archivi*, 3 vols., Alessandria, 2004.
- INVERNIZZI A., *La cultura di Nisa partica tra steppe e impero*, dans *Quaderni dell'Accademia delle Scienze di Torino*, 13 (2006), p. 47-66.
- INVERNIZZI A. (éd.), *Sulla via di Alessandro da Seleucia al Gandhara*, Turin, 2007.

- ISAAC B., *The Limits of Empire*, Oxford, 1990.
- JABOCSEN T., *The Waters of Ur*, dans *Iraq*, 22 (1960), p. 174-185.
- JACUBIAK K., *A Persian Response. The Organization of Defense in Mesopotamia under the Parthians and Sasanians*, dans *Understanding the Past. Papers presented to Stefan K. Kozłowski*, BURDUKIEWICZ J.M. et al. (éds), Varsovie, 2009, p. 155-164.
- JAS R.M. (éd.), *Rainfall and Agriculture in Northern Mesopotamia*, Istanbul, 2000.
- JEAMMET V., *Tanagras. De l'objet de collection à l'objet archéologique*, Paris, 2007.
- JENKYN R., *The Victorians and Ancient Greece*, Harvard, 1980.
- JOANNÈS F., *Les successeurs d'Alexandre le Grand en Babylonie*, dans *Anatolica*, 7 (1979-1980), p. 99-116.
- JOANNÈS F., *L'itinéraire des Dix-mille en Mésopotamie et l'apport des sources cunéiformes*, dans *Dans les pas des Dix-Mille, Peuples et pays du Proche-orient vus par un Grec*, BRIANT P. (éd.), Toulouse, 1995, p. 173-199.
- JOANNES F., *Les textes judiciaires néo-babyloniens*, dans *Rendre la justice en Mésopotamie*, JOHANNES F. (éd.), Saint-Denis, 2000, p. 201-239.
- JOANNÈS F., *Les débuts de l'époque hellénistique à Larsa*, dans *Études mésopotamiennes*, BRENIQUET C. et C. KEPINSKI (éds), Paris, 2001, p. 249-264.
- JONES C.P., *Foreigners in a Hellenistic Inscription from Rhodes*, dans *Tyche*, 7 (1992), p. 123-132.
- JULLIEN C. et F. JULLIEN, *La Chronique d'Arbèles. Propositions pour la fin d'une controverse*, dans *Oriens christianus*, 85 (2001), p. 41-83.
- JURSAM., *Aspects of the Economic History of Babylonia in the First Millenium BC*, Münster, 2003.
- JURSA M., *Die babylonische Priesterschaft im ersten Jahrtausend v. Chr.*, dans *Tempel im Alten Orient*, Wiesbaden, 2013, p. 151-166.
- KAEGI W., *Constantine's and Julian's Strategies of Strategic Surprise against the Persians*, dans *Athenaeum*, 59 (1981), p. 209-213.
- KAIZER T. et M. FACELLA, *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East*, Stuttgart,

2010.

KARVONEN-KANNAS K., *The Seleucid and Parthian Terracotta Figurines from Babylon*, Florence, 1995.

KEALL E.J., *Political, Economic and Social Factors on the Parthian Landscape of Mesopotamia and Western Iran: Evidence from Two Case Studies*, dans *Mountains and Lowlands: Essays in Archaeology of Greater Mesopotamia*, LEVICE L.D. et C.T. YOUNG (éds), Malibu, 1977, p. 81-89.

KEALL E.J., *Qal'eh-I Yazdigird: an Overview of its Monumental Architecture*, dans *Iran*, 20 (1982), p. 51-72.

KEALL E.J., *How Many Kings did the Parthian King of Kings Rule?*, dans *Iranica Antica*, 29 (1994), p. 254-272.

KEAVENEY A., *The King and the Warlords: Romano-Parthian Relations circa 64-53 B.C.*, dans *American Journal of Philology*, 103/104 (1982), p. 412-428.

KENDALL T., *The War for Asia and the Rise of Seleucus : 312-307 B.C.*, dans *Serapis*, 1 (1969), p. 34-45.

KESSLER K., *Untersuchungen zur historischen Topographie Nordmesopotamiens nach Keilschriften Quelle des I. Jahrtausends v. Chr.*, Wiesbaden, 1980.

KESSLER K., *Bemerkungen zum Militärweser in hellenistischen Babylonien*, dans *ISIMU*, 2 (1999), p. 173-182.

KIRKPATRICK G.D., *Dura-Europos : The Parchments and Papyri*, dans *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 5 (1964), p. 215-225.

KLASCINAY G., M. WERNER et O. GESCHER (éds), *Multiple Antiquities, Multiple Modernities: Ancient Histories in 19th Century European Culture*, Francfort/New-York, 2011.

KLEBER K., *Tempel und Palast*, Münster, 2008.

KOCH H., *Herrscher in der Persis unter Seleukiden und Parthern*, dans *Die Welt des Orients*,

- 19 (1988), p. 84-95.
- KOSHELENKO G., *La politique commerciale des Arsacides et les villes grecques*, dans *Studi in onore di E. Volterra*, VOLTERRA E. (éd.), Milan, 1971, p. 751-765.
- KOSMIN P.J., *The Land of the Elephant Kings. Space, Territory, and Ideology in the Seleucid Empire*, Cambridge 2014.
- KOSMIN P., *Seeing Double in Seleucid Babylonia*, dans *Patterns of the Past*, MORENO A. et R. THOMAS (éds), Oxford, 2014, p. 173-198.
- KREISSIG H., *Wirtschaft und Gesellschaft im Seleukidenreich*, Berlin, 1978.
- KRITT B., *The Early Seleucid Mint of Susa*, Lancaster, 1997.
- KRÖGER J., *Sasanidischer Stuckdekor*, Mayence, 1982.
- KRUG A., *Archive in Heilitumern*, dans *From Epidaurus to Salerno*, KRUG A. (éd.), Leiden, 1992, p. 187-200.
- KÜHNE H., *Zur Rekonstruktion der Feldzüge Adad-nirari II., Tukulti-Ninurta II. und Assurnasirpal II. im Habur-Gebiet*, dans *Baghdader Mitteilungen*, 11 (1980), p. 44-70.
- KUHRT A., *Berosus Babyloniaca and Seleucid Rule in Babylonia*, dans KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), *Hellenism in the East*, Londres, 1987, p. 32-56
- KUHRT A., *The Seleucid Kings and Babylonia*, dans *Aspects of Hellenistic Kingship*, BILDE P., ENGBERG-PEDERSEN T., HANNESTAD L. et ZAHLE J. (éds), Aarhus, 1996, p. 41-54.
- KUHRT A., *The Persian Empire: A Corpus of Sources of the Achaemenid Period*, New-York, 2007.
- KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), *Hellenism in the East*, Berkeley et Los Angeles, 1987.
- KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *Aspects of Seleucid royal Ideology : the Cylinder of Antiochus I from Borsippa*, dans *JHS*, 111 (1991), p. 71-86.
- KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *From Samarkand to Sardis. A New Approach to the Seleucid Empire*, Berkeley et Los Angeles, 1993.
- KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE, *The Transition from Achaemenid to the Seleucid Rule in Babylonia*, dans *Achaemenid History. Vol. VIII*, SANCISI-WEERDENBURG H. et al. (éds),

- Leiden, 1994, p. 311-327.
- LAFONT B., *Irrigation Agriculture in Mari*, dans *Rainfall and Agriculture in Northern Mesopotamia*, JAS R.M. (éd.), Istanbul, 2000, p. 129-146.
- LANDUCCI GATTINONI F., *Babilonia e i diadochi di Alessandro: staticità asiatica e dinamismo macedone*, dans *Incontri tra culture nell'Oriente ellenistico e romano*, GNOLI T. et F. MUCCIOLI (éds), Milan, 2007, p. 29-54.
- LANGIN-HOOPER S., *Terracotta Figurines and Social Identities in Hellenistic Babylonia*, dans *Critical Approaches to Ancient Near Eastern Art*, FELDMAN M.H. et B. BROWN (éds), Berlin /Boston, 2013, p. 451-479.
- LANGIN-HOOPER S., *Problematizing Typology and Discarding the Colonialist Legacy: Approaches to Hybridity in the Terracotta Figurines of Hellenistic Babylonia*, dans *Archaeological Review from Cambridge*, 28 /1 (2013), p. 106-108.
- LANZA R., A. MANCINI et RATTI G., *Geophysical Surveys at Seleucia*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 27-41.
- LEGRAIN L., *Terracottas from Nippur*, Philadelphie, 1930.
- LERICHE P., *Urbanisme défensif et occupation du territoire en Syrie hellénistique*, dans *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie mineure et la Syrie hellénistiques et romaines*, RAEPSAET G. (éd.), Strasbourg, 1987, p. 57-79.
- LERICHE P., *Techniques de guerres sassanides et romaines à Doura-Europos*, dans *L'armée romaine et les Barbares*, VALLET F. et M. KAZANSKI (éds), Paris, 1993, p. 83-100.
- LERICHE P., *Le chreophylakeion de Dura-Europos et la mise en place du plan hippodamien de la ville*, dans BOUSSAC M.-F. et A. INVERNIZZI (éds), Paris, 1996, p. 157-169.
- LE RIDER G., *Suse sous les Séleucides et les Parthes. Trouvailles monétaires et histoire de la ville*, Paris, 1965.
- LE RIDER G., *Séleucie du Tigre. Les monnaies séleucides et parthes*, Florence, 1998.
- LE ROUGE C., *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain*, Stuttgart, 2007.
- LEWIS B., *What Went Wrong? The Clash Between Islam and Modernity in the Middle East*, Oxford, 2002.
- LIEU S.N.C., *Fact and Fiction in the Acta Archelai*, dans *Manichaean Studies*, BRYDER P. (éd.), Lund, 1988, p. 69-88.

- LIGHTFOOT C.S., *Trajan's Parthian War and Fourth Century Perspective*, dans *JRS*, 80 (1990), p. 115-126.
- LINDSTRÖM G., *Uruk, Siegelabdrücke auf hellenistischen Tonbullen und Tontafeln*, Mainz-am-Rhein, 2003, p. 71-72.
- LUTHER A., *Nordmesopotamien und Rom. Untersuchungen zur Geschichte der Königreiche Osrhoene und Hatra*, Berlin, 2000.
- MA J., *Antiochos III and the Cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999.
- MA J., *Autour du décret d'Ilion en l'honneur d'un roi Antiochos*, dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 124 (1999), p. 81-88.
- MA J., *Paradigms and Paradoxes in the Hellenistic World*, dans *Studi Ellenistici XX*, VIRGILIO B. (éd.), Pise/Rome, 2008, p. 371-386.
- MA J., *Relire des Institutions des Séleucides de Bikerman, dans Rome, a City and Its Empire in Perspective*, BENOIST S. (éd.), Leiden, 2012, p. 59-84.
- MAIRS R., *The Hellenistic Far East. Archaeology, Language and Identity in Greek Central Asia*, Berkeley, 2014.
- MANNI E., *Tre note di cronologia ellenistica*, dans *Rendiconti della Accademia Nazionale dei Lincei*, 4 (1949), p. 53-85.
- MARASCO G., *Profezia dinastica*, dans *ASNP*, 2 (1985), p. 529-537.
- MARCH D.A., *Konon and the Great King's Fleet*, dans *Historia*, 46 (1997), p. 257-269.
- MARCHAND S., *Down From Olympus: Archaeology and Philhellenism in Germany: 1750-1970*, Princeton, 1996.
- MARCIAK M., *Sophene, Gordyene and Adiabene*, Leiden-Boston, 2017.
- MARICQ A., *Vologésias, l'emporium de Ctésiphon*, dans *Compte-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 103-1 (1959), p. 110-115.
- MARINONI E., *La capitale del Regno di Seleuco I*, dans *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, 106 (1972), p. 579-631.
- MARTINEZ-SÈVE L., *Quoi de neuf sur le royaume séleucide?*, dans *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Actes du colloque de la SOPHAU*, PROST F. (éd.), Rennes, 2003, p. 221-242.
- MARTINEZ-SÈVE L., *Les figurines de Suse*, Paris, 2002.

- MARTINEZ-SÈVE L., *Suse et les Séleucides au IIIe siècle avant J.-C.*, dans *Electrum*, 18 (2010), p. 41-66.
- MARTINEZ-SÈVE L., *Remarques sur la transmission aux Parthes des pratiques de gouvernement séleucides : modalités et chronologie*, dans *Ktèma*, 39 (2014), p. 123-142.
- MARTINEZ-SÈVE L., *Ai Khanoum and Greek Domination in Central Asia*, dans *Electrum*, 22 (2015), p. 17-46.
- MARTINEZ-SÈVE L., *Ai Khanoum. Échanges et résistances*, dans *Asie centrale. Transferts culturels le long de la route de la Soie*, ESPAGNE M. et al. (éds), Paris, 2016, p. 97-114.
- MASSON M.E. et G.A. PUGACHENKOVA, *The Parthians Rhytons of Nisa*, Florence, 1982.
- MATTHAEI A. et M. ZIMMERMANN (éds), *Stadtbilder im Hellenismus. Die hellenistische Polis als Lebensform*, Vol.I., Berlin, 2008.
- MCDOWELL R.H., *Stamped and Inscribed Objects from Seleucia*, Ann Arbor, 1935.
- MCDOWELL R.H., *Coins from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1935.
- MCDOWELL R.H., *The History of Seleucia from Classical Sources*, dans *Topography and Architecture of Seleucia on the Tigris*, HOPKINS C. (éd.), Ann Arbor, 1972, p. 149-161.
- McEWAN G.J.P., *Babylonia in the Hellenistic Period*, dans *Klio*, 70 (1988), p. 412-421.
- McKENZIE L., *Patterns in Seleucid Administration: Macedonian or Near Eastern?*, dans *Mediterranean Archaeology*, 7 (1994), p. 61-68.
- MEEUS A., *Diodorus and the Chronology of the Third Diadoch War*, dans *Phoenix*, 66/1-2 (printemps-été 2012), p. 74-96.
- MEHL A., *Seleukos Nikator und sein Reich*, Louvain, 1986.
- MENEGAZZI R., *Creating a New Language: the Terracotta Figurines from Seleucia on the Tigris*, dans *Mega-Cities and Mega-Sites, Proceedings of the 7th International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East*, ROGER M. et J. CURTIS (éds), Wiesbaden, 2012, p. 157-168.
- MENEGAZZI R., *Archaeology of Seleucid and Parthian Mesopotamia and Iran*, dans *Encyclopedia of Global Archaeology*, Smith C. (éd.), New York, 2014, p. 6554-6565.
- MENEGAZZI R., *Seleucia al Tigri. Le terrecotte figurate dagli scavi italiani e americani*, 3

- Vol., Florence, 2014.
- MENEGAZZI R., *Seleucia on the Tigris, a Greek City in Mesopotamia*, dans *Art et civilisations de l'Orient hellénisé*, LERICHE P. (éd.), Paris, 2014, p. 117-122.
- MENEGAZZI R. et C. LIPPOLIS, *Children and Magic. A Glimpse on Some Terracotta Figurines from Seleucia on the Tigris*, dans *Problema istorii, filologii, kul'tury*, 47 (2015), p. 73-80.
- MESSINA V., *More gentis parthicae. Ritratti barbuti di Demetrio II sulle impronte di sigillo da Seleucia al Tigri*, dans *Parthica*, 5 (2003), p. 21-36.
- MESSINA V., *Continuità politica e ideologica nella Babilonia di Seleuco I e Antioco I. Osservazioni sull'iconografia regale*, dans *Mesopotamia*, 39 (2004), p. 168-184.
- MESSINA V., *Seleucia al Tigri. L'edificio degli archivi. Lo scavo e le fasi architettoniche*, Florence, 2006.
- MESSINA V., *Witnesses and Sealers of Seleucid Mesopotamia: A comparison between the seal impressions on cuneiform tablets from Uruk and those on clay sealings from the archive building at Seleucia on the Tigris*, dans *Witnesses and Sealers in the Ancient Near East*, PONCHIA S. (éd.), Padoue, 2009, p. 175-190.
- MESSINA V., *Seleucia al Tigri. Il monumento di Tell 'Umar. Lo scavo e il fasi architettoniche*, Florence, 2010.
- MESSINA V., *Seleucia on the Tigris. The Babylonian Polis of Antiochus I*, dans *Mesopotamia*, 45 (2010), p. 157-168.
- MESSINA V., *Seleucia on the Tigris, the New Babylon of Seleucid Mesopotamia*, dans *Megacities and Mega-sites, proceedings of the 7th International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East*, ROGER M. et J. CURTIS (éds), Wiesbaden, 2012, p. 169-180.
- MESSINA V., *Parthian Mesopotamia*, dans *Art et civilisations de l'Orient hellénisé. Rencontres et échanges culturels d'Alexandre aux sassanides*, LERICHE P. (éd.), Paris, 2014, p. 191-200.
- MESSINA V., *L'area di Al-Mada'in, dal Declino di Seleucia alla Fondazione di Veh Ardashir*, dans *Archeologia delle "Vie della Seta": Percorsi, Immagini e Cultura Materiale*, GENITO B. et L. CATHERINA (éds), Naples, 2015, p. 95-122.

- MEYER E., *Seleukia und Ktesiphon. Vortrag gehalten in der Deutschen Orient-Gesellschaft am 28 Februar 1929*, dans *MDOG*, 67 (1929), p. 1-26.
- MILLAR F., *The Roman Near East*, Cambridge, 1993.
- MILLAR F., *Dura-Europos and the Parthian Rule*, dans *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, WIESEHÖFER J. (éd.), 1998, Stuttgart, p. 473-492.
- MILLAR F., *Caravan Cities : The Roman Near East and Long Distance Caravan Trade by Land*, dans *Modus Operandi*, AUSTIN M., J. HARRIES et SMITH C. (éds), Londres, 1998, p. 119-138.
- MITSUMA Y., *The General in Charge of the Four Strategiai?*, dans *Nouvelles brèves et utilitaires (NABU)*, 2007/1 (en anglais).
- MITSUMA Y., *Provincial Governors in Seleucid and Arsacid Babylonia*, dans *Bulletin of the Society for Near Eastern Studies in Japan*, 47/2 (2004), p. 80-101 (en japonais, titres et résumé en anglais).
- MITSUMA Y., *Royal Officials and the City of Babylon in the Seleucid and Arsacid Periods : A Study of 'Diaries'*, thèse de doctorat non-publiée, Tokyo, 2009 (en japonais, titres en anglais).
- MOKHTARIAN J., *Rabbis, Sorcerers, Kings, and Priests: The Culture of the Talmud in Ancient Iran*, Berkeley, 2015.
- MOLLARD-BESQUES S., *Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre cuite grecs, étrusques et romains, Vol. III, Époques hellénistique et romaine, Grèce et Asie Mineure*, Paris, 1972.
- MOMIGLIANO A., *Alien Wisdom*, Cambridge, 1975.
- MOMIGLIANO A., *La cronaca Babilonese sui Diadochi*, dans *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, 60 (1932), p. 462-484.
- MONERIE J., *Notabilité urbaine et administration locale en Babylonie du sud aux époques séleucide et parthe*, dans *Communautés locales et pouvoir central dans l'Orient hellénistique et romain*, FEYEL C. (éds), Nancy, 2012, p. 327-352.
- MONERIE J., *Parenté réelle et symbolique au sein de la communauté du temple en Babylonie tardive : l'exemple de l'archive des brasseurs de Borsippa*, dans *La famille dans le Proche-*

- Orient ancien : réalités, symbolismes et images*, MARTI L. (éd.), Winona Lake, 2014, p. 643-651.
- MONERIE J., *Les communautés grecques en Babylonie (VIIe – IIIe s. av. J.-C.)*, dans *Pallas*, 89 (2014), p. 345-365.
- MONERIE J., *D'Alexandre à Zoilos. Dictionnaire prosopographique des porteurs de nom grec dans les sources cunéiformes*, Stuttgart, 2014.
- MONERIE J., *L'économie de la Babylonie à l'époque hellénistique*, Berlin, 2017.
- MØRKHOLM O., *The Parthian Coinage of Seleucia on the Tigris, c. 90–55 B.C.*, dans *Numismatic Chronicle*, 140 (1980), p. 33–47.
- MUSTI D., *Lo stato dei Seleucidi*, dans *Studi Classici e Orientali*, 15 (1966), p. 61-197.
- NABEL J., *Horace and the Tiridates Episode*, dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 128 (2015), p. 304-315.
- NADALID., *Ashurbanipal against Elam. Figurative Patterns and Architectural Location of the Elamite Wars*, dans *Historiae*, 4 (2007), p. 57-91.
- NEDERGAARD E., *The Four Sons of Phraates IV in Rome*, dans *East and West: Cultural Relations in the Ancient World*, FISCHER-HANSEN T. (éd.), Copenhague, 1988, p. 102-115.
- NEGRO-PONZI M., *Excavations in Agora*, dans *Mesopotamia*, 3-4 (1968-1969), p. 53-55.
- NEGRO-PONZI M., *Excavations in Porticoed Street*, dans *Mesopotamia*, 5-6 (1970-1971), p. 32-47.
- NEGRO-PONZI M., *Excavations at the Agora*, dans *Mesopotamia*, 7 (1972), p. 17-25.
- NEGRO-PONZI M., *Al-Madā'in : problemi di topografia*, dans *Mesopotamia*, 40 (2005), p. 145-169.
- NEUJAHN M., *When Darius Defeated Alexander: Composition and Redaction in the Dynastic Prophecy*, dans *JNES*, 64/2 (avril 2005), p. 101-107.
- NEWBY Z., *Greek Athletics in the Roman World*, Oxford, 2005.
- NEWELL E., *The Coinage of the Eastern Seleucid Mints*, New York, 1938.
- NEWELL E., *The Coinage of the Western Seleucid Mints*, New York, 1941.
- NOVAK M., *Herrschaftsform und Stadtbaukunst : Programmatik im mesopotamischen Residenzstadtbau von Agade bis Surra-man-ra 'ā*, Saarbrücken, 1999.
- OELSNER J., *Materialien zur babylonischen Gesellschaft und Kultur in hellenistischer Zeit*,

- Budapest, 1986.
- OELSNER, J., *Cuneiform Archives in Hellenistic Babylonia: Aspects of Content and Form*, dans *Ancient Archives and Archival Traditions: Concepts of Record-keeping in the Ancient World*, BROSIUS M. (éd.), 2002, Oxford, p. 284-301.
- OLBRYCHT M., *Die Kultur der Steppengebiete und die Beziehungen zwischen Nomaden und der sesshaften Bevölkerung*, dans *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, WIESEHÖFER J. (éd.), Stuttgart, 1998, p. 11-43.
- OLBRYCHT M., *Parthia and Nomads of Central Asia. Elements of Steppe Origin in the Social and Military Developments of Arsacid Iran*, dans I. Schneider (ed.), *Mitteilungen des SFB "Differenz und Integration" 5: Militär und Staatlichkeit*, SCHNEIDER I. (éd.), Halle/Saale, 2003, p. 69-109.
- OLBRYCHT M., *Parthians, Greek Culture and Beyond*, dans *Within the Circle of Ancient Ideas and Virtues*, TWARDOWSKA K., M. SALAMON, SPRAWSKI S. et al. (éds), Cracovie, 2014, p. 129-142.
- OLESON J.P., *Greek and Roman Mechanical Water-Lifting Devices : The History of a Technology*, Toronto, 1984.
- OPPENHEIMER A., *Babylonia Judaica in the Talmudic Period*, Wiesbaden, 1983.
- PAEPE R., *Drainage System in the Mesopotamian Plain South of Bagdad*, Leuven, 1971.
- PAPPALARDO E., *Nisa partica. I rhyta ellenistici*, Florence, 2010.
- PASCHOUD F., *Le Naarmalcha : à propos du tracé d'un canal en Mésopotamie moyenne*, dans *Syria*, 55, 3-4 (1978), p. 345-359.
- PÉDECH P., *Deux campagnes d'Antiochus III chez Polybe*, dans *Revue des études anciennes*, 60 (1958), p. 67-81.
- PEDERSEN O., *Archives and Libraries in the Ancient Near East 1500-300 B.C.*, Bethesda, 1998.
- PELLING C., *The Greek Historians of Rome*, dans *A Companion to Greek and Roman Historiography*, MARINCOLA J. (éd.), Vol. 1, Malden, 2007, p. 244-258.
- PENNACHIETTI F.A., *L'iscrizione bilingue greco-partica dell'Eracle di Seleucia*, dans *Mesopotamia*, 22 (1987), p. 169-185.

- PINCHES T.G. et al. (éds), *Late Babylonian Astronomical and Related Texts*, Providence, 1955.
- PIGULEVSKAJA N., *Les villes de l'État iranien aux époques parthe et sassanide*, Paris, 1963.
- PIRNGRUBER R., *The Historical Sections of the Astronomical Diaries in Context: Developments in a Late Babylonian Scientific Corpus*, dans *Iraq*, 75 (2013), p. 197-210.
- PLISCHKE S., *Die Seleukiden und Iran*, Wiesbaden, 2014.
- PLISCHKE S., *Apame und Stratonike – Die seleukidische Königin als Bindeglied zwischen West und Osten*, dans *Diwan: Studies in the History and Culture of the Ancient Near East and the Eastern Mediterranean/Untersuchungen zu Geschichte und Kultur des Nahen Ostens und des östlichen Mittelmeerraumes im Altertum, Festschrift für Josef Wiesehöfer zum 65. Geburtstag*, Duisburg, 2016, p. 325-346.
- PONCHIA S., *Mountain Routes in Assyrian Royal Inscriptions – Part 1*, dans *Kaskal*, 1 (2004), p. 139-177.
- PONCHIA S., *Mountain Routes in Assyrian Royal Inscriptions – Part 2*, dans *State Archives of Assyria Bulletin*, 15 (2006), p. 193-271.
- POSNER E., *Archives in the Ancient World*, Cambridge, 1972.
- POTTS D.T., *Mesopotamian Civilization : the Material Foundations*, Cambridge, 1997.
- POTTS D.T., *The Archaeology of Elam : Formation and Transformation of an Ancient Iranian State*, Cambridge, 1999.
- POTTS D.T., *Five Episodes in the History of Elymais, 145-124 B.C. : New Data from the Astronomical Diaries*, dans *Iran : Questions et connaissances*, HUYSE P. (éd.), vol. I, Paris/Leuven, 2002, p. 349-362.
- POTTS D.T., *Once more on 'the general who is above the four generals' and his congeners*, dans *Nouvelles brèves et utilitaires (NABU)*, 2007 (51), notice 51.
- POTTS D.T., *Mesopotamia, Iran and Arabia from the Seleucids to the Sasanians*, Farnham, 2010.
- POTTS D.T., *The politai and the bit tamartu: The Seleucid and Parthian Theatres of the Greek Citizens of Babylon*, dans *Babylon: Wissenskultur in Orient und Okzident*, CANCIK-KIRSCHBAUM E., M. VAN ESS et MARZAHN J. (éds), Berlin-Boston, 2011, p. 239-252.

- POTTS D.T., *Assyria's Eastern Frontier*, dans *Assyria to Iberia at the dawn of the Classical age*, ARUZ J., (éd.), New Haven, 2014, pp. 75-78.
- POTTS D.T., *Sailing to Pasargadae*, dans *Excavating an Empire : Achaemenid Persia in longue durée*, DARYAEE T., A. MOUSAVI et REZAKHANI K. (éds), Costa Mesa, 2014, p. 133-145.
- PRIMO A., *La storiografia sui Seleucidi da Megastene a Eusebio di Cesarea*, Pise, 2009.
- PUGLIESE CARATELLI G., *Supplemento epigrafico rodio*, dans *Annuario della Scuola Archeologica di Atene*, 14-16 (1952-1955), p. 287-89.
- RAY H.P. et J.-F. SALLES (éds), *Acts of the Colloquium Ancient Seafaring in the Indian Ocean. Techno-archaeological Perspectives*, New Delhi, 1996.
- RAWLINSON G., *The Sixth Great Oriental Monarchy*, Londres, 1873.
- REISNER G., *Sumerish-babylonische Hymnen nach Thontafeln griechischer Zeit*, Berlin, 1896.
- REUTHER O., *The German Excavations at Ctesiphon*, dans *Antiquity*, 3 (1929), p. 434-451.
- RICH J., *Narrative of a Residence in Koordistan*, 2 vol., Londres, 1836.
- ROBERT L., *Inscription honorifique à Laodicée d'Iran (Nehavend)*, dans *Hellenica*, 8 (1950), p. 73-75.
- ROLLINGER R., *Herodots babylonischen Logos*, Innsbruck, 1993.
- ROLLINGER R., *Von Kyros bis Xerxes: Babylon in persischer Zeit und die Frage der Bewertung des herodoteischen Geschichtswerkes – eine Nachlese*; dans *Babylonien und seine Nachbarn in neu- und spätbabylonischer Zeit*, KREBERNIK M. et H. NEUMANN (éds), Münster, 2014, p. 147-194.
- ROLLINGER R. et HENKELMAN W., *New Observations on Greeks in the Achaemenid Empire According to Cuneiform Texts from Babylonia and Persepolis*, dans *Organisation des pouvoirs et contacts culturels dans les pays de l'empire achéménide*, BRIANT P. et CHAUVEAU M. (éds), Paris, 2009, p. 331-351.
- ROLLINGER R., *The Ancient Greeks and the Impact of the Ancient Near East: Textual Evidences and Historical Perspectives (ca. 750-650 BC)*, dans *Mythology and Mythologies*, WHITING R.M. (éd.), Helsinki, 2012, p. 233-264.

- ROSE C.B., *The Parthians in Augustan Rome*, dans *American Journal of Archaeology*, 109 (2005), p. 21-75.
- ROSSIGNOL B., *Le climat, la famine et les guerres : éléments du contexte de la peste antonine*, dans *L'impatto della peste antonina*, LO CASCIO E. (éd.), Bari, 2012, p. 87-122.
- ROSTOVTZEFF M.I., *Seleucid Babylonia, Bullae and seals of clay with Greek inscriptions*, New Haven, 1932.
- ROSTOVTZEFF M., Πρόγονοι, dans *Journal of Hellenic Studies*, 55 (1935), p. 56-66.
- ROSTOVTZEFF M.I., *The Sarmatae and Parthians*, dans *The Cambridge Ancient History*, 11 (1936), Cambridge, p. 91-130.
- ROSTOVTZEFF M., *The Squatting Gods in Babylonia and at Dura*, dans *Iraq*, 4/1 (Printemps 1937), p. 19-20.
- ROSTOVTZEFF M.I., *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, 1989 (1941).
- ROUGÉ J., *La navigation intérieure dans le Proche Orient antique*, dans *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, Vol. III, LOUIS P. (ss dir.), Lyon, 1986, p. 39-49.
- ROUSSEL P., *Décret des Péliganes de Laodicée-sur-Mer*, dans *Syria*, 23 (1942), p. 21-32.
- SACHS A. et H. HUNGER, *Astronomical Diaries and Related Texts from Babylonia. Diaries from 652 B.C. to 262 B.C.*, Vol. I, Vienne, 1988.
- SACHS A. et H. HUNGER, *Astronomical Diaries. Diaries from 261 B.C. to 165 B.C.*, Vol. II, Vienne, 1989.
- SACHS A. et H. HUNGER, *Astronomical Diaries. Diaries from 164 B.C. to 61 B.C.*, Vol. III, Vienne, 1996.
- SAID E., *Orientalism*, New York, 1978.
- SCHAUDIG H. 2010, « The Restoration of Temples in the Neo- and Late-Babylonian Periods », dans *From the Foundations to the Crenellations. Essays on Temple Building in the Ancient Near East and Hebrew Bible*, BODA M. et J. NOVOTNY (éds), Münster, p. 141-164.
- SCIANDRA R., *The Babylonian Correspondance of th Seleucid and Arsacid Dynasties : New Insights into the Relations between the Court and City during the Late Babylonian Period*, dans *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East*, WILHELM G. (éd.), Bethesda, 2012, p. 225-256.

- SALLES J.-F., *Failaka, une île des dieux au large du Koweït*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Belles Lettres*, 129 /4 (1985), p. 572-593.
- SALLES J.-F., *The Arab-Persian Gulf under the Seleucids*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Londres, 1987, p. 75-109.
- SAMUEL A., *The Shifting Sands of History*, Londres, 1989.
- SANLAVILLE P., *Considérations sur l'évolution de la Basse-Mésopotamie aux derniers millénaires*, dans *Paléorient*, 15-2 (1989), p. 5-27.
- SARAKINSKI V., *Peliganes. The State of the Question and Some Other Thoughts*, dans *Macedonian Historical Review*, 1 (2010), p. 31-46.
- SARKISIAN G., *City Land in Seleucid Babylonia*, dans *Ancient Mesopotamia. Socio-Economic History*, DIAKONOFF I. (éd.), Moscou, 1969, p. 312-331.
- SARTRE M., *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2001.
- SAVALLI-LESTRADE I., *Les philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, 1998.
- SAVALLI-LESTRADE I., *Amici del Re, alti funzionari e gestione del potere principalmente nell'Asia Minore ellenistica*, dans *Simblos*, 3 (2001), p. 263-294.
- SAVALLI LESTRADE I., *Les Attalides et les cités grecques d'Asie Mineure au IIe siècle a.C.*, dans *Les cites d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle a.C.*, BRESSON A et R. DESCAT (éds), Bordeaux, 2001, p. 77-91.
- SCHÄFER C., *Eumenes von Kardia und der Kampf um die Macht im Alexanderreich*, Frankfurt-sur-le-Main, 2002.
- SCHARRER U., *Seleukos I. und das babylonische Königtum*, dans *Zwischen West und Ost. Studien zur Geschichte des Seleukidenreichs*, BRODERSEN K. (éd.), Hamburg, 1999, p. 95-128.
- SCHIRONI F., *The Early Reception of Berossos*, dans *The World of Berossos Proceedings of the 4th International Colloquium on The Ancient Near East between Classical and Ancient Oriental Traditions, Hatfield College, Durham 7th–9th July 2010*, HAUBOLD J., G.B. LANFRANCHI, ROLLINGER R. et J. STEELE (éds), 2013, Wiesbaden, p. 235-255.
- SCHLUMBERGER D., *Der hellenisierte Orient*, Baden-Baden, 1969.

- SCHMITT H.H., *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos' des Großen und seiner Zeit*, Wiesbaden, 1964.
- SCHOBER L., *Untersuchungen zur Geschichte Babyloniens und der Oberen Satrapien von 323-303 v. Chr.*, Francfort-sur-le-Main, 1981.
- SCHOENE A. (éd.), *Eusebi Chronicorum*, Vol. 1, Berolini, 1967.
- SCHUOLM., *Die Charakene. Ein mesopotamisches Königreich in hellenistisch-partischer Zeit*, Stuttgart, 2000.
- SEYRIG H., *Palmyra and the East*, dans *JRS*, 40 (1950), p. 1-7.
- SEYRIG H., *trésor monétaire de Nisibe*, dans *Revue numismatique*, 17 (1955), p. 85-122.
- SCOPELLO M., *Persica adversaria nobis gens : controverse et propagande anti-manichéennes d'après les Acta Archelai*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152/2 (2008), p. 929-950.
- SHAYEGAN R., *Arsacids and Sassanids : Political Ideology in Post-Hellenistic and Late Antique Persia*, Cambridge, 2011.
- SHERWIN-WHITE S., *Aristeas Ardibeltaios : some Aspects of the Use of Double Names in Seleucid Babylonia*, dans *ZPE*, 50 (1983), p. 209-221.
- SHERWIN-WHITE S., *Babylonian Chronicles as a Source for Seleucid History*, dans *JNES*, 42 (1983), p. 265-270.
- SHERWIN-WHITE S., *Seleucid Babylonia*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Londres, 1987, p. 10-14.
- . SIMONETTA A.M., *Some Remarks on the Arsacid Coinage of the Period 90–57 B.C.*, dans *Numismatic Chronicle*, 126 (1966), p. 15-40.
- SIMONETTA A.M., *A Proposed Revision of the Attributions of the Parthian Coins Struck During the So-called 'Dark Age' and Its Historical Significance*, dans *East & West*, 52 (2001), p. 69–108.
- SIMONETTA A., *The Coinage of the so-called Parthian 'Dark Age' Revisited*, dans *Electrum*, 15 (2009), p. 141-194.
- SINISI F., *The Coinage of the Parthians*, dans *Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, METCALF W.E. (éd.), Oxford, 2012, p. 275-294.
- SMITH S., *Babylonian Historical Texts Relating to the Capture and Downfall of Babylon*,

- Londres, 1924.
- SOMMER M., *Roms orientalische Steppengrenze*, Stuttgart, 2005.
- STAVRIANOPOLOU E. (éd.), *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period*, Leiden et Boston, 2013.
- STEVENS K., *The Antiochos Cylinder. Babylonian Scholarship and Seleucid Imperial Ideology*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 134 (2014), p. 66-88.
- STEVENS K., *Empire Begins at Home*, dans *Cosmopolitanism and Empire : Universal Rulers, Local Elites, and Cultural Integration in the Ancient Near East and Mediterranean*, LAVAN M., R.E. PAYNE et WEISWEILER J. (éds), Oxford, 2016, p. 65-89.
- STEWART A., *Art in the Hellenistic World*, Cambridge, 2014.
- STRECK M., *Die alte Landschaft Babylonien nach den arabischen Geographen*, Leiden, 1901, p. 246-279.
- STRECK M., *Seleukia und Ktesiphon*, dans *Der Alte Orient*, 16, 3-4, 1917, p. 1-64.
- STRECK M., *Seleukeia am Tigris*, dans *RE*, 1921, p. 1149-1183.
- STRONACH D. (éd.), *A Report on the Excavations conducted by the British Institute of Persian Studies from 1961 to 1963*, Oxford, 1978.
- STROOTMAN R., *Kings and Cities in the Hellenistic Age*, dans *Political Structure in the Greek City after the Classical Age*, ALSTON R. et VAN NIFJ O.M. (éds), Leuven, 2009, p. 141-154.
- STROOTMAN R., *Literature and the Kings*, dans *A Companion to Hellenistic Literature*, CLAUSS J. et M. CUIJPERS (éds), Malden, 2010, p. 30-45.
- STROOTMAN R., *Kings and Cities in the Hellenistic Age*, dans *Political culture in the Greek City after the Classical Age*, VAN NIFJ O. et R. ALSTON (éds), Louvain, 2011, p. 141-155.
- STROOTMAN R., 2013, « *Babylonian, Macedonian, King of the World : the Antiochos Cylinder from Borsippa and Seleukid Imperial Integration* », dans *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period*, STRAVRIANOPOULOU E. (éd.), Leiden-Boston, 2013, p. 67-98.
- STROOTMAN R., *Babylonian, Macedonian, King of the World : the Antiochos Cylinder from Borsippa and Seleukid Imperial Integration*, dans *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period*, STRAVRIANOPOULOU E. (éd.), Leiden-Boston, 2013, p. 67-98.

- STROOTMAN R., *Courts and Elites in the Hellenistic Empires: The Near East after the Achaemenids c. 330 to 30 BCE*, Edinburgh, 2014.
- STROOTMAN R., *Imperial Persianism: Seleukids, Arsakids, Fratarakā*, dans *Persianism in Antiquity*, STROOTMAN R. et M.J. VERSLUYS (éds), Stuttgart, 2017; p. 169-192.
- SZELÉNYI-GRAZIOTTO K., *Der Kult in seleudischer Zeit. Tradition oder Wandel?*, dans *Hellenismus. Beitrag zur Erforschung von Akkulturation und politischer Ordnung in den Staaten des hellenistischen Zeitalters*, FUNCK B. (éd.), Tübingen, 1996, p. 171-194.
- TARN W.W., *Seleucid-Parthian Studies*, dans *PBA* 16 (1930), p. 3-33.
- TARN W.W., *Parthia*, dans *The Cambridge Ancient History*, 9 (1932), Cambridge, p. 574-613.
- THOMMEN L., *Griechische Inschrift auf einer Statuenbasis : Brief Artabanos 'II an Susa (21 n. Chr.)*, dans *Quellen zur Geschichte der Partherreiches*, HACKL U., B. JACOBS et WEBER D. (éds), Vol. 2, Göttingen, 2010, p. 486-490.
- THOMSON R. (éd.), *Moses Khorenats 'i's History of the Armenians*, Cambridge, 1947.
- THONEMANN P.J., *Magnesia and the Greeks of Asia (I. Magnesia 16.16)*, dans *GRBS*, 47 (2007), p. 151-160.
- TRAINA G., *Notes on Hellenism in the Iranian East*, dans *Iran and the Caucasus*, 9 (2005), p. 1-14.
- UNGNAD A., *Zur Lage von Upi-Opis*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 67 (1913), p. 185-197.
- VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square (Seleucia, 12th Season)*, dans *Mesopotamia*, 21 (1986), p. 11 – 20.
- VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square. Seleucia, 13th Season*, dans *Mesopotamia*, 23 (1988), p. 19 – 29.
- VALTZ E., *Trench on the East Side of the Archives Square. Seleucia, 14th Season*, dans *Mesopotamia*, 25 (1990), p. 13 – 25.
- VALTZ E., *Pottery and Exchanges: Imports and Local Production at Seleucia-Tigris*, dans *Arabia Antiqua: Hellenistic Centres around Arabia*, INVERNIZZI A. et J.-F. SALLES (éds), Rome, 1993, p. 167-182.

- VALTZ E., *La ceramica da Seleucia al Tigri e dalla Mesopotamia seleucide e partica*, dans *Sulla via de Alessandro. Da Seleucia al Gandhara*, INVERNIZZI A. (éd.), Turin, 2007, p. 135-139.
- VAN BUREN E.D., *Clay Figurines of Babylonia and Assyria*, New Haven, 1930.
- VAN DER SPEK R.J., *The Babylonian City*, dans *Hellenism in the East*, KUHRT A. et S. SHERWIN-WHITE (éds), Londres, 1987, p. 57-74.
- VAN DER SPEK R.J., *The Astronomical Diaries as a source for Achaemenid and Seleucid History*, dans *Bibliotheca Orientalis*, 50 (1993), p. 91-101.
- VAN DER SPEK R.J., *Land Ownership in Babylonian Cuneiform Documents*, dans *Legal Documents of the Hellenistic World*, GELLER M. et H. MAEHLER (éds), Londres, 1995, p. 173-245.
- VAN DER SPEK R.J., *New Evidence from the Babylonian Astronomical Diaries concerning Seleucid and Arsacid history*, dans *Archiv für Orientforschung*, 44/45 (1997/1998), p. 167-175.
- VAN DER SPEK R., *The Effect of War on the Prices of Barley and Agricultural Land in Hellenistic Babylonia*, dans *Économie antique. La guerre dans les économies antiques*, ANDREAU J. et al. (éds), Paris, 2000, p. 293-313.
- VAN DER SPEK R.J., *The Satammus of Esagila in the Seleucid and Arsacid Periods*, dans *Assyriologica et Semitica*, MARZAHN J. et H. NEUMANN, Münster, 2000, p. 437-446.
- VAN DER SPEK R.J., *How to Measure Prosperity? The Case of Hellenistic Babylonia*, dans *Approches de l'économie hellénistique*, DESCAT R. (éd.), Paris, 2006, p. 287-310.
- VAN DER SPECK R., *Feeding Seleucia-on-the-Tigris and Babylon*, dans *Feeding the Ancient Greek City*, ALSTON R. et VAN NIJF O. (éds), Leuven, 2008, p. 33-46.
- VAN DER SPEK R.J., *Multi-ethnicity and Ethnic Segregation in Hellenistic Babylon*, dans *Ethnic Construct in Antiquity*, DERKS T. et N. ROYMANS (éds), Amsterdam, 2009, p. 101-116.
- VAN DER SPEK R., *Seleukos, Self-Appointed General (Strategos) of Asia (311-305 B.C.) and the Satrapy of Babylonia*, dans *The Age of the Successors and the Creation of the Hellenistic Kingdoms (323-276 B.C.)*, HAUBEN H. et A. MEEUS (éds), Leuven, 2014, p. 323-344.

- VAN DER SPEK R., *Coming to Terms with the Persian Empire: Some Concluding Remarks and Responses*, dans *Political Memory in and After the Persian Empire*, SILVERMAN J. et C. WAERZEGGERS (éds), Atlanta, 2015, p. 462-466.
- VAN DOMMELEN P., *Colonial Constructs and Archaeology in the Mediterranean. Issue on Cultural Contact and Colonialism*, dans *World Archaeology*, 28/3 (1997), p. 305-323; GRUEN E. (éd.), *Op.cit.*, Stuttgart, 2005.
- VAN INGEN W., *Figurines from Seleucia on the Tigris: Discovered by the Expeditions Conducted by the University of Michigan with the Cooperation of the Toledo Museum of Art and the Cleveland Museum of Art 1927–1932*, Ann Arbor, 1939.
- VAN LAERE R., *Encore le Naarmalcha*, dans *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 13 (1982), p. 269-277.
- VAN NIJF O., *Athletics, Festivals and Greek Identity in the Roman East*, dans *Greek Athletics*, KÖNIG J. (éd.), Édimbourg, 2010, p. 175-197.
- VAN NUFFELEN Peter (2001). *Un culte royal municipal de Séleucie du Tigre à l'époque séleucide*, dans *Epigraphica Anatolica* 33 (2001), p. 85–7.
- VASUNIA P., *Hellenism and Empire: Reading Edward Said*, dans *Parallax*, 9 (2003), p. 88-97.
- VERBRUGGHE G.P. et J.M. WICKERSHAM, *Berosos and Manetho Introduced and Translated: Native Traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt*. Ann Arbor, 2000.
- VON GUTSCHMID A., *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer*, Tübingen, 1888.
- WAERZEGGERS C., *Babylonians in Susa. The Travels of Babylonian Businessmen to Susa Reconsidered*, dans *Der Achämenidenhof/The Achaemenid Court*, JACOBS B. et R. ROLLINGER (éds), Wiesbaden, 2010, p. 777-813.
- WAGGONER N. M., *The Early Alexander Coinage at Seleucia on the Tigris*, dans *American Numismatic Society, Museum Notes*, 15 (1969), p. 21-30.
- WALBANK F., *The Hellenistic World*, Londres, 1981.
- WALLACE S.C., *Freedom of the Greeks in the Early Hellenistic Period (337-262 B.C.)*, Édimbourg, 2011.
- WALSER G., *Die Route des Isidorus von Charax durch Iran*, dans *Archäologische Mitteilungen aus Iran*, 18 (1985), p. 145-156.
- WATERS M., *Elam, Assyria and Babylonia in the Early First Millenium B.C.*, dans *Oxford*

- Handbook of Ancient Iran*, POTTS D.T. (éd.), Oxford, 2013, p. 478-492.
- WEST W.C., *The Public Archives in Fourth-Century Athens*, dans *GRBS*, 30 (1989), p. 529-543.
- WIDENGREN G., *The Establishment of the Sasanian Dynasty in the Light of New Evidence*, dans *La Persa nel Medioevo*, Rome, 1971, p. 711-782.
- WHEATLEY P., *An Introduction to the Chronological Problems in Early Diadoch Sources and Scholarship*, dans *Alexander's Empire*, HECKEL W., L.A. TRITLE et WHEATLEY P. (éds), Claremont, 2007, p. 179-192.
- WIESEHÖFER J., *Ardašīr*, dans *Encyclopaedia Iranica*, YARSHATER E. (éd.), Vol. II, 1987, p. 371-376.
- WIESEHÖFER J., *Das antike Persien*, Düsseldorf et Zurich, 1994.
- WIESEHÖFER J., *Die 'dunklen Jahrhunderte' der Persis*, Munich, 1994.
- WIESEHÖFER J. (éd.), *Das Partherreich und seine Zeugnisse*, Stuttgart, 1998.
- WIESEHÖFER J., 'Denn Orodes war der griechischen Sprache und Literatur nicht unkundig'. *Parther, Griechen und griechische Kultur*, dans *Variatio Delectat: Iran und den Westen. Gedenkschrift für Peter Calmeyer*, DITTMANN R. (éd.), p. 703-721, Münster, 2000.
- WIESEHÖFER J., *Die 'Sklaven des Kaisers' und der Kopf des Crassus. Römische Bilder des Ostens und parthische Bilder des Westens in augusteischer Zeit*, dans *Limes XVIII. Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman*, FREEMAN P., J. BENNETT et ZBIGNIEW T. (éds), Oxford, 2002, p. 293-300.
- WIESEHÖFER J., *Iranians, Greeks et Romans*, Leuven, 2005.
- WIESEHÖFER J., *Fars under Seleucid and Parthian Rule*, dans *The Age of the Parthians*, CURTIS V. S. et S. STEWART (éds), Londres, 2007, p. 37-49.
- WIESEHÖFER J., *Augustus und die Parther*, dans *Imperius – Varus und seine Zeit*, ASSKAMP R. et T. ESCH (éds), Münster, 2010, p. 187-195.
- WIESEHÖFER J., *Geschitlose Völker: Johann Gustav Droysen und der Orient*, dans *Johann Gustav Droysen. Philosophie und Politik – Historie und Philologie*, REBENICH S. et H.-U. WIEMER, Francfort/New York, 2012, p. 159-188.
- WIESEHÖFER J., *Greek Poleis in the Near East and their Parthian Overlords*, dans *Urban Dreams and Realities in Antiquity*, KEMEZIS A. (éd.), Leiden, 2015, p. 328-346.

- WIESEHÖFER J. et al. (éds), *Megasthenes und seine Zeit*, Wiesbaden, 2016.
- WIESEHÖFER J. et S. MÜLLER (éds), *Parthika. Greek and Roman Author's Views of the Arsacid Empire*, Wiesbaden, 2017.
- WIESEHÖFER J., *Receptions of Alexander in Johann Gustav Droysen*, dans *Brill's Companion to the Reception of Alexander the Great*, MOORE K.R. (éd.), Leiden et Boston, 2018, p. 596-614.
- WILL É., C. MOSSÉ et GOUKOWSKI P., *Le monde grec et l'Orient, vol. II : Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*, Paris, 1993.
- WHITMARSH T., *Thinking Local*, dans *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, WHITMARSH T. (éd.), Cambridge, 2010, p. 3-4.
- WOLSKI J., *Die Widerstandsbewegung gegen die Makedonenherrschaft im Orient*, dans *Klio*, 51 (1969), p. 207-215.
- WOLSKI J., *Arsace Ier, fondateur de l'État parthe*, dans *Commémoration Cyrus (Acta Iranica III)*, Téhéran/Liège, 1974, p. 159-199.
- WOLSKI J., *Iran und Rom. Versuch einer historischen Wertung der gegenseitigen Beziehungen*, dans *ANRW*, 2/9 (1976), p. 195-214.
- WOLSKI J., *L'origine de la relation d'Arrien sur la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate*, dans *AAASH*, 24 (1976), p. 63-70.
- WOLSKI J., *Sur le « philhellénisme » des Arsacides*, dans *Gerion*, 1 (1983), p. 145-156.
- WOLSKI J., *Sur l'impérialisme des Parthes Arsacides*, dans *Archaeologia Iranica et Orientalis. Miscellanea in honorem Louis Vanden Berghe*, DE MEYER L. et E. HAERINCK (éds), Vol. II, Gand, 1989, p. 637-50.
- WOLSKI J., *L'empire des Arsacides*, Leuven, 1993.
- WOOLF G., *Becoming Roman, Staying Greek*, dans *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 40 (Jan. 1994), p. 116-143.
- WOOLF G., *Tales of the Barbarians*, Chichester/Malden, 2011.
- YARSHATER E., *The Cambridge History of Iran*, Vol. 3, Cambridge 1983.
- YOUNG G.K., *Rome's Eastern Trade : International Commerce and Imperial Policy, 31BC-AD305*, Londres/New-York, 2001.

ZADOK R., *Geographical Names According to New- and Late-Babylonian Texts*. Wiesbaden, 1985.

Figures

Figure 1 : Tableau comparatif des emplacements de fouille

	BLOC G6	ARCHIVE	STOA	TELL UMAR	AGORA DU SUD
600				I	
221				II	
121	I	II-I		III	I
100		IIIc			II
42	II		II-I		
0		IIIb		IV	III
100 AV.		IIIa	III		
141-129 AV.	III	IV	IV	V	IV
200 AV.		V	V	VII-VI	
300 AV.	IV			VIII	V

Figure 2 : Carte de la région de Séleucie-sur-le-Tigre

